ŒUVRES

MAÇONNIQUES

DE N. C. DES ÉTANGS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS,
10, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.



N.C. DES ÉTANGS

Imp. Brault S. R. St André des Arts, 37,

ŒUVRES

MAÇONNIQUES

DE N. C. DES ÉTANGS,

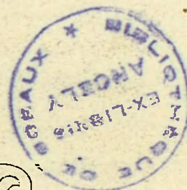
Ancien Président de la L∴ des Trinosophes,
O∴ de Paris,

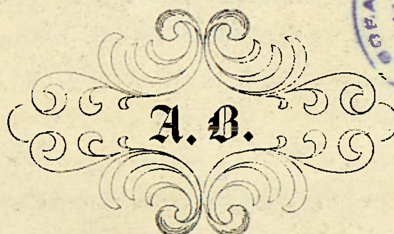
ORNÉES DE SON PORTRAIT,

MISES EN ORDRE, ANNOTÉES, ET PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR,

PAR F. D. PILLOT.





PARIS

A. BERLANDIER, ÉDITEUR,

41, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1848.

NOTICE

SUR

LA VIE CIVILE ET MAÇONNIQUE

DE N. C. DES ÉTANGS

ANCIEN VÉN.·. DE LA L.·. DES TRINOSOPHES

O.·. DE PARIS.

Si le devoir de l'écrivain, sincèrement pénétré des sentiments qui doivent guider sa plume, est de ne travailler que pour remplir la tâche imposée à tout homme sur lequel a pu descendre un rayon de la divine lumière, et de n'écrire qu'en vue de l'enseignement ou du bonheur de son semblable, n'est-ce pas surtout en reproduisant les bonnes actions, le mérite et les vertus de ceux qui ont su faire bénir leur existence de leurs contemporains, qu'on peut espérer pouvoir atteindre ce but, et, en les offrant pour exemples à la postérité, se rendre en quelque sorte le continuateur de leurs bienfaits, même au-delà du tombeau?

C'est ce sentiment qui nous a guidé, alors que, nous chargeant de mettre en ordre les œuvres de l'un des Maçons les plus distingués de ce siècle, nous avons conçu la pensée de les faire précéder d'un aperçu

historique, qui initierait les lecteurs aux phases les plus importantes d'une existence aussi honorablement remplie, et la montrerait comme le modèle le plus parfait du zèle et du dévouement à notre institution : un demi-siècle d'activité maçonnique, durant lequel ce zèle et ce dévouement ne se sont jamais démentis, n'est-il pas en effet le plus grand enseignement qui puisse jamais être offert aux Maçons de toutes les époques?

Sans nul doute, l'histoire de cette vie eût demandé des développements plus étendus; mais si nous avons dû nous borner à n'en effleurer, pour ainsi dire, que les traits principaux, que du moins ces quelques lignes inspirées par la reconnaissance témoignent de notre profonde vénération pour la mémoire de celui qui dirigea nos premiers pas dans la carrière maçonnique, dont les conseils nous furent toujours si utiles et si précieux, et qui, pendant plus de vingt-cinq années, ne cessa de nous honorer jusqu'à son dernier jour de la plus touchante affection.

Nicolas Chaales-Des Étangs naquit à Allichamps, département de la Haute-Marne, le 7 septembre 1766. Son père, maître de forge et propriétaire aisé, connaissant, en homme instruit, tout le prix du savoir, voulut que son fils reçût près de lui les premières notions élémentaires, puis il l'envoya à Paris pour y continuer ses études. Il entra d'abord au collége du Plessis, ensuite à Sainte-Barbe, où ses progrès rapides le firent remarquer. Ce fut dans ces deux institutions que, se liant plus particulièrement avec quelques-uns de ses condisciples, il leur voua un attachement qui ne se démentit jamais, tandis que, de leur côté, plusieurs d'entre eux ne se rappelèrent pas toujours leur première liaison.

Cependant tous ne furent pas de même, et nous devons également à la vérité de dire qu'à une époque de réaction, dont Des Étangs avait été victime, il dut à l'intervention d'un de ses anciens camarades,

alors devenu l'un des puissants du jour, d'être réintégré dans des fonctions dont il avait été dépossédé par l'intrigue et la calomnie.

Mais, sans anticiper sur les événements, revenons à cet âge heureux de la jeunesse, à ces jours d'espérance trop tôt passés, durant lesquels l'avenir, vu à travers le prisme des illusions, apparaît toujours si brillant et si riche de bonheur et de gloire.

Ses études terminées, le jeune Des Étangs, qui pouvait choisir parmi les carrières auxquelles le savoir et une bonne éducation permettent d'aspirer, se décida pour le travail du cabinet, et entra en conséquence dans une étude de notaire, où il se trouvait encore, lorsque survinrent les grands événements qui devaient non-seulement bouleverser tout ce qui existait en France, mais changer aussi la face de l'Europe, du monde entier peut-être, et confondre toutes les destinées, depuis la plus infime jusqu'à la plus brillante.

Les prodigalités du grand roi, en appauvrissant le trésor de l'État, et en nécessitant ensuite des édits bursaux, auxquels les parlements refusèrent trop tard leur sanction, furent, comme chacun sait, les premières causes de la révolution française, que l'immoralité de la fin du règne suivant ne contribua pas peu à accélérer encore. D'un autre côté, les écrits des philosophes du XVIII[e] siècle, qui avaient répandu une si vive lumière sur les véritables droits de l'humanité, trop longtemps méconnus, la révélation de tant d'odieux abus, et l'élan donné à la pensée, tout avait concouru à réveiller dans les cœurs l'amour de la liberté et à faire naître l'espoir de la conquérir.

La jeunesse surtout avait accueilli avec enthousiasme les idées nouvelles; mais, plus qu'aucun autre, celle qui, à Paris, se livrait à l'étude des lois et de la jurisprudence, se fit remarquer par son ardeur, et figura même assez activement dans les premières démonstrations populaires.

Il était donc tout naturel que Des Étangs, qui, lui aussi, avait puisé aux sources de la philosophie, et qui de plus était doué d'une imagina-

tion vive et ardente, suivît la même impulsion. C'est en effet ce qu'il fit, et, en homme animé d'une conviction sincère, il ne tarda pas à prendre part à ce grand acte de régénération sociale.

Il s'en fallut de bien peu cependant que cette carrière, qui devait être si longue et si active, ne fût brisée dès son début; car, s'étant trouvé par hasard, en 1788, au milieu d'un groupe qui se portait en tumulte vers l'hôtel du cardinal de Brienne, il fut grièvement blessé d'un coup de baïonnette, et ne dut qu'à sa présence d'esprit de pouvoir échapper à une mort certaine. Cet accident, qui aurait pu refroidir son patriotisme naissant, ne fit au contraire que l'enflammer davantage, et une année n'était pas encore écoulée, que Des Étangs participait de nouveau aux grands événements qui se succédèrent dès lors avec tant de rapidité.

On sait quelles furent, à Paris, les journées des 12, 13 et 14 juillet 1789. Des Étangs fut du nombre de ceux qui, après s'être procuré des armes aux Invalides, revinrent s'emparer de cette forteresse qui avait recélé tant de victimes, dont le nom seul avait causé tant d'alarmes et qui, de nos jours même, réveille encore tant d'idées de souffrance et d'oppression. Trois années plus tard et après le 10 août 1792, qui vit disparaître la dernière ombre du pouvoir royal, la patrie ayant été déclarée en danger, Des Étangs dut voler aux frontières, ainsi que le firent presque tous les jeunes gens d'alors, allant former, comme par enchantement, ces bataillons de volontaires qui, répartis ensuite dans nos diverses armées, participèrent à toutes leurs conquêtes, et portèrent si loin et si haut le nom, l'honneur et la gloire de la France.

Enrôlé le 3 septembre 1792 dans le septième bataillon de Paris, Des Étangs prit successivement part aux batailles de Valmy et Jemmapes, puis, s'étant fait remarquer avantageusement, obtint une mission du gouvernement qui prouva combien était grande la confiance dont il jouissait déjà.

Écrivain dès cette époque, notre jeune volontaire mettait à profit les quelques instants de repos que la retraite précipitée de l'ennemi au-delà des frontières laissait à notre armée, et la nuit, à la clarté des feux du bivouac, rédigeait des mémoires remplis d'intérêt sur les faits extraordinaires qui se passaient sous ses yeux, et dont quelques-uns signalèrent d'une manière si brillante les premières campagnes de notre révolution. Nous ignorons si ces mémoires seront un jour publiés; mais, d'après les divers passages que l'auteur lui-même nous a communiqués, nous pouvons affirmer que, si quelquefois les hommes et les choses y sont jugés avec l'exaltation du moment, la vérité du moins y est toujours fidèlement respectée. Ces faits qu'il rapporte ne semblent pas arrangés au gré des contemporains survivants, pour leur complaire ou les flatter, ainsi que le font souvent certains historiens modernes. Chez lui, c'est la vérité seule qui parle, quelquefois même avec l'énergique franchise des camps; et, comme il ne pense pas écrire pour la publicité, que rien ne le force à déguiser sa pensée, elle apparaît tout entière, et ses narrations jettent souvent un grand jour sur beaucoup d'événements présentés depuis sous des couleurs bien différentes.

Après avoir assisté, ainsi que nous l'avons dit, à la bataille de Valmy, qui eut lieu le 20 septembre 1792, Des Étangs suivit l'armée victorieuse. La Belgique n'ayant pas tardé à être occupée par nos troupes, des prises considérables furent le résultat de nos victoires, et, comme il arrive trop souvent, des dilapidations ayant eu lieu, des commissaires durent être chargés d'en constater immédiatement l'importance.

Ce fut à l'un de ces postes que la Convention nationale appela Des Étangs qui, en janvier 1793, fut nommé pour procéder à l'inventaire des propriétés composant les domaines et dépendances du palais du prince-évêque de Liége, et d'autres biens ecclésiastiques, qui avaient été mis sous le séquestre aussitôt l'occupation.

Il ne tarda pas à montrer qu'il était digne de la confiance dont il avait été investi, et dans maintes occasions il prouva qu'il savait unir à propos le savoir et la prudence à l'énergie et au désintéressement.

L'histoire a dit les revers qui, pendant un instant, vinrent fondre, à cette époque, sur l'armée de Belgique, et la retraite que nos troupes se virent forcées d'effectuer. Ce fut dans cette retraite que Des Étangs faillit de nouveau perdre la vie, ayant voulu, malgré les représentations qui lui avaient été faites, essayer de rentrer dans la ville de Liége où il avait laissé nombre d'objets précieux appartenant à la nation, et le manuscrit de ses mémoires qui avait pour lui un prix infini. S'étant, en conséquence, séparé du bataillon dont il n'avait cessé de faire partie, bien que ses fonctions fussent devenues en quelque sorte civiles, il fut arrêté par un détachement français qui, le voyant se diriger vers une ville abandonnée de la veille, et le prenant pour un transfuge ou un émigré, voulait le passer par les armes, quand son sang-froid, son courage et sa présence d'esprit le sortirent encore de ce pas difficile, et lui permirent de gagner la ville où, peu de temps après, nos soldats, ayant repris l'offensive, ne tardèrent pas à rentrer en vainqueurs.

Ce dévouement et cette activité devaient être bientôt remarqués; aussi, en juillet 1793, Des Étangs reçut-il une première commission d'employé aux vivres avec l'ordre de se rendre à l'armée des côtes de Brest. Il se dirigea d'abord vers Rennes, où il séjourna pendant quelque temps, puis vint à Brest, où il fut successivement nommé aux fonctions d'inspecteur, de trésorier et de directeur des subsistances militaires de la même armée.

Dans ces diverses fonctions, toutes, comme on le voit, plus importantes les unes que les autres, Des Étangs déploya toujours le même zèle, la même activité et le même désintéressement; et, en se conciliant l'estime de ses supérieurs, il eut également le bonheur de se faire chérir de tous ceux qui étaient placés sous ses ordres. De nombreux certificats constatant sa bonne administration lui furent délivrés, mais

celui du commissaire des guerres Bouteillier prouva surtout combien sa conduite avait été honorable, et combien il s'était rendu utile dans les différents postes qui lui avaient été assignés. On y lit en effet « que c'est à son zèle et à la prudence de ses mesures qu'on a dû l'approvisionnement de l'armée des côtes de Brest et des hôpitaux dans les circonstances les plus difficiles, malgré tous les obstacles qu'il éprouvait; et l'on rend justice à son patriotisme qui lui avait concilié l'estime et l'approbation de tous les vrais républicains. »

C'est ainsi que se passa cette première période de ses fonctions publiques, qui se continuèrent jusqu'en mars 1796, époque à laquelle il revint à Paris. Sans emploi, Des Étangs qui, loin de s'enrichir et de profiter, comme tant d'autres, d'une position où il eût pu amasser en peu de temps une brillante fortune, n'avait pas même été intégralement payé du traitement qui lui était alloué, dut chercher de nouvelles occupations. A cette époque, des jours sereins semblaient vouloir succéder à l'orage. Glorieuse au dehors par ses armes, la France paraissait déjà se ressentir au dedans du bienfait de ses nouvelles institutions, et tout présageait un heureux avenir. En présence des grands intérêts publics qui s'agitaient, l'instruction, comme tant d'autres parties, avait dû être négligée; mais l'ordre succédant à l'anarchie, la paix à la guerre, les sciences et les arts allaient reprendre leur empire, et les gouvernants devaient s'occuper de les faire fleurir de nouveau. Des Étangs conçut donc la pensée de mettre à profit les connaissances qu'il avait acquises, et résolut de se livrer à l'instruction.

Dès qu'il eut fait connaître dans une déclaration de principes comment il comprenait l'éducation de la jeunesse, ses excellentes intentions furent comprises et appréciées, et bientôt l'institution qu'il avait fondée à Clignancourt près Paris fut citée comme l'une des mieux dirigées et des plus importantes des environs de la capitale.

Mais la carrière publique de Des Étangs était loin d'être terminée, et le chef du gouvernement impérial, si bon appréciateur du talent et

du génie, ne devait pas se priver plus longtemps du concours d'un homme qui avait montré précédemment tout ce qu'on pouvait attendre d'un administrateur réunissant le savoir à l'intégrité.

Non-seulement nos conquêtes en Allemagne avaient accru la gloire du nom français, mais elles avaient aussi ajouté de vastes possessions au domaine de l'État, et, pour les administrer, le gouvernement avait dû choisir des hommes dignes de toute sa confiance. Des Étangs fut de ce nombre, et, nommé, en 1809, inspecteur des domaines français dans les diverses provinces de l'Autriche, il se rendit dans ces contrées, où il séjourna jusqu'au mois de novembre de la même année. Ce fut à cette époque que le gouvernement le rappela à Paris où il vint occuper un emploi supérieur au ministère de l'intérieur. Entré, en effet, le 10 février 1810, en qualité de sous-chef à la direction générale de l'imprimerie et de la librairie, il passa chef à la même direction l'année suivante, et fut enfin nommé, le 1er janvier 1819, conservateur du dépôt légal des estampes et planches gravées, dépendant également du ministère de l'intérieur. Il conserva ces fonctions qui avaient été, en quelque sorte, créées par lui et pour lui, jusqu'au mois d'août 1835, époque de sa mise à la retraite par suite de la suppression de son emploi.

Cette période de seize années ne se passa point pour Des Étangs sans alternatives ni vicissitudes, et, soit par suite des divers gouvernements qui se succédèrent, soit selon le caprice ou l'arbitraire des nombreux fonctionnaires qui occupèrent tour à tour les premières dignités de l'État, soit enfin parce que son caractère libéral et indépendant ne consentit pas plus à plier sous l'empire, la restauration et la monarchie actuelle, qu'il n'avait cédé aux exigences de la république de 93, il se vit souvent menacé de destitution, le fut même sous deux ministères différents, et si, en dernier lieu, on invoqua la suppression de son emploi comme cause apparente de sa retraite, on peut dire qu'elle n'en fut plutôt que le prétexte, puisque, con-

tinué depuis, cet emploi existe encore aujourd'hui sous une autre dénomination.

C'est ainsi qu'en 1815, et bien que chef de bureau, il se refusa de signer l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et ne dut de rester en place qu'aux graves événements qui survinrent immédiatement, et qui durent entraîner la chute de Napoléon. En 1819, il se vit remercié, mais replacé peu après, grâce à l'influence d'anciens amis qui connaissaient son caractère droit et loyal; enfin, en 1833, il perdit momentanément son emploi pour s'être trouvé par hasard dans une réunion maçonnique où, contrairement au vœu des statuts généraux de l'Ordre, des principes exagérés et étrangers à l'institution avaient été professés.

Cet acte de rigueur immérité, envers un homme qui avait donné tant de preuves de patriotisme et tant de garanties de sa loyauté, fut accueilli par un sentiment unanime de désapprobation, et excita de toutes parts les sympathies les plus vives en faveur de celui qui en avait été l'objet. Des Étangs comptait de nombreux et sincères amis dans la magistrature et le barreau; naguère encore, ils avaient applaudi aux doctes leçons de morale et de philosophie données par lui dans le temple de la vérité, et ils purent attester que celui dont la parole dictait de tels enseignements était un honorable citoyen et un ami de l'humanité, bien plus qu'un fauteur de désordres et un obscur conspirateur de carrefour. Aussi ne se bornèrent-ils point à de stériles plaintes ou à de simples paroles : ils agirent plus efficacement, et, plusieurs d'entre eux s'étant rendus près du secrétaire général du ministre, d'énergiques représentations lui furent adressées sur l'odieux d'une semblable destitution, et, grâce à cette manifestation, l'injustice contre laquelle ils venaient protester ne fut pas consommée. Au nombre de ceux qui s'intéressèrent vivement à cette affaire, nous citerons particulièrement l'un des plus célèbres avocats du barreau de Paris, le F.·. Philippe Dupin,[1] qui, dans une lettre inspirée par

le dévouement et l'amitié, non-seulement rappela les longs services de Des Étangs, mais fit aussi comprendre dans quelle fausse voie allait s'engager le pouvoir en adoptant un système qui avait eu des résultats si funestes pour le gouvernement déchu, et ne pouvait être suivi de nouveau sans réveiller les plus tristes souvenirs.

Des Étangs fut donc conservé dans ses fonctions; mais, à quelques années de là, en 1835, sous le prétexte, ainsi que nous l'avons dit, de la suppression de son emploi, il fut définitivement mis à la retraite, malgré le bon vouloir de quelques personnages haut placés, qui durent céder devant la grande question d'économie qui leur fut opposée.

Nous venons de montrer, d'une manière bien succincte, il est vrai, quel fut Des Étangs dans sa vie de citoyen; il nous reste maintenant à tracer sa carrière maçonnique, qu'il sut rendre également si belle et si utile, et à faire connaître par quels travaux il était parvenu à se placer au premier rang dans l'estime et la reconnaissance de tous ses FF.·..

Lié d'amitié, lors de son séjour à Brest, avec le F.·. Guilhem, vénérable de la L.·. *l'Heureuse Rencontre* de cet Or.·. (1), ce fut sur la proposition de ce frère que Des Étangs reçut la lumière dans cet Atel.·., puis y prit successivement les deuxième et troisième grades symboliques; et un diplôme, qui lui fut délivré le 24 août 1797, prouve la régularité avec laquelle il en suivait les travaux. Le souvenir des moments qu'il avait passés dans cette L.·. lui était toujours cher,

(1) La L.·. de *l'Heureuse Rencontre* fut longtemps l'un des Atel.·. les plus actifs et les plus brillants parmi ceux qui couvrirent en si grand nombre le sol français. Constituée par la G.·. L.·., le 6 novembre 1745, et reconstituée en 1774 par le G.·. O.·. de France, cette L.·. n'interrompit que pendant bien peu de temps ses travaux à l'époque de la révolution, et avait déjà repris une partie de son ancien éclat en 1796. Mais, hélas! qui peut répondre du lendemain! Comme tant d'autres, le brillant Atel.·. a passé, et, alors que les persécutions n'avaient pu l'abattre, un fléau bien plus redoutable, l'indifférence, l'a tué. Déclaré en sommeil en 1827, par suite du peu de FF.·. qui le fréquentaient encore, cet Atel.·. ne s'est pas relevé depuis.

et son départ de Brest, nous disait-il souvent, avait seul pu le séparer de FF.·. au sein desquels il avait éprouvé tant de douces sensations, comparées aux agitations du monde extérieur dans lequel sa destinée l'avait placé.

De retour à Paris en 1798, Des Étangs s'était marié peu de temps après, et avait, ainsi qu'on l'a vu, fondé une maison d'éducation. Tout entier aux soins que devait nécessiter un tel établissement, il ne put reprendre immédiatement son activité maçonnique. Les nouveaux emplois publics qu'il remplit ensuite, et qui, ainsi que nous l'avons dit, le forcèrent de se rendre en Allemagne, ne lui permirent pas non plus de se fixer dans un Atel.·. de la capitale, et ce n'est que quelques années plus tard, en juillet 1813, que nous le retrouvons se faisant affilier au chapitre écossais de Jérusalem, vall.·. de Paris. Cet Atel.·. capitulaire ayant demandé pour lui un bref au G.·. O.·. de France, ce titre lui fut délivré sous le n° 6928. Plus tard, il fut élevé au gr.·. de K.·. S.·. dans le conseil des Trinosophes, même vall.·..

Il paraît que ce fut dès cette époque que Des Étangs conçut le projet de réforme qu'il a réalisé depuis. Fréquentant assidûment les travaux de plusieurs LL.·., notamment ceux de l'Espérance et de la Fidélité, aujourd'hui toutes deux en sommeil, il n'avait pas trouvé que les cérémonies du culte maçonnique répondissent à la dignité de l'institution, et, selon lui, on s'écartait chaque jour de plus en plus du but que l'on voulait atteindre. Il résolut donc d'essayer de la ramener à ses vrais principes.

Qu'il nous soit permis de rappeler sommairement ici ce qu'était la Maçonn.·. à l'époque si brillante de l'Empire, puis ce qu'elle fut peu de temps après, et l'on comprendra sans peine les motifs qui engagèrent notre réformateur à entreprendre un travail qu'à force de zèle et de persévérance il est parvenu à mener à bonne fin.

Protégée et encouragée ouvertement sous l'Empire, la Maçonnerie avait pris une grande extension, et chacun briguait l'honneur d'une

admission dans l'Ordre. Introduite dans l'armée, chaque régiment avait, pour ainsi dire, sa L.·., présidée par un officier supérieur, quelquefois par un F.·. moins élevé en grade, et presque toujours un grand dignitaire de l'État en était le Vénér.·. d'honneur. A Paris, le sénat et le conseil d'État avaient fourni un nombreux contingent au G.·. O.·.; dans les départements, les premiers fonctionnaires se plaçaient à la tête des Atel.·. : c'était un enthousiasme qui ne pouvait puiser sa source dans la seule conviction, et, il faut bien le dire, pour beaucoup c'était un moyen de plaire au maître; c'était aussi en quelque sorte une mode à suivre, et, comme la plupart de ces personnages possédaient honneurs et fortune, c'était encore le plaisir qu'ils venaient chercher en L.·., où des fêtes somptueuses absorbaient une grande partie du temps ordinairement consacré à des travaux plus sérieux et plus utiles.

Survint alors la restauration, et avec elle reparurent une foule de préjugés, mais surtout ceux qui existaient contre la Franc-Maçonn.·.. Pour certains hommes, ce fut un crime d'être Maçon : aussi les âmes timides ou vénales se hâtèrent-elles de répudier leur passé, et, devenus déserts, bon nombre d'Atel.·. durent attendre des temps meilleurs. Il est vrai de dire que tous n'abandonnèrent point la Maçonnerie, et que quelques Ill.·. FF.·., dont les noms doivent être doublement inscrits au Temple de mémoire, ne craignirent point de persévérer (1); mais il fallut adopter une autre marche, et la plupart des ouvriers, inquiets sur l'avenir de l'Ordre, ne suivirent plus les travaux qu'avec indifférence, car ils étaient devenus sans intérêt dans beaucoup d'Atel.·..

(1) Parmi les grands noms dont s'honore la France qui méritèrent si bien de l'Ordre dans ce moment de crise et dont la mémoire sera toujours vénérée, nous citerons les maréchaux de Beurnonville et Macdonald, duc de Tarente; le comte Rampon, pair de France, et ce savant, modeste et bon Lacépède, également pair de France, dont la fin fut si prompte, et qui peu de temps avant avait encore présidé au G.·. O.·. dans une solennité solsticiale.

En Maçon de cœur et d'intelligence, Des Étangs avait vu ces deux systèmes avec une égale douleur; si le luxe déployé précédemment et les fêtes qui s'étaient succédées lui avaient paru fausser les principes de l'Ordre, il craignait, d'un autre côté, qu'abandonnée à des mains trop faibles ou trop inhabiles pour la diriger dans la bonne voie, la Maçonn.·. ne vînt à se déconsidérer elle-même par ses propres éléments. Il travailla donc plus que jamais à la réalisation de ce grand projet qui l'occupait depuis si longtemps, et, en voyant comment étaient accueillis ses premiers essais, il eut la satisfaction de pouvoir espérer que tôt ou tard un succès complet couronnerait ses efforts.

Affilié, en 1817, à la L.·. de l'Espérance, Des Étangs y demeura jusqu'en 1822, époque à laquelle il donna sa démission pour s'attacher à toujours et uniquement à la L.·. des Trinosophes, où, dès 1820, il avait été admis sur la proposition du F.·. Bailleul père, maçon instruit, qui avait jugé dès lors de quelle auréole brillante le nom de ce F.·. devait entourer un jour celui de l'Atel.·. qui le posséderait, et seconderait ses grandes intentions et ses projets.

Nombre de LL.·. se disputèrent bientôt l'honneur de posséder le F.·. Des Étangs sur leurs Col.·.; mais, la stricte observation des statuts le privant d'en présider plusieurs en même temps, elles purent se l'attacher comme député, et c'est ainsi qu'il fut admis au G.·. O.·., le 20 octobre 1823, en qualité de représentant de la L.·. des Amis constants de la vraie lumière, O.·. de Paris. Depuis, il représenta également les trois Atel.·. de Bélisaire, O.·. d'Alger.

Membre du G.·. O.·. de France, Des Étangs devait également s'y faire remarquer : aussi songea-t-on bientôt à le désigner pour siéger comme Expert dans l'une des chambres administratives; mais, ne trouvant pas qu'il eût encore assez fait pour mériter cet honneur, il ne consentit à l'accepter que quelques années après, et ce ne fut, en effet, qu'en novembre 1826 qu'il fut attaché à la chambre de correspondance en qualité d'Officier.

Appelé déjà depuis quelque temps à la présidence de la L.·. des Trinosophes, Des Étangs voulut que cet Atel.·. pût jouir le premier des avantages de la réforme qu'il méditait. Les réceptions attirèrent d'abord son attention : il vit qu'il y avait beaucoup à améliorer, et, tout en conservant, dans le système qu'il adopta, les dogmes, les fictions et les symboles reconnus, il les présenta sous des formes nouvelles plus en rapport avec les mœurs de notre époque. Aussi les travaux des Trinosophes furent-ils suivis avec un empressement qui montrait combien était appréciée la pensée du réformateur, et les cahiers d'initiations qu'il n'avait d'abord rédigés que pour lui seul, demandés par plusieurs Atel.·., furent considérés comme des instructions parfaites et tout-à-fait dignes de l'institution maçonnique.

On peut juger de quelle estime était entouré ce F.·. et de quelle confiance il jouissait, puisqu'il fut nommé dix-neuf fois Président des Atel.·. des Trinosophes, soit en qualité de Vén.·., de T.·. S.·. ou de Président du conseil, cumulant même quelquefois deux présidences, les dispositions réglementaires le permettant alors pour deux Atel.·. de catégories différentes. Sa dernière nomination au vénéralat eut lieu en 1837, ce F.·. ayant déclaré qu'après tant de travaux actifs, il devait songer, sinon à un repos complet, du moins à adopter un travail plus paisible, voulant consacrer le temps qui lui restait à passer sur cette terre à transcrire les préceptes qu'il avait enseignés de vive voix pendant si longtemps.

Tant de travaux ne pouvaient rester sans récompense; aussi nombre d'Atel.·., chez lesquels ses leçons avaient été propagées et y avaient produit les plus beaux résultats, lui votèrent-ils des couronnes et des médailles. De son côté, le G.·. O.·., juste appréciateur de son mérite, saisit avec empressement l'occasion que lui offrit sa première distribution de médailles pour le comprendre parmi ceux qu'il signala à la reconnaissance de la Maçonnerie.

Les divers écrits du F.·. Des Étangs n'ont point été publiés par lui

d'une manière suivie, mais à des époques assez éloignées et sans avoir adopté aucun ordre à cet égard. Lorsqu'il eut résolu de les réunir en un corps complet, il choisit un éditeur, non pour traiter avec lui, mais pour les lui offrir avec le plus grand désintéressement, désirant se rendre encore utile à ses FF.·., et espérant voir cette publication se terminer de son vivant. Ce dernier espoir ne devait pas se réaliser : s'apercevant que sa santé périclitait de jour en jour, il ne put entreprendre ce travail; mais, connaissant depuis plus de vingt-cinq ans l'auteur de cette notice, il l'en chargea, et l'initia dès lors dans toutes ses pensées sur ses nombreux travaux.

L'événement qu'il attendait lui-même avec le calme d'une conscience pure ne tarda pas à arriver, et, le 6 mai 1847, il expira, entouré d'une famille éplorée, ayant conservé toute sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment. En effet, voulant épargner à ses enfants la vue pénible de l'agonie d'un vieillard, il semblait, après avoir reçu leurs adieux, les inviter à se soustraire à ce douloureux spectacle; peu d'instants après, son âme, retournée vers son créateur, connaissait le grand secret de l'éternité.

Ses obsèques furent célébrées sans faste, mais avec dignité; une foule nombreuse d'amis et de Maçons accompagna sa dépouille mortelle jusqu'au champ du repos, où une allocution prononcée par nous sur sa tombe exprima les regrets de toute la Maçonnerie. La L.·. des Trinosophes, dont il avait été si longtemps l'une des brillantes lumières, s'empressa de rendre un juste et dernier hommage à sa mémoire, et une pompe funèbre, dans laquelle cet Atel.·. comprit également les FF.·. Bernaux et Ph. Dupin, fut célébrée le 4 juin 1847. L'orateur qui se fit entendre en cette circonstance, et qui était bien digne de remplir cette mission, fut le très-honorable F.·. Berville.

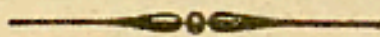
Tels furent les principaux événements qui marquèrent dans la vie civile et maçonnique de N. C. Des Étangs, et qu'il nous eût été diffi-

cile de nous procurer, sans l'extrême obligeance du F.·. Des Étangs fils, ancien président d'Atel.·. lui-même, et digne héritier des qualités de son père. Qu'il nous soit donc permis de lui exprimer ici, ainsi qu'à toute sa famille, notre sincère gratitude pour l'empressement, la bienveillance et le désintéressement avec lesquels tous les renseignements qui nous étaient nécessaires ont été mis à notre disposition. C'est à l'aide des précieux documents que ce F.·. nous a fournis que nous avons pu terminer cette notice sur la vie de celui dont nous venons d'esquisser la double carrière.

Puisse son nom couvrir notre travail de son égide, et puissent nos FF.·. l'accueillir avec l'intérêt que doit inspirer tout ce qui se rattache à un aussi digne Maçon, et avec l'indulgence si nécessaire à son trop faible historien!

F. D. PILLOT.

Paris, 15 septembre 1847.



LE VÉRITABLE

LIEN DES PEUPLES

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE

RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACE.

(1825.)

Il y a plusieurs *Maçonneries* comme il y a plusieurs *Religions;*

Mais il n'y en a qu'une seule véritable, celle qui enseigne la lumière et la vertu.

Il y a une Maçonn.·. dont le vulgaire s'est emparé, qu'il a composée de toutes les espèces de Maçonn.·. et qu'il gouverne à sa manière, c'est-à-dire sans ordre, sans science et sans raison.

Il en est une autre qui n'a cessé d'être pure et qui est demeurée le partage des hommes éclairés, courageux, bienfaisants.

La première s'est attiré les sarcasmes et les mépris du monde.

La seconde, comme la science et la vertu, n'a jamais eu pour ennemis que les insensés et les méchants.

La première ne se compose que de pratiques futiles et absurdes; elle n'a souvent pour but que des intérêts particuliers;

L'autre, au contraire, embrasse la cause du monde entier; elle est simple, claire, pleine de raison et de vérité : c'est le code abrégé de la morale universelle.

La première ne produit que des controverses ennuyeuses et fatigantes. Presque tous ses initiés l'abandonnent après l'avoir connue;

La seconde lie les hommes entre eux, les porte à l'étude, à la bienfaisance, à l'amour de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau. On lui reste attaché, parce qu'elle est le plus noble ornement dans la prospérité, la plus douce consolation dans les misères qu'enfante la faiblesse humaine.

Il n'est question dans le présent ouvrage que de cette dernière Maçonn.·., c'est-à-dire de la véritable. L'autre reste abandonnée au vulgaire, qui la traitera comme par le passé, jusqu'à ce qu'il vienne à s'éclairer.

Ce n'est pas une simple *théorie* qu'on va présenter ici, mais une suite exacte de *faits*, de *réceptions* et de *discours* qui ont eu lieu dans une des plus grandes villes de l'Europe, en présence de témoins qui vivent encore.

Et c'est précisément pour distinguer la vraie Maçonn.·. de la fausse que ce recueil a été fait. Les temps étaient difficiles et les circonstances orageuses. Aussi pourra-t-il servir à montrer comment la Maçonn.·. se sépare des *mensonges* et des *violences* du monde pour conduire à la vertu, malgré tous les obstacles.

Voici ce qui a donné lieu à ce recueil :

Il y a plus de vingt ans, l'ambassadeur d'une grande puissance de l'Inde, se trouvant dans une des principales villes d'Europe, entendit parler de la Maçonn.·. comme d'une chose digne de son attention. Il savait qu'elle avait été tantôt *favorisée,* tantôt *persécutée* par les souverains, et qu'elle était répandue sur presque toute la surface de la terre. Il crut que c'était quelque religion secrète, renfermant des préceptes ou des connaissances dont il pourrait tirer parti. Il s'adressa à un Maç.·. qu'on lui avait désigné pour un homme studieux et ami de la vérité.

Il lui demanda ce que c'était que la Maçonn.·..

On ne dit point quelle fut la réponse du Maç.·.; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de quelque temps l'ambassadeur se fit *recevoir,* et qu'il prit successivement les grad.·. de *Comp.·.* et de *Maît.·.,* conjointement avec plusieurs étrangers du plus rare mérite. Ce fut le Maç.·. auquel l'ambassadeur avait été adressé qui dirigea les initiations. Les *Récipiend.·.* furent examinés, interrogés avec soin, et presque tous répondirent avec une sincérité, une présence d'esprit et un talent qui firent la plus vive impression sur l'assemblée. On n'avait point encore vu de *réception* conduite de cette manière, et chacun demeura convaincu que la Maçonn.·., exercée comme on venait de le faire, serait plus importante et plus réellement utile qu'aucune autre institution connue jusqu'alors.

L'ambassadeur retourna dans son pays.

Un an s'était à peine écoulé qu'il écrivit au Vén.·., dont il avait reçu la *lum.·.,* pour le prier de lui adresser un recueil des pièces

maçonniques, qu'il jugerait les plus propres à donner à ses amis, à son souverain même, une juste idée de la Maçonn.·..

Il insista pour avoir les *cahiers* qui avaient servi à ses réceptions, ainsi qu'à celles de ses ill.·. compagnons.

Ce recueil a été fait, envoyé à l'ambassadeur, et c'est celui que l'on va lire. On y a joint quelques instructions propres à guider l'ambassadeur dans l'installation des LL.·., qu'il se proposait de créer.

L'ouvrage fut imprimé depuis à Londres en diverses langues. Il parcourt maintenant les vastes royaumes de l'Inde, et il est possible qu'il en revienne un jour, enrichi des nouveaux préceptes d'un peuple dont les ancêtres furent de si grands législateurs et de si parfaits modèles dans toute espèce de science.

Quelques persécutions qu'éprouva alors la Maçonn.·. dans certaines contrées de l'Europe, le firent d'abord tenir secret. Beaucoup d'exemplaires furent détruits, il n'en reste maintenant qu'un petit nombre; mais, comme il ne contient rien d'offensant contre les lois ni le gouvernement d'aucun pays, on a jugé nécessaire de le publier de nouveau, et d'y ajouter plusieurs pièces récentes qui développeront plus particulièrement le caractère de l'Institution, et répondront aux accusations dirigées contre elle. Il est à présumer que les hommes sages, courageux, bienfaisants, ne verront aucune imprudence à le communiquer aujourd'hui aux hommes qui leur ressemblent.

L'envoi de ce recueil était accompagné de la lettre suivante :

A l'ambassadeur de.....

« ILL.·. ET VÉN.·. F.·.,

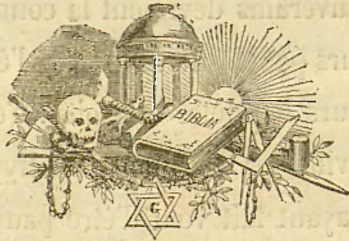
« Je vous envoie le recueil que vous m'avez demandé. Faites-le servir au bien de votre pays. La lumière nous est venue autrefois de l'Orient; nous vous en restituons aujourd'hui quelques rayons conservés dans la nuit des temps, au milieu des orages qui devaient les éteindre. Il ne tiendra qu'à vous d'en composer le nouveau flambeau dont la terre a besoin. Répandez, répandez la lumière : les ténèbres ont causé trop de mal. Vos ancêtres ont adoré le soleil comme l'âme de l'univers : adorez la vérité comme la vie de l'âme et le salut du monde.

« Dites à votre empereur ce que c'est que la Maçonn.·.; montrez-la-lui telle qu'elle est. Défendez-la contre les calomnies des sots et des méchants. Il l'aimera, car la vérité plaît et subjugue par ses propres charmes. Tous les souverains devraient la connaître. Elle leur apprendrait à rendre leurs peuples heureux et à l'être eux-mêmes.

« Cherchez les cœurs honnêtes et droits : c'est pour eux que la Maçonn.·. est faite. Évitez les ambitieux, les hypocrites; défiez-vous surtout de ceux qui, ayant fait vœu d'être pauvres, s'emparent des biens de la terre, en promettant les richesses d'un monde qui n'est point en leur pouvoir..... Ceux-là sont les ministres d'*Arimane;* ce sont eux qui ont *tué notre Maît.·.*. Ils vous tendraient des piéges où vous trouveriez votre perte. Ne vous adressez qu'aux esprits qui

veulent la paix et le bonheur par la science et la vérité. Prêchez la paix et la justice; enseignez l'humanité, toujours l'humanité, et tâchons de fermer l'abîme d'erreurs, de mensonges et de cruautés, qui dévore les hommes depuis tant de siècles.

« Adieu, remerciez le ciel qui vous a donné le pouvoir et la volonté de faire le bien; qui vous a fait aimer la vérité, quand presque toute la terre adore le mensonge. Continuez, ayez bon courage : vous serez inscrit sur la liste de ceux dont les hommes bénissent la mémoire. Il est si facile de se faire aimer des hommes, qu'on s'étonne que tous les souverains ne soient pas au nombre des dieux. Il ne tiendra qu'à vous de vous rendre immortel et de laisser à vos enfants un héritage de gloire qui ne périra jamais. »



LE

VÉRITABLE LIEN DES PEUPLES

OU LA FRANC-MAÇONNERIE

RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

LIVRE PREMIER.

DES INSTITUTIONS.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES
POUR L'ÉTABLISSEMENT ET LA TENUE DES LL.·. ET POUR LES RÉCEPTIONS
AUX TROIS PREMIERS GRAD.·. SYMBOLIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

INTÉRIEUR DES LOGES, DÉCORATIONS.

L'erreur enseigne en plein jour; la vérité est obligée de se cacher : les profanes eux-mêmes disent qu'elle habite le fond d'un puits.

C'est pour cela que la Maçonn.·. se pratique à la lueur des flambeaux, dans des lieux secrets, qu'elle n'ouvre qu'à ceux qui cherchent la vérité.

Vos LL.·. seront construites sur un plan qui ne ressemble point aux demeures des prof.·.; mais qui soit noble, élégant, inspirateur.

Elles seront décorées de toutes les allégories qui peuvent porter l'homme à l'étude et à la méditation, comme cela se pratique en quelques villes de l'Europe.

La voûte, les col.·., le trône et les autels seront ornés avec goût. Les meubles seront propres et riches.

Nul F.·. ne s'y présentera jamais que vêtu convenablement, et ne s'y comportera qu'avec la plus rigoureuse décence.

Le cérémonial sera observé en tous points avec l'attention la plus scrupuleuse.

Le silence, le silence, et toujours le silence.

§ I.

PROPRETÉ, SALUBRITÉ.

Il faut que les LL.·. soient entretenues dans la plus grande propreté, que l'air y soit renouvelé et conservé sain par des moyens qui ne manquent jamais.

Que l'odeur des plus doux parfums s'y fasse continuellement sentir.

§ II.

VÉNÉRABLE, OFFICIERS DIGNITAIRES.

Vous choisirez le Vén.·. parmi les Off.·. les plus instruits, les mieux famés et de la meilleure figure.

Il faut qu'un Vén.·. ait un bel organe; qu'il posséde bien sa langue, qu'il ait de l'aptitude à parler en public; que son ton soit grave sans affectation; qu'il soit pénétré de ce qu'il dit; que ses manières soient polies et même élégantes; qu'il ait enfin le don de plaire et de persuader.

C'est du Vén.·. que dépend tout le succès d'une L.·..

ORATEUR, SURVEILLANTS, ETC.

L'Orat.·. aussi devra être un homme habile et éloquent.

Ses fonctions sont importantes; il est le gardien et le défenseur des lois de la Maçonn.·..

Les Surv.·., le Secrét.·., les Experts et les autres Off.·. seront attentifs à leurs devoirs et prompts à exécuter les commandements.

§ III.

RÈGLEMENTS.

Vous vous conformerez aux statuts généraux de l'Ordre.

Vous dresserez, en outre, des règlements particuliers pour l'*administration,* afin que jamais aucun abus n'ait lieu. Ils seront courts. Les nombreux règlements engendrent les disputes.

Vous astreindrez à des amendes pour les pauvres les FF.·. qui les violeront.

BONTÉ, POLITESSE.

La plupart des associations deviennent désagréables, parce que l'ambition, la vanité et l'égoïsme s'y établissent.

La première loi, dans vos LL.·., sera la bonté, la politesse, et une politesse toujours soutenue. La politesse seule suffirait pour rendre une société aimable, parce qu'elle exclut toute parole aigre et dure, tous mauvais procédés, reproches et railleries.

Il faut qu'elle règne dans les *comités* comme dans les LL.·. : elle seule peut maintenir l'ordre et la paix.

Il faut que vos LL.·. soient si bien conduites que chacun aime à s'y trouver.

Que les FF.·. aient les uns pour les autres de si bonnes façons, que rien ne leur soit plus agréable que de se voir.

Toutefois bannissez les *louanges* et les *longs compliments :* ils blessent la modestie et font languir les Trav.·..

CHAP.·. II.

RÉCEPTIONS.

Il faut que les *réceptions* soient préparées avec soin, suivant l'état et le caractère du Récipiendaire.

Si c'est un prince, un magistrat, un négociant, un guerrier, un prêtre, un homme de lettres, que toutes les convenances soient habilement observées dans les questions, les épreuves et les instructions.

La Maçonn.·. admettant les hommes de tous les pays et de tous les cultes, vous ne ferez jamais de questions qui puissent blesser les croyances du Néophyte ni de l'auditoire.

Il faut que le Récip.·. emporte toujours la plus haute opinion du Vén.·. qui l'aura reçu, et de la Maçonn.·. en général : c'est le seul moyen d'honorer et de faire aimer l'institution.

§ I.

ÉPREUVES.

Vous ferez peu d'*épreuves physiques :* elles ont trop d'inconvénients. Le premier est de nuire à la gravité des réceptions ; le second, de ne point faire connaître le mérite du Récipiendaire.

Ces épreuves étaient bonnes dans les temps de barbarie et de superstition; aujourd'hui elles ne seraient que des jeux de théâtre.

Vous vous en tiendrez, autant que vous le pourrez, aux *épreuves morales.*

Ces épreuves seront prises dans les trois questions du *testament*, qui, comme vous le savez, se divise en trois ordres.

DIEU, SOI ET LES AUTRES.

Ire QUESTION. — *Qu'est-ce que l'homme doit à Dieu?*

Ordre *métaphysique.* (1er Ordre.) — *Dieu, âme, dieux, démons, créations, récompenses et peines éternelles.* Ces choses ont été et sont encore enseignées aux peuples, avec des différences, suivant les climats et les législations.

L'homme a-t-il le droit d'examiner si ce qu'on lui enseigne ressemble à ce qu'on enseigne ailleurs?

Oui, sans doute, il a ce droit; et l'exercer, c'est marcher directement à la science et à la vérité.

C'est par la comparaison des choses que l'on juge quelles sont les meilleures.

Ainsi, les questions prises dans cet *Ordre*, seront faites avant le *premier Voyage*.

IIe Question. — *Qu'est-ce que l'homme se doit à lui-même?*

Ordre de *Science*. (2e Ordre.) — Se connaître, s'estimer, s'honorer, se conserver, se garantir du mensonge, chercher la vérité, se faire aimer, estimer : voilà ce qu'il se doit. Nul mortel ne pourrait le nier.

Les questions, prises dans cet *Ordre*, précéderont le *deuxième Voyage*.

IIIe Question. — *Que doit-il à ses semblables?*

Ordre de *Conduite*. (3e Ordre.) Il leur doit de *ne point leur faire ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait*. Il leur doit ses lumières, ses talents, amitié, fraternité, humanité, compassion, miséricorde.

Nul homme sensé ne peut dire le contraire, et c'est dans cet *Ordre* que vous prendrez les questions qui précéderont le *troisième Voyage*.

Voilà tout l'homme. Voilà donc la base de l'*examen* pour les *trois Voyages*, et l'application doit toujours être appropriée à la capacité du Récipiendaire.

Vous concluez de là qu'un homme sans instruction, sans capacité et sans bonnes qualités ne sera point reçu Maç.·..

§ II.

Nul autre que le Vén.·. ne doit interroger, à moins qu'il n'en ait reçu la permission; et il est toujours préférable que le Vén.·. seul fasse les questions, afin de conserver l'unité dans le but et l'effet de la réception.

Ces épreuves seront toujours terminées par celles de l'*eau*, du *feu*, du *calice amer*, etc., accompagnées d'explications courtes et lumineuses qui démontrent au Récipiend.·. que nous ne faisons rien que de conforme aux cérémonies de tous les peuples.

La *lumière* sera donnée avec le plus grand appareil et l'instruction la plus touchante, ce qui sera facile si le Vén.·. conçoit tout le bonheur de mettre un homme dans le sentier de la vraie science et de la vertu.

L'Orat.·. complimentera le Récipiend.·. de la manière la plus noble, la plus polie et la plus instructive.

Le sac des *proposit.·.* et le tronc de *bienfai.·.* ne seront jamais oubliés, avant la clôture de la séance, et des séances de tous les grad.·..

Vous ferez toutes ces choses comme elles sont recommandées ici, et non pas autrement.

§ III.

CONDITIONS A REMPLIR AVANT QUE D'ÊTRE PRÉSENTÉ AUX ÉPREUVES.

PREMIER GRADE.

APP.·..

Nul ne pourra être présenté aux épreuves d'App.·., s'il n'est d'un état libre et s'il n'a reçu une éducation honnête.

1° Il devra s'être retiré dans un lieu entièrement solitaire, pour y réfléchir au moins une heure ou deux sur sa démarche, afin de bien examiner les motifs de sa résolution, et de peser tranquillement les avantages ou les inconvénients dont elle peut être suivie.

2° Il donnera à un pauvre de quoi vivre pendant un jour.

3° La veille de son examen, il prendra un bain, si sa santé le lui permet.

4° Le jour de sa réception il aura mis du linge blanc.

Son *Parrain* le conduira d'avance chez le Vén.·. ou chez le 1er.·. Surv.·., qui lui expliqueront la cause de ces conditions et lui feront promettre de les remplir.

DEUXIÈME GRADE.

COMP.·..

1° Nul ne sera admis au gra.·. de Comp.·., qu'il n'ait affirmé, entre les mains du Vén.·., qu'il s'est retiré dans un lieu solitaire pour y méditer sur la vie humaine, et qu'il croit s'être fortifié dans l'amour de la science et de la vertu par la lecture de philosophes anciens qu'il nommera.

2° Il aura donné à deux pauvres de quoi vivre pendant un jour.

Il sera mis dans un lieu de silence et occupé à résoudre par écrit des questions morales, avant d'être introduit dans la L.·..

FORMULE POUR LE DEUXIÈME GRA.·..

Voici la formule de la déclaration que fera l'*Expert* avant que de présenter le Néoph.·. au temple pour le 2e gra.·. :

« Vén.·., 1er.·., 2e.·. Surv.·. et vous tous, mes FF.·.,

« Le Néoph.·. qui va se présenter a rempli les conditions qui lui étaient imposées ;

« Il s'est retiré dans un lieu solitaire pour y méditer sur la vie humaine ;

« Les auteurs qu'il a lus sont. . . . . ;

« Il s'est pénétré des sages leçons de ces grands philosophes ;

« Il a reconnu le prix de la science et de la vertu ;

« Il a donné à deux infortunés de quoi vivre pendant un jour. »

TROISIÈME GRADE.

MAIT.·..

Nul ne sera admis aux épreuves du gra.·. de Maît.·. qu'il n'ait promis au Vén.·. de se retirer dans un lieu solitaire pendant une heure ou deux, pour y passer en revue sa vie, ses actions, ses pensées, et qu'il n'ait mis par écrit le résultat de cet examen pour le conserver chez lui;

Qu'il n'ait pris, ou promis de prendre quelque connaissance de l'histoire générale des peuples, tant anciens que modernes, afin de pouvoir se former une idée de leurs lois, de leurs mœurs et de leurs religions.

Il aura lu leurs principaux livres sacrés, afin de n'être pas étranger aux connaissances que tout Maç.·. doit posséder, et de pouvoir prouver par lui-même que la Maçonn.·. n'est autre chose que l'amour éclairé de la science et de la vertu.

Il aura mis par écrit le résultat sommaire de cette étude pour le conserver chez lui.

Il nommera les auteurs qu'il aura lus, sans qu'il puisse être interrogé sur ce qu'ils contiennent.

Il aura, suivant le précepte de *Zoroastre,* pardonné les offenses qui lui auront été faites, et banni de son cœur toute haine contre qui que ce soit.

Il aura donné à trois pauvres de quoi vivre pendant un jour.

Ainsi, vous voyez par quelle gradation notre Maçonn.·. conduit les initiés au bien et à la science par la nature même des obligations qu'elle impose, et combien elle diffère de la Maçonn.·. du vulgaire, répandue dans presque toute l'Europe.

Le Récipiend.·. sera mis, comme au second grade, dans un lieu de silence, et occupé à résoudre par écrit des questions morales, avant d'être introduit dans la L.·..

FORMULE POUR LE TROISIÈME GRADE.

Voici la formule de la déclaration que fera l'*Expert* avant que de présenter le Néoph.·. :

« Vén.·. Maî.·., Vén.·. 1er.·., 2e.·. Surv.·., et vous tous, mes FF.·., je déclare que le Néoph.·. qui va se présenter a rempli toutes les conditions qui lui étaient imposées;

« Il s'est retiré dans un lieu solitaire pour y passer en revue sa vie entière et se juger lui-même;

« Il s'est livré aux études philosophiques les plus propres à perfectionner le cœur de l'homme;

« Les auteurs qu'il a lus sont....;

« Il a mis par écrit le résultat de ses observations;

« Il affirme qu'il a pardonné à ses ennemis, et qu'il a banni toute haine de son cœur;

« Il a donné à trois infortunés de quoi vivre pendant un jour. »

Alors le Vén.·. dit à la L.·. :

« Vén.·. Maît.·., puisque le Néoph.·. apporte un cœur ami de la science et de la vertu, et qu'il a rempli les conditions qui lui étaient imposées, je demande que le temple lui soit ouvert.

« Levez-vous en signe d'adhésion. »

(Tous les Maît.·. se lèvent.)

« Il suffit : asseyez-vous, mes FF.·..

« Vén.·. Expert, dites au Néoph.·. qu'il est admis aux épreuves. »

Toutes ces choses sont faites comme elles sont commandées ici, et non pas autrement.

§ IV.

PRIX DES GRA.·., FRAIS DE L.·..

Comme ce sont les Maç.·. qui pourvoient eux-mêmes à l'entretien de leurs temples et aux frais de leurs cérémonies, vous établirez, ainsi que cela se pratique en Europe, des moyens de fournir à ces dépenses.

Le prix des gra.·. sera fixé par les *Conseils d'administration.*

Il pourra être diminué suivant qu'ils le jugeront à propos, à raison du peu de fortune du Récipiend.·..

Cherchez l'honnêteté et le talent avant tout, le talent solide, courageux, modeste.

Que si les prof.·. vous reprochent d'exiger des *rétributions* de vos initiés, vous les prierez de vous dire (s'ils le savent) ce que leur coûtent leurs propres *temples,* leurs *cérémonies* et leurs *prêtres.*

Vous leur ferez remarquer que la Maçonn.·., loin d'être à charge à aucun État, a au contraire souvent la charge de secourir les malheureux que les États font. Elle est destinée, pour ainsi dire, à prévenir le désespoir. C'est la planche de salut dans le naufrage, l'ancre de miséricorde au fond de l'abîme.

CHAP.·. III.

§ Ier.

RÉCOMPENSES.

L'homme est faible, il faut le soutenir, il faut l'encourager.

Si l'un de vos FF.·. se distingue par une belle action, prenez soin de la faire connaître et de l'en récompenser, sans blesser sa modestie.

Rien n'affermit plus une association que les bonnes œuvres. Elles sont la vie de la Maçonn.·..

§ II.

CONCOURS, PRIX.

Appelez à vous les sciences et les talents; excitez l'émulation, établissez des concours littéraires et philosophiques, donnez aux poëtes et aux orateurs des questions importantes à traiter, qui tournent à la gloire et à la prospérité de l'ordre.

Couronnez les vainqueurs avec pompe et cérémonie.

Procurez-leur le plus d'avantages que vous pourrez dans le monde.

Mais, dans vos sujets à traiter, ne touchez jamais aux gouvernements actuels, ni aux hommes qu'ils emploient; contentez-vous du passé, vous y trouverez suffisamment le miroir du présent.

Vous donnerez tous les ans trois prix.

Le premier sera une médaille de la valeur de *trois mille francs;*

Le deuxième de *deux mille;*

Et le troisième de *mille.*

Vous tâcherez, avec le temps, de doubler, de tripler ces récompenses, et vous verrez bientôt quel succès résultera d'une telle mesure.

Vous formerez en conséquence une caisse pour subvenir à cette dépense.

CHAP.·. IV.

PUNITIONS.

Si un F.·. manque à ses devoirs, s'il commet une faute grave envers le monde ou ses FF.·., réprimandez-le; imposez-lui des amendes au profit des pauvres; privez-le de la société des FF.·. pendant un temps, ou pour toujours, suivant ses torts.

S'il se laisse séduire, s'il devient lâche et traître, ne le poursuivez pas : au contraire, excitez les remords dans son cœur en lui faisant du bien.

Mais ne le recevez plus dans vos LL.·. qu'après les preuves d'un repentir sincère.



CHAP.·. V.

MALADES, INDIGENS.

Si un F.·. tombe malade, vous le visiterez. S'il est pauvre, vous le secourrez et vous tâcherez qu'il l'ignore.

Vous le consolerez, vous ferez des démarches pour lui. Vous le releverez à ses propres yeux. Vous empêcherez qu'il ne se décourage.

CHAP.·. VI.

DEVOIRS FUNÈBRES.

Si l'un de vos FF.·. vient à mourir, vous rendrez des devoirs à sa cendre.

Les honneurs seront les mêmes pour tous, et proportionnés seulement au gra.·. qu'il occupe dans la Maçonn.·..

Vous approprierez au mérite et au caractère du F.·. décédé le cérémonial à observer dans cette circonstance.

Vous tâcherez de consoler ses parents par les moyens qui seront en votre pouvoir.

Vous donnerez, au sortir de son convoi, à neuf pauvres, de quoi vivre pendant un jour.

Si le F.·. est mort dans une action glorieuse, c'est-à-dire en combattant pour sa patrie, ou pour sauver la vie à quelqu'un, tous les FF.·. de sa L.·. porteront de leurs propres mains, sur sa sépulture, une pierre ou un marbre, au haut duquel sera incrustée une épée de bronze, debout, portant à sa pointe une couronne de lauriers.

Le nom de ce F.·, la date de sa naissance et de sa mort, formeront toute l'inscription.

Voyez le modèle de cette pierre, n° 1.

Si un F.·. a illustré sa carrière par des écrits et une suite d'actions utiles, au lieu d'une épée, vous mettrez un livre couronné, suivant le modèle ci-après, n° 2.

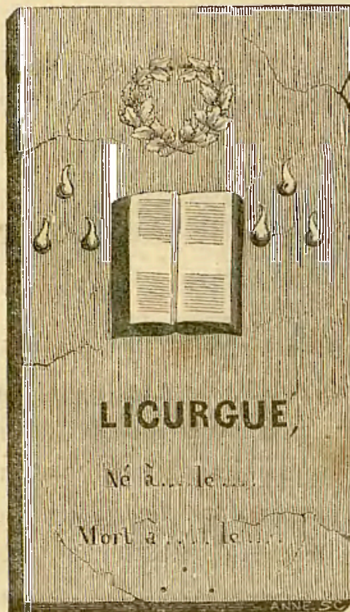
Vous planterez des fleurs autour de la tombe.

Vous planterez un cyprès à la tête et deux aux pieds.

1



2



La fête et l'éloge funèbres auront lieu un mois au plus tard après le décès, et ce jour-là, vous donnerez encore à neuf pauvres de quoi vivre pendant un jour.

Ceux des FF.·. qui sauront écrire d'une manière distinguée célébreront les vertus du décédé dans les feuilles publiques.

Vous visiterez sa famille, vous la saluerez et la complimenterez au nom de tous les FF.·..

S'il laisse une veuve dans le besoin, vous la secourrez.

S'il a des fils, et s'ils sont dignes de leur père, ils seront *reçus* gratuitement Maç.·. à l'âge de dix-huit ans.

Vous les recommanderez au prince et à tous ceux qui pourraient leur être utiles.

S'ils sont en bas âge, vous aiderez aux frais de leur éducation, autant que vous le pourrez.

S'ils sont tout-à-fait enfants, vous les ferez porter dans leur berceau au milieu du Temple. Vous appellerez sur eux les bénédictions des FF.·.; vous inscrirez leurs noms sur vos registres, et vous ferez remettre à leur nourrice un présent.

Des FF.·. seront nommés pour les suivre dans leurs études, les aider de leurs conseils, et les présenter à la L.·. quand ils auront l'âge convenable.

Souvenez-vous toujours que la famille des Maç.·. est la famille des hommes vertueux.

CHAP.·. VII.

FÊTES, BANQUETS.

Vous aurez deux fêtes par an, et vous les fixerez aux époques où le soleil présente chez vous les phénomènes les plus remarquables.

A ces fêtes on proclamera, on récompensera les belles actions; on célébrera l'utilité et la gloire de la Maçonn.·..

Vos salles seront ornées de fleurs. Vous aurez des instruments, vous chanterez, vous vous réjouirez.

Vous ne souffrirez point d'excès ni de licence d'aucune espèce. L'honnêteté, l'urbanité, la politesse la plus exquise présideront à vos festins. Ne vous relâchez jamais à cet égard.

Que ces jours-là vos aumônes soient doublées, et que la joie ne vous fasse pas oublier qu'il est des malheureux qui souffrent.

Du reste, il faut que les FF.·. cherchent à manger le plus souvent qu'ils pourront les uns avec les autres. Des repas pris ensemble rendent les hommes plus unis et meilleurs. Tenez cela pour certain : mais bannissez le faste, afin de vous voir plus souvent. Souvenez-vous que vous êtes FF.·., et que la vie n'a de douceurs qu'autant qu'on observe les préceptes de l'union et de la fraternité.

CHAP.·. VIII.

NÉCESSITÉ DE L'INSTRUCTION, SÉANCES GÉNÉRALES.

Aimez-vous les uns les autres; instruisez-vous, secourez-vous : voilà tout notre livre, toute notre loi, toute notre science.

Cependant cette science, quelque simple qu'elle soit, a besoin, comme toutes les autres, d'être soumise à des règles certaines d'enseignement et de pratique, qui s'observent d'une manière uniforme pour tous les FF.·., afin que les préceptes demeurent stables et se perpétuent dans les *ateliers,* sans mélange ni corruption.

Voici la marche que vous suivrez pour atteindre ce but :

Vous aurez tous les ans deux grandes séances d'*instruction générale,* auxquelles assisteront tous les Maç.·. présents dans la capitale.

Vous les placerez, l'une quinze jours avant la fête d'été, l'autre quinze jours avant la fête d'hiver; elles serviront, en quelque sorte, de préparation et de convocation à ces fêtes.

Ces deux séances seront uniquement consacrées à l'exposition des principes de la Maçonn.·., à rappeler les vérités et les vertus qui doivent lui servir de base, à combattre l'ignorance, à défendre les droits de la raison, à signaler et combattre les vices qui déshonorent l'humanité.

Le Vén.·. de votre L.·. sera le président né de ces assemblées.

Le Vén.·. de la première L.·. créée après la vôtre, ou son représentant, sera le 1er.·. Surv.·..

Le Vén.·. de la deuxième L.·. créée après la vôtre, ou son représentant, sera le 2e.·. Surv.·..

Le Secrét.·. sera le plus jeune des Vén.·. présents.

L'Orat.·. sera pris parmi les Maç.·. les plus distingués et les plus éloquents. Il aura été choisi d'avance par le G.·. O.·., et il pourra l'être trois fois de suite.

Ces grandes séances auront lieu de plein droit aux époques indiquées, et pour qu'elles ne manquent jamais, faute de *Président,* de *Surv.·.*, etc., tout Vén.·. de L.·., tout Maît.·. pourra les présider et désigner les FF.·. qui

l'aideront, si les titulaires venaient à manquer, pour quelque cause que ce fût.

ORDRE DES TRAV.·..

DISPOSITIONS.

Le Temple sera orné et convenablement disposé.

Au milieu du Temple sera dressé un autel avec un coussin couvert d'un drap d'or sur lequel sera posé le livre des institutions maçonniques, richement relié.

Derrière le coussin s'élèvera un candélabre à trois branches, allumé.

Devant seront placés trois vases de cristal, contenant l'un des *fleurs*, l'autre des *parfums* et le troisième un *anneau d'or*.

Tous les FF.·. étant arrivés, le Vén.·. ouvrira la séance en la manière accoutumée.

Les trav.·. se diviseront en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Secrét.·. lira l'article des règlements qui prescrit la cérémonie.

Il exposera l'état actuel de la Maçonn.·. dans son O.·., les abus ou améliorations qui auraient eu lieu.

Il annoncera les propositions ou projets qui auraient pu être faits pour le bien de la Maçonn.·., le tout d'une manière briève et succincte, sans développements, sans commentaires.

Le Vén.·. le fera remercier par un triple applaudissement.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Vén.·. ayant frappé un coup, le Maîtr.·. des cérém.·. se lèvera, ira saluer le Vén.·. et prendre sur la table le *Livre des Institutions*, le montrera à l'assemblée, qu'il saluera trois fois, et le portera au Vén.·..

Le Vén.·., se levant, recevra le livre, et dira :

A.·. l.·. g.·. d.·. G.·. A.·. d.·. l'U.·..

« Mes FF.·., voici le livre qui contient le dépôt sacré de nos institutions.

« La Maçonn.·., vous le savez, n'existe que par la science et les bonnes œuvres; elle ne peut se propager que par l'instruction. Nous nous sommes assemblés aujourd'hui pour nous instruire, pour resserrer les liens de l'amitié, de la fraternité.

« Mes FF.·., il est des vérités simples et évidentes que nous devons souvent rappeler à notre mémoire, parce que sur elles reposent les saintes lois de la Maçonn.·..

« *Que sommes-nous; d'où venons-nous; que deviendrons-nous?...* Voilà des questions que ne peut guère se dispenser de se faire tout homme raisonnable.

« Dieu a créé l'homme bon : le monde a corrompu l'homme, et les méchants l'ont rendu malheureux.

« Dieu nous a laissé la science pour nous réformer, pour nous consoler.

« Il a envoyé des hommes justes et vrais pour nous servir de guides.

« Leurs préceptes sont clairs; ils servent de réponses à toutes les questions de morale et de conduite.

« *Zoroastre* a dit : « *Aimez vos semblables, secourez-les; pardonnez à ceux qui vous ont offensés.* »

Faisons ce qu'a dit Zoroastre.

« *Confucius* a dit : « *Aimez votre prochain comme vous-même;*

« *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait;*

« *Pardonnez à votre ennemi; réconciliez-vous avec lui, invoquez Dieu en sa faveur.* »

« Un autre a dit : « *Qui que vous soyez, honorez l'homme; ne l'insultez point, ne l'outragez pas; car, après Dieu, il n'y a rien de plus noble que l'homme. Il est écrit : Dieu a fait l'homme à son image.* »

« Ces courtes maximes, mes FF.·., suffiraient pour faire le bonheur du genre humain.

« Mais l'ambition, mais l'orgueil n'ont point compris ce langage. L'envie de dominer a détruit les règles de la sagesse et les droits de l'humanité : les hommes ont été divisés, et le génie du mal a prévalu.

« L'ambition a créé le mensonge; le mensonge a produit l'ignorance, et

l'ignorance tous les fléaux. Telle est la fatale filiation des misères humaines. Ce n'étaient point là les desseins du Grand Arch.·. de l'univers.

« Les bons ouvriers, les courageux, les intelligents ouvriers l'ont bien senti. Ils ont cherché un refuge contre les calamités de l'ignorance et du mensonge, et ils l'ont trouvé dans la Maçonn.·., c'est-à-dire dans l'art qui construit sans cesse pour l'homme l'édifice de la vertu et de la vérité.

« C'est dans l'étude et dans la connaissance des vérités éternelles qu'ils ont trouvé la paix et l'accomplissement des desseins du Grand Maît.·. du monde.

« Le Vén.·. frappe un coup et ouvre le livre, en disant :

« Mes FF.·., voici ce que contient le livre que nous ont laissé nos ancêtres.

DIEU ET LA VERTU.

« Maç.·., honorez Dieu comme l'auteur de tout ce qui est bien, et la vertu comme destinée à conserver le bien que Dieu a fait.

« Dieu vous a donné la raison pour vous distinguer des vils animaux, pour vous apprendre à distinguer le *bien* du *mal*, le *vrai* du *faux*.

« Cultivez votre raison comme le moyen le plus sûr de plaire à la Divinité et d'être utiles à vos semblables.

« Cultivez la science comme le plus sûr moyen de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité, et de vous sauver par conséquent des ravages de l'erreur et du mensonge.

« Maç.·., fuyez l'erreur et le mensonge, parce qu'ils sont les sources des plus grands maux qui puissent affliger les hommes.

« Propagez la science et la lumière.

« Vous n'exigerez d'autres conditions pour être admis parmi vous que la probité et le savoir.

« Vous admettrez tout homme honnête et instruit, quels que soient sa croyance, son pays et ses lois.

« Les *profanes* maudissent ceux qui ne sont point de leur croyance; ne maudissez jamais personne.

« Chaque peuple adore Dieu, suivant les formes et les cérémonies qui lui

ont été enseignées ; ne troublez jamais aucun peuple, ni aucun homme dans le culte qu'il rend à son Dieu.

« Dieu, c'est la vérité; n'enseignez donc que la vérité. »

Tels sont, mes FF.·., les préceptes que nous avons reçus de nos anciens et vénérables Maît.·.. Ils leur avaient été dictés par l'esprit de sagesse et de vérité. Ils sont les seuls qui puissent faire le bonheur des hommes.

Debout et à l'ordre, mes FF.·..

« Rendons grâces à nos vénérables Maît.·. de nous avoir transmis les sages principes que vous venez d'entendre.

(Triple applaudissement.)

« F.·. Orat.·., vous avez la parole. »

TROISIÈME PARTIE.

Discours de l'Orat.·..

Les motifs de ce discours seront pris dans le *compte rendu* par le Secrét.·. et dans l'*exposé des principes* fait par le Vén.·.. C'est une mine féconde, où tout homme éloquent pourra puiser les exhortations et les instructions les plus frappantes.

Après ce discours, le Vén.·. fera tirer un triple *vivat* en l'honneur de l'Orat.·..

Après ce *vivat,* le Vén.·., s'adressant à l'assemblée, dira : « Mes FF.·., prions le Gr.·. Arch.·. de l'U.·. d'entretenir dans nos cœurs l'amour de la science et de la vertu : ce sont les seuls moyens de nous rendre heureux sur la terre. »

(Il frappe un coup.)

« Maît.·. des cérém.·., portez à l'Orat.·. ce bouquet, cette fiole de parfums et cet anneau, en signe du contentement qu'éprouve la L.·. de la peine qu'il a prise d'instruire ses FF.·.. »

(Le Maît.·. des cérém.·. remet à l'Orat.·. le bouquet, la fiole de parfums et un anneau d'or, sur lequel est gravée la date de la séance.)

Immédiatement après, la collecte pour les indigents aura lieu et la séance sera levée.

C'est dans ces formes et de cette manière que seront célébrées les deux grandes séances d'instruction.

Pour que l'attention se porte tout entière sur le même objet, il n'y aura jamais qu'un seul discours par séance. Nulle proposition ni discussion n'auront lieu, et la séance ne devra pas durer plus de deux heures.

Le compte rendu par le Secrét.·., l'exposé fait par le Vén.·. et le discours de l'Orat.·. seront imprimés huit jours au plus tard après la tenue, et envoyés aux LL.·. de votre ressort pour être lus à leur première réunion.

Ils seront adressés de même aux OO.·. des autres parties du monde.

Par ce moyen, tous les Maç.·. participeront à l'instruction; les connaissances deviendront communes, le zèle s'éclairera, s'entretiendra; les sentiments prendront de l'uniformité, les liens fraternels se resserreront, les bonnes traditions maçonn.·. se perpétueront, et le triomphe de la vertu deviendra possible.

Le lendemain de la séance, les neuf premières Lum.·. qui l'auront dirigée, et les autres maç.·. qui voudront se joindre à eux, feront ensemble un repas simple et frugal, pendant lequel ils repasseront toutes les choses qui auront été dites et aviseront aux moyens de donner à la fête suivante tout l'éclat et toute la solennité qui conviennent.

CHAP.·. IX.

PRÉROGATIVES ET AVANTAGES ATTACHÉS AUX FONCTIONS MAÇONN.·..

Les prérogatives et les avantages attachés à la Maçonn.·. sont nuls quant à l'intérêt pécuniaire.

Toutes ses fonctions sont gratuites. C'est le seul sacerdoce qui ne coûte rien aux peuples, et c'est son premier avantage.

On parle de Dieux qui se sont fait hommes pour servir le genre humain; le vrai Maç.·. fait plus, c'est un homme qui, malgré la corruption et les périls qui l'entourent, reste véritablement homme, tel que Dieu l'a créé, l'a voulu, c'est-à-dire honnête, véridique et charitable.

Ses récompenses sont le plaisir de faire le bien, le plaisir de parler vrai, de toucher les cœurs, d'éclairer les esprits, d'aimer, d'être aimé, de consoler

et d'en avoir la conviction intime : voilà son salaire. Nul prince, nul souverain n'en peuvent donner de plus doux, de plus grand.

CHAP.·. X.

PERSÉCUTIONS.

Si vous êtes persécutés, ne répondez point, ne vous vengez pas.

Vous n'aurez jamais que deux sortes d'ennemis, les méchants et les ignorants. Tâchez de les instruire; voilà tout. Faites de bonnes œuvres.

L'épée de la parole est plus forte, plus durable que l'épée de fer.

Quand le méchant a la force, vous savez ce qu'il peut, ce qu'il ose.....!

Souvenez-vous de *Procuste* et de son lit de fer! Souvenez-vous de ces monstres qui régnèrent sur Rome, *Tibère, Caligula, Néron.....!* et des monstres qui firent le malheur de tant d'autres pays.....!

Souffrez, taisez-vous; répandez la lumière et la vérité comme s'il ne vous était rien arrivé.

Si, par hasard, ou par le conseil de vos FF.·., vous écrivez pour répondre à des calomnies trop grandes, que la décence, la modération et la vérité palpable dictent vos preuves. Jamais, jamais de vengeance.

CHAP.·. XI.

§ I.

GR.·. OR.·. DE L'EMPIRE DE.....

Pour conserver l'unité de pensée et d'action dans votre O.·., chaque L.·. que vous aurez constituée dépendra de vous, en ce qui concerne la discipline et les règlements généraux.

Chacune de ces LL.·. nommera un député qui, conjointement avec le Vén.·. et les quatre premières lum.·. de la Mère-L.·. formeront ce qu'on appelle le G.·. O.·..

Le G.·. O.·. sera le tribunal qui connaîtra de tous les différends, de tous les changements, améliorations et projets qui auraient lieu dans son ressort, et qui tiendraient à l'intérêt général de l'ordre.

Il ne s'éloignera jamais des règlements généraux des GG.·. OO.·. établis dans les autres parties du globe.

Il défendra la cause des Maç.·. auprès de l'empereur et des princes, s'ils étaient attaqués et calomniés.

Sa pensée sera celle-ci : *la Maçonn.·. n'existe que par la science et la vertu.* Ces deux mots renferment tout. Hors de là, il n'y a plus de Maç.·..

Ainsi donc tous les députés devront être lettrés, de mœurs irréprochables, et zélés défenseurs de la vertu.

Ils tiendront leurs séances à.......

Ils seront élus, maintenus ou révoqués comme dans les autres GG.·. OO.·..

Le G.·. O.·. nommera des inspecteurs pour installer les LL.·., les visiter et maintenir les statuts.

Les frais de tenues seront payés par une rétribution des LL.·. de l'obédience.

§ II.

TITRES DES LL.·..

Vos LL.·. ne pourront prendre pour titres distinctifs que des noms de grands hommes qui auraient bien mérité de l'humanité, ou des noms de vertus que chérissent tous les hommes.

Elles s'appelleront : L.·. de *Zoroastre,* L.·. de *Confucius,* L.·. de *Pythagore,* L.·. de *Socrate,* etc., etc.

L.·. de *la Sagesse,* L.·. de *la Bonne Foi,* L.·. de *l'Amitié,* L.·. de *la Constance,* etc., etc.

École de....., Temple de....., les Amis de....., les Enfants de....., les Disciples de....., les Admirateurs de.....

Vous trouverez amplement de quoi choisir dans ces divers titres.

Vous éviterez toute qualification qui tiendrait à des *sectes* et à des *partis*, quels qu'ils soient. Les partis et les sectes passent; rien ne doit passer dans la Maçonn.·., puisqu'elle n'admet que ce qui peut servir tous les hommes.

La devise générale de vos LL.·. sera : *science, vertu,* parce que ces deux mots retracent tous les genres de devoirs, tous les moyens de gloire et de bonheur, toutes les idées d'union, de paix et de fraternité.

CHAP.·. XII ET DERNIER.

SÉRIE DES GRADES APRÈS CELUI DE MAÎT.·..

Vous êtes curieux, dites-vous, de savoir quel nombre de grades ont été ajoutés à la *Maîtrise?*

Ce nombre est très-considérable, il faudrait un volume pour les désigner tous et une trop grande patience pour les lire : je ne citerai donc que ceux qu'on trouve dans les *rituels* et qui se montent à trente-trois.

Les voici :

4 Maît.·. Secrét.
5 Maît.·. parfait.
6 Secrétaire intime, ou Maît.·. par curiosité.
7 Prévôt et Juge, ou Maît.·. Irland.·..
8 Intend.·. des bâtim.·., ou Maît.·. en Israël.
9 Maît.·. élu des neuf.
10 Maît.·. élu des quinze.
11 Sublime chevalier élu.
12 Grand Maît.·. archit.·..
13 Royal Arche.
14 Grand Écossais de la Voûte sacrée de Jacques VI.
15 Chev.·. d'Orient ou de l'Épée.
16 Prince de Jérusalem.
17 Chev.·. d'Ori.·. et d'Occi.·..
18 Souverain Prince Rose-Croix.

GRADES DITS PHILOSOPHIQUES.

19 G.·. Pontife, ou subli.·. Écoss.·. de la Jérusalem céleste.
20 Vén.·. Maît.·. de toutes les LL.·., ou Maît.·. *ad vitam*.
21 Grand Patriarche Noachite, ou Chev.·. Prussien.
22 Chev.·. Royal Arche, ou Prince du Liban.
23 Chef du Tabernacle.
24 Prince du Tabernacle.

25 Grand Chev.·. du Serpent d'airain.
26 Prince de Merci, ou Écossais trinitaire.
27 Souverain Commandeur du Temple.
28 Grand Écoss.·. de Saint-André d'Écosse.
29 Chev.·. du Soleil, ou Prince adepte.
30 Chev.·. Grand élu K.·. S.·., ou Chev.·. de l'Aigle blanc et noir.

GRADES DITS ADMINISTRATIFS.

31 Grand Inquisiteur Commandeur.
32 Sublime et vaillant Prince du Royal Secret.
33 Grand Inspecteur général (1).

Excepté les trois premiers gra.·., qui sont : l'*App.·.*, le *Comp.·.* et le *Maît.·.*, tous les autres ont été institués par diverses *Associations,* et chez différents peuples, à l'occasion d'une mort à venger, d'un prince à rétablir, ou d'une secte à faire triompher.

Ce sont des rois, des reines ou des chefs religieux qui les ont presque tous créés. Ainsi la Palestine, l'Écosse, l'Angleterre, l'Allemagne, la France et la Prusse, se sont fait des *rites* et des *gra.·.* de toute espèce, dont le but, le sens et l'utilité tenaient à des circonstances qui n'existent plus.

Cependant vous excepterez le *Ch.·. élu.·. K.·. S.·.*, que vous mettrez au premier rang de tous les grades, quand vous le connaîtrez. C'est la vraie chevalerie de la vertu, telle que la conçoivent les hommes nés pour la défendre.

Le nom de *Maçonnerie* a servi de couverture à quantité d'*Associations,* qui n'en suivaient nullement les principes, et qui au contraire leur étaient tout-à-fait opposées, et c'est ce qui a attiré à la vraie Maçonn.·. une foule de persécutions qu'elle ne méritait pas. L'ignorance du monde a tout confondu; ou plutôt, les ennemis de la science et de la vérité ont profité du prétexte pour ramener les ténèbres qui leur sont si favorables.

(1) Ces trente-trois grad.·. ou degrés sont ceux qui composent le rite Écoss.·. anc.·. accepté; le rite français, ou moderne, n'en comporte que sept, savoir : trois symb.·., *App.·.*, *Comp.·.* et *Maît.·.*, et quatre capitulaires, appelés Ordres ou hauts Grades, qui sont : ***Élu secret***, ***Grand Élu Écossais***, ***Chevalier d'Orient*** ou ***de l'Épée*** et ***Rose-Croix***.

Quoi qu'il en soit, quelque nombreuse et bizarre que paraisse cette longue série de *grades*, vous n'en rirez point, vous ne vous en étonnerez pas, si vous considérez dans les religions ou *Associations* de tous les pays la quantité innombrable de *sectes*, d'*ordres*, de *congrégations*, de *schismes*, d'*hérésies*, de *prêtres*, *grands-prêtres*, *hiérophantes*, *talapoins*, *muphtis et fakirs* de toute espèce, qui parlent aux hommes au nom du Ciel et sont loin de leur procurer la paix et le bonheur qu'ils promettent.

La Maçonn.·., du moins, ne coûte ni guerre ni impôts, et c'est un avantage qu'elle a sur les associations qui amènent les impôts et la guerre.

CONCLUSION.

Voilà, Vén.·. F.·., le premier livre de nos *Institutions*. Il contient tous les documents nécessaires pour établir la Maçonn.·. selon ses vrais principes, et pour l'y maintenir. Il vous apprend la manière de constituer les LL.·. sous le rapport *matériel* et sous le rapport *moral*. Il vous dit quelles qualités vous exigerez des Vén.·., des Offi.·. dignit.·., des Récipiend.·..

Il traite du mode des récept.·., des récompenses, des peines, des encouragements, des soins dans les maladies, des secours aux indigents, des devoirs funèbres, de la patience, du courage dans les persécutions, de la modestie, de la résignation, de la persévérance, de la tolérance. Toutes ces choses bien observées plairont à vos FF.·., plairont à tous les cœurs droits et honnêtes.

La vie de l'homme n'est autre chose qu'une lutte perpétuelle contre le génie du mal. Il faut faire le bien ; il faut du courage et de la constance pour obtenir la victoire. Allez maintenant. Mettez la main à l'œuvre : le ciel et la terre vous béniront.

Les deux autres livres continueront à vous montrer le chemin.

Adieu. Si vous croyez que j'ai fait quelque chose de bien en vous envoyant cet ouvrage, aimez-moi, répandez-le : c'est toute la récompense que je désire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LE

VÉRITABLE LIEN DES PEUPLES

OU LA FRANC-MAÇONNERIE

RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

LIVRE SECOND.

DES INITIATIONS.

Lettre deuxième à l'ambassadeur de.....

« T.·. Vén.·. F.·.,

« Vous avez notre premier livre, intitulé des *Institutions;* je vous envoie le second, qui contient les cahiers des *Initiations,* et le troisième, où sont les modèles des *Cérémonies.*

« Vous reconnaîtrez les *questions* qui vous ont été faites au *premier* Gr.·., les *instructions* qui vous ont été données au *second,* et la *scène allégorique* qui vous frappa au *troisième.*

« Je désire qu'elles produisent sur vos compatriotes le même effet que sur vous.

« Je vous envoie de plus un recueil de *questions* pour tous les états de la société, depuis le *marchand* jusqu'au *prince.* Vous choisirez celles qui conviendront aux mœurs de votre nation.

« Vous avez trouvé les *cahiers* dont on se sert en Europe *obscurs* et *peu instructifs*. « La vraie Maçonn.·., disiez-vous, doit être claire, animée, persuasive et propre à tous les pays. »

« Je désire que vos compatriotes pensent que vous leur avez procuré une telle Maçonn.·..

« Je ne vous envoie point le Gr.·. de R.·. †.·.; il blesserait vos opinions, puisqu'il n'a été fait que pour un peuple particulier, et par conséquent ne peut s'adapter à la Maçonn.·. universelle.

« Je vous ferai parvenir dans quelque temps le Gr.·. de *Chev.*·. K.·. S.·.. Celui-là est important : il est le complément de la Maçonn.·.. Vous ne le communiquerez qu'à des FF.·. d'une science et d'une vertu éprouvées. Les initiations trop faciles ont perdu la Maçonn.·. en Europe.

« Nous nous en tiendrons là. Les autres gr.·., dont je vous ai donné la liste, vous seraient inutiles; à leurs seules dénominations, vous verrez qu'ils ne vous conviendraient pas. Vous ne pouvez être *Grand Écossais de la voûte sacrée de Jacques VI,* ni *Grand Pontife écossais de la Jérusalem céleste,* ni encore moins *Grand Inquisiteur!*... On n'embrasse presque plus cette espèce de Maçonn.·. que par suite de vieilles habitudes, ou pour se séparer de la foule qui a envahi les premiers gr.·..

« Adieu. Je vous aime et vous révère, puisque vous aidez à faire du bien aux hommes. Tous vos FF.·. vous aimeront de même, et vous connaîtrez un bonheur que ni les grandeurs ni les richesses n'auraient pu vous donner.

« Que si l'on vous demande de qui vous tenez toutes ces choses, ne dites pas que c'est d'un *prophète* ni de quelque *envoyé surnaturel,* mais d'un simple mortel, ami, comme vous, de la vérité, qui n'a eu d'autre mérite que de recueillir ce qu'ont dit les sages de tous les temps pour rendre les hommes bons et les préserver, autant qu'il a été possible, du mensonge et de l'esclavage.

« Adieu. »

AUX HOMMES DE BIEN,

AUX VRAIS MAÇ.·.

MARS 5829.

L'ouvrage et l'exposé suivants sont mis sous les auspices de tous les vrais amis de la Maçonn.·.

Ils sont mis sous les auspices des G.·. M.·. d'Angleterre, d'Écosse, d'Amérique, de Suède, des Pays-Bas et des Indes,

Sous les auspices du G.·. O.·. de France,

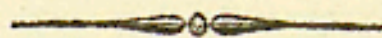
Sous ceux des LL.·. de tous les pays, et particulièrement :

De la L.·. des Armes du roi d'Angleterre. . *à Londres.*
De l'Harmonie et de Saint-Roques-Hill, nº 52. *à Chichester.*
D'Édimbourg. . . . . *en Écosse.*
De Rio-Janeiro. . . . . *au Brésil.*
De la Trinité (Ile). . . . . . . *Amérique.*
De la Candeur, nº 36. . . . . . *à Charleston.*
De Lima. . . . . *au Pérou.*
De Washington, de Philadelphie. . . . *Amérique.*
D'Albion, à New-York. . . . . . . *aux États-Unis.*
Des Trinosophes. . . . . *à Paris.*
De l'Étoile de la Gironde. . . . . . *à Bordeaux.*
De l'École de la Sagesse. . . . . . . *à Metz.*
De Saint-Jean de Jérusalem. . . . . . *à Nancy.*
Des Trinosophes Neustriens. . . . . . *à Caen.*
De la Philanthropie. . . . . *à Saint-Quentin.*

De la Franche Amitié. . . . . *à Saint-Étienne.*
De Saint-Martin, Secours et Humanité. . *à Suippes.*
De la Sincère Amitié, Union et Confiance. . *à Lyon.*
Des Amateurs de la Sagesse. . . . . . *à Marseille.*
De la Réunion. . . . . *à Toulon.*
De la Parfaite Union. . . . . *à Rennes.*
De l'Heureuse Rencontre et des Amis de Sully. *à Brest.*
De la Vraie Fraternité. . . . . . . *à Strasbourg.*
De la Parfaite Union. . . . . *à Douai.*
Des Amis réunis. . . . . *à Sommières.*
De l'Espérance. . . . . *à Bruxelles.*
Des Amis philanthropes. . . . . . . *à Bruxelles.*
De l'Union Frédéric. . . . . *à la Haye.*
De la G.·. L.·. Nationale. . . . . . *à Berne.*
De Saint-Érick. . . . . *à Stockholm.*
Des Nations réunies. . . . . *à Smyrne.*
Du Cap de Bonne-Espérance. . . . . *en Afrique.*
De Calcutta. . . . . *aux Indes.*

On est convaincu que tant de sages associations, tant de chefs généreux et tant d'hommes recommandables ne seront pas invoqués en vain dans une cause dont le succès peut être si utile au monde.

Tout marche en avant, les sciences, les arts, la pensée. La Maçonn.·. ne doit plus être accusée de rester seule en arrière.



CHAPITRE I[er].

EXPOSÉ DES MOTIFS DE CETTE PUBLICATION,

OU

CONSIDÉRATIONS SUR LA NÉCESSITÉ DE LA MAÇONNERIE, SUR LES AMÉLIORATIONS QU'ELLE RÉCLAME ET SUR LES MOYENS DE LES OPÉRER.

De toutes parts, les Maç.·. éclairés se plaignent de l'état de langueur où sont tombés les travaux des LL.·. et du peu d'intérêt et de dignité qu'ils présentent. De toutes parts, ils manifestent le désir de les voir remplacés par un système mieux conçu, par des cérémonies plus nobles, une instruction plus solide et plus appropriée aux besoins de la civilisation actuelle, c'est-à-dire par les trav.·. de l'ancienne et vraie Maçonn.·..

Tout dégénère avec le temps. La Maçonn.·. a subi le sort des meilleures institutions. Sa marche d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à celle d'autrefois que les mœurs et les pratiques *juives* et *chrétiennes* d'autrefois ne ressembleraient à celles d'aujourd'hui.

Il existe peut-être *dix mille* sectes religieuses (1).

Il a existé plus de *sept cents* espèces de *Maçonneries* ou *associations* se disant *maçonniques* (2). C'est un fait que la plupart des Maç.·. ignorent, et dont il

(1) Voir le dictionnaire des *Cultes*, le dictionnaire des *Hérésies*, l'*Histoire des Cérémonies religieuses*, etc.

(2) Voir le livre intitulé *Acta latomorum*, liv. I[er], p. 189 à 346, Paris, imp. de Nouzou, 1815.

est bon de les instruire pour les convaincre de la nécessité de rentrer dans l'esprit et les usages de la seule qui soit véritable.

On sait d'où viennent les religions : il faut dire d'où vient la Maçonn.·.; il faut surtout remettre au grand jour les preuves incontestables de son *utilité*, puis montrer les *dommages* qu'elle a reçus du temps et les *moyens* de les réparer.

Une telle entreprise ne peut que plaire à ceux qui l'aiment et qui gémissent de son avilissement.

La Maçonn.·. est née de *la haine du mal* et de *l'amour du bien*. Elle est donc aussi vieille que le monde et durera autant que lui.

Elle a eu des variations dont on verra bientôt la cause. C'est une histoire qui en vaut une autre, puisque c'est celle du genre humain tout entier.

On peut assigner trois grandes époques distinctes à la Maçonn.·..

La première comprendrait les temps antiques, où s'établirent dans l'Inde ces fameuses écoles qui transmirent à l'Égypte les sciences, que l'Égypte transmit ensuite à la Grèce et la Grèce à l'Italie.

La seconde commencerait avec le *christianisme*, lorsque les Juifs étaient esclaves des Romains et les Romains esclaves de leurs propres tyrans ; lorsque la *liberté*, l'*égalité*, la *fraternité*, et même la *mise en commun des biens*, furent si hautement prêchées par l'Évangile et les apôtres, et lorsque les premiers chrétiens endurèrent la mort pour soutenir une telle révolution.

La troisième époque daterait de la *renaissance des lettres* au XVe siècle, et viendrait jusqu'à nos jours.

La *première* Maçonn.·. suivit la fortune des empires où elle fut pratiquée. Ses mystères consistaient dans l'art d'instruire et de gouverner les hommes. Les systèmes contraires apprirent à les tromper.

Elle brilla sous *Zoroastre*, sous *Confucius*. Elle consacra les principes de morale qu'enseignèrent depuis les sages législateurs. Elle fleurit sous *Socrate*, sous *Platon*, sous l'empereur *Marc-Aurèle*, et s'éclipsa avec la gloire et les vertus de Rome.

La *seconde* ne dura que trois siècles. Elle périt presque entièrement sous Constantin, sous les disputes *théologiques* et l'impéritie de ses successeurs.

Déjà, par un changement trop fréquent dans les révolutions, les *prédicateurs* de la *liberté* et de l'*égalité* s'étaient établis les *maîtres* de leurs *frères!*

Déjà, oubliant la simplicité, la pauvreté, recommandées par l'Évangile et jurées par eux, ils *s'étaient fait un royaume de ce monde,* et régnaient orgueilleusement, la *couronne* en tête et le *glaive* à la main!

Des *dogmes* nouveaux, des *croyances,* des *pratiques* nouvelles, étaient imposés sous peine de mort (1)!

Ce n'étaient plus *Tibère, Néron* ni *Caligula,* ni les *proconsuls* qui persécutaient; c'étaient les *novateurs* eux-mêmes qui, créant un genre d'esclavage inconnu jusque-là, commandaient à l'homme d'abandonner son intelligence et d'abjurer sa raison!

Alors commencèrent, *au nom du ciel,* ces folies et ces massacres qui durèrent douze siècles sans interruption, et dont le massacre de la Saint-Barthélemy ne fut qu'un faible épisode (2)!

Le sang et les ténèbres couvrirent donc la terre pendant douze cents ans (3)!

Après une nuit si longue et si douloureuse, les oppresseurs parurent se lasser et rougir de leur rôle. La nature reprit le dessus; quelques lueurs de vérité se firent apercevoir, et le déluge des misères humaines sembla vouloir cesser.

Alors la Maçonn.·. sortit comme du tombeau et commença la *troisième* époque de son existence.

Tout était à refaire. Il fallait rendre aux hommes des sciences et des arts, et reconstituer, pour ainsi dire, l'univers.

(1) Voir l'histoire de cette révolution sous *Constantin* et ses successeurs, sous les impératrices *Irène* et *Théodora*, et plus tard celle de l'*Inquisition;* les Conciles; le dictionnaire des *Hérésies* de l'abbé Pluquet, etc., etc.

(2) On pourrait dire, pour peu qu'on sût l'histoire, que la *Saint-Barthélemy* commença sous *Constantin* et continua jusqu'aux *dragonnades* de Louis XIV.

(3) Voir tous les historiens d'Allemagne, d'Italie, de France, d'Espagne, de Portugal, etc., depuis *Constantin.* Dès 553, on ne pouvait plus envoyer de députés au concile de Constantinople, parce qu'on ne savait plus le latin. Quelques siècles après, les rois, les reines, ni les grands, ne savaient plus lire ni écrire. Dès les premiers siècles, les livres avaient été brûlés, les temples, les statues, les monuments des arts détruits.

La Maçonn.·., quoique faible et défigurée, prit part à ce nouveau travail. Elle osa rappeler les principes. Le mal venait de *l'ignorance*, de *l'esclavage* et du *mensonge;* elle aida à chercher la *lumière*, la *liberté*, la *vérité*.

Mais tant de biens ne se recouvrent pas facilement. L'esprit des peuples, affaibli par son ancienne léthargie, ne pouvait reconnaître toutes ses erreurs à la fois, ni suivre toutes les bonnes routes : de là tant d'erreurs nouvelles, tant de fausses connaissances et de superstitions.

Au XVe siècle, on se mit à étudier; mais la vraie science osait à peine se montrer, à cause des persécutions, et les Maç.·. étaient obligés de se cacher pour s'instruire et pour enseigner.

Aussi on s'égara longtemps encore dans des recherches vaines autant que ridicules. Il suffira d'en nommer les objets pour en faire sentir l'absurdité. Ces objets étaient l'*alchimie*, la *divination*, la *nécromancie*, l'*astrologie*, la *pierre philosophale!*... Les princes donnaient l'exemple (1); ils étaient souvent plus superstitieux et plus méchants que les peuples qu'ils abrutissaient, et l'on brûlait encore, par leurs ordres, des hommes vivants pour des *sortiléges* et des opinions appelées *hérésies!*.....

Mais la civilisation renaissait à la lueur même des bûchers. Ces bûchers faisaient mieux voir la stupide cruauté des bourreaux et la constance admirable des victimes! L'*imprimerie* était découverte; la raison parlait, on écoutait ses leçons, et la Maçonn.·. les faisait aimer. Malheureusement ses enfants, dispersés, éloignés les uns des autres, avaient perdu les *usages* et les *traditions*, et ils ne pouvaient fonder que des établissements dissemblables entre eux. Voilà la source des *variations* et des *dissidences* qui arrivèrent dans la Maçonn.·., dissidences qui lui nuisirent d'un côté, mais qui, de l'autre, la servirent par l'émulation qu'elles excitèrent et l'esprit de propagation qu'elles firent naître.

En effet, chacun embrassait la Maçonn.·. par goût, par curiosité ou par intérêt, et chacun avait tiré quelque avantage de son entrée dans l'Ordre.

Les *croisades* avaient eu lieu : les chrétiens, vaincus par les Turcs, s'étaient

(1) Louis XI, Catherine de Médicis, Charles IX, etc.

faits RR.·. ✝✝.·. pour célébrer leurs *mystères* et pour échapper à leurs ennemis. Les Juifs s'étaient faits Maç.·. pour échapper aux Turcs et aux chrétiens, qui les persécutaient également.

Les Templiers avaient été détruits : leurs partisans s'étaient faits Maç.·. pour tâcher de les rétablir.

Les Anglais et les Écossais avaient eu leurs *révolutions* : les Anglais et les Écossais s'étaient faits Maç.·. pour mieux servir leurs partis. On s'appelait *frères* dès qu'on avait fait serment de combattre pour la même cause. De là tant d'associations différentes et souvent opposées.

On a compté jusqu'à *huit* sortes de RR.·. ✝✝.·., *trente-sept* espèces d'*Élus, soixante* de *Maît.·.*, et *soixante-quatre* d'*Écossais* (1).

Il était difficile qu'il en fût autrement. Le monde *profane* présentait presque partout la même confusion dans ses institutions religieuses et politiques.

Enfin le XVIIIe siècle arrive; il devient le phare élevé d'où l'on découvre toutes les horreurs des siècles précédents, d'où l'on découvre encore les bûchers et les échafauds, mais d'où l'on aperçoit aussi les moyens de lenr échapper. Il fait rougir les ignorants et les persécuteurs, qu'on ne reconnaît presque plns aujourd'hui qu'à la haine qu'ils lui portent. Siècle d'espoir et de consolation, qui servira de guide et d'exemple aux autres siècles!

A peine a-t-il paru, que la Maçonn.·. reprend, avec les sciences, une direction plus régulière et plus assurée. Les Français, qui l'avaient connue autrefois, mais qui l'avaient perdue dans leurs malheurs, la reçoivent de nouveau des Anglais et l'embrassent avec zèle (2).

Alors son action et ses bienfaits s'étendent davantage. Elle pénètre chez tous les peuples : elle leur apprend à s'aimer, à connaître leurs droits, à se prêter les secours d'une hospitalité réciproque.

Elle combat avec la justice.

Elle avait aidé les Anglais à conquérir leur liberté; elle aide l'Amérique à conquérir la sienne, et commande aux Anglais eux-mêmes de supporter la liberté de l'Amérique.

(1) *Acta latomorum*, liv. Ier.

(2) Ce fut en 1725 que la France connut plus complétement la Maçonn.·..

En 1787, elle compte *trois mille deux cent quinze LL.·.*, c'est-à-dire plus de *trois cent mille* Maç.·. (1). Presque tous les rois, les princes, les grands, les savants, l'étaient (2), comme ils le sont encore aujourd'hui.

Mais de tels succès n'existaient pas sans traverses. La Maçonn.·. avait toujours des ennemis partout où le mensonge et la superstition dominaient; et ses ennemis étaient nombreux.

Il fut des temps où les souverains la proscrivirent, parce qu'ils y voyaient un obstacle à leurs caprices et à leur ambition; il en fut d'autres où ils l'encouragèrent eux-mêmes ou plutôt où ils s'en emparèrent, comme ils ont fait quelquefois des religions pour s'en faire des moyens de puissance et de victoire. De là vient qu'ils l'ont souvent introduite dans les mouvements politiques. Ainsi les rois d'Écosse armèrent leurs Maç.·. contre les rois d'Angleterre au XIVe siècle (3); ainsi Cromwell arma les siens contre Charles Ier, et Charles Ier contre Cromwell; ainsi, plus tard, le roi de Prusse, les empereurs d'Allemagne et de Russie créèrent des LL.·. contre Bonaparte, devenu plus puissant qu'eux (4), comme la reine de Naples, Caroline, en avait créé

(1) Voici la répartition de ces LL.·., telle qu'on la trouve dans l'ouvrage intitulé *Acta latomorum*, vol. I, p. 177 :

France.	703	Pologne.	75
Angleterre.	525	Suède.	69
Écosse.	284	Danemark.	192
Irlande.	227	Genève.	36
Allemagne.	319	Iles du Vent.	11
Prusse.	304	Iles sous le Vent.	5
Russie.	145	Amérique septentrionale.	85
Batavie.	79	Les Grandes-Indes.	10
Suisse.	72	Iles anglaises du Nord et du Midi.	67
Turquie.	9		

(2) Voir le livre de l'abbé Barruel. Il en donne la liste, p. 251 à 257.

(3) En 1314, Robert Bruce, ou Robert Ier, battit, avec trente mille hommes, cent mille Anglais. C'est lui qui fonda la L.·. royale d'Heredom à Kilwinning. *Acta latomorum*, liv. Ier, p. 6.

(4) En 1813, *L.·. de la Croix de fer*, fondée à Berlin. Elle se tenait dans les villes et dans les camps. — Les armées françaises, de leur côté, étaient pleines de Maç.·., dont plusieurs tinrent leurs séances à Rome, à Madrid et à Lisbonne, dans les souterrains même de l'inquisition où avaient gémi et où gémissent encore aujourd'hui tant de victimes!

contre les Français qui envahissaient son royaume, et enfin comme au milieu de toutes ces guerres différentes se sont créés d'eux-mêmes ces fameux *Carbonari* dont s'effraya la sainte-alliance, et que l'on a confondus si mal à propos avec les *Francs-Maçons* (1).

On peut donc juger quel nombre de *grades*, de *signes* et de *cérémonies* sont sortis d'une si grande multiplicité d'associations, nées de tant de causes diverses !

Assurément rien de tout cela n'était la Maçonn.·.; mais tout cela n'empêche pas qu'il n'en existe une véritable, dont les autres ne sont que des enfants défigurés, comme il n'a existé autrefois qu'*une même pensée religieuse*, d'où sont sortis tous les *cultes* et toutes les *idolâtries*.

Cette vraie Maçonn.·. ne s'est jamais manifestée que par de bonnes œuvres, par un amour constant de l'ordre et de la paix, par de hautes conceptions sociales, par des aumônes abondantes données aux infortunés, par des fondations d'hôpitaux, d'écoles et de monuments publics (2), par de grands actes de générosité, d'humanité dans les guerres et au milieu même des combats, par mille autres vertus enfin qui ont fait aimer, respecter son empire, et qui l'ont rendu indestructible; car les hommes conservent ce qui conserve les hommes.

Ses vices venaient des gouvernements, ses vertus étaient toutes à elle; et ses vertus sont d'autant plus admirables, que c'est la seule association où elles restent sans récompense.

Elle a dégénéré, il est vrai : pouvait-elle échapper entièrement à la corruption des profanes et aux coups de ses ennemis? Mais ses erreurs sont faciles à connaître et plus faciles encore à réparer. Une fois indiquées, elles s'effacent comme d'elles-mêmes.

Les religions ont aussi leurs abus; elles ont eu leur réforme : pourquoi la Maçonn.·. n'éprouverait-elle pas la sienne?

(1) Les tribunaux de France l'ont hautement reconnu dans la procédure qui eut lieu en 1822 contre les *Carbonari*. On peut voir le réquisitoire de Marchangy, avocat-général qui porta la parole dans cette affaire, et qui lui-même était *Franc-Maçon*.

(2) L'Angleterre et l'Écosse sont couvertes de ces monuments construits par les francs-maçons.

Il n'est pas question d'attaquer ses principes : ou a vu qu'il n'en est point de meilleurs; il ne s'agirait, au contraire, que de les observer.

Les *pratiques* seules et les *cérémonies* ont varié : le temps et la négligence les ont dénaturées et presque avilies; il ne s'agirait que de les rendre à leur dignité. Les *initiations* sont prodiguées; il faut les restreindre et choisir mieux les adeptes. Les trav.·. languissent : il faut les ranimer par du zèle et des talents. Il faut enfin restituer à la Maçon.·. cette chaleur, ce feu céleste qui lui servaient autrefois à créer des hommes, et qu'elle employait si glorieusement.

On ne saurait trop le répéter : la Maçonn.·. devait être l'école de toutes les vertus, le lien de tous les peuples, la consolation de toutes les infortunes; elle devait faire ressouvenir éternellement les mortels qu'ils sont frères, puisqu'ils ont la même origine et la même fin; elle devait leur apprendre à ne se donner que des lois de douceur, de probité, de fraternité. Malheureusement les erreurs et les séductions du monde l'ont détournée de ses voies : elles ont pénétré parmi ses enfants et les ont empêchés de rester fidèles aux saintes promesses qu'ils avaient faites de se tenir éloignés des séductions et des folies du monde. Il en est résulté que ce *secret*, ce *précieux secret* d'être meilleurs, plus doux, plus charitables, plus forts, plus courageux que les autres, s'est, pour ainsi dire, perdu pour eux, et qu'il se perdra bien plus encore, si quelque régénération salutaire ne vient les rendre à leur pureté primitive. Cette régénération est demandée par tous les Maç.·. éclairés. Tous affirment que le temps est venu de la voir enfin s'accomplir. Ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'elle peut s'opérer sans aucune secousse, sans blesser les esprits ni les consciences. Il ne faudrait ni assemblées ni délibérations pour en dresser les articles. Depuis près de trente ans, ces articles sont connus et mis à exécution chez des peuples éloignés de nous, il est vrai; mais ils peuvent convenir à notre Europe plus qu'à toute autre partie du monde, puisque l'Europe, instruite par quarante années de révolutions et de guerres, semble résolue à prendre enfin pour guides la *raison* et l'*humanité*, seuls moyens de mettre un terme aux guerres et aux révolutions.

Les règles qu'ils enseignent sont courtes, simples, intelligibles, prises dans

la nature et l'expérience des choses. Les pays qui les ont adoptées s'en sont bien trouvés. Depuis plusieurs années on en fait l'épreuve dans diverses capitales, où elles ont complétement réussi. Depuis longtemps elles sont soumises au jugement des plus excellents Maç.·., parmi lesquels il en est qui porteront un jour la couronne, et elles ont obtenu leurs suffrages.

Elles ont fait la prospérité de cette L.·. de France qui a pour devise : *Bien penser, bien dire et bien faire;* L.·. qui depuis huit ans, aimée, visitée par les nationaux et les étrangers les plus illustres, deviendra, si elle continue, l'exemple à suivre et l'arche de salut de la vraie Maçonn.·..

Ce sont ces mêmes règles que l'on offre de nouveau aux Vén.·. et aux LL.·. de tous les pays pour qu'ils les jugent encore et les adoptent, s'ils veulent contribuer à cette régénération qu'ils désirent eux-mêmes.

Ils rencontreront quelques obstacles peut-être dans l'esprit de routine et l'impéritie de quelques FF.·.; ils les surmonteront avec le secours de la patience et du bon sens. Il est peu d'hommes qui ne se rendent à la preuve et au plaisir d'une amélioration évidente.

Cependant, il faut le dire, et c'est un fait assez triste qui mérite l'attention, une nouvelle espèce d'adversaires est née à la Maçonn.·.. Ce ne sont pas, comme autrefois, le *fanatisme* et la *superstition*, ces vieux ennemis de tout le genre humain, qui sont le plus à craindre; mais ce sont les *mauvais* Maç.·., qui, ne l'ayant jamais comprise, faute de cœur ou d'intelligence, l'ont abandonnée pour s'exempter d'en remplir les devoirs, ou qui, se croyant supérieurs à ses enseignements, s'imaginent trouver, dans des spéculations d'un autre ordre, des ressources plus certaines contre les envahissements du fanatisme et de la tyrannie.

Ceux-là sèment la tiédeur et l'indifférence en prétendant, en publiant que la Maçonn.·. n'est plus dans nos mœurs, et que désormais le nouveau système des institutions sociales la rend superflue. « Si nous triomphons, disent-ils, nous n'avons plus besoin d'elle; si nous succombons, elle périt avec nous. » Double erreur, bien facile à démontrer.

D'abord, s'ils triomphent,... la Maçonn.·., en les accompagnant dans leurs succès, les empêche d'en abuser, les empêche de se laisser aller à l'*am-*

bition, qui dénature tout, s'approprie tout, et ne tend qu'à opprimer!... S'ils triomphent!... toutes les nations participeront-elles à leur victoire? Pourquoi ravir la Maçonn.·. aux peuples esclaves et malheureux?

Et puis les triomphes, quels qu'ils soient, ne sont pas éternels. On a vu de cruelles chutes!... Tel qui dompta l'Europe et mourut *banni sur un rocher* vivrait encore, s'il eût compris la Maçonn.·., si les siens l'avaient comprise... Il ne s'agissait que d'aimer et de se faire aimer,... que de connaître le prix des hommes!...

Au contraire, s'ils succombent, la Maçonn.·., qui ne peut périr, comme ils le disent, mais que les revers fortifient, les reçoit dans ses bras, les console, et avec eux les peuples qui succombent aussi. Qu'est-ce qui soutient dans le malheur? n'est-ce pas le courage et la raison? Et qu'est-ce que la Maçonn.·., si ce n'est la raison et le courage?

Donc, qu'ils triomphent ou qu'ils succombent, que l'univers devienne libre ou qu'il soit esclave, la Maçonn.·. est toujours utile, toujours nécessaire, comme le soleil l'est à la terre pour l'éclairer, la vivifier, pour nourrir ses habitants.

Et encore comment peuvent-ils croire la Maçonn.·. superflue, quand presque toute l'Europe vient d'éprouver pendant six années, et supporte encore en grande partie la fatale domination d'une secte ambitieuse autant qu'impitoyable, qui ne rêve que l'empire de l'univers, qui ne règne que par le mensonge et l'ignorance, par les lâchetés, les cruautés, les ruses et les hypocrisies de toute espèce? domination plus déshonorante, plus funeste pour les peuples qui l'ont endurée, que cent batailles perdues, que la peste et la famine, car on se relève des pertes causées par ces fléaux; mais celles qu'amènent la perversité du cœur, l'abrutissement de l'esprit, enseignés, récompensés publiquement, ne se réparent jamais.

Si cet argument ne les touche pas, il en est un autre plus puissant, plus imposant, qui les frappera peut-être.

Prenons les calculs, les chiffres; faisons le compte de l'espèce humaine tout entière : combien y a-t-il d'hommes sur la terre?

Il y en a à peu près un milliard, ainsi répartis :

Europe.	170 millions.
Asie et Nouvelle-Hollande.	550
Afrique.	130
Amérique.	150
Total.	1,000,000,000

Que fait ce milliard d'hommes? A quoi pense-t-il? Quel est son sort, son état de lumière ou d'ignorance, de bonheur ou de malheur?

Les uns sont *juifs*. On en compte.	9 millions.
Les autres *chrétiens*. On en compte.	170
Les autres *mahométans*. On en compte. . . .	155
Une quatrième portion, qui n'est composée ni de *mahométans*, ni de *chrétiens*, ni de *juifs*, mais qui comprend les *Chinois*, les *Indiens*, les habitants de la *Nouvelle-Hollande*, etc., se monte à	666
Total.	1,000,000,000

Ainsi 845 *millions* d'hommes ne sont pas *mahométans* et sont cependant des *hommes*.

830 *millions* ne sont pas *chrétiens* et n'en sont pas moins des *hommes*.

991 *millions* ne sont pas *juifs* et sont encore des *hommes*.

Enfin 666 *millions* ne sont ni *juifs*, ni *chrétiens*, ni *mahométans*, et sont toujours des *hommes*.

Voilà donc un *milliard* d'humains séparés, divisés par leurs *croyances!*... Les *chrétiens*, les *juifs*, les *mahométans* se méprisent, se haïssent, et se font la guerre depuis qu'ils existent. Tous se sont exterminés au nom du ciel!

Les *six cent soixante-six* autres *millions* se tolèrent davantage; mais, sous

le rapport religieux, ils sont méprisés par les trois premières *croyances*, qu'ils méprisent à leur tour.

Ainsi voilà tous les habitants du globe qui vivent dans un état de trouble et de mésintelligence, bien opposé, sans doute, aux vœux dn bon sens, de la nature et du Créateur! Certainement Dieu ne les a pas tirés du néant pour se déchirer, pour s'entr'égorger. Certainement il leur a donné la raison pour s'éclairer, un cœur pour s'aimer; sans quoi il y aurait contradiction, folie et cruauté dans la création.

Qui a troublé ce milliard d'hommes? Qui leur a donné des dieux divers, des religions contraires? Qui les a rendus fourbes, insensés, méchants, persécuteurs, misérables? C'est un secret que l'histoire de chaque peuple révèle à qui sait lire. Qui peut les réconcilier, les faire se tolérer, s'aimer, se secourir? C'est précisément le *grand secret* que la Maçonn.·. possède seule et qu'elle est chargée d'enseigner.

Venons aux applications. Une occasion, un exemple se présentent.

Parlons des Grecs, dont on parle tant, de ces Grecs autrefois les modèles du monde, aujourd'hui les jouets de toutes les infortunes, redemandant à l'univers la vie, des lois, des mœurs, la liberté, la paix! Que deviendront-ils? Qui décidera de leur sort? Tous les souverains sont en travail pour savoir ce qu'ils en feront, qui les prendra pour amis, pour tributaires ou pour esclaves.

On arme des soldats, on équipe des vaisseaux, on livre des batailles!... Les batailles, les vaisseaux, les soldats ne feront que consommer la perte de ce peuple malheureux, qui lui-même est tourmenté par des divisions intestines, par toutes les maladies du fanatisme et de la superstition?

Quel serait donc le moyen de sauver les Grecs? Il n'y en a pas d'autre que la Maçonn.·.. La Maçonn.·. seule, au point où en sont les choses, saurait calmer les esprits, toucher les cœurs, dompter les passions. C'est une vérité que les *prof.·.* peuvent nier, dont ils peuvent rire, mais qui n'en est pas moins constante.

A quoi ont servi les combats livrés jusqu'à ce jour? à écrire avec du sang les misères et les lâchetés du temps présent : voilà tout.

Qui a poussé les premiers cris de honte, de pitié, de miséricorde? ne sont-ce pas les Maç.·. (1)?

Oui, la Maçonn.·. ferait plus pour les Grecs que les armées réunies de toutes les puissances, qui ne sauraient que les soumettre au sabre, et leur imposer, sous un autre nom, une nouvelle servitude. Jamais le *sabre* n'a donné l'idée de l'amitié, de la fraternité, de l'amour du genre humain.

La Maçonn.·., par le charme qui lui est propre, rassemblerait toutes les opinions, toutes les dissidences politiques et religieuses. Elle les convertirait en une seule pensée, celle de la vérité, de l'humanité.

Bien plus, elle éclairerait, elle civiliserait les Turcs eux-mêmes, et n'en ferait, avec les Grecs et peut-être les autres nations, qu'un peuple de frères.

Un seul homme de cœur et de talent qui comprendrait bien la question, qui serait possédé du zèle de la vertu et soutenu par un gouvernement honnête, gagnerait plus de cœurs que n'en pourraient soumettre cent mille baïonnettes. Vingt LL.·. établies dans la Grèce sont capables de tout pacifier, de ramener l'union, le bon sens et le bonheur.

Mais un tel succès conviendrait-il aux vues du monde profane, à ceux qui ne vivent que de guerres, de dissensions et de mensonges? On en doute, et voilà ce qui, rendant, pour ainsi dire, impossible le bien sur la terre, n'en rend que plus sacrée la Maçonn.·., comme la seule consolation dans les maux causés par la perversité.

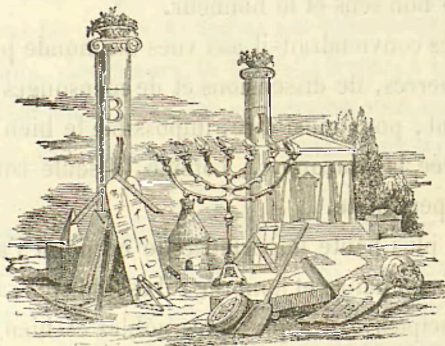
Il est donc de la plus haute importance de ne point l'abandonner. Il est nécessaire de la faire connaître et honorer : il est indispensable de la ramener à ses premiers principes, à des pratiques nobles et bien entendues, à des cérémonies touchantes et instructives, telles que les observaient les anciens et véritables Maçons.

(1) Voir ci-après le procès-verbal de la réception faite aux députés de la L.·. de l'*Espérance* de Bruxelles par la L.·. des *Trinosophes*, O.·. de Paris, le 30 août 1824. Cette pièce, qui est importante pour la Maçonn.·., a été répandue dans le temps en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France, etc. — Presque tous les Maç.·. d'Europe ont donné de l'argent et ont fait des démarches en faveur des Grecs. Soixante-dix FF.·. ont péri à *Ipsara*.

Voilà le motif qui fait offrir à tous les Vén.·. et à toutes les LL.·. le recueil qui va suivre. C'est à eux de le mettre en pratique, de le répandre et de le multiplier.

S'ils aiment réellement l'institution, s'ils sont pénétrés des devoirs qu'elle impose, voilà le moment de le montrer. Qu'ils établissent la vraie Maçonn.·., ils rendront plus de services au monde que tous les législateurs ensemble.

Puisse la vérité briller à leurs yeux et toucher leurs cœurs! Ils tiennent en leurs mains des intérêts bien chers et bien grands; ils peuvent ramener la lumière et le bonheur sur la terre.



CHAPITRE II.

RÉCEPTION AU GR.·. D'APPRENTI.

PREMIER DEGRÉ.

AVIS AUX VÉNÉRABLES.

Il faut bien étudier ce cahier, afin de faire les questions avec le ton convenable, c'est-à-dire avec un ton grave et capable d'inspirer le respect; ne jamais engager de discussion, ni souffrir qu'il en soit engagé.

Le cahier du Gr.·. d'Apprenti est moins destiné à instruire le Récipiendaire qu'à faire connaître quelle instruction il a reçue. Celui qui suit avait été rédigé pour la réception d'un avocat distingué d'une des plus grandes villes de l'Europe. Il sera facile de voir en quels endroits les questions devraient être changées, si le Récipiendaire était un militaire, un prince, un magistrat, etc., etc.

La comparaison de ce cahier et des suivants, avec ceux que les divers GG.·. OO.·. mettent dans les mains des présidents d'Atel.·. pour enseigner la Maçonnerie, fera juger des services qu'ils peuvent rendre à l'institution.

ORDRE DES TRAVAUX.

OUVERT.·.. — LECTURE DU PROCÈS-VERBAL DE LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE. — LECT.·. DES DEMANDES EN SECOURS. — INTRODUCTION DES VISIT.·.. — SALUT AUX VISIT.·.. — SCRUTIN POUR LES PROF.·. PROPOSÉS (1). — DISPOSITIONS PRÉPARATOIRES. — LE RÉCIPIEND.·. A ÉTÉ CONDUIT DANS LE PLUS GRAND SILENCE AU LIEU DES RÉFL.·.. — ON APPORTE SES MÉT.·. ET SON TEST.·.. — ASSEMBLÉE CONSULTÉE. — LE VÉN.·. ORDONNE QUE LE RÉCIPIEND.·. SOIT AMENÉ DANS LES VÊTEMENTS D'USAGE ET LES YEUX COUVERTS (2).

(1) On verra par les dispositions du cérémonial de réception que l'auteur des présents cahiers avait toujours un grand nombre de profanes à recevoir; toutefois, et pour plus de clarté, ce cahier n'est rédigé que pour un seul Récipiendaire. Constamment suivies par une foule considérable de visiteurs, les réunions étaient souvent de cinq à six cents Maçons. P.*.*

(2) Voir au chapitre VIII ci-après les instructions pour les initiations aux divers GGr.·. de la Maçonn.·. rendue à ses vrais principes.

RÉCEPTION.

(Lorsque le Récipiendaire est arrivé près du Temple, l'Expert qui le conduit frappe à la porte; le gardien ouvre et demande ce que l'on veut. Sur la réponse qui lui est faite et qui parvient au Vén.·. par la voie des deuxième et premier Surv.·., il demande au Récipiendaire ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance et profession. Lorsque ces réponses ont été transmises au Président, l'Expert referme la porte, et, après un instant de silence, le Vén.·. frappe un coup et dit :)

« Donnez-lui l'entrée. »

(On introduit le Récipiendaire, on le fait asseoir, et le silence doit être si grand, qu'il doit ignorer absolument en quel lieu on l'a conduit.

Le Vén.·. frappe un coup, et, après quelques instants, il appelle l'attention du Néoph.·. et des assistants par une maxime ou réflexion sérieuse, qui doit changer suivant les Récip.·. et les circonstances.)

(Le Vén.·., après un moment de silence.)

« L'homme se débat dans les fers qui l'accablent; il cherche le bonheur et ne le trouve nulle part; ses passions étaient nécessaires, et ses passions ont été détournées de leurs voies. Le génie du mal en a fait des instruments de discorde et de malheur! »

(Silence.)

Monsieur, vous êtes-vous préparé par la *réflexion*, la *solitude* et l'*aumône* à la démarche que vous faites aujourd'hui?

Avez-vous rempli les autres conditions (1)?

Quel est votre dessein en vous présentant ici? Quels obstacles trouvez-vous dans le monde à pratiquer la vertu (2)?

Quoi! le monde, cette machine organisée à si grands frais, qui a des maîtres et des docteurs si habiles en tous genres, ne fait pas, n'enseigne pas les choses que vous désirez?

(1) Le Bain et le Linge blanc.

(2) Il est bien entendu que le Président doit attendre la réponse à chacune des questions qu'il fait.

Mais la Maçonn.·. aussi, monsieur, pourrait bien avoir ses imperfections, comme toutes les institutions humaines; et même, il faut vous l'avouer, on pourrait dire qu'il existe deux sortes de Maçonn.·., l'une décriée et avilie, dont le vulgaire s'est emparé et qu'il gouverne à sa manière, c'est-à-dire sans ordre, sans science et sans raison, et l'autre réservée aux hommes forts, intelligents, laborieux, qui sentent qu'avec l'étude et le courage on peut faire de l'homme quelque chose d'élevé qui se tienne hors de l'influence fatale du vice et du mensonge dont la société est infectée.

C'est dans cette dernière Maçonn.·. sans doute, monsieur, que vous désirez entrer?

Consentez-vous que nous examinions si vous possédez les qualités qui peuvent vous mériter cette faveur?

En ce cas, nous allons bientôt connaître ce que vous pensez, et par conséquent ce que vous valez.

Cet examen vous cause-t-il quelque frayeur? Ne vous inquiétez point de l'ordre dans lequel les questions vont vous être présentées; ne songez qu'à vous recueillir pour répondre avec exactitude. Nous sommes chargés, non de vous instruire, mais de savoir quelle instruction vous avez reçue et de quelle manière vous en avez profité.

Vous promettez donc de parler avec une entière sincérité? Oui, monsieur, la Maçonn.·. est une chose sérieuse. Et d'abord, voyez par où nous commençons nos études et quel spectacle on a mis sous vos yeux.

Qu'avez-vous vu dans le lieu où l'on vous a enfermé avant qu'on vous conduisît ici?

La mort!... un cadavre et des larmes!...

Des larmes et un cadavre!... Voilà une première leçon qui a dû vous frapper.

Quelles réflexions avez-vous faites?

On vous a enlevé votre argent et vos bijoux; vous voilà presque nu : que pensez-vous de l'état où vous êtes?

(Quand le Récip.·. a répondu, le Vén.·. dit :)

Cet état signifie qu'il faut dépouiller le vieil homme, mettre bas les pré-

jugés, les fausses idées, pour revêtir une âme nouvelle et des sentiments nouveaux. Il signifie que l'homme est peu de chose sans le secours des autres; qu'il faut, non pas seulement des habits, de l'argent, mais des vertus, pour avoir figure humaine, pour être véritablement homme.

Vous avez fait votre testament; je le tiens dans mes mains. A coup sûr, vous n'avez pas cru que votre vie fût compromise; mais vous avez dû vous dire : Je mourrai un jour; voyons ce que j'ai fait et par où j'ai rendu mon existence recommandable.

(Ici le Vén.·. donne lecture du Testament, puis continue ainsi :)

Qu'est-ce que l'homme doit à Dieu ?

Dieu vous a créé, vous a donné une âme !

Dieu !... Ame !... Entendez-vous bien ces mots?

Essayez de les définir.

Combien y a-t-il de dieux ?

Pourquoi toute l'antiquité en a-t-elle reconnu plusieurs ? Cette antiquité si savante, de qui nous tenons tous les modèles de perfection, se serait-elle trompée en un seul point, celui de la divinité ?

Cependant deux principes paraîtraient une conception raisonnable; car, comment expliquer le *bien* et le *mal* venant de la même source?

(Causes premières, causes secondes.)

Monsieur, quoique ces questions tiennent à ce qu'on appelle *théologie,* n'allez pas croire cependant que les Maç.·. se livrent à des discussions religieuses ou politiques. Non, monsieur; ils ne sont point assez malavisés pour commettre cette faute. Ils marchent dans un ordre d'idées plus fixe et moins hasardeux. Quelquefois seulement, ils font ce qui se fait dans toutes les écoles de philosophie, ils interrogent l'esprit des Néoph.·., pour savoir d'abord s'ils ont de l'esprit et quel usage ils sont capables d'en faire.

Poursuivons donc.

Il n'y a qu'un Dieu; cela est prouvé. Combien y a-t-il de religions ?

Comment s'établissent les religions ?

(Zoroastre, Moïse, Mahomet.)

Quelle est la meilleure manière de connaître le véritable Dieu? La croyance en un Dieu est indispensable comme base de toute morale; car, sans cette croyance, tout deviendrait désordre et crime sur la terre; l'oubli des lois, le meurtre, l'assassinat détruiraient la société de fond en comble : c'est une vérité enseignée chez tous les peuples et dont vous êtes convaincu, monsieur.

Cependant, une objection se présente : vous allez la résoudre. Ce n'est qu'un peu d'exercice que je veux donner à votre esprit, et rien ne sera plus facile que de répondre.

Voici cette objection :

Adam (prenons une des théogonies les plus anciennes et les plus répandues, car il faut bien partir d'un point), Adam croyait certainement en Dieu, puisqu'il partait directement de ses mains et qu'il lui avait parlé comme je vous parle. Caïn, son fils, y croyait aussi. Cependant le premier commit le crime qui perdit le genre humain, et le second assassina son frère en présence de Dieu même.

Qu'auraient-ils pu faire de pire s'ils n'avaient pas cru?

Qu'est-ce que l'ignorance?

Pourquoi les ignorants sont-ils si entêtés, si irascibles, si dangereux, si cruels?

Pourquoi les hommes s'égorgent-ils, principalement depuis quatorze ou quinze cents ans, au nom de Dieu?

Qui est-ce qui a établi le mensonge parmi les hommes?

Qui est-ce qui le maintient?

D'où peut venir cette assertion de plusieurs sectes, que les hommes naissent corrompus?

A quoi sert une telle doctrine?

Pourriez-vous indiquer la principale cause des malheurs des hommes?

Pourquoi Dieu n'a-t-il créé le monde que depuis *cinq mille huit cent et quelques années?*

Puisque le monde a commencé, suivant l'opinion reçue, ne pourrait-il

pas se faire qu'il eût déjà existé un autre monde, il y a vingt mille ans, cent mille ans, lequel monde aurait péri comme le nôtre périra?

Comment faudrait-il faire pour que le véritable Dieu fût connu de tous les peuples?

L'erreur est-elle utile aux hommes?

Comment se trouve-t-il des gens qui enseignent le mensonge aux hommes?

Qu'est-ce que la raison?

Quelle différence faites-vous entre la raison que Dieu nous a donnée et celle que certains docteurs voudraient que nous eussions? Monsieur, tout cela nous apprend qu'il y a de grands mystères qui conduisent la pauvre espèce humaine : c'est à les comprendre, à les dérouler, à n'en être pas les victimes, que les sages s'appliquent.

Qui est-ce qui a inventé les *mystères* dans tous les temps?

Vous connaissez sans doute ceux des anciens? ceux de l'*Égypte*, de *Lemnos*, de *Samothrace?* Qu'en pensez-vous, monsieur? Que pensez-vous des épreuves qu'il fallait subir pour y être admis?

Les mystères des anciens enseignaient l'art de gouverner les hommes par des moyens bien opposés, par la *science* et par l'*erreur*. En Égypte, par exemple, la science était pour les prêtres et pour les souverains, l'erreur pour les peuples. La science était un secret qu'il ne fallait jamais révéler qu'à des adeptes choisis. L'ignorance restait le partage éternel du vulgaire; et vous concevez quel état de choses résultait d'une pareille combinaison!

Nous avons aussi nos mystères, monsieur; et vous connaîtrez bientôt si nous prenons le système des anciens pour modèle.

Nous avons nos épreuves; toutes les associations particulières ont les leurs : vous allez les subir, c'est notre loi. Ne vous troublez pas; conservez votre sang-froid, afin que vous puissiez rendre compte des impressions que vous aurez éprouvées.

Livrez vos mains au conducteur qui va vous guider.

(Le Vén.·. frappe un coup.)

PREMIER VOYAGE.

Que pensez-vous, monsieur, de ce qui vient de se passer?

Monsieur, ce bruit, ce tumulte, ces secousses, ces tiraillements, ce désordre, sont l'image du monde profane où vous avez vécu jusqu'à présent. Ce sont les guerres, les passions, les haines, les trahisons, les jalousies, les malheurs et les tourments de toutes espèces qui attendent l'homme vertueux sur la terre, et qui sont le fatal résultat de l'erreur et des mauvaises institutions.

Peut-être avez-vous déjà souffert une partie de ces maux? Peut-être avez-vous été trahi, outragé, persécuté?... Prenez courage, monsieur, la Maçonn.·. apprend à souffrir; la vertu prépare des consolations plus grandes que vous ne pensez; mais cette vertu, il faut la chercher, il faut l'acquérir.

Votre premier voyage est fait, tâchez qu'il vous soit profitable.

Monsieur, nous avons parlé de Dieu et d'âme... L'esprit de l'homme s'y confond; il n'est ni assez éclairé, ni assez libre pour traiter de pareilles matières. Nous allons passer à des objets plus à sa portée.

La seconde partie de votre testament comprend cette question :

Qu'est-ce que l'homme se doit à lui-même?

Il se doit l'honneur, la vérité, l'étude, l'instruction, pour améliorer son être et se guider dans les sentiers de la vie.

Qu'avez-vous fait, monsieur, pour connaître la vérité?

Quel est le livre qui vous a fait le plus d'impression dans votre jeunesse?

Pour quelle raison vous a-t-il fait cette impression?

Croyez-vous avoir quelques idées qui vous viennent de votre propre fonds, indépendamment de ce que vous ont dit les livres et les maîtres chargés de vous enseigner?

Quelles sont-elles?

Qui a présidé à votre éducation?

Êtes-vous sûr que ceux qui vous ont enseigné étaient assez éclairés, ou étaient de bonne foi dans les choses qu'ils vous ont apprises?

A quoi reconnaissez-vous qu'on vous a dit la vérité?

Monsieur, il y a une foule d'écoles où l'on enseigne l'astronomie, la physique, la géométrie, l'algèbre, toutes les sciences : en connaissez-vous une où l'on enseigne véritablement à l'homme à se connaître lui-même, à s'honorer, à savoir ce qu'il vaut; où l'on enseigne la justice, la vérité, l'humanité?

Vous verrez plus tard, monsieur, si cette école n'est pas la Maçonn.·.

Lequel des deux, du mensonge ou de la vérité, produit le plus de richesses à ceux qui les enseignent?

Quelles concessions croyez-vous que l'homme de génie, l'homme de cœur, doive faire à la sottise, à l'ignorance et au vice, pour avoir la paix et n'être point exposé à des dangers?

(Socrate, Galilée.)

Quand la vérité et la raison sont détruites, que reste-t-il à l'homme qui le distingue des animaux?

Monsieur, vous exercez la profession d'avocat; quels sont les principaux devoirs d'un avocat? Quelle âme faut-il à un avocat (1)?

Que dites-vous des obstacles, des périls même qui environnent votre profession?

La société a-t-elle réellement le droit d'ôter la vie à un de ses membres? Est-il utile ou juste de punir la mort par la mort?

Un homme tue parce qu'il est aveuglé, emporté par les passions : la société peut-elle imiter ceux qu'emportent les passions?

Qu'est-ce que l'hypocrisie?

Combien y a-t-il de sortes d'hypocrisies?

Que pensez-vous des délateurs?

Dans quel temps, chez les Romains, les délateurs furent-ils le plus nombreux, le plus encouragés, le mieux récompensés?

(1) Il est clair que la question doit changer suivant la profession du Récip.·.

Monsieur, le roi Cambyse fit écorcher vivant un juge pour avoir prévariqué ; il fit faire un siége de sa peau, et commanda au fils du condamné, qui était chargé aussi de rendre la justice, de s'asseoir sur ce siége ! Que pensez-vous de cet exemple terrible ?

(Le Vén.·. frappe un coup.)

Faites faire le second voyage au Récip.·..

DEUXIÈME VOYAGE.

Que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre ?

Cette fois, votre voyage a été moins pénible, vous n'avez entendu qu'un cliquetis d'armes.

Ce bruit vous annonce que, dans votre vie, vous aurez peut-être à combattre pour la vertu, pour l'innocence ou pour votre pays, et qu'alors il ne faudra ni reculer ni trembler.

La troisième partie de votre testament contient cette question :

Qu'est-ce que l'homme doit à ses semblables ?

Ce qu'il doit, monsieur, vous l'avez dit vous-même : beaucoup, presque tout ; car, sans l'idée des autres, nous ne sommes plus rien, nous sommes des égoïstes, des méchants, rapportant tout à nous et accusant encore les autres de nous ressembler, ce qui est le dernier terme de la dégradation morale.

Ce système, heureusement, punit ceux-là même qui l'adoptent, puisque, n'aimant personne, ils ne trouvent point d'amis.

Monsieur, pourquoi les anciens trouvaient-ils si doux de combattre et de mourir pour leur patrie ?

C'est qu'ils avaient une patrie ; c'est qu'ils aimaient leurs concitoyens, qu'ils étaient frères et ne formaient qu'une même famille ; et la famille, l'état, la gloire, tout périt, quand l'ambition personnelle, qui n'est autre chose que l'égoïsme, prit la place de l'amour de la patrie.

Quels sont les peuples qui ont une patrie ?

(A demi-voix.)

Monsieur, vous sentez-vous un homme de cœur, capable de fortes résolutions ?

Jusqu'à quel point pousseriez-vous le dévouement pour vos semblables ?

Savez-vous manier l'épée, les armes à feu?

Pouvez-vous supporter la faim, la soif, la fatigue, les voyages ?

Aimeriez-vous assez la vérité, l'humanité, pour aller les enseigner dans les pays lointains, si la Maçonn.·. vous y envoyait ?

Repassez-vous quelquefois en votre mémoire les maux que le fanatisme et la superstition ont causés sur la terre?

Vous souvenez-vous de ce squelette que vous avez vu tantôt?

Avez-vous osé le regarder ?

Avez-vous remarqué cet écrit sur lequel reposait sa tête ?

C'est le procès-verbal de sa mort.

Savez-vous ce que c'est que ce squelette-là ?

Ce squelette-là, monsieur, est celui d'un homme égorgé le jour de la *Saint-Barthélemy*, le 24 août 1572. C'était, nous a-t-on dit, le secrétaire de l'amiral *Coligny*, qui fut si horriblement assassiné et dont on envoya la tête à Grégoire XIII.

Vous savez ce que c'est, monsieur, que cette Saint-Barthélemy ?

D'anciens Maç.·. ont recueilli ce cadavre ; et nous le conservons pour le montrer aux Init.·., afin de leur apprendre ce que c'est que le *fanatisme* et la *superstition;* quels crimes et quelles horreurs ils enfantent !

Ce squelette est maintenant devant vous, monsieur; vous allez le voir; n'en soyez pas effrayé. Il tient à la main le récit du massacre et la liste des morts. Étendez la main, monsieur, et posez-la sur la tête de ce malheureux... Mais non! arrêtez. Je ne mettrai point votre sensibilité à une telle épreuve. Qu'on enlève ce cadavre. Le Néoph.·. n'a pas besoin du terrible aspect des morts pour apprendre qu'il ne faut jamais égorger ni persécuter ses semblables pour des opinions.

Monsieur, vouerez-vous éternellement vos talents, votre éloquence, au soutien de l'innocence, de la vertu?

Vous le promettez?

Exp.·., préparez les instruments des épreuves : le feu, l'eau, les breuvages, les bassins destinés à recevoir le sang.

Que ces épreuves ne vous effraient pas, monsieur : elles sont indispensables. Cependant, si vous ne jugez pas devoir vous y soumettre, il est encore temps ; vous pouvez vous retirer.

SANG.

Vous m'avez entendu parler de sang, monsieur ; de quelle partie de votre corps préférez-vous que l'on vous en tire?

Il ne faut pas que cette idée de sang vous étonne. Le sang jouait un grand rôle dans les anciennes religions. Presque toutes établissaient la *purification*, l'*expiation* et la *rédemption* par le sang. Presque tous les dieux en demandaient. *Calchas immola Iphigénie ; Jephté sa propre fille*. Chez les *Hébreux*, les prêtres étaient consacrés avec du sang. « Tu tremperas ton doigt dans le sang, dit le Dieu de Moïse, et tu en mettras sur l'oreille droite, sur le pouce de la main droite et du pied droit d'Aaron et de ses fils ; tu en verseras sur leur tête et sur leurs vêtements. Mon autel doit être perpétuellement arrosé de sang (Lévitique). » Et le même Dieu, vous le savez, monsieur, exigea et reçut le sang de son fils en expiation des crimes du genre humain ; ce qui fait dire à saint Paul, son apôtre : *Non fit remissio nisi sanguinis effusione*, il n'y a point de rémission sans l'effusion du sang.

Nous n'exigeons pas le vôtre, monsieur, pour des motifs de cette nature, mais seulement pour que vous signiez l'obligation que vous prêterez avant que d'être initié à nos mystères. Le sang donné pour cet usage montre le dévouement le plus parfait ; et vous croirez, du reste, que, loin d'aimer à verser le sang de nos semblables, nous voudrions, au contraire, voir finir les fatales erreurs qui en ont souillé la terre depuis tant de siècles.

Exp.·., faites votre office.

EAU.

L'eau, dans les pratiques symboliques et religieuses, passe toujours pour laver les souillures de l'âme, comme elle lave les souillures du corps. Vous

connaissez les *eaux lustrales* des anciens, la *piscine* de Siloë qui était à la porte de Jérusalem, le *baptême* des chrétiens et les *aspersions* que l'on fait sur le peuple pour chasser les *mauvais esprits.*

Ainsi vous trouverez dans nos cérémonies une grande confraternité avec les cérémonies des anciens.

Voici la prière des premiers chrétiens, selon Eus... de Césa..., sous Néron, du temps des persécutions; cette prière est remarquable.

Il se glissait quelquefois dans leurs assemblées de *faux chrétiens*, de *faux frères* qui les dénonçaient et les faisaient périr.

Voici cette prière :

« Vous qui assistez à nos mystères, et qui allez recevoir avec nous les ablutions sacrées, nous vous prions, nous vous conjurons, au nom du ciel, au nom de ceux qui vous ont donné le jour, par les entrailles de vos mères et de vos enfants, ne trahissez point ceux que vous venez visiter comme frères. Nous n'enseignons, vous le voyez, la violation d'aucune loi, ni l'oubli du respect qu'on doit à César, ni le refus de payer l'impôt. Nous enseignons la charité, la fraternité, et nous ne demandons que la liberté d'adorer le Dieu qui nous a tous créés frères. Au nom de ce Dieu, restez nos frères, et ne nous trahissez pas! »

Après ces paroles, l'aspersion de l'eau avait lieu sur les assistants, et souvent les cœurs les plus durs ont été touchés et changés par cette prière.

Vous allez être purifié par l'eau.

Exp.·., faites votre office.

Puisse cette eau effacer de votre esprit les préjugés et les fausses doctrines dont le monde profane aurait pu le souiller!

SCEAU. FER BRULANT.

Il faut, monsieur, que vous portiez sur votre corps une empreinte faite avec un fer chaud, afin que partout vous soyez reconnu comme membre de la grande famille.

Cet usage n'est pas nouveau; il est pratiqué dans presque tous les pays. L'Indien se tatoue; le derviche se couvre les membres d'incisions; certains

Maç.·. de l'intérieur de l'Afrique portent les signes de la Maçonn.·. gravés sur la poitrine; et, dans l'Europe, la plupart des soldats se font sur le corps, avec de la poudre à canon, des trophées en l'honneur de leur prince, de leur patrie, ou de quelque autre objet de leur tendresse.

Sur quelle partie du corps voulez-vous que le sceau de la Maçonn.·. vous soit appliqué?

Exp.·., faites votre office.

CALICE D'AMERTUME.

Exp.·., présentez au Récip.·. le calice d'amertume.

(Le Récip.·. boit.)

Chacun boit le sien dans ce monde, monsieur; nul rang, nulle fortune, n'en exemptent.

Puisse celui-ci être le dernier qui s'approche de vos lèvres!

(Le Vén.·. frappe un coup.)

FLAMMES.

Servants, allumez les feux destinés à purifier le Récip.·..

Faites faire le troisième voyage.

TROISIÈME VOYAGE.

Il faut être prêt, monsieur, à passer au milieu de mille épées levées contre vous, à traverser les fleuves et les flammes pour défendre la justice et la vérité : tous nos symboles vous l'apprennent.

Mais les symboles vont cesser pour faire place à la vérité.

Vous sentez-vous véritablement du courage?

Vous persistez donc à vous faire recevoir Maç.·.?

Avez-vous quelque réflexion, quelque objection à présenter contre les questions ou les épreuves qui vous ont été faites?

Pensez-vous que la Maçonn.·. puisse être réellement l'école de la science et de la vertu?

(Le Vén.·. frappe un grand coup.)

C'est assez. Je borne là mes épreuves. L'*eau*, le *sang* et le *feu* vous ont purifié; il ne vous reste plus qu'une formalité à remplir : c'est un serment qui vous liera pour jamais à la société dans laquelle vous demandez à entrer. Il n'est pas besoin de vous dire qu'il ne contient rien de contraire aux lois du pays; mais il astreint à des devoirs rigoureux dont il ne faudra jamais vous départir.

Ce n'est point un de ces serments vulgaires qu'on exige des profanes et qu'on sait bien qu'ils violeront, si les circonstances l'exigent; mais le vrai serment de l'honneur et de la probité, d'autant plus sacré qu'il est volontaire, sans séduction, sans contrainte, d'autant plus sacré qu'il prend sa source dans le cœur de l'homme et dans l'intérêt de l'humanité tout entière.

Les expressions dans lesquelles il est rédigé sont un peu fortes; elles nous viennent des temps anciens. Nous les conservons : l'essentiel est d'en saisir l'esprit et de prendre la résolution de l'observer.

Le promettez-vous?

Faites avancer le Néoph.·. vers l'autel.

Mettez la main sur ce glaive.

SERMENT.

Ce serment ne vous cause-t-il aucune inquiétude?

Consentez-vous à le renouveler quand vous aurez vu la lumière?

Conduisez le Néoph.·. entre les deux Col.·..

Monsieur, préparez-vous à recevoir la lumière, non pas seulement une lumière matérielle qui ne frappe que les yeux du corps, mais une lumière plus pure qui éclaire l'esprit et qui donne la vie à l'âme.

Exp.·. et Surv.·., faites votre devoir, et que le bandeau tombe de ses yeux au signal donné.

(Le Vén.·. frappe trois coups, et au troisième le bandeau qui couvrait les yeux du Néophyte est enlevé; la lumière lui est donnée, et le Vén.·. dit :)

Monsieur, les épées que vous voyez tournées vers vous vous annoncent autant d'amis, autant de frères prêts à vous défendre, si vous êtes fidèle à

l'honneur, mais aussi prêts à vous percer le sein, si vous trahissez vos serments; ou plutôt un supplice plus grand vous est réservé : la honte et l'infamie vous poursuivraient partout où vous porteriez vos pas. Mais la menace est inutile; l'amour de la vertu vous y retiendra.

(Le Vén.·. frappe un coup.)

Faites approcher le Néoph.·. de l'autel.

Consentez-vous à renouveler votre obligation?

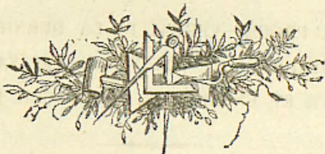
CONSÉCRATION.

(Après la consécration, le nouvel initié est placé en tête de la Col.·. du Nord, et le Vén.·. complète la réception et termine la séance par les travaux suivants :)

INSTRUCTION. — COMMUNICATION DES SIGNES, PAROLES ET ATTOUCH.·.; MOT SACRÉ ET MOT DE PASSE. — REMISE DE DEUX PAIRES DE GANTS ET D'UN TABLIER. — PROCLAMATION DU NOUVEAU F.·. ENTRE LES COL.·.. — DISCOURS. — CIRCULATION DU SAC DES PROPOSITIONS ET DU TR.·. DE BIENFAISANCE. — CLOTURE.

OBSERVATION D'ORDRE.

La réception, y compris les préparatifs et les discours, ne doit pas durer plus de deux heures et demie.



CHAPITRE III.

RÉCEPTION AU GR.·. DE COMPAGNON.

DEUXIÈME DEGRÉ.

AVIS AUX VÉNÉRABLES.

Il est nécessaire que ce cahier soit étudié d'avance par le Vén.·., afin qu'il puisse le lire avec le ton et l'expression convenables, surtout dans les parties dialoguées qui regardent le système du monde physique et moral.

DISPOSITIONS PRÉALABLES POUR LE CÉRÉMONIAL.

Sur une table ornée et sur un coussin placés devant l'autel du premier Surveillant est le modèle du Temple, peint et roulé sur une tringle de bois, dorée et enrichie de pommes d'or à ses extrémités.

Sur une autre table et sur un coussin placés devant l'autel du deuxième Surv.·. sont les instruments de la Maç.·..

Au milieu du Temple, à quelques pas des marches de l'autel, est une table élevée de trente-deux centimètres (un pied) du côté de l'orient, et de vingt-deux centimètres (huit pouces) du côté du nord, recouverte d'un magnifique drap d'or orné de franges. En tête et très-près de cette table est placé un candélabre à trois branches, muni de ses bougies.

ORDRE DES TRAV.·.

OUVERT.·.. — LECTURE DU PROCÈS-VERBAL DE LA DERNIÈRE SÉANCE DE COMPAG.·.. INTRODUCTION DES VISITEURS (1). — LE VÉN.·. LES SALUE SOLENNELLEMENT, LES REMERCIE, COMPLIMENTE ET ENCOURAGE. — CHACUN PREND PLACE.

(1) Cet ordre des travaux indique que le F.·. Des Étangs voulait une séance spéciale pour la collation de chaque G.·.. Il regardait l'initiation aux mystères maç.·. comme trop importante, à l'égard même des anciens maçons, pour vouloir qu'une nouvelle préoccupation vînt les distraire des réflexions sérieuses qu'un acte aussi solennel devait faire naître dans leur esprit. Tel est d'ailleurs le vœu des stat.·. généraux de l'Ordre.

P.·.

(Lorsque le silence est établi, le Vén.·. frappe un coup, et prononce le discours préliminaire suivant :)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

MM.·. FF.·.,

Nous allons nous occuper de la réception annoncée par la pl.·. de convocation. Nous avons dit que cette récep.·. se ferait à la manière des anciens philosophes; nous craignons que l'on n'ait trouvé quelque ambition dans cette annonce. Nous vous prions de n'y voir que l'effort d'un zèle qui vous est dû, et que réclame impérieusement la Maçonn.·.. Que faisaient les anciens philosophes? Ils cherchaient, ils enseignaient la vérité. Nous tâcherons de les imiter, ou plutôt nous ne parlerons que d'après eux. Nous savons bien que des philosophes modernes l'ont aussi cherchée et trouvée, cette vérité, mais les doctrines des anciens ont quelque chose de plus calme, de plus fixe dans leurs principaux points, quelque chose de plus consacré par l'assentiment et l'expérience des siècles, tandis que les doctrines modernes, enviées et décriées par les contemporains mêmes, sont plus orageuses et plus sujettes à contradiction.

Socrate est mort, *Épictète* est mort : leurs disciples dorment en paix dans la tombe : on ne songe plus à les tourmenter; mais la cendre des philosophes modernes n'est pas aussi tranquille.

C'est à nous, mes FF.·., à la respecter. Un temps viendra sans doute où la lumière ne blessera plus les yeux des mortels.

Ainsi donc, ne nous accusez pas d'orgueil pour avoir dit que nous marchions sur les traces de nos anciens maîtres. Ces maîtres vous sont connus comme à nous; c'est un bonheur de se trouver pour un moment ensemble à l'école de ceux qui sont la gloire et la lumière éternelle du monde.

RÉCEPTION.

(Après ce discours, le Vénérab.·. continue ainsi :)

Mes FF.·., les premier et deuxième Surv.·. m'ont fait demander une augmentation de gages pour les App.·. dont je vais vous donner les noms et qui ont été reconnus mériter cet avancement.

Ces App.·. sont..... N. N.

F.·. Exp.·., transportez-vous auprès des Récip.·. ; vous m'apporterez la déclaration qui doit précéder leur introduction dans le temple.

(L'Exp.·. sort.)

Mes FF.·., je vous demande la plus grande attention pour ce qui va vous être rapporté par l'Exp.·..

(L'Exp.·. rentre, tenant à la main la déclaration qui suit :)

« Vén.·., premier et deuxième Surv.·., et vous tous, mes FF.·., les Néoph.·. qui vont se présenter ont rempli les conditions qui leur étaient imposées.

« Ils se sont retirés chacun séparément dans un lieu solitaire pour y réfléchir sur la vie humaine.

« Chacun d'eux vous nommera les ouvrages des anciens philosophes qu'il a lus, et dira comment il s'est pénétré des maximes des grands Maît.·..

« Ils reconnaissent plus que jamais le prix de la science et de la vertu.

« Chacun d'eux a donné à deux infortunés de quoi vivre pendant un jour. »

(*Suivent les signatures.*)

Le Vén.·. : Tels sont, mes FF.·., les moyens par lesquels les vrais Maç.·. poussent leurs App.·. vers l'étude et la pratique des bonnes œuvres.

Dans la *Maît.·.*, nous exigeons davantage, et nous ne trouvons aucun Récipiendaire qui ne soit content et heureux de remplir nos conditions.

F.·. Exp.·., faites entrer les App.·. dans l'ordre et le recueillement convenables. Un seul fera les voyages; les autres resteront debout entre les deux Col.·., rangés sur une ligne circulaire.

Mes FF.·., silence, respect, attention, voilà ce que demande la Maçonn.·. pour toutes les cérémonies qui nous rassemblent. C'est un des meilleurs moyens d'honorer nos institutions et de nous faire honorer nous-mêmes.

(On frappe à la porte du Temple en App.·.. Les Surv.·.. avertissent le Vén.·., qui dit :)

Voyez qui frappe.

Demandez à ces App.·. si leurs Maît.·. sont contents d'eux et s'ils se croient véritablement en état d'être promus au grade qu'ils désirent.

Faites-les entrer par les pas d'App.·..

Debout, le glaive en main, sans être à l'ordre.

FF.·. App.·., vos Surv.·. ont demandé pour vous une augment.·. de salaire. Ils ont rendu témoignage de votre conduite et de votre amour du travail. Nous allons vous admettre aux Épr.·. de Comp.·..

(A la L.·.)

Asseyez-vous, mes FF.·.

F.·. A., avancez ; placez-vous en tête des App.·., je vous désigne pour les voyages.

Vous tous App.·., tenez-vous prêts à répondre aux questions qui vous seront adressées.

F.·. A., qu'avez-vous fait depuis votre Réc.·. d'App.·. pour augmenter vos lumières et contribuer à la prospérité de l'Ordre?

Quels philosophes anciens avez-vous lus ?

F.·. B., quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens à suivre pour que la Maçonn.·. imprimât du respect aux Maç.·. et même aux profanes ?

(Si la réponse du Néoph.·. n'est pas satisfaisante, le Vén.·. dit :)

Il faudrait que chaque Maç.·. tînt le serment qu'il a fait de se respecter toujours lui-même, d'aimer, de respecter et de secourir ses FF.·..

F.·. C., développez le plus succinctement que vous pourrez les idées que vous vous êtes formées de la Maçonn.·. et des avantages que les hommes peuvent en tirer.

(Après la réponse du Néoph.·., le Vén.·. dit :)

La Maçonn.·. est le lien général entre les hommes, de quelque pays, de

quelque religion qu'ils soient. C'est un refuge dans les tempêtes et les maladies de l'ordre social.

Faites asseoir les App.·.

Mes FF.·., dans les Récep.·. d'App.·., vous avez dû remarquer qu'on procède par des *épr.·.* et par des *questions,* afin de connaître l'esprit et le caractère du Néoph.·.; et, en effet, par ces épr.·., nous savons s'il est instruit ou dépourvu de connaissances, s'il est franc ou dissimulé.

Nous le connaissons par ce qu'il dit et par ce qu'il sait; nous savons ce qu'il aimera, ce qu'il haïra ; ce que pourront sur lui les préjugés, les temps, les circonstances.

Nous savons s'il tiendra ses serments à l'amitié, à la Maçonn.·., ou s'il les abandonnera.

Voilà ce que nous apprennent les premières épr.·., et il n'est pas un assistant qui s'y trompe.

Dans le Grad.·. de *Comp.·.,* on procède par la voie de l'*instruction;* c'est-à-dire qu'on développe d'une manière positive des notions propres à élever et fortifier la pensée de l'homme, à lui apprendre à se connaître lui-même et à comprendre ses rapports avec les choses qui l'environnent.

C'est par ce moyen que l'on commence à lui développer une partie du *secret* de la Maçonn.·.; ce secret si demandé, si recherché, si rarement compris, et qui fait, quand on le possède tout entier, le bonheur ou du moins la consolation de la vie.

Mais il faut du travail, mes FF.·., et de la persévérance pour obtenir ce précieux secret. La Maçon.·., semblable au champ du laboureur, ne livre son trésor qu'aux mains courageuses qui savent le chercher.

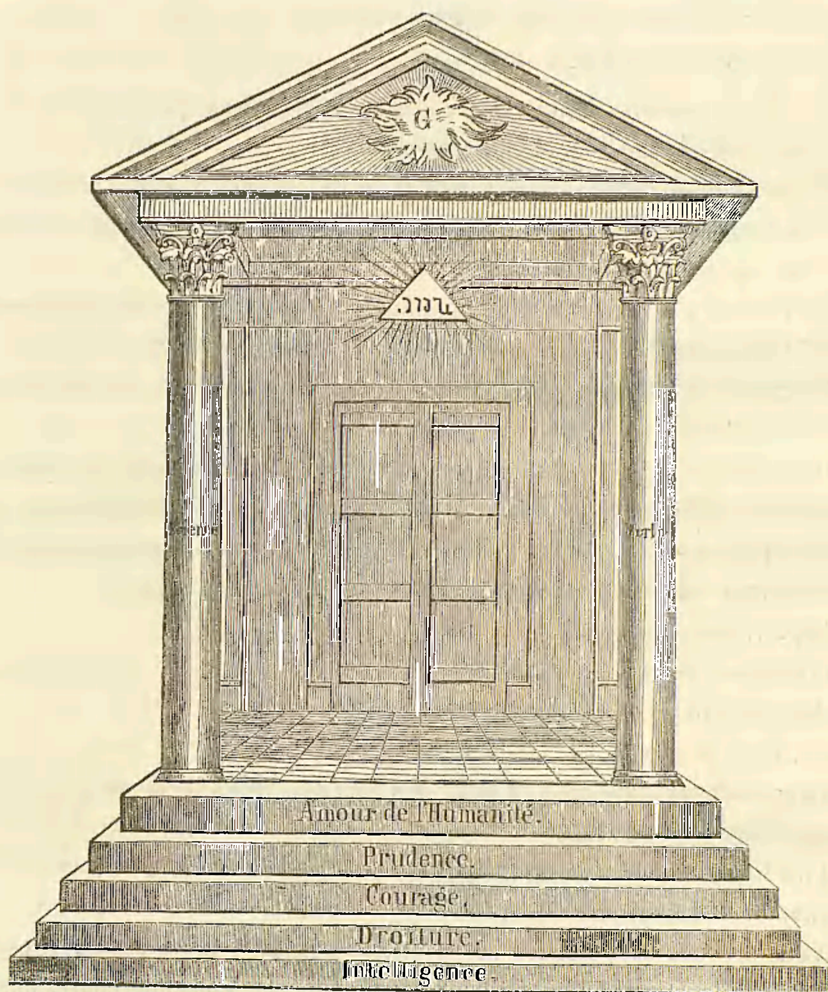
Cherchez, vous trouverez.

(Le Vén.·. frappe un coup et dit :)

FF.·. Exp.·., apportez le modèle du Temple et les instruments qui ont servi à sa construction ; et vous tous, MM.·. FF.·., debout et à l'ordre, maillets battants, saluez d'un triple applaudissement les instruments du Travail et le Temple qu'ils ont bâti.

(Triple appl.·.)

(Les Experts vont chercher les objets qui se trouvent devant les autels des Surveillants. Le premier Exp.·. apporte et déroule sur le drap d'or le tableau de ce Temple.)



(Le deuxième Exp.·. apporte le coussin où sont les instruments de la Maç.·. et le pose au pied du Temple. Les deux Exp.·. se retirent. Le premier Maître des cérémonies monte vers le Vén.·. avec un flambeau; il donne la main au Vén.·. et descend avec lui vers le sommet du Temple.)

(Le Vén.·. allume le candélabre en disant :)

Mes FF.·., augmentons la lumière pour ces FF.·. App.·.. A l'éternel auteur de la lumière et de la vérité !

(Appl.·.. Le Vén.·. remonte au trône.)

Asseyez-vous, mes FF.·.

F ·. A, et vous tous, App.·., considérez sur le tableau qu'on vous a mis sous vos yeux l'image d'un temple matériel.

Regardez le genre de son architecture, de ses ornements et des allégories qu'il présente. C'est l'emblème de l'édifice moral à la conservation duquel vous êtes appelés à travailler à votre tour.

Ce Temple a toute l'antiquité du monde. Celui qui l'a construit vous a donné les qualités nécessaires pour en connaître les perfections.

Les Sages et les Maît.·. de tous les siècles l'ont visité ; ils ont mis leurs soins à augmenter sa splendeur.

Des ouvriers habiles, dont les noms vous sont déjà connus : *Zoroastre, Confucius, Salomon, Socrate, Platon, Zénon, Épictète, Marc-Aurèle,* et beaucoup d'autres, l'ont enrichi des trésors de leur génie. Les fragments de leurs travaux subsistent encore ; nous les conservons avec respect.

App.·., asseyez-vous.

L'intérieur de ce Temple se divise en plusieurs parties, où l'on enseigne graduellement tout ce que l'homme peut apprendre pour améliorer son être.

Ici, c'est la science du ciel, des astres et des phénomènes de la nature.

Là, c'est la connaissance du cœur de l'homme, l'histoire de ses passions, de ses vices, de ses vertus.

Plus loin, le remède à ces mêmes vices, le perfectionnement de la raison et l'amour de la vérité.

Vous apprendrez, lorsque vous serez plus avancés dans la Maçon.·., quel maître habile et parfait a construit ce monument. Vous apprendrez aussi quel affreux complot fut ourdi pour opérer sa destruction, pour faire périr l'architecte lui-même et ses plus fidèles ouvriers.

En attendant, vous allez en examiner attentivement les dehors.

Il n'est pas permis aux App.·. ni aux Comp.·. de pénétrer dans l'enceinte,

mais vous serez obligés d'en faire cinq fois le tour, afin de mieux connaître le mérite de chaque partie et, par conséquent, la perfection de l'ensemble.

Ces cinq voyages figurent les cinq années exigées des Comp.·.. Ce terme n'est pas trop long pour acquérir les connaissances qui leur sont nécessaires; un ouvrier trop ardent, trop pressé d'agir, est exposé à commettre des fautes et des erreurs dans son travail.

Pythagore, qui était un de nos anciens Maît.·., exigeait cinq années de silence de ses disciples, afin que, fortifiés par la méditation et l'expérience, ils fussent plus en état d'enseigner à leur tour et plus dignes d'être écoutés.

App.·., levez-vous.

Vous voyez au pied de ce Temple les instruments dont il faut faire usage. Ce sont : le *maillet*, le *ciseau*, la *truelle*, la *règle*, le *levier*, l'*équerre* et le *compas*. On va les mettre successivement en vos mains pour vous apprendre à vous en servir.

(Le Vén.·. frappe un coup.)

F.·. Exp.·., donnez au Récip.·. le maillet et le ciseau; faites-lui faire le premier voyage, et conduisez-le vers le midi.

(L'App.·. fait le premier voyage.)

(Les premier et deuxième Surv.·. frappent et disent :)

Vén.·., le premier voyage est fait.

(L'App.·. s'assied.)

Le Vén.·.. Ce premier voyage signifie la première année de votre comp.·., qui doit être employée à connaître la qualité des matériaux et la manière de les tailler.

Vous comprenez combien est important le choix des matériaux, quel que soit l'ouvrage que vous entrepreniez.

Je vous ai exposé au *midi*, pour vous apprendre à supporter les fatigues et le poids du jour sans vous rebuter.

(Le Vén.·. frappe un coup.)

Donnez à l'App.·. le *compas* et la *règle*, et faites-lui faire le deuxième voyage.

App.·., considérez l'édifice depuis la base jusqu'au sommet.

(Le deuxième voyage se fait.)

Le Vén.·.. La règle et le compas donnent des lignes et des mesures exactes.

Le compas prouve la justesse des parallèles : il trace le *cercle*, la plus parfaite des figures ; il en montre le centre, il atteste l'égalité des rayons, la valeur du diamètre et, par conséquent, celle de la circonférence. Sans la règle et le compas, nulle colonne ne pourrait s'élever, et l'architecture serait privée de ses plus beaux ornements.

Quels noms portent les deux colonnes qui soutiennent le frontispice ? Lisez :

(L'App.·. lit : *Science, Vertu.*)

Le Vén.·. : *Science, Vertu!* Oui, mes FF.·., ne l'oubliez pas, science, vertu !

(Le Vén.·. frappe un coup.)

App.·., prenez une *règle* et un *levier*, et faites le troisième voyage.

(Le troisième voyage se fait.)

Le Vén.·.. Dans le troisième voyage, l'App.·. commence à soulever des fardeaux, à les placer où il lui plaît, c'est-à-dire que son esprit, devenu plus robuste par l'exercice, attaque et coordonne des pensées plus importantes.

Le frontispice que vous voyez ne représente-t-il pas un triangle?

(L'App.·. répond : *Oui.*)

Oui, mes FF.·., le triangle est un signe révéré dans tous les siècles. Vous saurez plus tard ce qu'il signifie. Souvenez-vous que les deux Col.·. qui le supportent sont la *Science* et la *Vertu*.

(Le Vén.·. frappe un coup et dit :)

Faites le quatrième voyage, avec l'*équerre* et la *règle*.

Maintenant l'entendement s'est agrandi ; mais l'équerre et la règle sont toujours indispensables pour mettre tout d'aplomb. La vraie science est toujours exacte ; c'est par là qu'elle est toujours intelligible et profitable. La science obscure et embarrassée n'est faite que pour ceux qui mentent et qui trompent.

Marchons en avant.

Considérez les cinq degrés destinés à monter au Temple dont vous venez de faire le tour. Chacun de ces cinq degrés est l'emblème d'une des conditions nécessaires pour en obtenir l'entrée.

Quels noms lisez-vous sur ces deg.·. ? Dites-les tout haut, et commencez par la base.

(L'App.·. lit :)

Oui, mes FF.·., la première condition est l'*intelligence;* la deuxième, la *droiture* ; la troisième, le *courage;* la quatrième, la *prudence;* et la cinquième, l'*amour* de l'*humanité*.

Et remarquez l'ordre progressif de ces conditions :

L'*intelligence* pour comprendre ; la *droiture* pour diriger l'*intelligence;* le *courage* pour agir; la *prudence* pour guider le *courage;* et l'*amour* de l'*humanité,* qui se compose de la *prudence*, du *courage*, de la *droiture*, et de la *véritable intelligence*.

Vous sentez-vous en état de monter ces cinq deg.·. ?

Appelez donc à vous cette intelligence, la première de nos conditions, et souffrez qu'on la soumette à des épreuves qui vous révèlent à vous-mêmes sa force, ou le besoin qu'elle aurait de se perfectionner. Les autres qualités se développeront d'elles-mêmes à la suite de ce premier examen.

Contemplez de nouveau la façade de cet édifice; portez vos regards sur le grand triangle; voyez cette étoile d'où s'échappe un feu qui ne s'éteint jamais, nous l'appelons l'*étoile flamboyante*. Remarquez la lettre *G* au milieu de l'étoile.

Que veut dire ce signe? Nous allons vous l'apprendre.

Cette lettre *G* signifie *Génie, Géométrie, Puissance, Nature, Fécondité;* GENERARE, GUBERNARE. C'est le monogramme du G.·. A.·. des mondes, de celui qui a construit le Temple et qui nous a dit : Vous êtes tous mes enfants, venez ici, aimez-vous en frères, mon Temple ne périra point.

Génie! Géométrie! Fécondité! Puissance!

Que voulez-vous davantage? Que faut-il de plus pour l'établissement et pour la durée des choses?

Quand tout se meut, quand tout s'agite et se conserve dans un ordre invariable; quand tout reste et ne fait que changer de forme, quand tout meurt et renaît, sans qu'il y ait un atome de moins ni de plus à la fin qu'au commencement; quand tout est balancé, pondéré, de manière qu'un équilibre absolu subsiste dans les éléments qui composent l'ensemble; voilà, vous en conviendrez, tout ce que l'on peut demander au génie le plus puissant, à la géométrie la plus rigoureuse et la plus parfaite.

Or, ce Génie existe, puisque son ouvrage existe. Son ouvrage est impérissable, puisque rien ne périt.

App.·., étudiez, admirez l'ordre éternel des choses. Mais par quels moyens cachés l'architecte met-il en jeu tant de ressorts admirables?

Ces moyens ne sont pas si cachés, mes FF.·., qu'on ne puisse les connaître en grande partie. C'est à vous de scruter, d'interroger la nature. Son livre est ouvert; mille écoles sont chargées de l'expliquer. Dans mille écoles, on enseigne la *cause* et l'*effet*. On opère devant vous la décomposition et la recomposition des éléments; vos yeux voient, vos mains touchent, votre esprit comprend et jouit de toutes les lumières de l'évidence.

Étudiez, App.·., étudiez; c'est le seul moyen de savoir.

Mais le monde physique ne sera pas votre seule affaire. Il est un monde plus élevé, et cette étoile qui brille nous avertit de vous en parler.

Que veut dire cette étoile?

Mes FF.·., le monde existe dans un ordre merveilleux; mais l'homme existe aussi et n'en est pas la merveille la moins grande. Cette étoile est le flambeau qui doit le guider; c'est l'emblème de son âme, de cette portion de feu sacré, éternel, qui fait tout vivre, qui éclaire tout, conserve tout; qui crée l'amour, l'amitié, la science, le courage, la vertu, la vérité.

C'est une portion de Dieu que chacun porte en soi, et qui fait de l'homme le plus noble des êtres, quand il sait conserver sa dignité.

C'est à la clarté de ce flambeau qu'on a lu pour la première fois ces paroles :

« *Dieu a fait l'homme à son image.* »

Voilà, mes FF.·., ce que dit cette étoile.

Maintenant, quel est l'homme qui ne devrait honorer, respecter son semblable comme une émanation de l'esprit divin?

Je m'arrête, mes FF.·.; je vois ce qui se passe dans votre âme. Je la vois embrasser avec ardeur les sentiments qui nous inspirent; mais j'entends aussi un murmure qui s'échappe, comme malgré vous, du fond de votre cœur.

Oui, dites-vous, l'homme devrait être grand, aimant, heureux!... Quel bouleversement, quelle terrible révolution ont donc changé ses destinées?

Comment l'homme est-il déchu de sa gloire? Qui a défiguré, avili, brisé l'image de Dieu?

Tristes et douloureuses questions que la moitié de l'Univers fait les larmes aux yeux!... questions renouvelées sans cesse et auxquelles nous ne pouvons répondre qu'en renvoyant à l'histoire même des malheurs du monde, où sont inscrits les noms de ceux-là qui ont trahi l'homme et déshonoré leurs semblables.

Cette histoire est celle de toutes les nations; elle est écrite dans toutes les langues. Prenez-la, étudiez, voyez, instruisez-vous. C'est pour connaître la lumière que vous avez embrassé la Maçonn.·..

Mais, en attendant les grandes leçons de l'histoire, des App.·. ne pourraient-ils avoir au moins des idées générales des *causes* et des *effets* de tout ce qui les environne?

Si l'homme est déchu, diront-ils, le monde physique l'est donc aussi, car il présente partout des imperfections désolantes.

Pourquoi les *tremblements de terre?* les *volcans?* les *tempêtes?* les *inondations?* les *contagions?*

A quoi sert le poison de la *vipère,* la *rage du tigre* et cette *guerre éternelle* que la nature semble se livrer à elle-même, comme pour nous dire qu'elle ne peut subsister que par la destruction.

Mes FF.·., nous ne le dissimulerons pas, dussiez-vous en être surpris, ce que dit la nature est la vérité. La nature ne ment point; mais on l'accuse au lieu de la comprendre, on s'attriste au lieu de s'instruire.

Eh! de quoi vivrait-elle si elle ne vivait de sa propre substance?

Si le mouvement et le changement de formes vous paraissent un désordre, est-ce sa faute? Empêche-t-elle que vous ne vous éclairiez?

Vous souffrez!... instruisez-vous, vous souffrirez peu. Sortez de cet étonnement que l'ignorance donne et qu'elle perpétue pour se perpétuer elle-même.

Songez que les terreurs ont toujours fait la fortune du mensonge; osez combattre les ténèbres qui vous environnent.

L'homme, à la guerre, affronte les dangers et s'en fait gloire; n'oserait-il affronter les fantômes du mensonge, quand son bonheur en dépend?

Sans doute, il y a des tempêtes, des incendies, des contagions; mais l'examen vous dit que ces accidents sont le résultat des lois nécessaires à l'existence même du monde.

Il y a des tempêtes, des incendies, des contagions, comme dans votre corps il y a du *sang*, de l'*air*, des *humeurs* qui circulent et qui fermentent. Supprimez-les, arrêtez-les seulement, vous êtes mort.

Mais la mort elle-même est effroyable!

La mort!... en est-il de réelle, d'absolue? Avez-vous oublié la destinée de l'âme? Ne savez-vous pas qu'elle ne peut mourir?

Si l'âme mourait, comment le monde existerait-il, puisqu'elle est le Dieu qui l'entretient?

Concevez-vous donc les choses sans les *éléments* qui les constituent? Concevez-vous le monde sans *feu*, sans *air*, sans *mouvement?*

Non, certainement.

Eh bien! les éléments, ces *causes premières*, comme on les appelle, ces *causes constituantes*, n'ont-ils pas nécessairement leurs effets? Ces effets ne sont-ils pas la vie, et la vie n'est-elle pas le mouvement?

Et ce mouvement, résultat des causes premières, n'a-t-il pas aussi ses *effets* qui deviendront à leur tour les *causes secondes* d'effets et de mouvements de toute espèce?

Le feu, par exemple, l'eau, l'air, la terre produiront les fruits qui vous nourrissent; ces fruits reviendront sans cesse, et alors vous admirez la nature ainsi que l'âme qui la féconde.

Mais le feu a brûlé votre maison ; les pluies, les torrents l'ont entraînée !... votre père, vos enfants ont péri !...

Voilà certainement des malheurs ; mais qu'y peut faire la nature ? S'est-elle chargée de conserver votre maison ? Est-ce elle qui l'a bâtie sur le bord d'un fleuve ou sur la pente d'un rocher ?

Faut-il, pour satisfaire vos intérêts particuliers, que le soleil ne pompe plus les mers pour arroser la terre ?

Peut-elle faire que le feu ne brûle pas, que l'eau n'ait plus de fluidité, ni l'air d'action ?

Non, elle vous a donné des sens pour vous avertir ; elle vous a donné la raison pour vous guider : c'est tout ce qui était en son pouvoir (1).

Mais les maladies !... les poisons !... la rage du tigre !... Les maladies !... l'homme est-il de fer ? N'a-t-il pas des organes attaquables par les éléments ? et le fer lui-même est-il à l'abri des influences extérieures ?

Si l'homme était de fer, que deviendrait sa sensibilité ?

Son corps est-il immortel, invulnérable ? Non ; tels ne sont pas ses privilèges. Pourquoi ? Parce qu'il y aurait contradiction dans les lois de la nature, et que la nature n'admet point de contradictions.

Mais les poisons ?

Ce qui constitue les *poisons* est nécessaire dans le système universel comme la dissolution est nécessaire à la recomposition. Il faut une portion de poisons pour changer nos aliments en sang, en chair et en os. C'est le *fumier* qui fait croître le froment, les fleurs, les fruits les plus beaux.

Les poisons, ou pour mieux dire cette substance qui, prise à une trop forte dose, donne la mort, est répandue dans toute la nature. Il est des plantes, des arbres, des animaux chargés par elle d'en recueillir l'excédant. Ces plantes, ces arbres, ces animaux sont dangereux, mais le danger serait plus grand s'ils n'existaient pas ; l'homme respirerait un air trop malfaisant. L'homme les connaît, c'est à lui de les éviter.

(1) « Accepit mundus legem : dedit arma per omnes, admonuitque sui. » (Ovide, *Halieuticon.*)

Étudiez, étudiez, mes FF.·.; toutes ces choses sont faciles à comprendre.

Mais enfin, la rage du tigre, des bêtes féroces?

Est-ce à l'homme de faire ces objections, lui qui mange l'innocent agneau, la colombe timide, qui engloutit, pour ainsi dire, tout ce qui a vie sur la terre, dans l'air et dans les mers?

Mais, encore une fois, cette extermination réciproque et générale n'est-elle pas elle-même le désordre le plus complet, le chef-d'œuvre de l'impéritie la plus terrible, la plus délirante?

O mes FF.·.! je vous l'ai déjà dit, n'accusons pas la nature, et voyons comment nous aurions fait nous-mêmes, si nous avions été chargés d'organiser une création qui dût se reproduire sans relâche, et se servir à elle-même d'aliment éternel.

Étudiez, étudiez; vous n'êtes encore que sur la première marche du Temple : vous en saurez davantage, lorsque vous aurez pénétré dans le sanctuaire.

Levez-vous, App.·..

(Le Vén.·. frappe un coup.)

Faites le cinquième voyage. Il est temps de rebâtir ; prenez la *truelle.*

(Aux autres App.·..)

App.·., suivez votre F.·. ; emportez tous les instruments des Maç.·.; vous connaissez une partie de votre métier, allez apprendre l'autre.

(Tous les App.·. prennent chacun un instrument et suivent leur camarade, précédés du Maît.·. des cérémonies. Le cinquième voyage se fait. Lorsqu'il est terminé, le Vén.·. dit :)

Asseyez-vous, reposez-vous.

Mes FF.·., l'intelligence et le courage sont deux de nos conditions pour travailler avec fruit : l'attention et la patience en dérivent; je les réclame de vous.

Mes FF.·., la Maçonn.·. comme le monde se partagent en deux: le monde et la Maçonn.·. *matériels,* le monde et la Maçonn.·. *intellectuels.* Nous venons de parler de la *matière,* parlons de l'*esprit,* c'est-à-dire du système moral qui en dérive et qui n'en saurait être séparé.

Si le monde physique vous afflige, que dirons-nous du monde moral?

Nous expliquerons les tempêtes, les incendies, la rage du tigre, le poison de la vipère et du serpent; mais les passions de l'homme, plus funestes que tous ces fléaux, l'*hypocrisie*, la *haine*, le *mensonge* et l'*ambition*, qui produisent tous les crimes, qu'en dirons-nous?

La Maçonn.·., mes FF.·., en gémit, et ne les excuse pas. Elle en indique la source, peut-être le remède, et c'est pour cela qu'il faut l'étudier, la connaître à fond.

D'où viennent tous ces vices?

Nous répondrons : De la nature même de l'homme.

De l'homme, l'enfant d'une intelligence suprême!...

Oui, mes FF.·.; écoutez :

L'homme naît libre; entendez-vous ce mot : l'homme naît libre?

Par conséquent, il peut faire le *bien*, il peut faire le *mal*.

Il naît libre; vous ne pouvez le contester; car, s'il ne naissait pas libre, il serait une pierre brute, un être sans volonté, sans mouvement; il ne serait plus un homme; et chacun de vous sent qu'il a sa volonté, sa pensée, et qu'il n'est pas l'esclave d'une puissance aveugle; témoin ceux qui, touchés du malheur d'autrui, donnent leur bien pour le soulager; qui choisissent un ami, une épouse, qui adoptent un art, une profession, ou qui, fatigués de la vie, se donnent la mort pour terminer leurs maux (1).

L'homme naît donc libre.

Mais l'homme libre peut faire le *mal* comme il peut faire le *bien*.

Le bien d'abord : assez d'exemples l'attestent pour l'honneur de l'huma-

(1) Quelques Maçons ont vu dans cette dernière phrase, ainsi rapprochée des bons sentiments auxquels donne naissance la liberté d'action qui existe dans le cœur de l'homme, une sorte d'apologie du suicide. Nous devons à la mémoire de l'auteur de protester contre cette assertion, qui ne fut jamais dans sa pensée, ainsi qu'il nous l'a souvent affirmé. Il avait une trop haute idée de la dignité de l'homme, du courage moral qui doit sans cesse l'animer, et les enseignements qu'il donne dans le cours de cette réception sont eux-mêmes trop moraux pour qu'on puisse croire qu'il ait voulu approuver ce que réprouvent toutes les sociétés, et montrer autre chose, sinon que la liberté intérieure de l'homme est si grande, qu'il peut choisir entre les deux extrêmes, le pire et le meilleur.

P.·.

nité; témoin les grands législateurs, c'est-à-dire les législateurs probes et honnêtes qui ont fondé leurs lois sur la justice et la raison, qui ont cherché à perfectionner l'homme, qui ont respecté les droits et la liberté des peuples; témoin les sages, les philosophes de toutes les classes, depuis le prince jusqu'au simple soldat, qui ont sacrifié leur vie pour la vertu, pour la patrie; et le nombre en est immense.

L'homme peut donc faire le bien.

Mais il peut faire le mal!

Hélas! trop de calamités, trop de monuments l'attestent! Combien d'oppresseurs, de tyrans, de traîtres, de fourbes de toute espèce ont trompé, ensanglanté la terre!

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que le génie d'un seul suffit pour épouvanter des siècles; et tel est l'effroi qu'ils inspirent, qu'en ce moment même où nous déplorons les misères de l'homme, il semble que leurs regards plongent sur nous, comme pour nous menacer de supplices, si nous osions révéler leurs forfaits!

O mes FF.·.! souvenons-nous encore ici que le courage est une des conditions qui nous sont imposées pour entrer dans le Temple du G.·. A.·. de l'Un.·..

Et c'est une des grandes preuves de la divinité de notre âme que cette horreur même qu'elle éprouve à l'aspect du triomphe de la perversité.

Mais comment l'homme, qui devrait toujours être bon, peut-il devenir méchant?

Parce qu'il naît faible en même temps qu'il naît libre;

Parce que deux routes s'ouvrent devant lui presque en naissant : celle de la *vérité* et celle du *mensonge*.

Il choisit, parce qu'il est libre.

Il se trompe, parce qu'il est faible; il se trompe, parce qu'on le séduit.

Et qui donc le séduit?

Les vices qui naissent de la faiblesse même : la vanité, l'orgueil, un amour exagéré et mal entendu de soi; l'envie enfin de posséder, de dominer.

La vérité donne peu d'avantages; le mensonge comble de biens; ses prestiges sont innombrables, et la faiblesse de l'homme s'y laisse prendre.

Mais pourquoi l'homme naît-il faible?

Parce que la faiblesse est la condition nécessaire de tout ce qui vient à la vie : de la plante, de l'arbre, des animaux, du roseau comme du chêne, de l'agneau comme du lion sauvage.

Pour ne pas naître faible, il faudrait naître avec toutes les proportions qui constituent la force; il faudrait que le chêne sortît de terre haut de cent coudées; que le lion naquît grand et tout prêt à dévorer sa proie; et l'homme, comme *Minerve*, armé de la lance et du bouclier.

Mais alors la naissance elle-même deviendrait impossible; car comment le lion et l'homme, grands et forts comme la mère qui leur donnerait le jour, pourraient-ils être contenus dans les flancs destinés à les porter? Et d'ailleurs encore, quand ce miracle arriverait, il faudrait donc que les nouveau-nés n'éprouvassent jamais de changement dans leur être; qu'ils ne mourussent point, qu'ils restassent éternels; car, pour mourir, il faut vieillir, perdre ses forces, devenir faible et tomber; à moins qu'on n'exigeât qu'un homme plein de santé disparût en un clin d'œil, comme frappé de la foudre, ce qui serait aussi absurde que cruel!

Donc, l'homme ne peut naître autrement que faible, et, par conséquent, avec toutes les conditions qui accompagnent la faiblesse.

Faudrait-il naître enfin (car épuisons toutes les questions, puisque toutes se font), faudrait-il naître sans père ni mère, sans germe préexistant, les hommes comme les animaux?

Mais alors où serait l'occasion de naître? Qui la déciderait? Quel serait le lien des êtres? Que deviendrait l'attrait divin qui porte l'un vers l'autre tous ceux qui respirent? Il n'y a plus de tendresse, plus d'amour, plus de reconnaissance, plus de bonheur; tout s'isole, se glace, devient stérile, meurt et s'anéantit: c'est le rocher brut, insensible; que dis-je? c'est le néant; c'est le dernier terme de l'absurde et de l'impossible.

La raison, mes FF.·., repousse toutes ces exigences, toutes ces suppositions; la raison, plus forte que le corps de l'homme, prend l'homme tel

qu'il est. Il naît faible, mais il peut être bon; c'est à la raison à le gouverner.

La *vérité* existe; c'est à la raison à la lui montrer.

Le *mensonge* existe aussi; c'est à la raison à le lui faire connaître; et, tout-puissant qu'il paraît, il est assez hideux pour faire horreur; il a produit assez de maux pour que chacun travaille à détruire son empire.

Voilà, mes FF.·., le but, le devoir qui vous sont imposés : haïr le mensonge et chercher la vérité; haïr le vice et chercher la vertu. C'est la première de nos lois.

C'est la base de toutes nos lois : sans elle, le Temple croule, les ouvriers sont dispersés; il n'y a plus que ténèbres et confusion sur la terre.

Vous chérirez la Maçonn.·., parce qu'elle rappelle les règles oubliées, parce qu'elle rassemble les matériaux épars, et reconstruit sans cesse l'asile si nécessaire à la sagesse et à l'humanité.

Vous en connaîtrez l'excellence à mesure que vous avancerez en grade; et déjà vous pouvez voir qu'elle s'occupe d'objets aussi graves que quelque école profane que ce soit, avec cet avantage de plus qu'elle porte l'homme au bien par des motifs puisés dans son propre cœur et dans son intérêt véritable.

(Le Vén.·. se repose un moment, puis continue ainsi :)

Mes FF.·., nous avons parcouru le cours assez difficile du système physique et du système moral. Nous n'avons fait qu'effleurer la matière. L'étude vous apprendra le reste.

Aujourd'hui que faut-il conclure?

Que, dans l'*ordre physique,* toutes choses sont comme elles doivent être et qu'elles ne sauraient être autrement qu'elles ne sont, sous peine de n'être pas;

Que, par conséquent, l'homme raisonnable, le vrai Maç.·., après avoir jugé les *causes* et les *effets,* admire la nature, se soumet à ses lois, et, loin de s'irriter, bénit le G.·. A.·. de l'Univ.·. qui lui a donné une âme capable de trouver la paix dans la vérité.

Que conclure? Que, dans l'*ordre moral,* l'homme est libre de faire le mal et de faire le bien;

Que le malheur, la honte, les dangers, les remords et presque toujours le châtiment poursuivent celui qui fait le mal, quelles que soient sa force et sa puissance, et qu'au contraire, la gloire véritable, le contentement de soi, l'estime des autres, le bonheur d'autrui, le sien propre, naissent du bien que l'on fait.

Que conclure enfin?

Qu'il n'y a pas à balancer entre l'un et l'autre parti; qu'il faut faire le bien et éviter le mal;

Que, si les fourbes et les méchants s'opposent à vos efforts, la Maçonn.·. vous offre des armes pour les combattre; et ces armes sont : l'*intelligence*, la *droiture*, la *prudence*, le *courage*, l'*amour de l'humanité*.

Il n'en est pas de plus fortes, et vous le reconnaîtrez à la crainte même qu'elles inspirent aux méchants, à l'ardeur qu'ils mettent à les détruire.

Mais pourquoi ces fourbes et ces méchants, qui s'emparent de l'Univers, le troublent, le corrompent, le rendent-ils malheureux?

Voilà, mes FF.·., la grande, la terrible objection! Nous n'y répondrons pas. Le Comp.·. n'a point le privilége de tout savoir. Il est d'autres grades où de plus amples connaissances pourront devenir le prix de vos efforts.

Aujourd'hui, c'est assez : vos voyages sont terminés. Nous resterons à la porte du sanctuaire. Il ne nous est pas permis d'aller plus loin.

La constance dans la vertu peut seule vous l'ouvrir. C'est vous dire tout ce qu'il faut faire pour parvenir à ce but.

Le moment approche où vous allez être reçu Comp.·.; méditez, réfléchissez sur les devoirs que ce Gra.·. impose.

(S'adressant ensuite à la L.·. :)

Mes FF.·., joignons un instant nos méditations à celles de nos FF.·., car nos devoirs et nos engagements méritent la plus haute attention.

(Après un instant de silence, et s'adressant de nouveau aux Récipiend.·. :)

Eh bien, mes FF.·., êtes-vous résolus de vous tenir fermes sur les degrés du Temple où siégent l'*intelligence*, la *droiture*, la *prudence*, le *courage* et l'*amour de l'humanité*.

Maintenant, croyez-vous que la Maçonn.·. ait pour but unique de rendre l'homme sage, instruit, bon, courageux ?

Promettez-vous de travailler à la conservation du Temple de la Science et de la Vertu, bâti par le G.·. A.·. de l'Univ.·. ?

De n'oublier jamais que c'est pour cette œuvre glorieuse qu'on a remis en vos mains la règle, l'équerre et le compas ?

(Le Vén.·. frappe un grand coup et se lève.)

Honneur et gloire à la science et à la vertu !

Debout et à l'ordre, mes FF.·.! voici des App.·. dignes d'être reçus Comp.·..

Avancez, App.·., montez à l'autel ; vous allez être reçus Comp.·..

(Les App.·. sont conduits à l'autel par le Maît.·. des Cérém.·..)

App.·., votre âme s'est élevée; il ne s'agira plus dans votre serment de peines ni de supplices corporels. L'homme perfectionné connaît des liens plus nobles : l'honneur et sa parole suffisent, et vous n'y manquerez jamais.

SERMENT.

« FF.·. App.·., vous jurez sur l'honneur, devant Dieu, devant vos FF.·.,
« d'être bons Comp.·., d'honorer la science, d'être fidèles à la vertu, quel-
« ques obstacles qn'on puisse vous apporter; d'aimer vos FF.·., de les dé-
« fendre et de les secourir dans leurs besoins. »

CONSÉCRATION.

A.·. L.·. G.·. d.·. G.·. A.·. d.·. l'Univ.·.,

Sous les auspices du G.·. O.·. d . . .

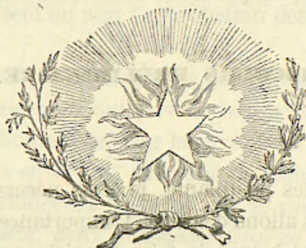
En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par ce respectable At.·., et sur la foi de votre serment, N. N. N., je vous crée et constitue Comp.·. de la L.·. d....

(Le Vén.·. frappe un coup en disant :)

Honneur à la Maç.·. !

(Puis il donne l'*accolade* à chacun des nouv.·. Compag.·., — leur communique le *mot sac.*·., — le *mot de pass.*·., leur donne l'*attouch.*·., — les *sig.*·., et leur indique la *batt.*·. du Grade.)

La *Proclamation* ayant été faite, l'orateur prononce le *Discours*; le sac des proposit.·. et le tronc de bienfais.·. circulent, et les travaux sont ensuite fermés par les mystères accoutumés.



CHAPITRE IV.

RÉCEPTION AU GR.·. DE MAITRE.

TROISIÈME ET DERNIER DÉG.·. SYMB.·..

ORDRE DES TRAV.·..

OUVERT.·. EN LA MANIÈRE ACCOUTUMÉE. — LECTURE DU PROCÈS-VERBAL DE LA DERNIÈRE TENUE DE MAIT.·.. — ENTRÉE DES VISITEURS. — LE VÉN.·. LES SALUE, ET CHACUN PREND PLACE.

(Le Vén.·. frappe un coup, puis prononce le discours suivant :)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

« MM.·. Vén.·. FF.·.,

« Avant que d'introduire les postulants, je crois nécessaire de vous entretenir un moment du Grad.·. que nous allons conférer. L'importance de ce Grad.·. est trop réelle pour que je ne cherche point à vous la faire apprécier; et d'abord vous le concevrez facilement, quand vous saurez que la plus grande partie de l'univers maçonn.·. n'en connaît pas de plus éminent ni de plus révéré.

« En effet, vous apprendrez bientôt qu'il contient l'abrégé des connaissances philosophiques les plus à la portée de l'homme et les plus propres à le mettre sur le chemin de l'honneur et de la vertu. On peut dire qu'il en fait un véritable mait.·. dans l'art de la vie, puisqu'il lui indique quelle est sa véritable position sur la terre et quel rôle doivent y jouer son intelligence et son courage.

« Dans le grad.·. d'*App.·.*, on procède par épreuves et par *interrogations*, afin de connaître l'esprit et le caractère du Néop.·..

« Dans le grad.·. de *Comp.·.*, on emploie la voie de l'*instruction* pour lui apprendre

à se connaître lui-même et à résoudre les principales questions de l'ordre physique et moral qui peuvent inquiéter son esprit.

« Dans le grad.·. de *Maît.·.*, c'est autre chose : les instructions sont données, on passe aux conséquences; on parle à l'âme et au cœur. L'expérience sert de guide; le tableau des misères humaines se déroule; on en voit clairement la cause, et le remède n'est plus un secret. Alors le Maç.·. conçoit qu'il n'est pas né seulement pour s'instruire, mais encore pour devenir bon, courageux, magnanime. Il voit que la science seule ne produirait que des automates, plus ou moins habiles, plus ou moins dangereux peut-être, et que c'est la vertu qui crée véritablement les hommes.

« Oui, mes FF.·., voilà ce que fait bien comprendre le grade de Maît.·., quand il est conféré selon sa primitive institution; mais malheureusement la Maçonn.·. a été défigurée dans des temps de barbarie et d'ignorance. Les traditions se sont perdues, et les vrais *mystères* ont été remplacés par des cérémonies stériles. De là vient que tant de Maç.·. cherchent le sens des choses et ne le trouvent plus, qu'ils interrogent, et, ne recevant plus de réponse, finissent par regarder la Maçonn.·. comme une institution puérile et dépourvue d'intérêt. Il importe donc de lui rendre le caractère qui lui est propre et de la dégager, en quelque sorte, des ténèbres qui l'environnent. C'est ce que nous allons tenter de faire, si vous avez la bonté de nous prêter votre attention. Ce n'est point une nouveauté que nous prétendons vous offrir; au contraire, nous ne voulons que rappeler les usages primitifs suivis par les anciens, et, pour nous servir d'une expression qui vous est connue, *remettre sur le boisseau la lumière qu'on a cachée dessous.* Du reste, mes FF.·., votre sentiment, que nous prenons pour juge, nous apprendra si nos efforts méritent ou non l'approbation des vrais Maç.·..

« Je poursuis.

« Mes FF.·., vous le savez, chaque peuple, chaque secte a ses cérémonies fondées sur des *traditions* et des *événements* qui servent de base à ses *croyances*, ainsi qu'à l'instruction qui en dérive. L'homme, jeté sur la terre, pour ainsi dire, comme au hasard, sentant qu'il est né libre et se voyant enchaîné, cherchant le bien, trouvant souvent le mal, et ne pouvant attribuer au même auteur le *mal* et le *bien*, s'imagina qu'il y avait deux *principes* distincts, deux *puissances séparées* et perpétuellement ennemies l'une de l'autre. C'est ainsi que, pour parler des temps les plus reculés dont nous ayons la mémoire, les Perses eurent Ohomaze, le *bon principe*, Arimane, le *principe mauvais;* que les Hébreux eurent **Jehovah** et le *serpent*, les Égyptiens Osiris et Typhon, et que, dans les temps modernes, certains peuples reconnurent le *démon* par lequel le fils du Tout-Puissant fut immolé. Toutes les législations religieuses furent établies sur des systèmes à peu près semblables.

« Les Maç.·., qui, pour ainsi dire, forment une famille à part dans l'ordre social, les Maç.·., qui étudient, qui cherchent la vérité, qui respectent les croyances, quelles qu'elles soient, parce qu'ils savent bien que les peuples ne les choisissent pas, mais les ont reçues d'autorités qu'ils ne doivent point combattre; les Maç.·., dis-je, ont aussi leurs *traditions* et leurs *allégories*. Ils ont l'histoire de la *mort* et de la *résurrection*

d'Hyram, le parfait ouvrier, assassiné par trois *mauvais Comp.·.*, malgré les efforts de neuf *bons Comp.·.* pour le sauver (1).

« Cette histoire, il est vrai, a été travestie, comme beaucoup d'autres, de plusieurs manières, suivant la liberté ou l'esclavage, l'ignorance ou la lumière des siècles. Mais les Maît.·. qui ont pris la peine de s'instruire savent bien que ce *Maît.·. parf.·.* n'est autre chose que le *génie du bien* des anciens dans l'*ordre physique* et dans l'*ordre moral*. Dans l'*ordre physique*, c'est le *soleil*, cet astre éclatant, qui donne la vie à toute la nature et qui fait sa révolution dans l'espace régulier de douze mois, devenus, pour ainsi dire, ses comp.·. éternels, inséparables. Ces douze mois forment le *printemps*, l'*été*, l'*automne* et l'*hiver*. Les neuf premiers donnent les fleurs, les fruits, la chaleur et la lumière : ce sont les *neuf bons Comp.·.* qui aiment et veulent conserver leur maît.·.. Les trois derniers donnent les pluies, les frimas, les ténèbres; on dirait qu'ils tuent la nature et le soleil lui-même, son conservateur : ce sont les *trois mauvais Comp.·.*. Dans l'*ordre moral*, Hyram n'est autre chose que la *raison éternelle*, par qui tout est pondéré, réglé, conservé. C'est aussi la *science*, la *justice* et la *vérité*, par lesquelles cette raison éternelle se manifeste. Les *bons Comp.·.* sont les *vertus* qui honorent et servent l'humanité; les *mauvais* sont les *vices* qui la dépravent et la tuent.

« Voilà, mes FF.·., l'explication adoptée par les véritables maît.·., parce qu'elle est simple et raisonnable, et qu'elle est à la portée de tous les esprits. Ainsi donc, les Maç.·. ne professent point d'autres doctrines que celles consignées par les sages de tous les temps et de tous les lieux. Ainsi leur fiction n'est point au-dessous des autres fictions, et vous allez vous en convaincre par les cérémonies qui vont avoir lieu.

« C'est l'habitude de tous les peuples, vous le savez encore, de mettre en scène l'histoire des auteurs de leurs *dogmes :* nous imiterons en cela nos prédécesseurs et nos contemporains. Quelques scènes de la fiction d'Hyram vont donc se passer sous vos yeux, d'une manière imparfaite, il est vrai, car la perfection n'est guère facile en ce genre, mais assez intelligible cependant pour que vous les compreniez sans efforts.

« Les profanes et les Maç.·. peu instruits rient souvent de nos pratiques et de notre histoire d'Hyram, parce qu'elles leur sont mal présentées; mais si, après les éclaircissements convenables, ils se montraient encore rebelles au sens de l'allégorie, je vous invite, mes FF.·., à les prendre par la main et à les conduire devant les *scènes mystérieuses* qu'on leur offre ailleurs, à les prier de les considérer attentivement, et de revenir ensuite nous en donner une explication satisfaisante, avec des raisons admissibles de leur préférence : alors nous leur rendrons les armes. Mais jusque-là le dieu

(1) Cette mort n'a rien qui doive surprendre, puisque la plupart des dieux anciens et modernes ont subi le même sort.

La ressemblance des pratiques augmente quand, chez les Maç.·., c'est le Vén.·. qui *frappe* lui-même la victime, puisque nous voyons que, dans d'autres cultes, c'est aussi le prêtre qui *frappe, immole* et *coupe en plusieurs parties le dieu* qu'il adore : ce sont des faits qu'on ne peut contester.

de la Maçonn.·. et les dieux du monde profane se doivent peu de chose. Nous ferons seulement observer, pour rendre hommage à la vérité, que, de tous les dieux que les hommes se sont donnés, les meilleurs sont ceux qui n'ont point fait verser de sang ni occasionné de guerres injustes. A ce titre, notre Hyram semble mériter qu'on le distingue, car nulles annales ne lui imputent encore ni colères, ni vengeances, ni passions, ni mauvaises lois, ni bouleversement de société, ni massacres de nations, et c'est un avantage dont beaucoup d'autres ne pourraient se glorifier.

« Mes FF.·., je le répète, j'ai cru devoir tenter ces réflexions avant de commencer des cérémonies trop souvent mal comprises. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'entendre, et je vous demande la même faveur pour le reste de la séance. »

RÉCEPTION.

(Ce discours terminé, et après un instant de silence, le Vén.·. frappe un coup et dit :)

Vén.·. Exp.·., voilà l'heure où les Comp.·. qui demandent de l'avancement vont se présenter à la porte du Temple. Faites toutes les dispositions requises en pareilles circonstances.

(L'Exp.·. sort.)

Vén.·. 1er et 2e Surv.·., maintenez sur vos Col.·. l'ordre et le silence qui conviennent à la dignité de nos assemblées. Mes FF.·., je vais vous faire connaître les noms des Comp.·. qui désirent passer Maît.·..

(Le Vén.·. nomme les Comp.·..)

Tous ces FF.·. sont dignes de l'avancement qu'ils sollicitent, et vous le concevrez facilement d'après les conditions auxquelles nos Récip.·. sont astreints, conditions qui deviennent plus sévères à mesure que les Gra.·. deviennent plus élevés : ainsi vous vous en convaincrez tout-à-l'heure par les déclarations dont on vous donnera lecture.

(On frappe à la porte du Temple; le Vén.·. Exp.·. rentre, tenant à la main la déclaration suivante :)

Le Vén.·. : Mes FF.·., écoutons le Vén.·. Exp.·..

(L'Ex.·., se tenant entre les deux Col.·., lit :)

« Vén.·. Maît.·., Vén.·. 1er et 2e Surv.·., et vous tous, mes FF.·., je

« vous déclare que les Néoph.·. qui vont se présenter devant vous ont rempli « toutes les conditions qui leur étaient imposées. Ils se sont retirés chacun dans « un lieu solitaire pour y passer en revue leur vie entière et se juger eux-« mêmes. Ils se sont livrés aux études philosophiques les plus propres à per-« fectionner le cœur de l'homme. Ils vous nommeront eux-mêmes les auteurs « qu'ils ont lus. Ils ont mis par écrit le résultat de leurs observations. Cha-« cun d'eux affirme qu'il a pardonné à ses ennemis et qu'il a banni toute « haine de son cœur.

« Il a donné à trois infortunés de quoi vivre pendant un jour.

« Telle est la déclaration qu'ils ont signée et que je remets en vos mains, « Vén.·. Maît.·.. »

(Le Vén.·., s'adressant à la ▭.·. :)

Vén.·. Maît.·., puisque les Néoph.·. apportent un esprit droit, un cœur ami de la science et de la vertu, je demande que le Temple leur soit ouvert. Levez-vous en signe d'adhésion.

(Tous les FF.·. se lèvent, puis le Vén.·. continue :)

Il suffit ; asseyez-vous, MM.·. FF.·..

Vén.·. Exp.·., dites aux Néoph.·. qu'ils sont admis aux Épr.·..

(L'Exp.·, sort, et le Vén.·. ajoute :)

Silence, mes FF.·., et toujours silence.

(On frappe à la porte du Temple en Comp.·., le Vén.·. frappe et dit à demi-voix :)

Éloignez les lumières. Que les ténèbres succèdent à la clarté.

(On éteint les lumières.)

Le Vén.·. : Quels sont les Comp.·. qui osent venir frapper à la porte des Maît.·. et troubler leurs trav.·.? Sont-ce les mêmes que ceux dont vous m'avez transmis les noms? Ont-ils fait leur temps? Leurs Maît.·. rendent-ils d'eux un témoignage favorable?

(Quand les réponses ont été rendues, le Vén.·. dit :)

Que le Temple leur soit ouvert.

(Et on fait entrer les Comp.·. à reculons.)

Le Vén.·. : Emparez-vous des Comp.·.; ayez soin que leurs regards ne se portent point vers l'autel.

Comp.·., jurez de ne point révéler ce que vous pourriez voir et entendre, dans le cas où vous ne seriez pas admis au Gra.·. que vous désirez. Vous voulez devenir Maît.·.; vous avez donc reconnu dans la Maçonn.·. quelque chose qui mérite votre zèle et votre persévérance? Vous n'êtes donc pas intimidés par les calomnies et les persécutions de nos ennemis? Mais ne craignez-vous point de rencontrer aujourd'hui, dans ce Temple même, des épreuves que votre esprit ne serait pas en état de supporter?

Faites asseoir les Comp.·..

(On les fait asseoir le dos tourné vers l'autel, en face d'un trophée sépulcral.)

Le Vén.·. : Comp.·., levez les yeux. Fixez-les sur les tableaux qui sont devant vous. Vous voici dans le séjour du deuil et de la tristesse. Ici, vous ne verrez que des larmes; vous n'entendrez que des gémissements! Appelez à vous votre courage et toutes les facultés de votre intelligence. Vous savez beaucoup de choses, sans doute; mais il en est encore que vous ignorez, et parmi celles-là se trouverait peut-être la cause de vos propres chagrins.... car quel mortel n'en a pas éprouvé? Écoutez.

Le malheur nous est donné pour nous instruire. Les Maç.·. que vous voyez ici se sont réunis pour pleurer, pour gémir ensemble. Vous ne connaissez pas l'événement funeste qui les a souvent contraints de chercher un asile dans les entrailles de la terre et jusqu'au sein des tombeaux. Comp.·., un grand crime a été commis. La lumière s'est éteinte. La vertu a succombé. Les Maç.·. ont perdu leur Maît.·.. Ils le cherchent, ils le pleurent, et leur douleur ne finira que lorsqu'ils l'auront trouvé. La trahison dont ils ont été victimes les rend soupçonneux. Voilà pourquoi ils examinent attentivement ceux qui se disent leurs frères et qui ne leur sont pas bien connus. La trahison est le plus noir des forfaits.

(Le Vén.·. frappe un grand coup, en disant :)

Comp.·., ôtez vos tabliers; rendez-les à vos conducteurs. Peut-être n'êtes-vous plus dignes de les porter?

(On ôte les tabliers aux Comp.·.)

Le Vén.·. : Il faut que nous sachions si vous n'avez point pris part au crime qui nous afflige.

Descendez en vous-mêmes ; vous sentez-vous exempts de reproches? Répondez.

Faites avancer un des Comp.·., afin que je lise dans ses yeux quel est l'état de son âme.

(On fait avancer un Comp.·. à quelque distance du trône; les autres restent toujours assis, le dos tourné.)

Le Vén.·. : Comp.·., vos mains ont-elles jamais versé le sang de vos semblables (1)?

Votre langue a-t-elle jamais servi au parjure, à la délation, à la calomnie ?

(Aux autres Comp.·. :)

Vous autres Comp.·., êtes-vous en état de faire les mêmes réponses? Levez-vous, tournez le visage vers l'autel, promenez vos regards autour de vous.

Quand on prépara votre initiation au gra.·. d'App.·., on vous montra

(1) Si le Comp.·. avoue qu'il a versé le sang dans des duels ou autrement et qu'il en donne des motifs recevables, on lui fait les remontrances nécessaires; on le purifie par l'eau, par le feu, par le serment du repentir.

C'est le Vén.·. qui lave lui-même les mains, qui lui passe ensuite la main droite au-dessus de charbons ardents, sur lesquels on jette des parfums, et qui l'embrasse après au nom de la ▭.·., en signe de réconciliation.

Voici la réponse faite par un Comp.·. :

« Emporté par la fougue et les erreurs de la jeunesse, j'ai eu le malheur d'avoir des duels où mes adversaires ont succombé. J'en ai souvent gémi. J'ai détesté l'horrible préjugé qui porte à sacrifier un homme pour venger une injure, et j'ai reproché à nos mœurs, ainsi qu'à nos lois, de nous avoir laissés sans préservatifs à cet égard.

« Souvent j'ai regardé moi-même avec horreur cette main qui a frappé, et j'aurais voulu la couper, tant mon repentir était grand! Mais j'ai été puni : le remords et les nombreuses blessures dont je suis couvert ont vengé l'humanité. »

Le Vén.·. a prononcé son absolution d'après le consentement de l'assemblée, et jamais depuis ce F.·. n'est retombé dans la même faute.

des larmes et des ossements : ici, ce sont encore des ossements et des larmes!... C'est ce livre qui nous apprend le mieux la vérité.

(Le Vén.·. prend la tête de mort qui est sur l'autel et la montre aux Comp.·..)

Comp.·., comment appelez-vous le triste objet que ma main vous présente? Une tête de mort!... Que vous dit-elle? « J'ai été et je ne suis plus! J'ai réfléchi... j'ai aimé, j'ai haï... et je ne suis plus!... » Comp.·., une lumière matérielle et grossière a été mise là où brillait la lumière divine... où la pensée existait!,.. Qui a détruit ce bel ouvrage? Comp.·., le savez-vous? Que sommes-nous? D'où venons-nous? Que deviendrons-nous? Comp.·., pouvez-vous nous l'apprendre?

Cette tête est ici placée comme un fanal qui nous montre l'abîme où nous descendrons tous, grands, petits, rois, sujets, riches, pauvres, tyrans, esclaves? Alors, à quoi nous aura servi de tromper, d'accabler les mortels? Comp.·., prêtez-moi l'oreille; vous allez connaître la cause des maux qui nous affligent.

Nous avions un *Maît.·.;* ce Maît.·. possédait toutes les qualités qui constituent la perfection; son nom était *Hyram;* d'autres disent *Osiris,* d'autres le *Soleil,* le *Père,* le *Conservateur* de *toutes choses.* Son pays était celui où naît la lumière. Il travaillait à l'édification d'un temple qui devait réunir tous les hommes dans un même culte, celui de la Vérité! Il en surveillait les trav.·., en coordonnait les parties. Les ouvriers qu'il employait recevaient un salaire proportionné à leurs talents. Son entreprise prospérait. Elle touchait à sa fin, lorsque trois Comp.·., ennemis de sa gloire et de son autorité, formèrent le projet de l'assassiner. Leurs noms restèrent longtemps inconnus; mais on parvint à les découvrir.

(Le Vén.·. se lève précipitamment en frappant la batt.·. d'App.·..)

Mes FF.·., couvrez vos têtes, cachez-vous le visage, je vais les prononcer. Nul Maît.·. ne les entend jamais sans horreur!

(Tous les FF.·. se cachent le visage dans leurs mains.)

Ces Comp.·. détestables, ces assassins, s'appelaient de trois noms qui

signifient dans toutes les langues : l'*Ignorance,* le *Mensonge,* l'*Ambition;* noms funestes qui sont restés depuis aux trois fléaux qui désolent le plus la terre !

(Le Vén.·. s'assied et réitère la batt.·. d'App.·..)

F.·. premier, F.·. deuxième Surv.·., répétez sur vos Col.·., afin qu'on ne l'oublie pas, que les assassins qui tuèrent notre M.·. sont l'*Ignorance,* le *Mensonge* et l'*Ambition.*

(Le premier Surv.·. répète la batt.·. et dit :)

« Mes FF.·., les assassins qui tuèrent notre Maît.·. sont l'*Ignorance,* le *Mensonge* et l'*Ambition.* »

(Le deuxième Surv.·. la rend également, en disant :)

« Mes FF.·., les assassins qui tuèrent notre Maît.·. sont l'*Ignorance,* le *Mensonge* et l'*Ambition.*

Le Vén.·. : Oui, mes FF.·., voilà ceux qui ont fait nos malheurs ; gardez-en le souvenir. Mais voici quelle trame ils ourdirent pour venir à bout de leur dessein : Hyram, le Maît.·. parfait, se levait avec le jour. Sa présence vivifiait tout ce qui l'environnait. Il visitait régulièrement son ouvrage. Il commençait par l'orient, arrivait au midi, et finissait par l'occident, où il payait et congédiait ses ouvriers. Le *Mensonge* l'épia et l'attaqua le premier. Il lui jeta sur la tête un voile qui l'enveloppa et le rendit presque méconnaissable.

(L'Exp.·. jette un crêpe sur la tête du Récip.·..)

Puis il publia que le Maît.·. avait résolu de ne plus se montrer lui-même aux ouvriers ; qu'il lui avait confié ses secrets, ses plans et ses dessins, et qu'il lui avait commandé de le remplacer dans la direction des trav.·.. L'*Ignorance,* guidée par le *Mensonge,* fut chargée de répandre ces impostures, et combattit pour les faire triompher. L'*Ignorance* et le *Mensonge* étaient audacieux et cruels : leurs succès furent rapides. L'*Ambition,* qui avait dirigé le complot, voyant la crédulité et la faiblesse des ouvriers, se dit : « Tout va bien ; nous aurons la place du Maîtr.·., nous aurons ses richesses et ses honneurs ; il est temps d'agir. » Puis, prenant avec elle ses deux complices, tous trois se mirent en embuscade pour consommer leur crime. La nuit était

proche, et le Maît.·. s'avançait vers le lieu de son repos. L'*Ignorance* osa la première prendre la parole et lui demander compte de sa gestion. Comme elle était née de l'oubli même des perfections du Maît.·., elle se prétendit aussi savante que lui, déclara qu'elle voulait partager son pouvoir, et le menaça de le tuer, s'il n'y consentait. Qu'exiges-tu? lui dit Hyram, mon pouvoir entre tes mains serait fatal aux ouvriers : l'Édifice périrait. Alors l'*Ignorance*, incapable de rien comprendre, bouleversa les matériaux, cacha, brisa les outils, les règles, les compas, et les ouvriers furent embarrassés quand ils revinrent au travail. Ils cherchèrent le Maît.·. pour s'en plaindre; mais déjà ils ne le reconnurent plus, à cause du voile dont le *Mensonge* l'avait couvert.

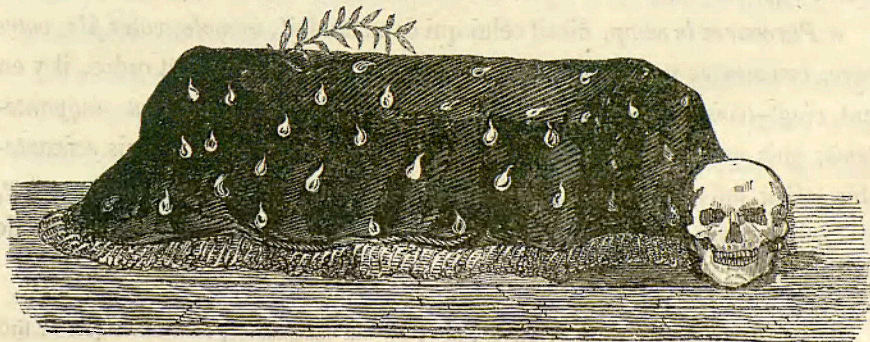
(Le Vén.·. frappe et descend du trône, accompagné d'un F.·. portant son épée et d'un autre F.·. portant une lumière.)

Cependant le Maît.·. avait gagné une autre porte où des ouvriers travaillaient encore avec ardeur : c'était la porte du Midi, qu'il quitta pour passer à celle de l'Occident. C'est là que les trois Comp.·. l'attendaient. A peine fut-il arrivé, qu'ils se jetèrent sur lui et lui portèrent à la tête un si grand coup qu'il succomba !

(Le Vén.·. donne un coup de maillet sur la tête du Récip.·., qui tombe dans un cercueil placé derrière lui et qu'il n'a pas vu.)

Les trois scélérats firent une fosse et l'y ensevelirent pour dérober la trace de leur crime. Ils plantèrent sur cette fosse une branche d'*acacia*, pour reconnaître la place et s'assurer si l'on ne découvrirait pas le corps de leur victime.

(On plante une branche d'acacia sur le cercueil.)



(Le Vén.·. remonte au trône, frappe un coup, et dit :)

C'est ainsi, mes **FF.·.**, que périt Hyram, le Maît.·. parfait, le génie bienfaisant, et les trav.·. tombèrent dans la confusion.

A la nouvelle de sa mort, les ouvriers poussèrent des cris de douleur. Ils cherchèrent les assassins; mais les assassins s'étaient cachés, et pendant quelque temps même s'étaient mêlés à la foule de ceux qui pleuraient. C'est de cette époque que naquit l'affreuse *Hypocrisie*, qui tue et qui pleure!

Les ouvriers désignèrent neuf d'entre eux pour aller à la recherche de leur Maît.·.; mais leurs envoyés firent plusieurs voyages infructueux. Les *pluies*, les *frimas* et les *ténèbres* s'opposèrent à leurs projets. Pendant ce temps, l'*Ignorance*, le *Mensonge* et l'*Ambition* osèrent se présenter pour consoler et gouverner ceux qu'ils avaient jetés dans le deuil; et, pour mieux cacher leur crime, ils allèrent jusqu'à élever des temples au Maît.·. qu'ils avaient assassiné!... Beaucoup d'ouvriers furent séduits. Les plus clairvoyants rejetèrent les fables qu'on leur présentait, et continuèrent la recherche du Maît.·.. Les assassins, craignant de plus en plus d'être découverts, s'avisèrent d'un moyen qui leur réussit. Ils semèrent la discorde parmi les ouvriers, les rendirent ennemis les uns des autres, leur apprirent la *calomnie*, la *délation*, la *trahison*. Ils traitèrent de rebelles ceux qui les priaient d'être justes; ils les traînèrent dans leurs cachots et les firent périr par toutes sortes de supplices, disant que c'était plaire au Maît.·. que de lui sacrifier ses ennemis! Alors la désolation régna dans toute la contrée. L'ami ne connut plus son ami, le père son fils, le frère son frère, on s'entretua, on s'entr'égorgea.

« *Parcourez le camp,* disait celui qui commandait, *immolez votre fils, votre père, commencez par votre ami le plus tendre.* » Et, d'après cet ordre, il y en eut *vingt-trois mille* d'immolés en un seul jour; puis *deux cent cinquante-trois;* puis *quatorze mille sept cents;* puis *vingt-quatre mille;* puis *soixante-dix mille;* puis *cinq cent mille;* puis *des millions*, des *peuples sans nombre*, *des générations tout entières;* et la terre ne fut plus qu'un vaste champ de carnage dont d'épaisses ténèbres couvraient l'inexprimable horreur (1)!

(1) Ces nombres de 23,000; 253; 14,700, ne sont point imaginaires, mais historiques et tirés

L'homme resta muet, épouvanté et comme anéanti. On l'avait dépouillé de tout; on lui avait enlevé sa pensée, sa volonté, sa conscience et jusqu'à sa raison. Le *Mensonge, l'Ignorance* et l'*Ambition* triomphaient; la terre était prosternée devant eux. Cependant, il restait toujours des ouvriers qui survivaient aux supplices, aux fournaises ardentes, aux serpents dévorants. Leur génie, qui était celui d'Hyram, restait immortel. Ils conservaient dans le silence le feu sacré auquel ils osaient quelquefois rallumer le flambeau de la vérité; et ce flambeau faisait pâlir leurs adversaires, tout-puissants qu'ils étaient.

« Courage! se disaient-ils entre eux; recherchons notre Maît.·., il existe, il n'a point péri, il n'a pu périr!... » Malheureusement on les entendit. De nouveaux traîtres apostés les dénoncèrent comme des *impies*, des *blasphémateurs*, et l'on en fit mourir un grand nombre.

« Courage! se dirent ceux qui restaient encore; est-ce la peine de vivre, si nous devenons les esclaves du crime? Non, notre Maît.·. n'a point péri; c'est le Dieu de la lumière et de la vérité! Il est doux de mourir en combattant ses assassins! »

Alors, un doigt sur la bouche, munis du compas et de la règle, et tenant l'épée de crainte de surprise, ils recommencèrent leurs recherches.

(Le Vén.·. frappe et descend du trône avec son cortége, puis continue ainsi:)

Ils arrivèrent à un lieu retiré où la terre semblait nouvellement remuée; et la branche d'*acacia* plantée en cet endroit excita leur attention. Ils fouillèrent la terre, et bientôt ils aperçurent le corps d'un homme assassiné. Ils furent saisis de frayeur!

Ils virent à côté de lui une règle et un compas et la lettre *G* sur sa poitrine. « C'est notre Maît.·.! s'écrièrent-ils; c'est notre Maît.·.! » L'un d'eux voulut essayer de le soulever; mais son trouble fut si grand, qu'il s'écria que la *chair quittait les os!*... Et leur consternation fut extrême! Cependant le Maît.·. les entendait; il n'était pas mort, il avait dormi seulement;

d'un livre qui est entre les mains de la plus grande partie des habitants de l'Europe, de l'Amérique, etc.

le repos avait guéri ses blessures, et se levant doucement à l'aide d'un Maç.·. fidèle...

(Le Vén.·. prend par la main le Comp.·. couché dans le cercueil, il le relève et lui ôte son voile.)

il leur dit : « Cessez de pleurer; ne craignez point. Vous m'avez cherché, vous m'avez trouvé. Me voilà ! » Et son visage devint radieux comme le soleil.

(On rallume les bougies; les têtes de mort disparaissent et sont couvertes par des corbeilles de fleurs qu'on tenait cachées dans des enveloppes de deuil.)

Chacun le reconnut, le salua par trois fois.

A moi, mes FF.·. !

(On exécute la triple batt.·..)

La nature entière se réjouit. On le couronna de fleurs.

(Le Vén.·. pose une couronne de fleurs sur la tête du Récip.·.; cette couronne était tenue cachée dans une enveloppe noire.)

On lui offrit des parfums.

(On brûle de l'encens.)

On ralluma devant lui le flambeau du jour et de la vérité.

(Le Vén.·. allume un trépied placé devant le cercueil, que l'on recouvre d'un grand drap d'or sur lequel on jette des fleurs.)

Et l'on promit de n'avoir plus d'autre guide. Les trois mauvais Comp.·. furent voués à l'exécration universelle. Le Maît.·. rentra dans son Temple.

(Le Vén.·. remonte au trône et fait asseoir à sa droite le Récip.·. sur un siége richement orné, recouvert d'abord d'un drap noir.)

Le Maît.·. promit d'achever ce bel ouvrage et demanda aux ouvriers plus de courage et de vigilance. « Vous m'aviez abandonné, leur dit-il, et les « méchants m'ont immolé. Le *Mensonge*, l'*Ignorance* et l'*Ambition* ont régné « à ma place. Dites au monde tout le mal qu'ils ont causé. Que l'exemple « du passé vous instruise pour l'avenir. Que le signe que vous avez fait en « croyant m'avoir perdu devienne le signe qui vous sauvera. La terre était « restée veuve ! Vous étiez ses enfants désolés ! Que celui d'entre vous qui

« sera dans le danger s'écrie en portant ses mains croisées et renversées sur sa « tête : « A.·. M.·. L.·. E.·. D.·. L.·. V.·.! » et alors chacun de ses FF.·. « devra, au péril de sa vie, le secourir et le sauver. C'est l'obligation que je « vous impose. Allez, n'écoutez plus le mensonge; ne favorisez plus l'am- « bition; détruisez l'ignorance. Alors vous serez en paix, vous vivrez en « frères. Vous vous aimerez; vous verrez triompher la lumière et la vérité. « Il n'y a point d'autre source de bonheur sur la terre. » Ainsi parla Hyram. Ses disciples l'écoutèrent et jurèrent d'observer ses commandements.

(Le Vén.·. frappe un coup.)

Comp.·., vous venez d'entendre l'histoire de notre Maît.·..

La comprenez-vous? Vous sentez-vous assez nobles, assez courageux pour faire le serment qu'il exige? Concevez-vous bien tous les funestes effets de l'*ignorance*, du *mensonge* et de l'*ambition?* Vous croyez-vous en état de les combattre, c'est-à-dire, êtes-vous résolus de leur opposer les armes de la science, de la vérité, de la vertu? C'est assez. Levez-vous. Approchez. Vous allez devenir les enfants d'Hyram et prendre l'engagement de lui rester fidèles.

Debout et à l'ordre, Vén.·. Maît.·..

SERMENT.

« Je jure sur ce glaive, symbole de l'honneur et du courage, devant Dieu, « devant les Vén.·. Maît.·. qui m'entendent, d'aimer la *vérité*, source de « tout bien; de haïr le *mensonge*, source de tout mal; de chercher tous les « moyens de m'instruire, d'éclairer mon esprit, de fortifier ma raison. Je « promets de chérir mes FF.·. et de secourir les enfants de la veuve, même « au péril de ma vie. »

INSTITUTION.

Au nom du G.·. A.·. de l'Univ.·.,

Sous les auspices du G.·. O.·. de . . . . .

En vertu des pouvoirs que je tiens de ce R.·. Atel.·., je vous crée et constitue Maît.·. de la L.·. de.....

Je vais vous décorer du cordon que vous avez droit de porter.

(Le Vén.·. passe un cordon bleu au cou des Init.·..)

Pureté, élévation de pensées, voilà ce que signifie la couleur de ce cordon. C'est la couleur que nous prêtons au ciel.

Le mot sac.·. est .... c'est-à-dire .... C'est le mot d'effroi que prononça le Comp.·. qui toucha le premier le corps d'Hyram.

La frayeur nous éloigne quelquefois des plus nobles entreprises; la persévérance aplanit les difficultés et les surmonte.

Le mot de Pas.·. est ....., c'est-à-dire .....

Vous êtes véritablement initié dans un ordre meilleur que celui où vous vous trouviez auparavant, et vous devez le sentir à votre propre cœur. Le monde profane enseigne bien quelques parties de la sagesse; mais, presque toujours, il les présente accompagnées du cortége de la vanité et du mensonge, et ses actions démentent ce qu'il enseigne. Si quelqu'un vous demande si vous êtes Maît.·., vous répondrez : ....; parce que c'est une branche de cet arbre qui a fait reconnaître notre Maît.·..

L'âge, les pas, signes et attouch.·. vous seront communiqués par un Maît.·. chargé de cet office.

Conduisez les Init.·. entre les deux Col.·..

(Le Vén.·. frappe un coup et dit :)

Vén.·. 1er et 2e Surv.·., annoncez aux Maît.·. qui décorent vos Col.·. qu'ils aient à reconnaître à l'avenir pour *enfants de la veuve* et Maît.·. de ce resp.·. Atel.·. les FF.·. » » »; à les aider, les secourir et à leur sauver la

vie même, s'ils le peuvent, dans les circonstances où ils seraient menacés de la perdre.

A moi, mes FF.·., par le signe et la batterie.

(Les nouveaux Maît.·. remercient, après quoi le Vén.·. ajoute :)

Mes Vén.·. FF.·., vous voilà *Maît.·.*; c'est à vous maintenant d'enseigner et de donner l'exemple. Vous avez le droit de tenir le maillet, c'est-à-dire d'être Vén.·. de ▭.·. et d'assister aux séances du G.·. O.·.. Qui dit Maît.·. dit un homme plus parfait, plus courageux, plus vertueux que les autres : vous avez pris l'engagement de l'être; vous tiendrez votre promesse. Vous connaissez les malheurs du monde; vous en savez les causes; travaillez à diminuer ces malheurs. N'en doutez pas; qui a juré de servir l'humanité sera servi par elle. Allez; déjà les bénédictions de vos FF.·. vous accompagnent. Que la prudence, la droiture, le courage, président à toutes vos démarches, à toutes vos actions. Respectez les lois des pays où vous serez.

N'offensez ni les opinions, ni les consciences. Que le savoir, que la raison, soient vos seules armes. Allez, encore une fois : parlez, persuadez, faites aimer la vérité, l'humanité, et bientôt vous aurez connu tout entier le secret de la Maç.·.. Vous êtes Maît.·. enfin. Souvenez-vous qu'il ne vous est plus permis d'avoir aucun vice des esclaves.

A moi, mes FF.·., par le signe!

AU TRIOMPHE DE LA MAÇONN.·.!

AU SALUT DES ENFANTS DE LA VEUVE!

A LA VÉRITÉ! A L'HUMANITÉ!

(La séance continue ensuite par le *discours de l'Orat.·.*, — la circulation du *sac des propositions* et du *tronc de bienfaisance*, — après quoi le Vénérable procède à la *clôture* des travaux, qu'il termine par ces mots :)

Silence! Silence! Silence!



CHAPITRE V.

DISCOURS DE RÉCEPTION

AU PREMIER GRADE SYMB.·.

C'est une chose singulière que l'activité de l'homme et sa paresse !

Que son amour pour la liberté et son aptitude à l'esclavage !

Que sa croyance en un Dieu et sa conduite comme s'il n'y avait pas de Dieu !

PRÉAMBULE.

Le mensonge et l'ambition occupent souvent le trône du monde. Tantôt divisés, ils se le disputent ; tantôt réunis, ils se le partagent et se prêtent un appui mutuel.

L'ambitieux commence par mentir pour corrompre ; puis, s'armant du glaive, il établit sa puissance. Tous les ambitieux subalternes deviennent ses auxiliaires. Alors malheur à la vertu !

Le fourbe suit la même marche. Il n'a qu'un ennemi, la vérité ; qu'un but, la détruire. L'ignorance et les ténèbres sont ses ministres, le fanatisme et le mensonge ses juges, les fourbes et les insensés son armée. Ainsi, malheur à la vertu ! malheur à la vérité !

Voilà le sort du monde depuis qu'il y a des fourbes et des ambitieux. Quel serait le remède à ce mal ? La science et le courage, c'est-à-dire la vraie Maçonn.·.

« *Enseignez donc, pratiquez la vraie Maçonn.·. ; vous aurez rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble.* »

PRÉFACE

ÉCRITE EN 1828.

Le discours suivant, ainsi que celui ayant pour titre : *Comparaison de la Maçonn.·. avec le monde prof.·.*, faisant partie du présent ouvrage, ont été prononcés à l'O.·. de Paris en 1815, lorsque les *Prussiens,* les *Anglais* et les *Autrichiens* remplissaient la capitale. La plupart de leurs généraux et de leurs officiers les ont entendus, et ne les ont pas désapprouvés : quelques-uns même les ont copiés de leurs mains et emportés dans leur pays.

Depuis 1815, ils ont été lus dans plusieurs LL.·. qui les ont jugés diversement, suivant qu'elles se dirigeaient plus ou moins vers les études sérieuses. C'étaient les premiers peut-être qu'elles entendaient de cette espèce, et les premiers aussi que l'auteur eût composés pour la Maçonn.·.. Les circonstances étaient difficiles. Tout changeait de face, hommes et choses. C'étaient d'autres idées, d'autres calculs, d'autres passions!...

L'auteur qui, depuis plus de vingt ans, connaissait la Maçonn.·., et qui la voyait pratiquée avec une négligence affligeante, crut qu'on pouvait lui donner une vie plus noble, plus active et plus appropriée aux besoins créés par les changements qui s'opéraient. Les peuples venaient de se battre pendant trente années pour des causes dont eux-mêmes se trouvaient en quelque sorte les *dupes* et les *victimes*... La Maçonn.·. pouvait leur dessiller les yeux et leur montrer qu'ils n'avaient pas été mis sur la terre pour s'entre-détruire. Il ne s'agissait que de lui faire parler le langage qu'entendent toutes les nations : celui du bon sens, de la justice et de l'humanité, qui est son véritable langage. Elle le parla donc ; on l'écouta. Elle ouvrit ses temples ; les étrangers s'y présentèrent, et sentirent que le nom de *frère* valait mieux que celui d'*ennemi*. Déjà les vieilles haines et les préjugés nationaux avaient diminué. Après s'être battu, on s'était regardé, et l'on avait vu de chaque côté que l'on était des hommes!... Plusieurs même de ces

hommes avaient découvert qu'ils n'étaient que des *machines* et des *instruments* dans les mains de l'ambition et du mensonge.

Alors ils aimèrent la Maçonn.·. qui les faisait se connaître et les ennoblissait à leurs propres yeux. Ainsi, la raison vainquit ceux qui avaient vaincu par les armes, et les peuples s'embrassèrent.

L'auteur, qui avait vu aussi la guerre et les combats dans le temps où les Français, s'opposant à l'envahissement de leur pays, qu'on appelait alors *patrie,* commençaient le cours de leurs nombreuses victoires ; qui s'était assis comme ses camarades dans les palais des rois vaincus, et qui, depuis encore, avait pris leçon, comme eux, de tant de révolutions diverses, enfantées par l'oubli même des causes de la première, l'auteur se trouva en état de parler avec quelque succès à des guerriers que leur propre position avertissait des caprices de la fortune, de l'injustice des animosités, et de la nécessité d'avoir enfin des institutions qui apprissent aux hommes à s'aimer.

Mais les étrangers ne furent pas les seuls auxquels il fallait s'adresser ; ces étrangers avaient marché sous les ordres de maîtres qui, pour en être aidés, leur avaient promis des *lois* et *quelque liberté*. Ils s'en croyaient dignes, et la Maçonn.·. les confirmait dans cette juste pensée.

Il n'en était pas de même des Français dont l'espoir avait été tant de fois déçu. Celui qui venait d'être leur dominateur connaissait l'esprit de cette institution, et, se doutant bien qu'elle n'approuvait pas ce qu'il faisait, il résolut, non de la détruire, mais de la corrompre et de la défigurer. Il la fit embrasser par *son monde,* par ses officiers, ses magistrats, par sa cour et son armée. Son *archichancelier* même, dont il avait fait un *prince,* en fut nommé le *Grand-Maître* (1) ! Alors l'austère Maçonn.·. perdit son carac-

(1) Nous devons relever ici l'erreur de fait que pourrait consacrer ce passage. Le prince CAMBACÉRÈS, archichancelier de l'empire français, ne fut jamais G.·. M.·. de l'Ordre maçonn.·. en France, mais bien premier G.·. M.·. adj.·., alors que le G.·. M.·. était le prince JOSEPH, frère de l'empereur NAPOLÉON. Ce qui a pu causer cette erreur, c'est qu'en effet Cambacérès fut élu G.·. M.·., mais d'un rite particulier seulement, et non de toute la Maçonn.·. de France. Ce rite était celui dit *Rite Écossais philosophique,* l'un de ceux que professe encore aujourd'hui le G.·. O.·. de France.

Ce fut le 4 mars 1807 que le prince Cambacérès fut élu à cette dignité ; le 13 décembre 1808, il avait été installé au G.·. O.·. en qualité de premier G.·. M.·. adj.·. de l'Ordre. P.·.*.

tère : elle ne fut plus qu'un rendez-vous de plaisirs, que fêtes, festins, occasions de flatteries et de servitude.

Aussi, quand **Bonaparte** tomba du trône, tous les Francs-Maç.·. s'envolèrent comme des oiseaux épouvantés; tous ses *salariés*, grands et petits, désertèrent. Les serments maçonn.·. furent foulés aux pieds, comme tant d'autres serments, et il ne resta plus, pour ainsi dire, que des gens du peuple qui, comprenant la Maçonn.·. moins encore que les déserteurs, se mirent à la diriger à leur profit et selon leur pauvre intelligence.

Sous Bonaparte, elle était vide de sens, mais fastueuse, polie et souvent agréable. Après lui elle devint triviale, turbulente et grossière. Telle est la révolution qu'éprouva la Maçonn.·..

Elle n'était donc plus reconnaissable; il ne lui restait que des pratiques ridicules, des cérémonies futiles, et pour ministres que des gens d'une médiocrité repoussante. On l'embrassait par curiosité; on la quittait par ennui. De là vinrent les sarcasmes et les mépris dont elle fut accablée. Presque aussitôt d'autres misères s'attachèrent à son existence, et augmentèrent la difficulté de lui rendre sa dignité primitive. Ce surcroît de maux lui vint de cette même source d'où sont sorties, depuis trois siècles, tant de calamités pour l'univers entier; de ces ennemis créés, il y a trois siècles, pour combattre toute science et toute vérité, et qui, après soixante ans d'un juste exil, rompant leur ban et prétendant toujours à la domination du monde, cherchent à s'en emparer de nouveau par tous les moyens possibles. Il est inutile de les nommer, chacun les connaît : les peuples et les rois ont éprouvé leur fatale puissance!... Ceux-là attaquèrent la Maçonn.·. de front; ils l'accablèrent d'outrages et de calomnies; ils suscitèrent contre elle la colère des souverains, et demandèrent hautement l'*extermination* de tous les initiés (1).

Tel était le triste état de la Maçonn.·. quand un simple Maç.·., le plus inconnu de tous, conçut l'espoir de la sauver et de la réhabiliter à la face même de ses plus cruels ennemis. C'était une entreprise difficile; mais le cœur d'un homme peut ce qu'il veut, quand il ose se dévouer... Ce Maç.·. compta pour rien les calomnies, les périls, les ruses abominables de l'im-

(1) Voir les journaux de l'époque et ceux même de cette année (1828).

posture ; il savait que son pays, fatigué du mensonge, ne demandait que paix, qu'amour et vérité. Il savait que la parole d'un homme vaut quelquefois une armée!... Il eut ce courage. Il parla ; il appela à lui un peuple nouveau d'hommes sensés, instruits, vertueux, auxquels se joignirent bientôt des anciens, des personnages honorables de tous les rangs, de tous les pays, et des talents dont l'éclatante probité frappa, entraîna tous les cœurs honnêtes. Ces hommes l'entendirent et l'aidèrent.

Alors s'éleva et s'agrandit presque subitement ce noble Atel.·., dont le nom est assez connu aujourd'hui, pour qu'il soit inutile de le prononcer ; cet Atel.·. où, le flambeau de l'histoire à la main, la Vérité enseigna les *principes*, montra les *faits* et les *conséquences* d'une manière si simple, si claire, et en même temps si mesurée, si prudente, que pour la première fois peut-être elle obtint un triomphe paisible. Eh ! comment pouvait-il en être autrement ? Cet Atel.·. n'avait qu'une loi, obéir aux lois ; qu'une pensée, faire le bien ; qu'une bannière, celle de l'humanité. Ce langage, ces vœux sont ceux de toute la terre. Le succès d'une pareille L.·. n'a donc rien qui doive surprendre ; et telle fut l'évidente sagesse de sa marche, que la mauvaise foi même la plus hostile ne pourrait diriger contre elle une accusation raisonnable. Ce qui le prouve, c'est qu'elle vient de traverser six années assez rigoureuses pour qu'elle n'eût pu éviter sa destruction, si elle s'était écartée en quoi que ce soit des plus strictes convenances. Elle n'eut jamais rien de caché. Elle appelait à elle toutes les opinions, toutes les consciences. Elle enseignait comme en plein jour. Elle eût voulu avoir pour auditeurs tous les ennemis de la justice, les ambitieux, les fourbes, les hypocrites, les malfaiteurs de toute espèce ; elle est persuadée qu'elle les eût touchés et ramenés peut-être dans le sentier de la lumière et de la vertu ; c'est un fait que dix mille, que vingt mille témoins pourraient attester aujourd'hui, comme ils pourraient affirmer encore qu'en suivant ses maximes et ses exemples, la paix et le bon ordre seraient bientôt rétablis sur la terre.

Telle est la Maçonn.·. pratiquée par la L.·. qui, la première, a ordonné l'impression du discours suivant ; Maçonn.·. qui s'est rattachée à tous les principes de la sagesse, de la science et de la raison, et qu'on a justement

qualifiée du titre de *véritable lien des peuples,* parce que tous les peuples en l'aimant, en la pratiquant, cesseraient d'être les jouets des fourbes et des ambitieux (1).

C'est au lecteur à juger maintenant si ce titre est rempli, et, s'il l'est, c'est à lui à la propager; les bénédictions des contemporains et de la postérité seront sa récompense.

DISCOURS.

« F.·. NOUVELLEMENT INIT.·.,

« Vous avez désiré d'être reçu dans la Société des Francs-Maç.·. : vos souhaits sont accomplis. Votre mérite, votre courage, vous ont ouvert les portes de ce Temple, où vous n'apercevez que des hommes de bien, qui vont vous aimer, vous chérir et solliciter pour vous l'amour de tous leurs frères, dans quelque contrée que vous portiez vos pas. C'est la première récompense du zèle éclairé qui vous a conduit en ces lieux. Applaudissez-vous, mon F.·., d'un tel avantage, et croyez que vous y mettrez plus de prix encore à mesure que vous avancerez dans les grades réservés à la sagesse et à la persévérance.

« Mais qu'est-ce que la Maçonn.·.? demanderez-vous, quelle est son origine? quel est son but? quels sont les résultats de ses institutions? que veulent dire les emblèmes et les allégories dont elle s'enveloppe? Je vais essayer, T.·. C.·. F.·., de satisfaire une si juste curiosité et de dévoiler à vos yeux une partie des mystères qui couvrent cette religion, trop peu connue, trop peu appréciée, trop souvent calomniée, mais qui n'en est pas moins, malgré tous les obstacles, triomphante et presque universelle. Je ne me vanterai point de pouvoir fixer son origine. Elle se perd dans la nuit des temps, ou plutôt, elle commence avec les hommes mêmes.

(1) A l'époque où ces lignes furent tracées, les services rendus à l'Ordre par l'Atel.·. indiqué dans ce passage étaient encore présents à la mémoire de tous, et chacun pouvait à l'instant nommer la L.·. dont il s'agit ici. Mais qui ne connaît l'instabilité des choses humaines? Qui ne sait que le temps efface les souvenirs les plus précieux, et qu'un jour pourra venir, quand les contemporains auront disparu, où l'on cherchera, vainement peut-être, les indices révélateurs d'un nom qui se trouvait alors dans toutes les bouches? C'est pour sauver ce nom d'un injuste oubli, c'est pour qu'il ne puisse jamais être fait confusion, c'est enfin pour que la part de gloire acquise par cet Atel.·. durant cette période brillante de son existence lui soit toujours maintenue, que nous croyons devoir le faire connaître, et nommer la L.·. des TRINOSOPHES O.·. de Paris, aujourd'hui encore en pleine activité. P.·.

« Dès qu'il y a eu des êtres souffrants, il y a eu des Maç.·. pour les soulager; dès qu'il y a eu des hommes injustes, il y a eu des Maç.·. pour réparer les torts; dès qu'il y a eu des fourbes, des oppresseurs, il y a eu des Maç.·. pour les haïr, pour les combattre et diminuer les maux dont ils désolaient la terre. En effet, qu'est-ce qu'un Maç.·.? Le Zélateur de la justice ; c'est une espèce de chevalier de l'humanité, de conservateur du feu sacré de la vertu. C'est dire assez tout ce que ses frères ont droit d'en attendre et tout ce que lui-même peut espérer de ses frères; mais c'est désigner aussi les ennemis qui l'attaqueront, l'accuseront, le persécuteront. Des historiens, des commentateurs hasardeux ont placé la Maçonn.·. dans le pays des anciens *Iduméens,* sous le règne du troisième roi des Israélites, *Salomon.* Ils supposent que le temple que Salomon bâtit donna lieu à ce rassemblement d'ouvriers habiles dont le nom serait encore celui que nous portons. Je n'admettrai point ce système. Salomon emprunta ses meilleurs ouvriers d'*Hyram*, roi de Sidon. Il employa, selon les livres hébreux, vingt ans et cent quatre-vingt mille hommes à construire un monument dont les étroites dimensions n'annoncent le besoin ni de tant d'années, ni de tant de bras (1). Et si quelque gloire peut résulter de l'érection d'un tel édifice, elle appartient au peuple industrieux dont on employa le secours, et non au fils de *Bethzabé*, dont la renommée, quelque grande qu'elle soit, ne peut faire oublier qu'il fut le meurtrier d'*Adonias*, son frère aîné (2), à qui le trône appartenait ; qu'il fut infidèle à son Dieu, à ses lois, à ses sujets. La Maçonn.·., si elle avait pris naissance à l'antique Jérusalem, viendrait plutôt des vengeurs qui durent s'élever alors pour punir la violation des ordres du ciel, des droits du trône et des lois de la nature. Si vous avez lu avec attention, mon F.·., les annales que je cite, vous ne serez surpris d'aucune des choses que je dis. Si vous les ignoriez, ouvrez le 3e *livre des Rois,* et vous reconnaîtrez la vérité des faits que j'énonce (3).

« D'autres placent la Maçonn.·. en Égypte, au temps des *Pharaons,* à l'époque où parut *Moïse*, le législateur si fameux d'une nation qui subsiste encore, quoique souffrante et dispersée dans tout l'univers. Ils disent que Moïse, élevé chez les prêtres du pays, prit connaissance de leurs divers secrets, et qu'il s'en servit pour préparer l'obéissance de son peuple, lorsqu'il le tira d'Égypte, et le força de s'emparer de la *terre promise*, où régnaient trente et un rois qui en étaient les maîtres. Mais je vois trop de rébellions, trop de sang répandu, trop de carnage durant cette merveilleuse et terrible expédition, pour croire que le dogme de la bonté, de la pitié et de l'humanité, puisse sortir d'une semblable origine. Les livres de Moïse avouent plus de *deux cent mille* Israélites mis à mort dans le désert. Le livre de *Josué*, son successeur, annonce plus de *six millions* d'habitants des contrées envahies, rois, sujets, femmes, enfants, vieillards, immolés sans miséricorde....... et cela dans un temps où la religion des véritables initiés de

(1) Le temple avait 60 coudées de long (30 mètres environ), 20 de large (près de 10 mètres), 36 de haut (18 mètres). Voyez *les Rois,* liv. III, chap. VI.

(2) *Rois,* liv. III, chap. II, v. 25.

(3) *Rois,* liv. III, chap. XI.

l'Égypte défendait de tuer, même les animaux dont on aurait reçu quelques services domestiques !

« Et comment la Maçonn.·. aurait-elle pu entrer, avec les tribus hébraïques, dans la terre de *Canaan*, puisque les lois données aux Hébreux leur défendaient de *fréquenter les nations étrangères, d'épouser leurs enfants, de manger même d'un aliment préparé dans un vase qui leur eût appartenu ;* puisqu'elles leur ordonnaient, au contraire, *de brûler leurs temples, de renverser leurs dieux, d'exterminer leurs prêtres et d'anéantir leurs villes* (1); puisqu'elles leur commandaient, enfin, une *haine éternelle* pour tout ce qui n'était pas issu du sang d'Israël? A coup sûr, la haine, ni la vengeance, le pillage, le meurtre, ni l'incendie n'entrèrent jamais dans le cœur des Maç.·.. Je suis forcé de vous le faire remarquer particulièrement, mon F.·. : *deux cent mille* hommes mis à mort par celui qui leur avait promis la liberté et le bonheur;... par leur propre chef,... par leur compatriote!..... *six millions* d'hommes massacrés par des étrangers qu'ils n'avaient pas offensés!..... *trente et un rois* égorgés (2), en moins de dix ans, par un conquérant révéré encore aujourd'hui, sont des événements qui ne peuvent être que le résultat d'une législation toute séparée des législations humaines, et où, par conséquent, nous ne pouvons trouver le type de nos institutions fraternelles. Mon F.·., je le répète, vous ne connaissiez peut-être pas ces faits extraordinaires, quoique le livre qui les contient soit dans vos mains depuis votre enfance : mais n'en soyez point humilié; peu d'hommes le connaissent plus que vous, pas même les docteurs chargés de l'enseigner : et voilà pourquoi on les voit surpris et comme étourdis des récits qu'on leur présente et des conséquences qui en dérivent!... Mais le Maç.·. ne recule point devant la vérité : la chercher est son devoir; la dire, la plus sacrée de ses obligations.

« Laissons donc les conquêtes de *Moïse* et de *Josué*, et revenons vers l'Égypte, d'où les Hébreux se sont retirés, vers ce berceau des sciences et des arts, et voyons si nous y placerons l'origine de la Maçonn.·., ou si nous irons la chercher sur les bords du *Gange*, aux rives de l'*Indus*, ou bien si nous ne la trouverions pas plutôt dans la patrie de *Confucius*, chez les *Brames*, qui précédèrent les *prêtres de Memphis*.

« Ici nos efforts restent encore superflus et les doutes ne s'éclaircissent pas, mais un dédommagement se présente. En parlant de l'Inde et des bords du Gange, j'ai nommé des peuples et des climats où la vertu et la science ont été enseignées de tout temps d'une manière si éclatante et pratiquées avec une constance si noble, un enthousiasme si beau, qu'ils sont devenus à jamais la merveille et l'exemple de tous les siècles. En effet, il y a plus de *trois mille ans* que *Zoroastre* a dit : « *Soyez bons, soyez doux, soyez* « *humains, charitables ; aimez vos semblables ; consolez les affligés ; pardonnez à ceux qui* « *vous ont offensés.* » Zoroastre n'avait point inventé ces maximes; il les tenait des sages

(1) *Nomb.*, chap. XXXI, v. 14, 15, 17, 35, 40; chap. XXXIII, v. 51, 52, 54, 55, 56. — *Deutéro.*, chap. II, v. 34, 36; chap. III, v. 3, 4, 5; chap. VII, v. 1, 16; chap. XI, v. 24; chap. XIII, v. 6, 8, 12, 13, 14, 15, 16; chap. XVII, v. 2, 5, 6, 7; chap. XX, v. 10, 13, 16, 17; chap. XXVIII, v. 7, 23.

(2) *Josué*, chap. XII.

qui l'avaient devancé. Il y a *deux mille trois cents ans* que *Confucius* a répété, d'après ses ancêtres : « *Aimez votre prochain comme vous-même. Ne faites pas aux autres ce que vous* « *ne voudriez pas qui vous fût fait. Pardonnez les offenses. Pardonnez à votre ennemi : ré-* « *conciliez-vous avec lui ; soyez-lui secourable ; invoquez Dieu en sa faveur.* » Je ne sache pas qu'on ait jamais porté plus loin la perfection de la plus auguste morale. *Lycurgue, Thalès, Pythagore* n'ont point eu d'autre langage. Que dirai-je de *Socrate?* que dirai-je de *Platon?* Ces grands hommes, que les Maç.·. comptent au nombre de leurs maîtres, eurent pour disciples des rois, des princes et, ce qui est plus glorieux encore, de grands hommes comme eux et des peuples entiers. Les législateurs modernes n'ont donc fait que remettre au jour les maximes qu'ils avaient apprises des anciens ; heureux quand ils ne les ont point affaiblies par des explications contradictoires ou enveloppées de paraboles dangereusement inintelligibles!...

« Depuis Zoroastre et Socrate, depuis les doctrines qui donnèrent au monde des *Aristides*, des *Titus*, des *Caton*, des *Marc-Aurèle*, de nouvelles religions, des doctrines nouvelles sont venues changer la face de la terre. Les dieux anciens ont disparu. *Constantin* a fait monter sur le trône une religion qui lui donna des soldats, qui pardonna ses crimes et qui affermit sa puissance en même temps qu'elle proscrivit les dieux de l'auguste antiquité. Il a quitté Rome et transporté le siége de son empire aux rives du Bosphore ; là, ses successeurs passent trois siècles dans des disputes ridicules autant que sanglantes, jusqu'à ce qu'un simple Arabe, *Mahomet*, prenant, comme tous les *novateurs*, sa mission du ciel, vint, avec la double puissance du glaive et de la parole, changer encore la face des choses et renverser dans l'Orient l'ouvrage de Constantin. Ainsi le monde, comme une argile méprisable, prend sous la main de ses maîtres toutes les formes qu'il plaît à leur ambition de lui donner! Ainsi les hommes sont plongés sans cesse dans un abîme de maux et d'incertitudes! Plus tard, les héritiers de Constantin veulent reprendre aux successeurs de Mahomet des contrées où leur croyance a placé ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré. Alors s'engagèrent ces guerres nouvelles, connues sous le nom de *Croisades;* guerres affreuses, temps vraiment déplorables, où la voix du fanatisme appela tous les souverains et tous les peuples de l'Europe à la conquête d'une terre qui n'était point leur héritage! Entreprise insensée qui n'eut, comme on le sait, d'autres résultats que de laisser sur cette terre des montagnes d'ossements humains qui purent le disputer en nombre aux ossements dont Moïse l'avait laissée couverte trente siècles auparavant!

« La Maçonnerie, ou plutôt une Maçonn.·. (car il est certain qu'il y en a eu plusieurs espèces) a-t-elle pris naissance des croisades? Oui, je le pense. Les *croisés* malheureux, trompés par la folie de leurs chefs, environnés d'ennemis qui les exterminaient, durent se cacher pour sauver leur vie et pour célébrer leurs *mystères* : ils durent inventer des *signes*, des *paroles* et des *attouchements*, qui ne fussent connus que d'eux seuls. La France aussi a pu voir naître des Maç.·. Vous n'avez pas oublié, mon F.·., la fameuse et terrible histoire des *Templiers;* vous n'avez pas oublié les accusations dirigées contre eux, ni leur supplice, ni le courage héroïque avec lequel ils ont enduré les plus cruels

tourments. Si leur mort était injuste, si elle était un crime, il dut s'élever des défenseurs qui en appelèrent à Dieu et à la postérité. On nous accuse, disaient les Templiers expirant dans les flammes, parce que nos richesses excitent l'envie. On nous fait périr pour nous en dépouiller.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Puisse naître de nos cendres un vengeur!

« *Caïn, Caïn! qu'as-tu fait de ton frère?* a demandé le Dieu de Moïse. Ministres du même Dieu, qu'avez-vous fait des Templiers? qu'avez-vous fait de vos frères? Leur sang crie vers nous!

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

« Mais les Templiers ne furent point vengés. Leurs meurtriers, semblables à *Caïn*, avaient reçu une espèce de sceau qui les mit à l'abri du châtiment. Laissons, mon F.·., ces grandes iniquités couvertes du voile qui les dérobe à l'indignation; on ne gagne à le soulever que la crainte de les voir renaître et peut-être d'en être les victimes.

« Poursuivons nos recherches.

« Outre la Palestine et la France, il est encore bien d'autres lieux et d'autres époques où l'on pourrait chercher l'origine de la Maçonn.·.; mais c'est errer assez longtemps dans les conjectures. Je reviens à l'époque que j'ai désignée d'abord, et je dis que la Maçonn.·. a commencé là où il y a eu un homme persécuté, là où il s'est trouvé un homme qui a eu faim, qui a été dépouillé, qui a eu besoin du secours de ses frères.

« Voilà l'origine de la Maçonn.·.; c'est vous dire en même temps quel en est le but et quelle est la valeur de ses institutions. Le but de la Maçonn.·. est donc de rendre les hommes meilleurs; mais quels sont ses moyens d'y parvenir? Ses moyens sont de dissiper les ténèbres de l'ignorance, de faire naître toutes les vertus qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables. Décrirai-je les résultats de l'ignorance? Non, ce serait entreprendre l'histoire des malheurs du monde; ce serait retracer les effets du mensonge, de l'hypocrisie, de toutes les espèces de tyrannies, et j'en ai dit assez pour ceux qui ont pu m'entendre. Décrirai-je le plaisir et le bonheur qui naissent de la pratique des vertus, de la bonté, de la sagesse, de la charité, de la fraternité? Interrogez votre propre cœur, il vous en dira plus que ma faible voix.

« Oui, mon F.·., substituer les connaissances solides à l'ignorance et aux préjugés, apprendre à s'aimer, à se secourir mutuellement, voilà l'œuvre que se proposent les Maç.·.; telle est la doctrine qu'ils enseignent et qu'ils pratiquent. C'est par ce moyen que la *pierre brute* se polit dans leurs mains et devient un ornement de l'édifice social. Le nom de *Frère* a frappé vos oreilles. C'est le doux nom dont s'appellent les Maç.·.; c'est de ce nom que s'appelèrent sans doute les premiers hommes, avant que les distinctions, les richesses et l'orgueil les eussent séparés; c'est de ce nom consolateur que s'appellent tous les preux qui s'enrôlent pour une même expédition, pour un même danger. Vous le savez, depuis que le monde existe, il n'a pas manqué d'époque

où les hommes ont été épouvantés et comme enveloppés par des institutions subversives de la justice et de la raison, persécutés, poursuivis par des tyrans extravagants et cruels; alors ils durent fuir les villes où tout était péril pour la vertu. Ils cherchèrent leur refuge dans les déserts, au milieu des rochers, et jusque dans les entrailles de la terre. Là, vivant des mêmes frayeurs et des mêmes espérances, mangeant le même pain, trempé des larmes communes, ils se sont appelés *frères*....., et ils l'ont été véritablement; car rien n'unit les hommes autant que le malheur. Là, transportés de l'illusion la plus douce, ils s'embrassaient, ils unissaient leur courage, et savaient vaincre jusqu'à la persévérance de leurs bourreaux!

« Les Maç.·. ont eu aussi leurs persécuteurs, et ils en ont encore aujourd'hui. Prier le Dieu de vérité d'éclairer leurs ennemis, voilà la manière de répondre aux coups dirigés contre eux, et, grâce au Dieu de lumière, il est devenu impossible désormais d'éteindre la Maçonn.·.. Levez les yeux, mon F.·., et regardez tous ces emblèmes qui vous environnent. Ils disent assez clairement sur quels fermes appuis reposent nos institutions. Voyez les nœuds enlacés qui parcourent cette enceinte et ne s'interrompent nulle part : voilà les liens qui unissent nos cœurs et les tiennent enchaînés pour le même but, dans le même sentiment!

« Voyez ces instruments de la patience, de l'intelligence et du génie, ces équerres, ces compas, ces niveaux..... Quel initié ne comprend sur-le-champ tout ce que de semblables images disent à l'esprit et au cœur! Voyez ces lumières, ce feu multiplié, ce signe ardent, ce triangle unique, adoré de tout ce qui respire. Voilà l'origine de toutes choses, la source de la vie, le type de la nature agissante. C'est le feu éternel, qui anime tout, qui donne l'existence à tout : c'est Dieu sous son plus intelligible symbole; car, sans le feu, sans la lumière, il n'y a plus rien, le monde n'a jamais existé, le monde est impossible!

« Je m'arrête, mon F.·. : il ne m'est pas permis d'aller plus loin. Il faut proportionner l'instruction à la faiblesse de votre premier âge. Plus tard, vous entendrez d'autres paroles, vous comprendrez d'autres mystères. Jusque-là le temple de la science vous est ouvert. C'est à vous de le fréquenter souvent, d'en parcourir les avenues, de chercher la sagesse qui l'habite, et de vous rendre digne des trésors qu'elle procure. N'oubliez donc jamais les choses qui vous ont été dites, et, pour les graver en peu de mots dans votre mémoire, retenez que l'origine de la Maçonn.·. date du premier jour où il y a eu des malheureux, c'est-à-dire du commencement du monde.

« Souvenez-vous que son culte est Dieu et la vertu; que ses dogmes sont le silence et le courage; ses mystères, la lumière et la raison; ses préceptes, la charité, l'humanité; ses ministres, tous les hommes vertueux; et ses récompenses, enfin, l'estime de soi et l'amour de tous les frères. »



CHAPITRE VI.

LE ROSE-CROIX RECTIFIÉ.

QUATRIÈME DEGRÉ

DE LA MAÇONN.·. RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES (1).

« Quand tout marche en avant, pourquoi la Maçonn.·. seule resterait-elle en arrière? »

« Enseignez, pratiquez la vraie Maçonn.·., vous aurez rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

PREMIER POINT.

DISPOSITIONS ET INSTRUCTIONS PRÉALABLES A LA RÉCEPTION AU GR.·. DE R.·. C.·..

CHAMBRE DE PRÉPARATION.

(Les Récip.·, sont placés dans une chambre de réflexions, tendue en noir, au milieu de laquelle est une table couverte d'un drap noir et garnie de papier, de plumes et

(1) Nous avons vu au chapitre XII du livre Ier que ce Gr.·. était le septième du Rite français ou moderne, et le dix-huitième du Rite écoss.·. ancien et accepté.

P.·.

d'écritoires. Sur un tableau placé devant eux et appuyé contre les flambeaux qui les éclairent sont les trois questions suivantes :

« *Pourquoi y a-t-il eu, pourquoi y a-t-il encore tant de sortes de religions sur la terre,*
« *quand il n'y a qu'un seul Dieu?* »

« *Comment s'établissent les religions?* »

« *Quel est le meilleur moyen de connaître la véritable et de la pratiquer?* »

Un gardien leur est laissé pour leur imposer le silence le plus rigoureux. Il a une épée. Il est assis.

Quand le T.·. S.·. l'a ordonné, un Chev.·. dignitaire, accompagné d'un F.·. portant un flambeau et une épée, se rend auprès d'eux pour leur donner des instructions sur les Gr.·. qui séparent la Maît.·. du R.·. C.·.. Le Chev.·. frappe à la porte du Temple; le Gardien ouvre et demande ce qu'il désire ; le Chev.·. dignit.·. répond :

Je viens, d'après les ordres du T.·. S.·., donner aux Récip.·. des instructions qui leur sont nécessaires.

(Le Gardien dit :)

Entrez.

(Le Dignit.·. entre avec son assistant; il se présente aux Récip.·.; les Récip.·. se lèvent, d'après l'invitation du Gard.·.; le Dignit.·., se tenant debout devant eux, dit :)

Mes FF.·., je suis envoyé vers vous par mon supérieur pour vous donner des instructions sur les Gr.·. auxquels vous devez être initiés avant de recevoir celui de R.·. C.·. que vous demandez. Asseyez-vous.

INSTRUCTION.

(Le Dignit.·. dit alors :)

Mes FF.·., ces Gr.·. sont au nombre de quatorze. Prêtez-moi votre attention, je vais vous les nommer.

(*Nomenclature des quatorze Gr.·.*.)

La *Maît.·.* que vous avez reçue est, vous le savez, le troisième. C'est dans ce Gr.·. que vous avez vu le *Génie du bien*, sous le nom d'*Hyram*, frappé mortellement par les *trois mauvais Comp.·.* : l'*Ignorance*, le *Mensonge* et l'*Ambition*, allégorie facile à comprendre, qui peint la *guerre perpé-*

tuelle qui existe entre la *lumière* et les *ténèbres*, la *liberté* et le *despotisme*, la *vérité* et l'*imposture*. Quelques-uns des Gr.·. suivants rappellent ce combat; mais le plus grand nombre est pris dans uu ordre de choses tout à fait opposé.

Nommons-les d'abord :

Le 4e est le *Maît.·. secret.*

Le 5e, le *Maît.·. parfait.*

Le 6e, le *Secrét.·. intime* ou *Maît.·. par curiosité.*

Le 7e, le *Prévôt et Juge* ou *Maît.·. Irlandais.*

Le 8e, l'*Intendant des bâtiments* ou le *Maît.·. en Israël.*

Le 9e, le *Maît.·. élu des neuf.*

Le 10e, le *Maît.·. élu des quinze.*

Le 11e, le *Sublime Chev.·. élu.*

Le 12e, le *Grand Maît.·. archit.·..*

Le 13e, le *Royal arche.*

Le 14e, le *Grand Écossais de la perfection* ou *de la voûte sacrée de Jacques VI.*

Le 15e, le *Chev.·.* d'*Orient* ou *de l'Épée.*

Le 16e, le *Prince de Jérusalem.*

Le 17e, le *Chev.·. d'Orient et d'Occident.*

La plupart de ces dénominations viennent, il est aisé de le voir, les unes du *judaïsme* et les autres du *christianisme*, lors de ces guerres appelées *croisades* que les *chrétiens* firent aux XIIe et XIIIe siècles contre les *Turcs* pour les chasser de la *Palestine.*

Dans le *judaïsme*, elles sont prises des diverses fonctions qui concernaient le service du *Temple de Salomon*, avant la *captivité* de Babylone d'abord, puis lors du *retour* sous *Esdras*, puis sous *Zorobabel*, puis enfin lors de la destruction définitive de ce temple et de la dispersion du peuple sous *Adrien*, sous *Titus* et d'autres empereurs romains.

Quant aux *croisades*, c'étaient les noms des divers emplois dans l'armée ou dans le service des églises, lorsque les chrétiens voulaient se cacher des

Turcs, après avoir été vaincus par eux. Le but des chrétiens avait été la conquête de Jérusalem, où se trouvait le *tombeau* du *Christ*. Leur Dieu et tout leur langage mystique à cet égard semblait s'appliquer au *Temple de Salomon*. C'était le moyen de se reconnaître. Ils se disaient *ouvriers* comme les Francs-Maç.·. se disent ouvriers, et se distribuaient en différents *grad.·.* comme nous le faisons nous-mêmes. Ils avaient leurs lieux de *réunion*, leurs *loges*, comme nous; leurs *signes*, *paroles* et *attouchements*, comme nous en avons. C'est ainsi qu'ils pouvaient s'assembler, qu'ils pouvaient délibérer, former leurs plans d'attaque ou de défense dans le secret qu'exige la guerre en pays étranger. C'est ainsi de même qu'ils pouvaient célébrer les cérémonies de leur culte. De là le *Maît.·. secret*, le *Maît.·. parfait*.

Ils avaient une *administration* comme nous avons la nôtre : de là les *Secrét.·. intimes*.

Une *surveillance* à l'intérieur, à l'extérieur : de là des *Agents*, des *Maît.·. par curiosité*.

Des *tribunaux*, des *juridictions* : de là les *Prévôts*, les *Juges*, les *Maît.·. élus des neuf* et des *quinze*.

L'armée était composée de plusieurs nations : de là les *Maît.·. Irlandais, Écossais*, etc.

Ils possédaient Jérusalem et d'autres villes : de là les *Intendants des bâtiments* ou *Maît.·. en Israël*.

Il y avait de l'émulation parmi les nations qui composaient l'armée, et chaque nation cherchait à se distinguer : de là les *Grands Écossais de la perfection*.

Les pontifes de Rome voulaient réunir sous leurs lois les empires d'*Orient* et d'*Occident* : de là ils donnaient aux croisés le titre de *Chev.·. d'Orient* et *d'Occident* ou *de l'Épée*, etc., etc.

Les papes avaient une *police* pour surveiller la conduite de chaque nation, de leurs chefs et de leurs rois, afin de savoir jusqu'à quel point ils étaient soumis à leur autorité : de là ce grand nombre de loges particulières qui portaient le même nom et n'étaient pas la même chose. On a compté plusieurs sortes de R.·. C.·., plusieurs sortes de Maît.·. et d'Écossais.

Les *Chefs* ou *Présidents* s'appelaient tantôt *Cyrus,* tantôt *Très-Grands;*

Les *Surv.·.,* tantôt *Gr.·. Inspecteurs, sévères Inspecteurs; premier, second Général;*

Le *Secrét.·., Maître des dépêches;*

L'*Orateur, Daniel;*

Le *Trésorier, Mithridate;*

Les *Experts sacrificateurs, Purificateurs;*

Le *Maît.·. des Cérém.·., Grand-maît.·. du palais;*

Le *Récip.·., Joaben, Victime, Zorobabel.*

C'était un *système complet* de *mots mystérieux* dont eux seuls avaient la *clef.* Il est inutile de vous dire les *mots, signes* et *attouch.·.,* les *emblèmes,* les *cérémonies* et les *serments* de *ces quatorze grad.·.*; ils sont trop nombreux, trop bizarres; votre mémoire ne les retiendrait pas. Vous pouvez d'ailleurs les voir dans les livres où des Maç.·. indiscrets les ont révélés, si toutefois vous ne regrettez pas d'employer votre temps à des recherches si peu satisfaisantes. Rappelez-vous seulement, si vous le pouvez, les titres de quelques-uns de ces grad.·., comme ceux de Maît.·. Parfait, de Secrét.·. intime, de Prévôt et Juge, de Grand-Écossais, de Prince de Jérusalem, de Chev.·. d'Orient et d'Occident, parce qu'après les désastres des chrétiens, les chefs de chaque nation, rentrant chez eux, conservèrent dans leurs pays ces mêmes titres et qualifications qui leur rappelaient des dangers communs, des succès communs, et surtout cette fraternité qui les avait soutenus, consolés, et souvent rendus victorieux.

C'est de là que vinrent ces *associations* diverses qui, depuis les croisades, se sont continuées en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Allemagne et en France, sous les mêmes noms dont on s'était servi en Palestine. Les chefs, les rois de ces divers peuples avaient été vaincus par les Musulmans, comme les Juifs l'avaient été par les Romains : de là les projets de retourner à Jérusalem et de reconquérir le tombeau. De là ces projets de vengeance, ces serments, ces poignards, ces imprécations, qu'on remarque dans quelques-uns de ces grad.·., comme le *maît.·. élu des neuf,* le *maît.·. élu des quinze,* et qui paraissent si repoussants aujourd'hui. Mais, depuis ce

temps, de telles *associations*, voyant leurs efforts inutiles et leurs espérances déçues, laissèrent tomber peu à peu dans l'oubli les serments et les projets qui les tenaient unies, et il n'en reste plus de traces de nos jours que parmi les Maç.·., qui se disent leurs successeurs, et qui certainement n'ont plus aucune envie d'aller, d'après les ordres d'aucun pontife, s'exposer aux fléaux qu'endurèrent les véritables *croisés*.

Voilà, mes FF.·., le résumé historique de ces guerres de religion qu'on a appelées *croisades*. Votre propre intelligence et votre propre instruction vous ont déjà mis à même de les juger. Vous concevez combien il serait inutile de vous revêtir de ces quatorze grad.·. les uns après les autres, et avec les cérémonies qu'ils exigeraient.

Il faudrait pour cela plusieurs années et de très-grandes dépenses qu'on a bien fait d'épargner aux partisans de la vraie Maç.·., laquelle donne une tout autre direction au zèle et aux facultés de ses adeptes. Les *croisades* qu'elle établit aujourd'hui sont précisément dans un sens opposé. Elles combattent les erreurs et le fanatisme en faveur desquels on se battait autrefois, et qui ont fait tant de mal au monde. Aussi les pontifes, loin d'encourager cette Maçonn.·. raisonnable, la persécutent-ils comme autrefois les Turcs persécutaient les chrétiens.

Tel est le triste cercle des choses humaines, conduites par la violence et le mensonge.

Il était nécessaire cependant de faire passer ces grad.·. sous vos yeux, afin que vous puissiez savoir à quoi vous en tenir sur des institutions que tant d'historiens ont présentées sous des couleurs si différentes, et sur lesquelles les *cahiers* publiés n'ont établi que des *rituels* incohérents et souvent inintelligibles. La vraie Maçonn.·. ne s'occupe que de choses claires, évidentes et utiles.

Vous allez bientôt être conduits au Chap.·. des RR.·. CC.·., où vos convictions à cet égard ne manqueront pas de s'établir. Mais nous ne pouvions nous dispenser de vous donner, par *communication* au moins, les grad.·. que nous vous avons désignés, afin que, visitant les autres Chap.·., soit en France, soit ailleurs, vous ne soyez pas étrangers aux choses qu'on pourrait

vous en dire, et que vous puissiez attester que votre attention a été appelée sur leur examen.

Mes FF.·., levez-vous. Je vous prie de vous mettre au *sig.·.* de la *Veuv.·.*.

(Les Récip.·. se mettent au sig.·. de la Veuv.·..)

Que le G.·. A.·. d.·. l'U.·. vous soit en aide! Voici l'obligation que vous devez prêter entre nos mains.

(Le Dignit.·. remet à un Récip.·. le papier contenant l'obligation suivante, et ce dernier en donne lecture.)

« D'après la conviction où je suis des fatals résultats de l'ignorance et de « l'erreur,

« Je promets de ne jamais suivre ni répandre que les pures lumières de « la science et de la vertu. »

(Tous les Récip.·. ayant prêté cette obligation, le Dignit.·. les consacre immédiatement ainsi qu'il suit :)

CONSÉCRATION.

A.·. L.·. G.·. d.·. G.·. A.·. d.·. l'U.·. ! Sous les auspices du Gr.·. O.·. d... et d'après les pouvoirs qui m'ont été conférés par le Chap.·. d....

Vous, FF.·. N.... N...., je vous déclare investis des quatorze grad.·. dont les titres vous ont été nommés, afin que vous puissiez jouir de l'avantage de passer au grad.·. de R.·. C.·. que vous sollicitez.

Mes FF.·., ma mission est terminée; je vous remercie de l'attention que vous m'avez accordée. Je vous laisse à vos réflexions. Bientôt on viendra vous chercher pour vous conduire au Chap.·..

(Le Dignit.·. se retire avec son Assistant.)

SECOND POINT.

RÉCEPTION AU GR.·. DE R.·. C.·..

DISPOSITIONS PRÉALABLES.

PREMIER TEMPLE.

Le Temple est tendu en noir. Pavé mosaïque noir et blanc. La décoration est comme celle du R.·. C.·. ordinaire : des ruines, des colonnes brisées.

L'autel est élevé de trois marches et séparé du fond.

Au fond du sanctuaire est un tableau représentant la Nuit, avec des nuages éclairés par quelques rayons d'une lumière rougeâtre.

Sur le premier plan est un tombeau sur lequel est écrit : *I. N. R. I.*

Les FF.·. ont le chapeau sur la tête, des habits noirs.

Le cordon et le tablier sont retournés.

Le T.·. S.·. est assis de côté, au coin de l'autel.

Près de lui est un pupitre couvert d'un drap noir.

Les Surv.·. sont placés au bout des banquettes, ayant un flambeau devant eux.

Trois colonnes sont à trois angles du Temple.

Sur l'une est écrit, au moyen d'un transparent, le mot *Foi.*

Sur l'autre, *Charité.*

Sur la troisième, *Espérance.*

Tout l'appareil a un grand air de tristesse. C'est une espèce de sépulcre.

PREMIÈRE PARTIE DE LA RÉCEPTION.

OUVERTURE DES TRAV.·..

(Le T.·. S.·. frappe un coup, répété par les Surv.·., et dit :)

TT.·. EE.·. FF.·. premier et deuxième Surv.·., aidez-moi à ouvrir les trav.·. du Chap.·. d.....

(Les Surv.·. répètent l'annonce.)

Le T.·. S.·. : Premier Surv.·., quel est votre premier devoir au chap.·.?

Le premier Surv.·. : T.·. S.·., c'est de m'assurer si le chap.·. est couvert, et si tous les FF.·. ici présents sont RR.·. CC.·..

Le T.·. S.·. : Assurez-vous–en, premier et deuxième Surv.·..

(Chaque Surv.·. parcourt sa vallée et examine les FF.·. par les mots, sign.·. et attouch.·.. Revenus à leurs places, les Surv.·. annoncent que tous les membres présents sont RR.·. CC.·. et que le Temple est couvert.)

Le T.·. S.·. : T.·. excellent F.·. premier Surv.·., quelle heure est–il?

Le premier Surv.·. : L'heure où le soleil s'éclipsa, où les ténèbres se répandirent sur la terre, où les instruments de la Maçonn.·. furent dispersés, où l'étoile flamboyante disparut, et où la *parole* fut perdue.

Le T.·. S.·. : Puisque la Maçonn.·. éprouve une telle tribulation, aidez-moi, mes FF.·., à dissiper les ténèbres et à rechercher la *parole*. Annoncez que nous allons ouvrir le Chap.·..

(Les Surv.·. font l'annonce; le T.·. S.·. frappe par la batt.·. du Chev.·. d'Orient; les Surv.·. répètent la batterie.)

Le T.·. S.·. : A moi, Chev.·., par le signe et la batterie.

(Appl.·..)

Les Trav.·. sont ouverts. Asseyez-vous, Chev.·..

(Le T.·. S.·. frappe.)

Je prie le Chev.·. instructeur de s'avancer vers l'autel.

(Le Chev.·. instructeur s'avance.)

Le T.·. S.·. : Mon F.·., prenez ce livre et rendez-vous auprès des Récip.·., afin de leur donner les instructions dont ils ont besoin pour être promus au Grad.·. qu'ils désirent.

(Le T.·. S.·. lui remet le livre.)

Prenez avec vous un Chev.·. qui vous aide.

(Le Chev.·. instructeur sort, accompagné d'un F.·. portant une épée et un flambeau, et se rend près des Récipiendaires (1); le T.·. S.·. frappe et dit :)

(1) Voir l'instruction formant le premier point du présent chap.·., page 116.

La parole est au F.·. secrétaire pour donner lecture du tracé des derniers Trav.·..

LECTURE DU TRACÉ. — VALLÉES CONSULTÉES. — CONCLUSIONS DE L'ORAT.·.. — ADOPTION DU TRACÉ.

(Le premier Surv.·. frappe et dit :)

T.·. S.·., les Experts m'annoncent que les Chev.·. Visit.·. sont introduits, après avoir répondu aux sig.·., parol.·. et attouch.·..

(Le T.·. S.·. frappe un grand coup, qui est répété par les premier et deuxième Surv.·..)

Debout et à l'ordre, Chev.·., mes FF.·..

Salut aux Visit.·..

Le T.·. S.·. : Chev.·. Visit.·., RR.·. CC.·. français et étrangers, membres du Sup.·. Cons.·. écossais, illustres membres du Gr.·. Or.·. d. . . et vous tous, mes FF.·., quels que soient votre pays, votre rite et votre religion ;

Je vous salue au nom du Chap.·. d. . . et je vous remercie de la faveur que vous nous faites de venir partager nos Trav.·.. C'est pour nous une grande satisfaction dans l'état de souffrance où l'égoïsme a jeté la Maçonn.·.. Nous souhaitons que votre complaisance trouve un dédommagement dans les efforts que nous allons faire pour la prospérité d'un ordre qui vous est cher autant qu'à nous. Nous vous avons entendu dire souvent que la Maçonn.·. languissait parce qu'on néglige de lui donner l'aliment qui la soutient, c'est-à-dire de l'intérêt et de l'utilité. Nous allons tâcher de ne point mériter ce reproche. Nous ne savons si nous réussirons; mais ce dont nous sommes certains, c'est que vous ne nous jugerez pas sans nous avoir entendus, et qu'après nous avoir entendus, vous aurez la bonté de nous reprendre, si nous nous étions éloignés de votre pensée. C'est avec vos conseils que nous rectifierons notre ouvrage.

Nous nous présentons devant des hommes sans préjugés qui ne nous barreront pas le chemin sans avoir examiné ce que nous apportons ; devant des hommes éclairés qui savent que toutes les lumières ne viennent point à la fois et qu'il ne faut pas éteindre celles que de laborieux et sincères ouvriers auraient pu découvrir. Vous êtes des amis de la vérité : c'est tout ce qu'il faut ; nous ne cherchons pas d'autres juges.

A moi, Chev.·. du Chap.·. de....

(Applaudissements sur la manche.)

(Lorsque les Visiteurs sont placés, le T.·. S.·., prenant la parole, prononce le discours suivant :)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

« Chev.·.,

« D'après nos pl.·. de convocation et les paroles que nous vous avons adressées, vous savez déjà de quoi il est question. Il s'agit de mettre le Gr.·. de R.·. C.·. d'accord avec la Maçonn.·.. C'est une amélioration qu'il doit être permis de tenter. Si vous avez vu donner, dans la L.·. de . . . . ., les gr.·. d'*App.·.*, de *Comp.·.* et de *Maît.·.*, vous reconnaîtrez que le R.·. C.·. que nous allons conférer est une suite du même système de la *Maçonn.·. rendue à ses vrais principes*, c'est-à-dire qu'il en est la conséquence nécessaire.

« En effet, que voulons-nous que soit la Maçonn.·.? L'enseignement général de la *vérité* et de la *fraternité*, l'art de gouverner les hommes par la *probité*. Qu'elle soit enfin le *Véritable lien des peuples*. Car, si elle n'est pas cela, elle ne mérite ni nos soins, ni nos hommages.

« Quinze ans d'épreuves et d'expériences, dans les temps les plus difficiles, sous le règne des *antipathies*, des *hypocrisies* et des *superstitions* les plus fortes; quinze ans d'épreuves, disons-nous, faites devant un concours considérable de Maç.·. éclairés de tous les pays, ont démontré l'utilité de ce système à un tel point, qu'un grand nombre d'Atel.·. l'ont adopté et s'en servent aujourd'hui. Si le raisonnement et l'enseignement *progressif* ont présidé aux trois premiers gr.·., il faut bien que l'instruction et le raisonnement président encore avec accroissement dans les gr.·. qui viennent après. C'est le seul moyen d'établir une juste hiérarchie dans notre institution et de lui faire faire des progrès réels. En Maçonn.·. comme en toutes choses, ne pas avancer quand tout avance, c'est reculer; c'est ne pas comprendre sa mission, ni les besoins de l'époque, ni la marche de l'esprit humain.

« Depuis longtemps on dit et l'on répète que le R.·. C.·. est un gr.·. tout-à-fait en

dehors de la Maçonn.·., puisqu'il n'est applicable qu'aux chrétiens, qui ne forment pas la huitième partie des habitants du globe, tandis que la Maçonn.·. doit pouvoir être communiquée à tous les peuples, quelles que soient leurs religions. Les religions, dit-on, unissent les peuples d'un même pays... Cela n'est pas vrai et ne l'a jamais été, car il est peu de familles où l'on soit d'accord, où l'on ne dispute, pour mieux dire, sur les *dogmes* d'une *croyance* et sur les *pratiques* qu'elle impose. Mais ce qui est malheureusement et incontestablement vrai, c'est qu'au contraire, ces religions séparent les nations les unes des autres, et que jusqu'ici elles les ont portées à se faire la guerre et à s'entr'égorger. Presque toutes les annales du monde montrent leurs pages ensanglantées par de si funestes causes. L'homme a bien assez d'autres misères qui lui viennent de ses maîtres, ou des mauvaises lois qui lui sont données, ou de ses propres passions excitées par ces mauvaises lois, sans les augmenter encore par des systèmes fantastiques qu'il ne comprendra jamais, et qu'on lui donne même pour qu'il ne les comprenne pas (1).

« Les Maç.·. ne s'embarrassent point de toutes ces ruses du mensonge et de la tyrannie. Ils cherchent la vérité, et ils savent bien la dégager des ténèbres dont l'imposture l'enveloppe. Certes, ce ne sera pas pour reculer dans le chemin de la vérité que nous chercherons à avancer dans celui de la Maçonn.·.. Nous le répétons, depuis trop longtemps une foule de Maç.·. réclament l'accord de nos institutions avec les lumières du siècle, pour que nous ne regardions pas comme un devoir et un bonheur de favoriser leurs vœux. Ce que la justice et le bon sens désirent, c'est au courage à l'exécuter. Vous nous écouterez donc vous-mêmes, mes FF.·., nous vous en prions. Nous nous mettons sous la protection de votre sagesse et de votre indulgence. »

(Le T.·. S.·. frappe un coup et dit :)

Je prie le Maît.·. des Cérém.·. d'aller s'informer si les Récip.·. seront bientôt en état d'être amenés au Temple et de m'apporter leurs réponses aux questions.

(Le Maît.·. des Cérém.·. sort.)

Chev.·., mes FF.·., vous nous avez vu envoyer vers les Récip.·. un Chev.·. dignit.·., pour leur donner des instructions sur les *quatorze grad.·.* qui séparent le Maît.·. du gr.·. de R.·.C.·.. Ce Chev.·. doit leur apprendre sommairement, et cependant d'une manière suffisante, en quoi consistent ces quatorze gr.·., en quel temps, en quelles occasions ils ont été établis, car il y a eu, nos FF.·., bien des espèces de Maçonn.·. créées par des

(1) Voir les livres religieux qui traitent de ces matières et qui font cet aveu.

personnages *politiques* ou *religieux*, dont les noms et les projets sont aujourd'hui oubliés et méritent de l'être. On a compté jusqu'à sept cent vingt-deux sortes d'associations qui ont pris le manteau de la Maçonn.·., et qui, loin de lui être utiles, n'ont au contraire servi qu'à lui nuire le plus souvent, et à faire méconnaître ses vrais principes.

Heureusement presque toutes ont disparu; il n'en reste plus que quelques-unes, dont on se borne aujourd'hui à indiquer les dénominations, et c'est parmi elles que se trouvent les gr.·. sur lesquels notre Dignit.·. est chargé de donner des instructions, afin que nos initiés puissent faire voir qu'ils en connaissent l'origine et le but. C'est, je crois, tout ce que l'on peut exiger de notre complaisance pour des pratiques dont l'inutilité a été prouvée assez de fois pour qu'elle ne puisse plus être contestée.

Je prie le F.·. Secrét.·. de lire les noms des FF.·. proposés à l'initiation.

(Le Secrét.·. lit les noms.)

Ces FF.·. sont rassemblés dans une chambre de préparation, et occupés à répondre par écrit aux trois questions suivantes, qui tiennent essentiellement au genre de connaissances particulières que chacun d'eux doit posséder pour bien comprendre le grade de R.·. C.·.; car, chez nous, le R.·. C.·. doit en savoir plus que le Maît.·., qui déjà pourtant a été mis à peu près en état de juger des affaires humaines, toutes compliquées qu'elles sont.

Voici ces questions :

« Pourquoi y a-t-il eu et y a-t-il encore tant de sortes de religions sur le globe, quand il n'y a qu'un seul Dieu?

« Comment s'établissent les religions?

« Quel est le meilleur moyen de reconnaître la véritable et de la pra-
« tiquer ? »

Nous faisons de telles questions, mes FF.·., précisément pour qu'éclairés par leur propre examen, nos Maç.·. ne tourmentent jamais personne sur de telles matières; pour que l'examen les rende indulgents, tolérants, et même capables d'instruire les autres, si les autres demandaient à l'être. Par

ce moyen, on ne dira pas que la Maçonn.·. n'apprend rien et ne sert à rien. Elle apprendra, au contraire, plus que toutes les écoles qui se vantent d'enseigner les hommes, et qui ne sont que le fanal trompeur qui les égare. Il est temps, mes FF.·., de passer aux cérémonies que ce triste appareil nous annonce, et qui laisseront peut-être dans votre âme les convictions que nous souhaitons d'y voir naître.

RÉCEPTION.

(Le premier Surv.·. frappe et dit :)

T.·. S.·., le Maît.·. des Cérém.·. annonce que les Récip.·. s'avancent vers la porte du Temple.

Le T.·. S.·. : Attention, mes FF.·., ordre et silence !

(Tous les FF.·. ont le chapeau sur la tête et se cachent le visage dans leurs mains. On frappe à la porte en Chev.·. d'Orient.)

Le T.·. S.·. : Voyez qui frappe.

(Les Surv.·. le demandent à l'Exp.·.; l'Exp.·. le dit aux Surv.·..)

Le premier Surv.·. : T.·. S.·., ce sont des Chev.·. d'Or.·. et d'Occid.·. qui se sont égarés dans les ténèbres, parmi des rochers et des précipices, et qui cherchent des guides pour les remettre en leur chemin.

Le T.·. S.·. : Quel est le but de leur voyage?

(Le premier Surv.·. à l'Exp.·. :)

Quel est le but de leur voyage?

(L'Exp.·. entr'ouvre la porte, revient au premier Surv.·.; le premier Surv.·. au T.·. S.·. :)

Ils ne le disent pas; mais de grands desseins semblent les occuper.

Le T.·. S.·. : Que l'entrée leur soit donnée.

(Les Récip.·. entrent la tête couverte d'un crêpe noir.)

Le T.·. S.·. : Mes FF.·., vous nous trouvez, comme vous, dans l'affliction, parce que de grandes ténèbres se sont répandues sur la terre. Nos

trav.·. sont troublés; les ouvriers ne se reconnaissent plus : les outils sont dispersés, la parole est perdue.

(A un Récip.·. :)

Approchez, que je vous interroge particulièrement.

(Le Récip.·. s'approche.)

Le T.·. S.·. : Faites-vous reconnaître.

(Le Récip.·. parle bas au T.·. S.·. et lui donne les mots, signes et attouch.·..)

Les réponses sont justes : rejoignez vos FF.·..

(Le Récip.·. rejoint ses FF.·. entre les deux Vall.·..)

Le T.·. S.·. : Que demandez-vous?

Le Récip.·. : Un guide sûr et fidèle.

Le T.·. S.·. : Où allez-vous?

Le Récip.·. : Où la voix du Maît.·. nous a commandé d'aller.

Le T.·. S.·. : Quel est ce Maît.·.?

Le Récip.·. : Il est le nôtre, il est le vôtre. C'est vous en dire assez.

Le T.·. S.·. : Obéissez donc et partez. Qu'un guide vous accompagne; suivez des sentiers où quelques lumières pourront encore se montrer à vos yeux; car la nuit est profonde et les dangers sont fréquents.

(Les Récip.·. partent, accompagnés d'un Maît.·. des cérém.·. et précédés d'un Exp.·. portant une lanterne en verres rouges au bout d'un bâton de même couleur. Ils font d'abord deux tours dans l'intérieur du Temp.·.; au troisième tour, le Maît.·. des cérém.·., apercevant la Col.·. où est écrit le mot *Foi*, dit tout haut :)

Foi!... C'est le commencement!

(Au quatrième tour, il dit, en face de la deuxième Col.·. :)

Charité!... Nous sommes dans le bon chemin.

(Au cinquième tour, il dit, en face de la troisième Col.·. :)

Espérance!... Nous arriverons.

(Après les cinq voyages, le Maît.·. des cérém.·. vient se placer avec les Récip.·. entre les Surv.·.; le premier Surv.·. frappe et dit :)

T.·. S.·., les voyages sont terminés.

Le T.·. S.·. : Qu'avez-vous vu dans vos voyages?

Le premier Surv.·. : Trois col.·. portant les mots : *Foi, Charité, Espérance.*

Le T.·. S.·. : Mes FF.·., méditez ces trois mots : ils pourraient bien vous aider à retrouver la *parole* perdue. Nous allons vous quitter pour la chercher à notre tour. Levez les yeux; regardez devant vous. Nous vous laissons en face d'un sépulcre; considérez-le : les pierres parlent quand la langue de l'homme est liée. Voyez s'il ne s'en échappe pas quelques lueurs de clarté... Supposez que ce tombeau soit celui d'un homme juste, mis à mort par les enfants des ténèbres..., et jugez du courage qu'il faut pour rechercher la lumière. Remarquez cette inscription gravée sur le tombeau : tâchez d'en deviner le sens. Adieu, mes FF.·., *croyez, aimez, espérez.*

(Le T.·. S.·. frappe en Chev.·. d'Or.·.; les Surv.·. répètent.)

Le T.·. S.·. : Premier Surv.·., quel motif nous rassemble?

Le premier Surv.·. : Consoler les affligés, montrer le chemin aux voyageurs égarés et rechercher la *parole* perdue.

Le T.·. S.·. : Comment parviendrons-nous à la retrouver?

Le premier Surv.·. : Trois col.·. nous le diront.

Le T.·. S.·. : Où sont-elles?

Le premier Surv.·. : Nous les retrouverons. On les reconnaît même dans l'obscurité la plus profonde.

Le T.·. S.·. : Allons, mes FF.·., cherchons, nous trouverons. Suivez-moi en silence. Surv.·., vous me suivrez à la tête de vos FF.·..

(Le T.·. S.·. se met en marche, précédé d'un Maît.·. des cérém.·., d'un porte-épée et d'un Exp.·. avec la lanterne rouge. Au premier tour, le T.·. S.·. dit, en voyant la première Col.·. :)

Foi!...

(On éteint la lumière qui éclairait le mot.)

Mais la Foi s'est éteinte!...

(Au second tour, le T.·. S.·. dit, en voyant la deuxième Col.·. :)

Charité!...

(On éteint la lumière.)

Mais la Charité s'est éteinte !

(Au troisième tour, le T.·. S.·., en voyant la troisième Col.·., dit :)

Espérance !

(Le T.·. S.·. s'empare de la bougie qui est dans la Col.·., l'élève et dit :)

Elle ne s'éteindra pas, nous l'emportons avec nous. Suivez cette lumière, mes FF.·.; c'est celle de l'*espérance*. Venez, nous rallumerons avec elle la *foi* et la *charité;* avec elle nous retrouverons la *parole* perdue.

(Les FF.·. font cinq fois le tour du Temp.·.. A la fin du troisième tour, le T.·. S.·. passe avec les Chev.·. de l'Or.·. dans le Temp.·. rouge; à la fin du quatrième tour, le Surv.·. y passe avec les FF.·. de sa vallée, et le deuxième Surv.·. à la fin du cinquième.)

SECONDE PARTIE DE LA RÉCEPTION.

DISPOSITIONS PRÉALABLES.

SECOND TEMPLE OU TEMPLE ROUGE.

Le Temple doit être richement orné; trente-trois bougies l'éclairent (âge d'un juste immolé).

Au fond de l'Or.·. est un tableau représentant un homme sortant glorieux du tombeau.

Autour du tombeau sont peints trois gardes endormis :

L'un a pour attribut un masque, et porte sur son bouclier : *Mendacium;*

L'autre a un bandeau sur les yeux et des oreilles d'âne; sur son bouclier est écrit : *Ignorantia;*

Le troisième tient une torche, un poignard, des masques différents, des sceptres, des couronnes, des sacs d'or, et porte sur son bouclier : *Ambitio.*

Des tuniques et des épées sont sur les siéges de chaque Chev.·..

A l'Or.·. est un autel richement orné, à côté duquel est le siége du T.·. S.·. et un pupitre pour son service.

Des gants de Chev.·., une tunique, une épée et un cordon sont sur l'autel.

(Il serait nécessaire d'avoir des tambours pour ce grade, surtout dans la partie guerrière des cérémonies et lors du serment : les moments où l'on doit s'en servir sont indiqués.)

(Les Surv.·., étant à leur place, frappent et disent :)

Chev.·., habillez-vous. Prenez vos épées.

(*Les tambours battent le rappel.*)

(Le T.·. S.·., étant habillé et décoré, frappe et dit :)

Premier et deuxième Surv.·., descendez de vos siéges et passez en revue vos Chev.·..

(*Rappel.*)

(Les Surv.·. exécutent les ordres du T.·. S.·. et examinent s'il ne se serait pas glissé quelque étranger dans le Temple. Le premier Surv.·., revenu à sa place, frappe et dit :)

T.·. S.·., tous les Chev.·. sont armés et habillés. Tous ont droit d'assister au Chap.·..

(Le T.·. S.·. se lève et frappe en Chev.·. d'Or.·.; les Surv.·. répondent par la même batt.·.. Le T.·. S.·. salue de son épée à droite, à gauche et devant lui, en disant :)

Honneur ! honneur ! honneur aux Chev.·. !

(*Les tambours battent aux champs.*)

(Les Surv.·. frappent et répondent :)

Honneur ! honneur ! honneur au T.·. S.·. !

Applaudissons, mes FF.·..

(Applaudissements.)

(*Les tambours battent aux champs.*)

(Le T.·. S.·. s'incline et dit :)

Je remercie les Chev.·.. Asseyez-vous, mes FF.·., nous allons continuer nos trav.·.. Nous voici réunis dans ce lieu saint pour aviser aux moyens de faire cesser les tribulations qu'éprouve la Maçonn.·. et de lui donner des soutiens dignes d'elle. Aidez-moi de vos conseils. Bientôt on va vous amener des aspirants, qui maintenant achèvent leurs voyages et pas-

sent par des épreuves qui leur montrent combien il y a de ronces et d'épines dans le chemin de la vie.

(On frappe à la porte en Chev.·. d'Or.·..)

Le premier Surv.·. : T.·. S.·., on frappe à la porte en Chev.·. d'Or.·..

Le T.·. S.·. : Voyez qui frappe.

(Le premier Surv.·. à l'Exp.·. :)

Voyez qui frappe.

(L'Exp.·. fait ce qu'on lui a dit et rend compte tout bas au premier Surv.·..)

Le premier Surv.·. : T.·. S.·., ce sont des Chev.·. d'Or.·. et d'Occid.·. qui ont cherché la *parole* et qui croient l'avoir retrouvée.

Le T.·. S.·. : Quelles preuves en donneront-ils ?

(Le premier Surv.·. à l'Exp.·. :)

Demandez quelles preuves ils en donneront.

(L'Exp.·. entr'ouvre la porte et revient parler à l'oreille du premier Surv.·..)

Le premier Surv.·. : T.·. S.·., leur guide répondra pour eux si vous le permettez.

Le T.·. S.·. : Que les portes leur soient ouvertes.

(Les Récip.·. entrent la tête couverte d'un voile noir.)

Le T.·. S.·. : D'où venez-vous ?

Le Guide : Nous avons parcouru l'*Or.·.* et l'*Occid.·.* pour chercher la *parole* perdue.

Le T.·. S.·. : L'avez-vous retrouvée ?

Le Guide : Le T.·. S.·. en jugera.

Le T.·. S.·. : Qu'avez-vous vu à l'Or.·. et à l'Occid.·. ?

Le Guide : Comme au *Nord*, comme au *Midi* : partout *ténèbres*, *misère* et *mensonge*.

Le T.·. S.·. : Que dites-vous ?

Le Guide : Partout *égoïsme*, *cruauté*, *esclavage*.

LE T.·. S.·. : Mais il n'y a donc ni *dieux* ni *lois* dans ces contrées ?

LE GUIDE : Tout y est *Dieu* excepté *Dieu;* tout y est *loi* excepté la *justice.*

LE T.·. S.·. : Et qu'enseignent leurs écoles ?

LE GUIDE : A *tromper*, à *diviser*, à *haïr.*

LE T.·. S.·. : Où donc avez-vous retrouvé la *parole ?*

LE GUIDE : Au milieu même des ruines et des gémissements, sur le *tombeau* d'un homme *juste* qu'on avait supplicié.

LE T.·. S.·. : Et qu'avait-il fait ?

LE GUIDE : On dit qu'il avait enseigné de véritables lois.

LE T.·. S.·. : Qu'entendez-vous par de véritables lois ?

LE GUIDE : Celles qui consacrent la dignité de l'homme, qui commandent et honorent la vertu.

LE T.·. S.·. : Qu'est-ce que la *vertu ?*

LE GUIDE : Le courage de servir l'humanité.

LE T.·. S.·. : Et cette parole que vous avez retrouvée, pouvez-vous la dire ?

LE GUIDE : Nous ne l'osons encore à cause des ignorants qui n'entendent rien et ne pardonnent rien. Mais nous l'avons tracée sur cette pierre que je vous envoie.

(Le Maît.·. des cérém.·. porte au T.·. S.·. une boîte cachetée et scellée d'un ruban rouge; le T.·. S.·. rompt le cachet, ouvre la boîte et dit, en épelant les lettres les unes après les autres :)

. . . . C'est la *Parole!*

Mes FF.·., la *Parole* est retrouvée !

Découvrez leurs têtes.

(On enlève les voiles aux Récip.·..)

A moi ! Applaudissons.

(Applaudissements.)

LE T.·. S.·. : Continuez, mon F.·., qu'avez-vous vu de plus ?

LE GUIDE : Trois col.·. portant les mots : *foi, espérance* et *charité.*

LE T.·. S.·. : Quels ennemis particuliers avez-vous rencontrés ?

LE GUIDE : Des *serpents*, des *tigres*, et des *renards* plus dangereux que les *tigres* et les *serpents.*

Le T.·. S.·. : Comment les avez-vous combattus?

Le Guide : Avec un miroir réfléchissant le soleil dans leurs yeux.

Le T.·. S.·. : Comment appelez-vous ce miroir?

Le Guide : *La Vérité.*

Le T.·. S.·. : Sur quoi maintenant fondez-vous votre *espérance?*

Le Guide : Sur le *mot mystérieux* qu'on a remis en vos mains, et qui contient ce que l'homme cherche à savoir.

Le T.·. S.·. : Enfin, êtes-vous content de vos voyages?

Le Guide : Nous le serons si vous l'êtes.

(Le T.·. S... frappe et dit :)

Asseyez-vous, mes FF.·.. Vous avez retrouvé la Parole, maintenant comment la conserverons-nous? C'est ce qu'il importe de savoir. Écoutez-nous donc à votre tour. Nous vous avions laissés dans un lieu de *ténèbres* et d'*affliction*, comme dans un lieu nouveau d'*épreuves* et d'*apprentissage*. Vous voyez qu'on apprend à tout âge; que souvent la *lumière* naît des *ténèbres*, et le *courage* du *malheur*. Vous avez vu le Temple détruit et les *matériaux dispersés*. Vous avez vu le *tombeau* d'un *homme juste* condamné à mort pour avoir enseigné aux hommes trois choses sans lesquelles ils ne peuvent être heureux : la *Liberté*, l'*Égalité*, la *Fraternité;* car ce sont les *lois* qu'il avait apportées!... Il les tenait d'un Dieu qui lui avait ordonné de les révéler.... On l'a mis à mort. C'est le sort de tous les sages qui veulent apprendre aux nations la route du bonheur. Mais faut-il pour cela laisser triompher le *génie du mal?* Non! tout l'univers dit non. Vous avez vu les trois col.·. portant ces mots : *Foi*, *Espérance* et *Charité;* mots connus des prof.·., il est vrai, mais qu'ils appliquent à leurs seuls *adeptes*, quand la Maçonn.·. les adresse au monde entier. Ainsi, chez nous le mot *Foi* ne signifie pas cette crédulité aveugle à des récits ou des doctrines que la raison réprouve, mais bien une certitude résultant des faits qui nous attestent l'ordre éternel des choses et la grandeur du maître qui le gouverne; qui nous fait croire à la bonté, à la perfectibilité de l'homme, si souvent déniées par des imposteurs qui le corrompent pour mieux l'asservir. Voilà notre *foi*.

La *charité* n'est pas pour nous cette aumône humiliante et intéressée qui

ne s'adresse qu'à des malheureux de tel ou tel culte, malheureux que les vices du monde enfantent par milliers, et que son luxe dédaigne après les avoir créés. C'est au contraire un sentiment plus parfait qui nous porte à aimer tous les hommes comme nos frères, comme les enfants du même Dieu; qui nous porte à les aider, quels que soient leurs pays et leurs opinions. C'est elle qui nous attendrit sur le sort des peuples esclaves qui ne connaissent leur existence que par les douleurs et les privations qu'ils endurent; qui nous fait prier leurs maîtres d'être tolérants, humains, et de ne pas enlever la liberté, le pain, la vie à ceux à qui le maître des maîtres les a donnés. Voilà notre *charité*.

Et l'*espérance* enfin, que, sous l'emblème d'une lumière, vous m'avez vu emporter du sein des ténèbres, notre *espérance*, c'est le résultat de notre *foi*. Nous avons *foi* à la *vertu*. Eh bien! nous *espérons* qu'elle triomphera de la *perversité*. Nous avons *foi* à l'intelligence de l'homme, puisqu'il est l'enfant et l'image de Dieu; nous *espérons* qu'il entrera un jour dans l'héritage que sa naissance lui promet, et que nul n'a le droit de lui ravir. Nous *espérons* qu'on ne l'empêchera plus d'être *bon, instruit, généreux*, et de suivre les nobles inspirations qu'il reçoit de l'auteur de son être. Nous *espérons* enfin que l'*esclavage* et les *ténèbres* finiront sur la terre; car la terre n'a pas été créée pour les *ténèbres* ni pour l'*esclavage*. Voilà ce que sont pour nous la *foi*, l'*espérance* et la *charité*. Votre cœur adopte-t-il cette *foi*, cette *charité*, cette *espérance?*

(Les Récip.·. répondent: *Oui*. Le T.·. S.·. frappe, se lève et dit:)

Soyez bénis du ciel et de tous les hommes comme nous vous bénissons.

(Le T.·. S.·. s'assied.)

Que deux Maît.·. de cérém.·. s'approchent de l'autel.

(Deux Maît.·. de cérém.·. s'approchent.)

(*Les tambours battent un ban.*)

Le T.·. S.·.: Prenez cette tunique, cette épée et ce cordon. Portez-les au Récip.·. N. (1).

(1) On ne revêt ordinairement de la tunique qu'un seul Récipiendaire.

(Au Récip.·..)

Je vous envoie cet habit, ce cordon et cette épée en signe de la confraternité nouvelle qui va bientôt s'établir entre nous.

(Le Maît.·. des cérém.·. porte ces objets au Récip.·..)

Le T.·. S.·. : Récip.·., levez-vous. Croisez vos mains sur votre poitrine. Maît.·. des cérém.·., passez la tunique au Récip.·..

(Le Maît.·. des cérém.·. passe la tunique.)

Maît.·. des cérém.·., passez le cordon au cou du Récip.·..

(Le Maît.·. des cérém.·. passe le cordon.)

Maît.·. des cérém.·., ceignez l'épée au Récip.·..

(Le Maît.·. des cérém.·. exécute l'ordre; le T.·. S.·. prend le gant sur l'autel, le montre à l'assemblée et le jette au Récip.·..)

Je vous jette ce gant pour savoir si vous êtes prêt à le ramasser pour la défense de toutes les justes causes.

(Le Récip.·. ramasse le gant, le baise et le met à sa main droite.)

(*Roulement de tambours.*)

(Le T.·. S.·. au Récip.·. :)

Tirez votre épée.

(Aux Chev.·. :)

Chev.·., levez-vous.

(Au Récip.·. :)

Saluez de cette épée tous les Chev.·. qui vous entourent, afin qu'ils se disposent à vous reconnaître pour un digne comp.·. d'armes. Applaudissons, mes FF.·..

(*Les tambours battent aux champs.*)

(Applaudissements.)

Le T.·. S.·. : Asseyez-vous, mes FF.·..

(Aux Récip.·. :)

Avant que d'achever les cérémonies de votre initiation, l'orat.·. de ce Chap.·. va, selon la règle, vous donner des instructions qui vous mettront

à même de connaître l'histoire et l'esprit du grad.·. dans lequel vous allez entrer. Écoutez-le.

(L'orateur se lève et prononce le discours suivant :)

« Mes FF.·.,

« Tout Grad.·. demande des instructions. Je vais vous donner celles qui vous concernent ; veuillez m'entendre. Elles méritent votre attention, parce qu'elles tiennent à des temps et à des faits auxquels on attachera longtemps encore de l'importance. L'enthousiasme, ou plutôt le *fanatisme*, présidait à tout ce qui se faisait à cette époque. L'*ignorance* et la *crédulité* des peuples se prêtaient merveilleusement aux *ambitions* qui remuaient alors le monde, ambitions d'autant plus puissantes qu'elles *agissaient au nom du ciel!*... Mais nous rétablirons les choses dans leur ordre et leur vérité, afin qu'en sortant de ce temple, vous puissiez dire : Je sais ce qu'était un *R.·. C.·. ancien* et ce que doit être un *R.·. C.·. moderne*. Nous commencerons par les *titres*, c'est-à-dire, par ce qui tient à la vanité, et nous n'aurons pas de peine à vous faire consentir à quelques réformes à cet égard.

La Maçonn.·. vulgaire, c'est-à-dire celle qui marche dans le vide, en suivant les anciennes routines, la Maçonn.·. vulgaire donne aux RR.·. CC.·.. le titre de *Souverains Princes*. C'est une qualification qui vient des circonstances que nous vous ferons connaître. Mais ce n'est pas chez nous, vous le comprenez, ce n'est pas dans ce Temple que nous emploierons une dénomination si disproportionnée avec nos principes, nos serments d'*égalité* et de *fraternité*. *Prince* veut dire *premier*. *Souverain* veut dire *maître des autres*. La *réalité* étant *impossible*, le *titre* serait une *dérision*.

« C'est le talent, c'est la vertu, c'est le courage, qui assignent parmi nous les rangs. Le titre que nous ambitionnons est celui de sages, parce que notre devoir est de le mériter. La sagesse est toute notre souveraineté. C'est celui qui aime le mieux, qui sert le mieux ses FF.·., qui est le prince. Mais enfin, c'était l'ancienne dénomination du Grad.·., et nous allons vous en dire la cause.

« L'histoire est notre école. Nous écoutons ses leçons et nous les transmettons à nos initiés. Voici la leçon qu'elle nous donne en nous apprenant l'origine des RR.·. CC.·.. Nous serons obligés de remonter un peu haut, parce que notre sujet tient aux plus anciennes et aux plus importantes institutions du monde ; je veux dire les *religions*.

« Il y a eu, vous ne l'ignorez pas, bien des religions : il y a donc eu bien des dieux adorés. Quatre des principaux vont se trouver en présence, parce qu'on va faire la guerre en leurs noms. La guerre au nom des dieux !... de ces grands principes d'ordre et d'amour !... Cela ne devrait pas être. Sans doute, mes FF.·., mais cela est. Écoutons l'histoire qui nous l'apprend, et profitons de ses leçons.

« Ces quatre dieux sont *Jupiter* d'abord, le dieu de presque toute l'antiquité et que les siècles modernes ont appelé le dieu de l'idolâtrie ; *Adonaï* ou *Jehovah*, le Dieu des

Hébreux, c'est-à-dire de neuf millions d'hommes environ, car les *Hébreux* ni les *Juifs* n'ont jamais dépassé neuf millions ; le *Christ*, Dieu des *chrétiens*, c'est-à-dire de cent cinquante-cinq millions d'hommes; et le *Dieu* de *Mahomet*, qui possède à peu près le même nombre d'adorateurs.

« *Jupiter* donc fut adoré. Mais qu'était-ce que *Jupiter*, et pourquoi fut-il adoré? *Jupiter* était le *soleil*, l'astre qui vivifie la nature. On l'invoquait, on le remerciait, on l'adorait par reconnaissance.

« Les anciens *personnifiaient la nature* dans toutes ses *œuvres* et ses effets. C'était un langage d'*allégorie* plein de sens et de vérité, qui subsiste encore aujourd'hui chez tous les poëtes, les peintres et les orateurs, qui personnifient le *temps*, les *éléments*, l'*amour*, la *beauté*, la *force*, la *fécondité*, la *reconnaissance*, comme s'ils étaient des *êtres vivant matériellement*, et qui cependant ne sont que des pensées, des sentiments pris dans notre cœur ou dans notre imagination. Malheureusement les prêtres, qui partout sont les maîtres des peuples, firent de tous ces attributs de la nature des dieux particuliers, des idoles, auxquels ils élevèrent des autels, et bientôt la crainte et l'espérance couvrirent ces autels de présents dont les prêtres s'enrichirent. C'est l'histoire de toute la terre; car il est peu de peuples qui puissent se vanter de ne pas adorer des idoles. Vous pardonnerez cette digression, qui était nécessaire. Vous remarquerez seulement que, d'après le compte fait des hommes qui peuplent la terre, il en reste à peu près sept cents millions qui ne reconnaissent ni *Adonaï*, ni le *Christ*, ni *Mahomet*, et qui adorent encore le *soleil*, c'est-à-dire *Jupiter* ; car les noms de tous les grands *dieux anciens* et *modernes* ne signifient pas autre chose que le soleil. Cela n'est point contesté. Revenons donc à la guerre qui donna naissance aux RR.·. CC.·..

« Un petit peuple vivait à part : c'étaient les *Hébreux*. *Adonaï* ou *Jehovah*, nous l'avons dit, était leur Dieu et il l'est encore. C'est celui dont *Moïse* fut le prophète. Mais quinze siècles après Moïse vint le *Christ*, fils du Dieu des *Hébreux* et Dieu des *chrétiens*, qui vécut *juste et pauvre*, qui annonça que *son royaume n'était pas de ce monde* et qui fut *supplicié* à *Jérusalem*, où son *tombeau* existe encore. Six cents ans après le Christ, apparut *Mahomet*, qui dit : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et je suis son prophète.* Vous remarquerez que tous les *Dieux* ont des *prophètes*. Alors la guerre s'alluma entre ce dernier prophète, les Hébreux et les chrétiens qui habitaient l'Orient. Les mahométans s'emparèrent de Jérusalem et du tombeau du Christ.

« Six siècles s'écoulèrent. Les pontifes du Christ, qui s'étaient fait à Rome un trône au-dessus de celui des rois, ordonnèrent aux chrétiens d'aller reconquérir Jérusalem. Les chrétiens obéirent et partirent pour la Palestine, portant devant eux *l'étendard de la croix, signe de leur religion.* Telle est l'*origine* des *croisades*. Les chrétiens eurent des succès. Ils eurent même des rois à Jérusalem. Voilà, certes, et vous le remarquerez avec moi, une guerre, une révolution, des événements bien propres à faire méditer sur les causes qui changent la face des empires et des religions. Poursuivons.

« Nous avons laissé les chrétiens possesseurs du tombeau du Christ dont ils s'étaient emparés. Mais ce que fait la force, souvent la force le détruit; le Dieu de Mahomet re-

prit ses conquêtes et les chrétiens furent chassés. Alors ils furent obligés de se cacher pour célébrer leur culte et veiller au salut de leur armée. De là vint qu'ils se formèrent en associations secrètes et qu'ils établirent cette Maçonn.·. connue sous le nom de *Souverains Princes RR.·. CC.·.* dont nous vous avons parlé et dont le simulacre subsiste encore aujourd'hui en France et dans d'autres pays.

Voilà, mes FF.·., l'*origine* des *RR.·. CC.·.*. Ce Grad.·. appartient donc, comme vous le voyez, tout entier aux chrétiens. Mais pouvons-nous l'admettre tel qu'ils l'ont établi ? Non, parce qu'il est en opposition avec les principes sacrés de notre Ordre; non, parce qu'il laisse près de huit cent cinquante millions d'hommes auxquels il ne peut être conféré, et que la Maçonn.·. appartient à tous les peuples comme la lumière du jour. Mais il nous servira d'une grande leçon pour nous apprendre qu'il ne faut jamais se battre pour des religions, parce que le *triomphe* ou la *défaite*, en ces sortes de querelles, ne prouvent que la *force des armes* et nullement celle de la *raison*. Il nous servira à mieux montrer que les *croyances* sont des affaires dont nous ne devons pas nous mêler, des affaires de pure localité ou d'intérêt personnel, et qu'il faut laisser toutes les religions tranquilles, ainsi que tous les hommes en paix sur leurs religions. Si vous êtes en état, comme nous n'en doutons pas, d'admettre ces vérités, vous êtes déjà les vrais RR.·. CC.·. de la *raison*. Voilà l'*empire* et les *principautés* que nous cherchons. Réfléchissez un moment et voyez si nous nous sommes trompés dans aucune des choses que nous vous enseignons; car vous ne devez rien admettre que ce que votre propre jugement vous déclare véritable.

(Repos d'une minute, après quoi l'orateur continue :)

« Nous allons nous occuper maintenant des *signes* et *symboles* auxquels les RR.·. CC.·. se reconnaissent. Prêtez-moi votre attention; peut-être ne vous en repentirez-vous pas.

« Nos *symboles* et nos *signes* sont les mêmes que ceux empruntés par les *chrétiens à l'antique Maçonn.·.*. Nous portons sur nos ornements le *Pélican* se déchirant les entrailles pour nourrir ses petits. C'est l'emblème de l'*amour fraternel* qui doit nous unir, et des sacrifices que nous devons faire pour nous aider mutuellement. Vous verrez sur nos bannières les mêmes lettres que vous avez apportées de vos voyages : *J. N. R. J.*, lettres que prirent les chrétiens pour signe de leur croyance et qu'ils expliquaient par ces paroles :

Jesus Nazarenus Rex Judæorum.

Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.

« Mais ce signe avait une bien autre antiquité. C'était le fameux monogramme renfermant ce mystère que personne n'a jamais contesté, le mystère du renouvellement de la nature par le feu :

« **Igne Natura Renovatur Integra** ; »

« Ce qui est un fait hors de doute; car, sans le *feu*, que deviendrait le monde ? que

deviendraient les hommes, les animaux? Ils n'auraient jamais vécu, ils ne vivraient pas et jamais ils ne pourraient vivre.

« **Igne Natura Renovatur Integra.** »

« Et non pas :

« **Jesus Nazarenus Rex Judæorum.** »

« Une autre *association*, prise dans la classe des chrétiens (continuons l'histoire, et ce n'est pas ici un de ses passages les moins curieux, quoique les dates soient plus récentes); une autre association, aussi célèbre que celle des croisés, créée de même par les pontifes de Rome, mais dont l'ambition fit plus de mal à la terre, et qui n'est pas éteinte aujourd'hui; une autre *association*, disons-nous, interpréta d'une autre manière le monogramme dont nous nous occupons.

« Voici ce qu'elle disait et ce qu'elle dit encore ;

« Écoutez, mes FF.·. :

« **Justum Necare Reges Impios.** »

« *Il est juste de tuer les rois impies.* »

« Ceux qui douteraient du précepte peuvent consulter les nombreux ouvrages publiés par ceux-là même qui l'ont enseigné.

« Quelle est cette association?... Je n'ai pas besoin de la nommer. Ses actions l'ont assez fait connaître depuis trois cents ans. Cependant j'aurais le droit de la signaler, puisque c'est la plus violente ennemie des Francs-Maçons, qu'elle a tué les rois et les princes qui ne se soumettaient pas au joug de sa croyance. Vous voyez, mes FF.·., que chacun interprétait à sa façon ces quatre fameuses lettres qui, pour nous, n'expriment qu'un fait patent et éternel : **Igne Natura Renovatur Integra**, mais qui, pour les croisés, étaient un *signe de religion*, et pour d'autres, un *ordre d'assassinats!* Il n'est donc pas possible que ce soit là notre Maçonn.·.. Notre Maçonn.·. embrasse tous les hommes par un même *lien d'amour* et de *vérité.*

« Mais nous ne nous bornons pas, mes FF.·., à reconnaître cette *vie perpétuelle* donnée à la nature par le *feu* : nous appliquons à la *nature morale* ce qui est venu de la *nature physique*, et nous disons que le *feu* de la *pensée* fait *vivre l'âme* de l'homme comme le *feu matériel fait vivre son corps.* En effet, le *mensonge* a souvent livré le monde à l'*ignorance* et à l'*esclavage.* Le *feu de la vérité* a montré à l'homme ses droits à la *lumière* et à la *liberté.* C'est à ce *feu* divin qu'il a réchauffé son courage et senti toute sa dignité.

Voilà, mes FF.·., le *feu* que vous serez chargés de conserver ; c'est le *feu de la vérité*, afin qu'il ne s'éteigne jamais. Vous y veillerez sans relâche ; car l'esprit des *ténèbres* veille sans cesse et ne fait que trop de conquêtes, parce que l'*or* et l'*argent* sont à lui. C'est à vous de le repousser et de faire dire aux nations : C'est par ces *nouveaux RR.·. CC.·.* que les peuples sont *éclairés;* c'est par cette *croisade* courageuse qu'ils ont reconquis la *raison* mise au *tombeau*, et fait triompher le *vrai Dieu* de l'univers. Telle est votre mission, Chev.·.; voilà par où vous serez *Princes* parmi vos FF.·., et *Princes révérés*, *chéris* de tous les hommes. »

(L'orateur, ayant cessé de parler, le T.·. S.·. frappe un coup et dit :)

Saluons, mes FF.·., de nos applaudissements le discours de l'orat.·..

(Applaudissements. Le T.·. S.·. aux Récip.·. :)

Levez-vous, Chev.·.. Écoutez nos dernières paroles, et jetez vos regards sur ce sanctuaire. *Hyram, notre Maît.·.*, a été assassiné (vous l'avez appris au *troisième grad.·.*) par les trois *mauvais Comp.·.*, l'*ignorance*, le *mensonge* et l'*ambition*, ces éternels ennemis de tout bien, de toute *lumière*. Ils l'ont mis au *tombeau;* ils l'ont cru mort. Mais *Hyram*, le *génie* de la *vérité*, ne *meurt pas*. Nous l'avons recherché, nous l'avons retrouvé. Il a été plus fort que l'*ambition*, l'*ignorance* et le *mensonge*.

(Le T.·. S.·. montre le tableau qui est au fond du sanctuaire.)

Le voilà qui sort du tombeau et qui se montre éclatant à vos yeux. Ses *assassins* dorment sur la foi du succès de leur crime. Le *Dieu* de la *lumière* est plus fort que tous les *assassins*. Le voilà *sous* les *traits d'un homme* pour vous dire que vous pouvez lui ressembler. Il vous appelle pour être ses défenseurs et ses imitateurs. Vous croyez-vous dignes de l'être ?

(A l'assemblée :)

Chev.·., croyez-vous ces Néoph.·. en état d'enseigner la vérité et de combattre pour elle ? Levez-vous, si vous le croyez.

(L'assemblée se lève.)

Asseyez-vous.

C'est assez. Désormais vous porterez sur votre bannière le monogramme sacré : *I. N. R. I. Igne Natura Renovatur Integra*, mais qui signifiera de plus pour vous : *Le feu de la science entretient la vie morale de l'univers; le feu de la vertu chasse l'esclavage et rend l'homme à la liberté*. Avancez vers l'autel pour y prêter votre obligation.

(Le T.·. S.·. frappe un coup.)

Debout et à l'ordre, Chev.·., glaive en main.

(Tous les Chev.·. se lèvent et prennent leurs épées.)

(*Roulement de tambours.*)

SERMENT.

« Je jure et promets sur ce glaive, symbole de l'honneur et du courage, devant Dieu et les Chev.·. qui m'entourent,

« Au nom des malheurs qui accablent l'humanité,

« D'employer mon esprit à *instruire* mes FF.·., et *mon bras* à les *défendre*.

« Je me déclare indigne de la vie, si jamais je viole mes serments. »

(*Roulement de tambours.*)

CONSÉCRATION.

(Le T.·. S.·., tenant son épée sur la tête du Récip.·., dit:)

« Que le *feu* de la *science* vous échauffe!

« Que le *feu* du *courage* passe dans votre tête, dans votre cœur et dans votre bras!

Au nom du G.·. A.·. de l'U.·.!

Sous les auspices du G.·. O.·. de . . . . .

« En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par le Chap.·. d.....

« Vous N... N... N...,

« Je vous crée et constitue Chev.·. R.·. C.·. du Chap.·. de... »

(Le T.·. S.·. frappe sur les épaules des Néoph.·. avec son épée; il les embrasse; leur donne les mots, signes et attouch.·.. Le Maît.·. des cérém.·. les conduit entre les deux Vall.·..)

(*Pas de charge.*)

PROCLAMATION. — DISCOURS D'UN CHEV.·., S'IL Y A LIEU. — TRONC DE BIENFAISANCE.

TROISIÈME PARTIE DE LA RÉCEPTION.

CÉRÉMONIE DE LA CÈNE.

DISPOSITIONS.

Les Surv.·. apportent au milieu du Temple une table couverte d'une nappe blanche, bordée de franges rouges.

Sur cette table sont du pain, du vin, deux grandes coupes d'argent ou de cristal et deux serviettes.

Le pain est sur un grand plat d'argent, ainsi que le vase contenant le vin.

Les Exp.·. distribuent à chaque Chev.·. de grandes baguettes de bois blanc.

(Lorsque ces dispositions sont terminées, le T.·. S.·. frappe, se lève et dit :)

Chev.·. RR.·. CC.·., avant de nous quitter et de partir pour l'œuvre sainte qui nous est imposée, il est d'usage et d'obligation que les FF.·. rompent ensemble le *pain* et boivent le *vin* de l'amitié. Les hommes qui ont bu et mangé ensemble s'aiment mieux, se reconnaissent mieux. Nous allons donc faire la cène, comme nos devanciers. Cette *baguette* qu'on vous a mise à la main figure le *bâton* qui doit vous soutenir dans vos voyages. Elle est aussi le *signe* du *commandement* dont vous êtes investis pour votre *mission*. C'était le *sceptre léger* des anciens conducteurs des peuples, l'emblème bien simple de la *vigilance* et du droit de l'exercer.

(Le T.·. S.·. frappe et dit :)

Debout et à l'ordre, Chev.·.! Que le G.·. A.·. de l'U.·. dispose nos cœurs à nous aimer! qu'il répande la paix et le bonheur sur la terre!

(Les premier et deuxième Surv.·. frappent et répètent l'un après l'autre cette prière; le T.·. S.·. frappe.)

Descendons, mes FF.·., de nos siéges, et approchons-nous de la table fraternelle.

(Tous les Chev.·., portant leurs baguettes, se rangent autour de la table; les Surv.·., séparés par les Maît.·. des cérém.·., se placent à l'occid.·., en face du T.·. S.·.; le Maît.·. des cérém.·. présente au T.·. S.·. les plats où sont le pain et le vin. Le T.·. S.·. prend le pain, l'élève et dit :)

G.·. A.·. de l'U.·., bénis le pain que nous allons manger.

(Le T.·. S.·. prend la coupe, l'élève et dit :)

Bénis le vin que nous allons boire, et fais qu'aucun homme ne manque jamais des aliments qui lui sont nécessaires.

(Il rompt le pain en deux parties égales; il prend un morceau qu'il mange; puis, se retournant vers l'Orat.·. qui est à sa droite, il fait le signe et le contre-signe, auxquels l'Orat.·. répond; puis il lui donne le pain, en disant :)

Prenez et mangez; donnez à manger à celui qui a faim.

(Puis, se tournant à sa gauche, il fait et dit la même chose au Secrét.·.; il prend ensuite le vin, en boit, essuie les bords du vase et le passe à l'Orat.·., en disant :)

Prenez et buvez; donnez à boire à celui qui a soif.

(Puis, se tournant à sa gauche, il fait et dit la même chose; il fait de même circuler à droite et à gauche le mot.)

E... P... P...

(Quand le mot est rapporté au T.·. S.·. par le premier Maît.·. des cérém.·., le T.·. S.·. brûle sur un réchaud le papier où il était écrit, en disant :)

. . . . T... E... C... ! Retirons-nous en paix, et souvenons-nous que nous avons juré d'être FF.·..

(*Les tambours battent aux champs.*)

(Les Chev.·. se déshabillent en silence; ils remettent leurs tuniques et leurs baguettes aux Surv.·., et se retirent dans le plus grand ordre.)

CHAPITRE VII.

LE GRAND ÉLU CHEVALIER K.·. S.·.

CINQUIÈME ET DERNIER DEGRÉ

DE LA MAÇONN.·. RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES,

30e DEG.·. DE LA MAÇONN.·. VULG.·..

« La terre est fatiguée du mensonge; elle a besoin de vérité, elle a besoin de repos, de vertus, de consolations : voilà trop longtemps qu'elle est malheureuse. »

PREMIER POINT.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — DISPOSITIONS PRÉPARATOIRES ET CÉRÉMONIAL. INSTRUCTIONS QUI DOIVENT PRÉCÉDER L'INITIATION AU GR.·. DE K.·. S.·..

§ Ier.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Il faut que le Grand-Maître du Conseil ait, autant que possible, un extérieur imposant, un bel organe, le ton grave, un débit noble et touchant;

Qu'il se pénètre bien de la dignité de son rôle.

Nulle scène, nulle pièce d'éloquence, nulle cérémonie, ne demandent plus de soin, de tenue, de talent.

Tous les autres Officiers doivent remplir leurs fonctions avec une grande intelligence et une grande exactitude.

§ II.

OFFICIERS NÉCESSAIRES POUR LA TENUE D'UN CONSEIL DE CHEV.·. K.·. S.·..

Les Officiers d'un Conseil de K.·. S.·. sont au nombre de quatorze, savoir :

Le Grand-Maître (1);
Un premier Grand-Juge;
Un deuxième Grand-Juge;
Un troisième Grand-Juge;
Un Grand-Orateur;
Un Grand-Chancelier;
Un Grand-Servant d'armes;
Un Grand-Trésorier;
Un Grand-Hospitalier;
Un Grand-Garde-des-sceaux;
Un deuxième Grand-Servant d'armes;
Un troisième Grand-Servant d'armes;
Un Grand-Introducteur;
Un Député au G.·. O.·..

§ III.

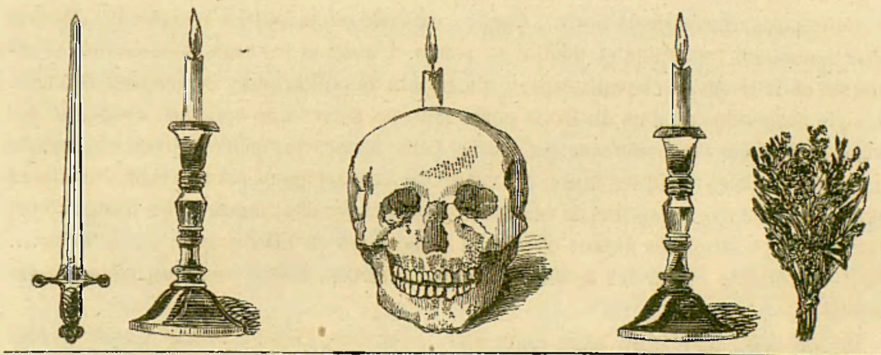
DISPOSITIONS PRÉPARATOIRES ET CÉRÉMONIAL A OBSERVER.

Le vrai K.·. S.·. philosophique ne demande que deux appartements :
Le premier pour les préparations,
Le deuxième pour les réceptions.

PREMIER APPARTEMENT.

Cette pièce doit être vaste et tendue tout en noir. Au milieu est une grande table couverte d'un tapis noir; sur cette table sont trois flambeaux garnis de bougies jaunes allumées, une épée nue, une tête de mort et des fleurs comme on les voit ici.

(*Ces trois derniers objets sont placés chacun sur un coussin noir.*)



(1) La Maçonn.·. vulgaire a employé le mot GRAND pour toutes les fonctions dans le K.·. S.·., et nous l'avons laissé dans l'indication que nous en donnons; mais la Maçonn.·. rectifiée n'attribue cette qualité qu'aux trois premières lumières et au Chancelier.

Du papier, des plumes et de l'encre pour chaque Récip.·.. Au bas d'une lampe, appliquée aux murs de l'appartement opposé à la porte, est cette devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Chaque Récip.·. est obligé d'écrire ses réflexions; il signe son écrit. Nul Récip.·. ne peut parler à ses Comp.·. : deux Servants d'armes sont postés en dedans de l'appartement et assis, l'épée à la main, aux deux côtés de la porte d'entrée. Ils sont chargés de veiller à l'observation du silence.

Lorsque les Récip.·. ont écrit leurs réflexions, un Serv.·. d'armes les recueille. Il dresse en même temps un état des noms, prénoms, âges, qualités, etc., et porte le tout au Gr.·. Maît.·., qui remet l'état nominatif au Chancel.·. pour en donner lecture quand il en est requis. Le G.·. Maît.·. envoie immédiatement après un Chev.·. en dignité pour donner aux Récip.·., par communication, les gr.·. depuis le R.·. C.·. jusqu'au 29e inclus (1).

Quand le Gr.·. Maît.·. est informé que toutes les formalités sont remplies, il donne l'ordre de conduire les Néoph.·. au Temple. Alors on leur couvre la tête d'un voile noir. Ils se mettent en marche dans le plus grand silence, deux à deux, les mains croisées sur la poitrine, précédés du Gr.·. Introducteur et suivis des deux Servants d'armes qui les ont gardés. Arrivé à la porte du Temple, le Gr.·. Introducteur frappe en Chev.·. du Soleil; les premier et deuxième Gr.·. Juges l'annoncent. Le Gr.·. Maît.·. demande qui frappe; les Juges le lui disent. Alors il ordonne que les portes soient ouvertes.

Les candidats entrent deux à deux, les mains croisées sur la poitrine. Aussitôt qu'ils sont entrés, ils font le signe de la Veuv.·.; puis, se remettant au premier signe, ils se tiennent debout jusqu'à ce qu'on leur ait dit de s'asseoir.

C'est le Gr.·. Introducteur qui commande l'ordre, la marche et les signes aux Récip.·..

DEUXIÈME APPARTEMENT.

Cette pièce, dite salle du Souv.·. Cons.·., est celle où se font les réceptions : elle doit être également très-vaste et tendue en rouge. L'autel et les murs sont décorés d'armures et de trophées chevaleresques, d'attributs de philosophie, de sciences et d'arts. L'aigle suspendue au dais du trône porte dans ses serres une épée nue avec cette devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Cette devise est répétée à droite et à gauche dans les trophées et sur les murs. Au milieu de l'appartement est une table richement ornée, portant deux coussins de velours cramoisi, avec des glands et des franges d'or, sur lesquels sont placés autant d'épées et de cordons de l'Ordre qu'il y a de Récip.·.. Sur ces cordons et sur ces épées est encore la devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Devant cette table sont assis deux Serv.·. d'armes, l'épée à la main, pour garder les honneurs de l'Ordre. Sur le côté du Temple, à droite, en regardant le trône, est une échelle noire double à sept marches, sur lesquelles sont écrits les mots suivants, en commençant par le bas :

(1) On trouve cette instruction au § IV ci-après.

Grammaire, Rhétorique, Logique, Arithmétique, Géométrie, Musique, Astronomie.

Sur le même côté, entre l'échelle et le banc du Trésorier, est un grand candélabre à neuf branches, sur une seule ligne horizontale. Entre les Col.·. sont placés autant de siéges qu'il y a de Récip.·.. Le Gr.·. Maît.·. et les Chev.·. doivent être habillés de cottes de mailles, brassards, gantelets, cuirasse et casque en tête; tous portent l'épée au côté, suspendue à une ceinture de soie rouge, passant sous le cordon de l'Ordre (1).

§ IV.

INSTRUCTIONS ET COMMUNICATIONS QUI DOIVENT PRÉCÉDER L'INITIATION AU G.·. DE K.·. S.·..

Elles ont lieu dans le premier appartement, et on a vu au paragraphe qui précède l'attitude que les Récip.·. doivent avoir et ce qu'ils doivent faire. Deux Servants d'armes sont chargés de les garder et sont assis à la porte le glaive en main.

Lorsque l'ordre en est donné par le Gr.·. Maît.·., un grand dignitaire se rend auprès des Récip.·., accompagné de deux Chev.·., dont l'un porte un flambeau allumé et l'autre une épée. Ce dignitaire peut être accompagné de quatre, de six ou d'un plus grand nombre de Chevaliers.

(Le Dignit.·. frappe à la porte; l'un des Gardiens va voir qui frappe; le Dignit.·. dit :)

« Je viens, d'après les ordres du Gr.·. Maît.·., donner aux Récipiend.·. les instructions nécessaires pour être admis dans le Souv.·. Conseil. »

(Le Gard.·. dit aux Récip.·. :)

« Mes FF.·., c'est un dignitaire chargé par le grand-maître du conseil de vous donner les instructions nécessaires pour être admis à l'initiation de Ch.·. K.·. S.·. »

(La porte est ouverte par le Gard.·.; le Dignit.·. entre, suivi de ses assistants, et dit :)

« Mes FF.·., je suis envoyé vers vous par le Gr.·. Maît.·. du conseil pour vous donner des instructions sur les Grad.·. auxquels vous devriez être initiés, d'après les anciens usages, avant que d'être admis dans la salle du Souv.·. Cons.·.. Je vous prie de m'accorder votre attention.

(1) *Observation.* — Comme il est assez difficile de se procurer ces costumes, les réceptions peuvent se faire en habits ordinaires, tels qu'on les porte dans le monde aux jours de cérémonies.

INSTRUCTION PRÉPARATOIRE.

« Vous portez maintenant le titre de *Souv.·. Princes RR.·. CC.·.*, 18e degr.·. de la Maçonn.·. vulgaire. Vous en avez onze à parcourir avant d'arriver au 30e, que vous demandez. Vous avez bien compris que le Grad.·. de R.·. C.·. a été établi au temps des *croisades* par les princes *chrétiens* qui, après la perte de leurs conquêtes dans la Palestine, eurent besoin de devenir une *association mystérieuse*, d'inventer des *signes*, des *paroles* et des *attouchements* pour se reconnaître et pour échapper à des ennemis irrités par une invasion injuste et plus encore par des doctrines qui venaient anéantir leur religion, leurs lois et leur empire.

« Jamais la Palestine, qui était l'ancienne *Judée*, n'avait appartenu aux chrétiens d'Occident. Au contraire, ces derniers avaient toujours cherché à consommer la ruine du peuple d'*Israël* par des persécutions et des supplices qui durèrent des siècles entiers et qui dureraient encore sans les lumières bienfaisantes de la philosophie, c'est-à-dire de la Maçonn.·.. Voilà le R.·. C.·. dont vous avez été revêtus et qui est resté établi dans les pays soumis à la religion qui l'a institué, c'est-à-dire dans la majeure partie de l'Europe. Nous ne nous informerons pas de l'impression qu'il a faite sur vous; c'est à vous de le juger vous-même. Comme aucune puissance maçonn.·. ne l'a encore rayé de la série des Gr.·., nous avons été obligés de le conserver; mais notre devoir était de vous en faire connaître la vraie origine et le vrai caractère.

« Le 19e Gr.·. donne le titre de *Gr.·. Pontife*. Il recommande le rétablissement du temple de Jérusalem. Avant le *christianisme* existait le *judaïsme;* et le judaïsme, après la destruction de Jérusalem, se trouva obligé de se réfugier dans diverses contrées de l'Orient, où il fit des efforts continuels pour rentrer dans sa terre natale et dans son ancienne puissance. La religion des Juifs leur commandait la haine contre toutes les nations du monde. Ce dogme terrible les avait presque toujours mis en guerre lorsqu'ils étaient libres dans leur patrie; quels sentiments ne durent-ils pas éprouver quand ils se virent esclaves et enchaînés ?

« Ils se soulevaient partout et à toutes les époques contre la domination romaine, jusqu'à ce que l'empereur Titus les eût entièrement écrasés. Ils aimaient leur culte, leurs lois et leur pays. Le malheur les exagéra. Ils formèrent mille projets de vengeance qui donnèrent lieu à plusieurs des Grad.·. que nous allons parcourir.

« Le 20e, nommé *Maît.·. ad vitam, Vén.·. de toutes les LL.·.* ou *Souv.·. Prince de la Maçonn.·.*, promettait le titre de *Prince*, de *Souv.·. Maît.·.* à qui concourrait à la *réédification du Temple*. Ce Grad.·. était institué au nom de la *morale* et de la *liberté*. C'était la base du sommet qu'il exigeait : *morale* selon les Juifs ; *liberté* pour les seuls Juifs.

« Le 21e, le Grad.·. *Patriarche Noachite* ou *Chevalier Prussien*, a été adopté particulièrement dans la Prusse. Il se donne la nuit, au clair de la lune ; il n'admet point de fêtes ni de banquets ; ses règlements étaient fort rigoureux. Le roi de ce pays crut devoir s'en servir comme d'un moyen politique. Beaucoup de rois l'ont imité.

« Le 22e, *Chev.·. royal Arche* ou *Prince du Liban*. Celui-là se pratique principalement en Angleterre. Il traite toujours de la *réédification du Temple*.

« Le 23e, *Chef du Tabernacle*, est tout à fait judaïque. On y fait commémoration de la pâque, de la sortie d'Égypte et de l'établissement des sacrifices ; il exhorte à revenir à l'ancienne loi.

« Le 24e, *Prince du Tabernacle ;* toujours du judaïsme. On y blâme les crimes de *Salomon*. Il avait sacrifié aux *faux dieux ;* par conséquent, il avait affaibli par son exemple la foi due à la religion de Moïse.

« Le 25e, *Gr.·. Chev.·. du Serpent d'airain*. Sa devise est *courage* et *vertu*. Il peint la honte de l'esclavage pour les Juifs et vante les douceurs de la liberté.

« Le 26e, *Écossais trinitaire* ou *Prince de Mercy*. Le Récipiend.·. a les yeux bandés ; on lui prêche l'amour de la *vérité*, la haine de l'*ignorance*. On feint de chercher les *ignorants* qui pourraient s'être introduits dans le Temple pour les chasser. On blâme la *bassesse*, la *servilité*.

« Le 27e, *Souv.·.* ou *Gr.·. Commandeur du Temple*, ou *Souv.·. Commandeur du Temple de Jérusalem*. Mêmes vues, mêmes pensées dans l'intérêt

des Juifs voulant recouvrer leurs droits et leur liberté. Le Récipiend.·. est amené comme un esclave. Il est lié avec des cordes dont on finit par le débarrasser pour lui montrer la différence qui existe entre un *esclave* et un homme *libre*.

« Le peuple juif, vous le savez, a joué et joue encore un grand rôle, à cause de ses lois et de sa religion qui proscrivait toutes les autres religions. La vraie Maçonn.·. n'a jamais proscrit; au contraire, c'est elle qui empêche les proscriptions, qui prêche la tolérance et la fraternité entre les peuples. Les vieilles Maçonn.·. judaïques ne sont donc pas la vraie Maçonn.·.; elles ne sont mentionnées dans les divers Grad.·. que comme des faits d'où l'on peut tirer de graves instructions pour fuir le fanatisme et chercher la vérité.

« Le 28e Grad.·. s'appelle *Gr.·. Écossais de saint André d'Écosse*. Ce Grad.·. appartient principalement aux Anglais qui avaient juré de venger la mort de *Charles I*^{er}.

« Les Anglais l'ont introduit en France. La cérémonie est fort triste : le Récipiend.·. se met à genoux; il place sa tête sur un billot, et on fait le simulacre de la couper avec une hache. Le mot est.... Ce grad.·. tient encore à des événements et à des intérêts particuliers. Il n'est pas la vraie Maçonn.·., qui n'embrasse que les intérêts du monde entier.

« Le 29e, *Chev.·. du Soleil* ou *Prince adepte*. Ici les allégories deviennent intelligibles et raisonnables. Le soleil éclaire et féconde l'univers; il est l'image du Dieu du bien et de la vérité, comme les ténèbres sont la figure du génie du mal et du mensonge. Avec la lumière et la vérité, tout prend une vie, une existence digne de l'homme. Avec le mensonge et les ténèbres, l'homme languit et meurt. L'homme doit donc chercher la vérité et la lumière comme les conditions nécessaires à sa vie et à son bonheur.

« Il vous sera aisé, mes FF.·., de voir que tous ces Gr.·. ,excepté le 29e, sont sortis du judaïsme ou de projets de vengeance conçus chez d'autres peuples, projets dont l'importance n'existe plus. Il vous sera aisé de voir que plusieurs puissances profanes ont presque continuellement cherché à couvrir leurs passions du manteau de la Maçonn.·.; ce qui fait que tantôt elle a été

protégée ou persécutée, suivant qu'elle favorisait ou contrariait les ambitions qui s'en faisaient un moyen d'attaque ou de défense. Il était de notre devoir de les faire tous passer sous vos yeux avec ces éclaircissements historiques, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur de pareilles institutions que tant d'historiens ont présentées sous des couleurs différentes, et sur lesquelles les cahiers publiés jusqu'à ce jour n'ont établi que des rituels incohérents et souvent inintelligibles. Ce n'est pas quand les portes du Temple de la vérité sont prêtes à s'ouvrir pour vous qu'il nous serait permis de vous la taire.

« Vous allez bientôt recevoir le Grad.·. de K.·. S.·.. Celui-là n'est ni judaïque ni égyptien, ni d'aucun parti, ni d'aucune secte. Il embrasse des intérêts bien plus nobles et plus élevés. C'est à vous maintenant de descendre en votre propre cœur, et de savoir jusqu'à quel point il aime sincèrement la justice et la vérité. Mes FF.·., je vous prie de vous tenir debout les mains croisées et placées au signe de la Veuv.·..

COMMUNICATION.

A.·. L.·. G.·. d.·. G.·. A.·. d.·. l'Univ.·.,

« Sous les auspices du Gr.·. Or.·. d..., et en vertu des pouvoirs qui m'ont été délégués par le Gr.·. Maît.·. et le Souv.·. Cons.·. d...

« Vous Chev.·. (*suivent les noms*),

« Je vous déclare investi des Grad.·. dont les titres vous ont été nommés, afin de jouir par vous de l'avantage de pouvoir passer au Grad.·. de Gr.·. élu Chev.·. K.·. S.·., que vous avez demandé au Souv.·. Conseil, et à la charge par vous de remplir les serments prêtés à vos premières initiations, qui sont d'aimer la science et de pratiquer la vertu, d'aimer vos FF.·. et de les secourir dans leurs besoins. Vous le promettez ?

« Je vous laisse continuer vos réflexions sur les objets qu'on a mis sous vos yeux, et je prie le Gr.·. A.·. de l'U.·. de conserver à jamais dans votre âme les bons sentiments qui vous ont conduit dans le Temple. »

(Le Dignit.·. se retire.)

20

(Quelque temps après, quand le Gr.·. Maît.·. l'a ordonné, un Servant d'armes va chercher l'écrit de chaque Récip.·.; on l'apporte au Gr.·. Maît.·., puis, et sur l'ordre de ce dernier, les Récip.·. sont conduits deux à deux, dans le plus grand recueillement, les mains croisées sur la poitrine, à la porte du Souv.·. Cons.·..

Le Serv.·. d'armes frappe en Chev.·. du Soleil; le Gr.·. Maître en est averti par les premier et deuxième Gr.·. Juges, et il ordonne l'ouverture des portes.)

DEUXIÈME POINT.

RÉCEPTION AU GR.·. DE K.·. S.·..

OUVERTURE DU SOUV.·. CONSEIL.

(Tous les Chev.·. sont à leur place; le Gr.·. Maît.·. se lève, frappe un coup et dit:)

Chev.·. premier et deuxième Gr.·. Juges, aidez-moi à ouvrir les travaux du Souv.·. Cons.·..

Debout et à l'ordre, Chev.·. mes FF.·.; le glaive dans la main gauche.

Premier et deuxième G.·. Juges, assurez-vous si les Maçons ici présents sont Chev.·. élus K.·. S.·., et demandez à chacun à quel Conseil il appartient.

Vous prierez les FF.·. qui ne pourraient nommer leur Conseil de vouloir bien passer entre les deux col.·..

(Quand la vérification est faite et quand tous les Chev.·. sont reconnus, le Gr.·. Maît.·. frappe et dit:)

A moi, Chev.·. mes FF.·., la main droite sur le glaive.

GLOIRE A DIEU, FIDÉLITÉ AU SOUVERAIN!

Jurons unanimement de maintenir les principes sacrés de notre ordre et de les défendre même au péril de notre vie.

SERMENT.

A moi par le signe et la batterie!

(L'un et l'autre s'exécutent.)

Le Souv.·. Cons.·. est ouvert; asseyez-vous, mes FF.·.. Gr.·. Chancel.·., donnez lecture du dernier bal.·..

LECTURE.

(Après la lecture et l'approbation du bal.·., le Gr.·. Maît.·. se lève frappe un coup et dit :)

Debout et à l'ordre, Chev.·., afin de recevoir les visiteurs qui vont être introduits.

(S'il y a beaucoup de visiteurs, leur entrée peut se faire en marche solennelle, deux à deux.)

(*Musique n° 1*) (1).

SALUT AUX VISITEURS!

« Ill.·. Chev.·. visiteurs, Présidents et membre des Conseils d..., membres des conseils étrangers, vous tous que l'amour de la Maçonn.·. amène dans ce Temple, je vous salue au nom du Souv.·. Cons.·. d..., et je vous remercie de la faveur que vous nous faites de venir partager nos trav.·.. Il n'est pas besoin de longs discours pour vous prouver la vivacité et la sincérité de nos sentiments. Cette épée que je vous présente vous dit assez que tout élu K.·. S.·. est un Chev.·. armé pour l'amitié, pour la justice, pour la vérité. Des hommes qui s'unissent dans un si noble but se recherchent avec ardeur, s'aiment partout où ils se trouvent et ne s'abandonnent jamais. »

A moi, mes FF.·., par le signe et la batt.·.!

(Après la batt.·. :)

Asseyez-vous, mes FF.·. (2).

(1) Voir l'appendice, à la fin du présent chapitre, pour le caractère que doivent avoir les divers morceaux d'harmonie indiqués dans le cours de la réception.

(2) Ce salut peut varier suivant les visiteurs et les circonstances.

SALUT AUX MEMBRES DU GR.·. OR.·. DE.....

(S'il y en a.)

Ill.·. membres du Gr.·. Or.·. d....., le Conseil d..... se félicite de vous avoir pour témoins de ses travaux..........

(Le reste du salut est variable, suivant les visiteurs et les circonstances, mais conserve toujours le ton des égards et du respect.)

A moi, Chev.·., prenez vos armes. — Haut les armes! — Saluons le Gr.·. Or.·. d..... — Attention! — Posez vos armes. — A moi, par le signe et la batt.·.!

(Après la batt.·.:)

Asseyez-vous, mes FF.·..

(Lorsque le silence est établi, le Gr.·. Mait.·. frappe un coup et invite les Chev.·. à prêter attention au discours qu'il va prononcer.)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

« Mes FF.·.,

« Avant de commencer la cérémonie, j'ai quelques mots à vous dire que je vous prie d'entendre avec bienveillance. La Maçonn.·., comme toutes les institutions humaines, a subi les ravages du temps et les innovations causées par l'ignorance et les passions. Tantôt protégée, tantôt persécutée, tantôt comprise, souvent mal entendue et défigurée, elle n'a pu éviter le sort commun du système qui gouverne le monde. Mais ce qui nous console, c'est qu'elle n'a guère éprouvé de changement que dans ses formes et dans ses pratiques de peu d'importance : le fond, le but, les préceptes sont restés les mêmes. Elle enseignait autrefois la *science* et la *vertu*, la *charité* et la *fraternité* : elle les enseigne encore aujourd'hui.

« Cependant le grade de Chev.·. K.·. S.·. est un de ceux qui ont le plus souffert, parce que la plupart des associations politiques ont voulu le faire servir à leurs desseins, depuis les *Juifs* conquis par les Romains, jusqu'à cette fameuse société connue sous le nom de *jésuites*, que les rois de France, plusieurs rois de l'Europe et le souverain pontife de Rome lui-même furent obligés de supprimer dans le milieu du XVIIIe siècle. Heureusement la vérité, qui triomphe quelquefois, a fait reconnaître que ce gr.·. était précisément l'ennemi prononcé de toute ambition condamnable, comme il l'est de toute erreur et de toute superstition. Vous en conclurez que c'est un des gr.·. les plus anciens et les plus austères. Des recherches laborieuses ont fait connaître aussi la ma-

nière dont l'antiquité le conférait. Cette manière est simple et raisonnable ; vous en jugerez par l'exemple que nous allons mettre sous vos yeux.

« Les préparatifs et les quatre appartements prescrits par les cahiers ordinaires en ont fait une scène remarquable, il est vrai, mais difficile à représenter, à cause des nombreuses *décorations* et des acteurs qu'elle exige. Il en résulte que tout l'effet est manqué si les rôles sont mal récités, si les décorations sont au-dessous du sujet. Les Récip.·. prennent une mauvaise opinion du gr.·. et des officiers qui le confèrent ; c'est une faute que nous devons éviter. Le gr.·. de Chev.·. K.·. S.·. est trop important, trop relevé, pour le compromettre dans des cérémonies dépourvues de grandeur et de dignité. Nos anciens y faisaient la plus grande attention. Nous vous demandons la permission de les imiter et de vous rappeler en même temps tous les bons sentiments, toutes les heureuses espérances que vous aviez conçues de la Maçonn.·. quand vous l'avez embrassée ; ces espérances ne seront pas vaines. C'est à votre propre témoignage que nous en appellerons quand vous nous aurez entendu. Nous n'aurons donc que *deux appartements* au lieu de quatre, qu'on a coutume de présenter ailleurs. Les Néoph.·. sont maintenant retirés dans le premier. Ce lieu est disposé de manière à leur inspirer le recueillement le plus profond. Des emblèmes frappants et faciles à comprendre sont devant leurs yeux ; une seule devise leur sert de leçon : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » C'est celle que vous voyez suspendue au-dessus de votre tête. Un silence absolu les environne ; des précautions sont prises pour qu'ils ne soient pas interrompus. Une obligation leur est imposée, celle d'écrire leurs réflexions et de nous les faire parvenir. Cette obligation leur prouve que nous ne voulons que des hommes forts et éclairés. Un Chev.·. K.·. S.·., distingué par ses connaissances, est chargé de leur communiquer les divers gr.·. qui précèdent celui qu'ils vont recevoir.

« Voilà, mes FF.·., les dispositions usitées dans ce Conseil, et que vous trouverez sans doute, quand vous en aurez vu le résultat, propres à seconder les vœux que vous ferez avec nous pour la prospérité de la Maçonn.·.. »

(Ce discours terminé, le G.·. Maît.·. procède ainsi qu'il suit à la réception :)

PREMIÈRE PARTIE DE LA RÉCEPTION.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

Nous allons commencer la réception. C'est un acte divisé en trois parties qui doivent concourir à l'effet exigé par le Grad.·., c'est-à-dire à faire d'un homme un être décidément consacré au culte de la science et de la vertu, à

moins qu'un amour trop ardent des intérêts profanes ne soit venu dessécher son cœur. Chev.·. Gr.·. Chancel.·., donnez les noms des Récip.·..

(Le Chancel.·. donne ces noms.)

Tels sont, mes FF.·., les candidats qui vont nous être présentés. Ils jouissent de l'amour et de l'estime de tous ceux qui les connaissent. Ils vont augmenter leurs droits à votre estime et à votre amour.

(Le Gr.·. Maît.·. peut et doit entrer dans des détails sur les qualités des Récip.·., s'il y a lieu.)

Chev.·. Gr.·. Introducteur, allez voir si les postulants sont en état d'être présentés à l'assemblée. Ils entreront en Chev.·. du Soleil.

(Le Gr.·. Introducteur sort.)

Je prie de nouveau les Officiers chargés de quelques fonctions dans cette cérémonie de vouloir bien les remplir avec toute l'attention dont ils sont capables.

C'est de l'exactitude dans les travaux que dépend l'intérêt qu'ils peuvent inspirer.

(On frappe à la porte du Temple en Chev.·. du Soleil; les Gr.·. Juges en avertissent le Gr.·. Maît.·.; le Gr.·. Maît.·. ordonne l'ouverture des portes.)

(*Musique n° 2.*)

(Les Candidats entrent; ils se rangent aux places qui leur sont préparées; le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

Chev.·. du Soleil, vous entrez ici la tête couverte d'un voile funèbre pour marquer dans quel deuil serait la nature si elle venait à être privée de l'astre qui la vivifie; pour marquer à quelle douleur le monde serait livré, si la vérité, cette autre lumière aussi nécessaire que le soleil, venait à disparaître. Déjà la terre a connu ces deux malheurs; tout nous l'atteste. Les ténèbres ont régné et le mensonge a pris naissance. Dès lors l'homme a gémi, il a pleuré amèrement. Le bouleversement du globe, les inondations, les ténèbres matérielles, n'étaient point de sa faute. Mais la disparition de la vérité!.... à qui peut-il s'en plaindre? O mes FF.·.! que de maux ont été le résultat de cette révolution! Que de maux,... puisqu'une telle révolu-

tion dure depuis tant de siècles ! Il faut donc désirer que la vérité ne périsse plus. Il faut vous préparer à la chercher sincèrement, à la défendre, à la conserver, comme le feu sacré d'où dépend le salut des hommes. C'est pour cette noble entreprise que vous avez été fait Chev.·. du Soleil. Que si le titre de *Chev.·. du Soleil* vous paraît une hyperbole qui blesse la pensée, songez aux *chevaleries* inventées par les profanes, et vous trouverez bientôt que l'ordre qui combat pour la lumière vaut bien ceux qui ne servent que l'orgueil et les ténèbres.

Autrefois le soleil fut adoré. Il fécondait la nature, la reconnaissance en avait fait un Dieu. Dans ces temps-là, on ne se disputait pas sur l'essence ni sur les attributs de la Divinité. Son existence et ses bienfaits étaient palpables. Les mortels ne s'étaient point encore avisés de lui prêter leurs folles passions. C'était le temps de *l'âge d'or* dont on parle encore aujourd'hui. Les premières haines, les premières guerres vinrent du moment où les hommes se firent des *dieux* à leur image, se firent *dieux* eux-mêmes et mirent les ténèbres à la place de la *lumière*.

Maître des cérém.·., ôtez le voile à ces Chev.·. ; il est temps que l'homme voie et que l'erreur n'obscurcisse plus ses yeux.

(*Musique n° 3.*)

(On ôte le voile aux Récip.·..)

Chev.·., il ne suffit pas de voir, il faut encore agir et bien faire. Agissons donc et faisons le bien. Vous allez vous y engager formellement. C'est la première condition que vous remplirez avant que d'être admis aux mystères du haut Grad.·. que vous désirez.

Maît.·. des cérém.·., conduisez les Récipiend.·. à l'autel qui est au milieu du Temple.

(Le G.·. Maît.·. frappe un coup et dit :)

Debout et à l'ordre, Chev.·. !

Mes FF.·., vous allez promettre devant cette respectable assemblée d'honorer et de sanctifier, pour ainsi dire, l'année qui va suivre votre réception par une bonne action qui fera époque dans votre vie, chacun sui-

vant vos facultés, votre volonté, votre intelligence. Dans les professions mécaniques, on exige de chaque ouvrier qui a fini son apprentissage ce qu'on appelle son *chef-d'œuvre*. Dans un métier tel que le nôtre, il faut aussi se signaler par quelque acte important de force, de sagesse et de bienfaisance. C'est là le *chef-d'œuvre* que nous exigeons de nos bons ouvriers. Il ne manque pas de bien à faire ici-bas, de malheureux à secourir, d'innocents à défendre, d'erreurs à combattre. Cherchez, vous trouverez. Cherchez ce bonheur, mes FF.·., et quand vous l'aurez acquis, pensez à la Maçonn.·. qui vous l'aura procuré.

Mettez la main gauche sur votre cœur, levez l'autre vers le ciel. Vous promettez d'illustrer l'année qui va suivre par une bonne action?

(Au Conseil :)

Applaudissons, mes FF.·., à la sainte promesse que vous venez d'entendre et qui sera accomplie ; car nul Chev.·. ne l'a encore faite en vain.

(Appl.·..)

(*Musique n° 4.*)

Maît.·. des cérémonies, reconduisez les FF.·. à leurs places.

(Au Conseil :)

Chev.·., asseyez-vous, et qu'un instant de repos vous mette à même de réfléchir sur cette première partie de nos travaux. C'est dans ce moment que nous devrions appeler, chacun par leurs noms, les Chev.·. qui ont été créés aux deux dernières promotions pour leur demander de déclarer quelles actions ils ont faites, afin d'édifier les nouveaux Récipiend.·. par des traits de vertu. Mais la crainte de blesser leur modestie nous fait ménager nos Chev.·.. Plus tard, l'Ordre se réserve d'exercer à cet égard tous ses droits. Vous savez qu'un Chev.·. qui aurait eu le malheur de négliger son serment ne pourrait plus reparaître au milieu de ses FF.·. sans se voir intimer par eux l'injonction de réparer sa faute ou de quitter l'Ordre.

(Repos.)

(*Musique n° 5.*)

DEUXIÈME PARTIE DE LA RÉCEPTION.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe un coup et dit :)

Mes FF.·., toute science a ses principes, ses développements et ses conséquences. Si les principes sont vrais, s'ils sont bien enseignés, les conséquences deviennent infaillibles. Mais chaque science a ses règles qu'il importe de bien observer pour qu'elle atteigne le but qu'elle se propose. Nous ne savons pas quel effet ont produit sur votre esprit les divers Grad.·. qui vous ont été conférés jusqu'à ce jour; mais nous devons croire que vous n'avez pas mis trop de précipitation à juger une institution qui, toute défigurée qu'elle est par le temps et la négligence de ses propres sectateurs, offre encore à ceux qui réfléchissent assez d'avantages pour mériter leur amour et leur respect. C'est un des devoirs des Chev.·. K.·. S.·. de rectifier d'abord les fausses idées que vous auriez pu prendre de la Maçonn.·., de quelque part qu'elles pussent venir.

Chez les anciens, quand les *prêtres* et les *rois* étaient ses premiers ministres, elle était puissante et révérée; elle avait des temples et des cérémonies dignes d'elle; c'était à qui briguerait l'honneur d'être admis à ses mystères. Mais depuis que l'ambition et les autres vices du monde profane ont renversé ses autels, depuis que l'enseignement de la science et de la sagesse a été négligé ou défiguré, elle n'a plus eu qu'une marche embarrassée, timide, et souvent périlleuse. Aujourd'hui, mes FF.·., cette religion a peu de crédit sur les âmes vulgaires, parce qu'elle ne donne plus ni richesses, ni grandeurs; mais elle en a beaucoup sur les hommes généreux qui mettent au-dessus des grandeurs et des richesses la paix du cœur, l'amour de la vérité et le bonheur de secourir ses semblables. Voilà, mes FF.·., la vraie religion que Dieu a créée, qui subsiste encore, et qu'il est de notre devoir de rendre éternelle. Mais il est temps de vous expliquer vous-mêmes et de montrer à ceux qui vous entourent quelle est la trempe de votre âme, le genre de votre intelligence et la force de votre courage.

QUESTIONS.

F.·. N...., que pensez-vous de la vie et du sort de l'homme sur la terre, au milieu des institutions singulières et contradictoires qui l'environnent de toutes parts?

F.·. N...., faites un tableau en raccourci des passions et des besoins du riche, des passions et des besoins du pauvre.

F.·. N...., qui a établi le mensonge parmi les hommes?

(Après les réponses, le Gr.·. Maît.·., continuant, dit :)

Mes FF.·., les religions du monde ont leur pompe et leurs cérémonies ; nous avons aussi les nôtres. Mais le monde a des priviléges que nous n'avons pas. Il répand dans ses initiations tout le faste qu'il lui plaît, parce qu'il obtient facilement des peuples tout l'or dont il a besoin, tandis que la modeste Maçonn.·., souvent persécutée, souvent reléguée, comme la vérité, dans des retraites profondes et jusque dans les entrailles de la terre, ne parvient que difficilement à présenter des symboles d'une manière digne d'elle ; mais nous nous en consolerons, parce que des hommes tels que vous savent bien que la vraie gloire est dans la vérité, que la véritable grandeur est dans la pratique des principes qu'elle enseigne.

Maître des cérém.·., montrez aux Récipiend.·. la première règle de nos actions.

(Le Maît.·. des cérém.·. montre avec son épée la devise suspendue au trône du Gr.·. Maît.·. : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* »)

Voilà, Chev.·., l'abrégé des devoirs de l'homme généreux. C'est la plus ancienne devise inventée par l'amour de la vertu. Maître des cérém.·., montrez aux Récip.·. l'habit et l'armure dont nous devrions être revêtus.

(Le Maît.·. des cérém.·. les montre avec son épée.)

Notre ordre est entièrement chevaleresque ; nous devons être armés sans cesse pour la cause de l'humanité. « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » Je vous apprendrai qu'une de nos obligations serait de nous tutoyer. L'institution le commande pour marquer plus particulièrement l'amitié, la fra-

ternité; mais les délicatesses du siècle éloignent ces formes extérieures sans diminuer pour cela la chaleur des sentiments qui nous animent. Ainsi donc, négligeant pour le moment quelques parties du cérémonial ancien, nous allons vous conférer le Grad.·. par la communication des doctrines et le développement des motifs qui nous les rendent sacrées. Puissent les choses que j'ai à vous dire trouver le chemin de votre cœur et vous faire comprendre toute la sainteté de nos mystères.....; ou plutôt c'est ici que les mystères cessent, car c'est ici le temple de la vérité ! Vous allez entendre son langage et savoir comment nous apprenons à combattre pour elle. Souvenez-vous de vos premiers engagements et tenez-vous prêts à les fortifier par des engagements nouveaux. Vous désirez la lumière, nous verrons si vous pourrez en soutenir l'éclat. Nous allons vous donner le temps de vous y préparer, en récapitulant en peu de mots, pour votre instruction, les divers états maçonn.·. par lesquels vous avez passé jusqu'à présent, afin que leur caractère reste mieux gravé dans votre mémoire et que vous preniez de la Maçonn.·. une opinion véritablement convenable.

De l'*App.·.* au *R.·. C.·.* et du *R.·. C.·.* au *Chev.·. K.·. S.·.*, il y a une distance considérable. Cette distance, on vous l'a laissé facilement franchir, parce qu'on est persuadé que vous possédez toutes les qualités qui constituent le véritable philosophe, c'est-à-dire l'homme qu'anime sincèrement l'amour de la science et de la vertu. Dans le Grad.·. d'*App.·.*, on a procédé par interrogation et par épreuves, afin de connaître ce que vous saviez, ce que vous valiez. Dans celui de *Comp.·.* (si votre réception a été bien faite), on a dû employer la voie de l'instruction; car la Maçonn.·., dans ces divers deg.·., est un enseignement progressif et toujours plus élevé à mesure qu'on avance. On a parlé à vos sens et à votre esprit. On a dû remettre en vos mains l'équerre et le compas pour vous dire de prendre toujours la raison, la justice et la vérité pour guides. On vous a montré la lettre *G* et l'*étoile flamboyante :* la lettre *G, monogramme* du souverain ordonnateur des mondes, et qui signifie *Génie, Géométrie,* GENERARE, GUBERNARE ; l'*étoile flamboyante*, emblème ingénieux du feu sacré qui donne l'existence à tous les êtres. On a dû vous apprendre à vous connaître vous-mêmes, à connaître vos rapports

avec les choses qui vous environnent, et à résoudre les principales questions de l'ordre physique et moral qui peuvent intéresser l'esprit humain. On a dû étudier avec vous les merveilles, chercher les *causes* et les *effets*, examiner d'où vient le bien, d'où vient le mal, et comment le bien et le mal peuvent exister ensemble. On a dû vous faire remarquer les désordres accidentels qui surviennent dans les éléments, et en même temps l'ordre éternel qui maintient l'équilibre dans le système général. On a dû vous montrer la source des passions de l'homme, plus terribles que les inondations, les volcans, les tempêtes ; et en même temps ces vertus si douces, si nobles, si consolantes, qui compensent en quelque sorte et qui réparent tous les maux de la terre ; vertus que la Maçonn.·. adore, qu'elle enseigne et qui font l'éternelle base de notre existence. C'est un cours rapide et presque complet de haute philosophie que vous avez dû faire.

Dans le grad.·. de *Maître,* la scène a changé, les instructions étaient données ; il a fallu passer aux conséquences. On a dû parler à votre âme par des faits, par des exemples frappants, qui laissassent dans votre mémoire une impression ineffaçable. On a dû vous montrer à nu l'origine du mal dans l'audace et la scélératesse de ces *trois mauvais Comp.·.*, l'*ignorance,* le *mensonge* et l'*ambition*, qui ont tué *Hyram, notre maître,* le *génie du bien,* l'*architecte* admirable de ce *Temple* où devaient se rassembler tous les hommes comme un seul peuple de frères, n'ayant qu'un même Dieu, qu'un même culte, celui de la *justice,* de l'*humanité,* de la *vérité.*

Voilà, mes FF.·., ce qu'on a dû vous enseigner jusqu'à ce jour, et je souhaite que votre âme se soit pénétrée de telles leçons qui suffiraient pour compléter l'éducation d'un Maç.·., si la malice de l'esprit de ténèbres ne forçait l'homme à chercher d'autres secours encore pour supporter les peines qui lui sont éternellement préparées.

Je passe les autres grad.·. jusqu'à celui de Chev.·. K.·. S.·. que vous demandez. Trop de détails et d'explications seraient nécessaires pour en développer le sens. Ces grad.·., d'ailleurs, ont été créés successivement par des circonstances dont l'importance n'existe plus. Il nous suffira de vous dire que celui de K.·. S.·. est, en quelque sorte, le corollaire, le complément de

tous les grad.·. et qu'à lui seul il prescrit des devoirs capables d'exercer les facultés de l'homme le plus éclairé, le plus noble, le plus courageux. Commençons par les capacités de l'intelligence. Regardez cette échelle; vous comprenez ce qu'elle veut dire : c'est l'*échelle des connaissances humaines* qu'il faut acquérir pour arriver au but que vous vous proposez. Sept degrés la composent : la *grammaire,* la *rhétorique,* la *logique,* l'*arithmétique,* la *géométrie,* la *musique* et l'*astronomie.*

Maître des cérém.·., conduisez le Chev.·. N.... et faites-lui parcourir l'*échelle de la science.*

Chev.·., remarquez la marche de l'esprit humain, tracée, observée par la Maçonn.·.. Le premier deg.·. est la *grammaire.* Il faut savoir sa langue afin de bien s'entendre et d'éviter les disputes qui naissent des obscurités ou des ambiguïtés du langage. La moitié de l'univers, vous le savez, s'est égorgée pour des mots qu'on n'entendait pas.

La *rhétorique* enseigne les ornements et la pompe du discours.

La *logique,* aidée de la *rhétorique,* produit les charmes de l'éloquence et les entraînements de la conviction.

L'*arithmétique* compare les nombres, donne les valeurs et devient le type de la vérité.

La *géométrie* mesure les distances, les surfaces, les profondeurs.

La *musique.* L'antiquité nous a peint sa puissance en disant qu'elle domptait les bêtes féroces et attendrissait les cœurs les plus barbares. La musique fut employée par tous les législateurs, par toutes les religions, pour charmer, pour élever l'âme de l'homme et lui donner l'idée d'un bonheur suprême.

L'*astronomie,* enfin, révèle la marche des sphères, préside à la navigation, enseigne les révolutions des temps, l'histoire des siècles, dément les fausses chronologies et porte la pensée de l'homme jusque par-delà les plaines incommensurables de l'infini. Sur le sommet est la SAGESSE, qui sert à régler l'emploi de toutes les sciences et empêche qu'elles ne dégénèrent en orgueil, en vanité ou en autres vices qui les rendraient désagréables ou dangereuses.

Voilà, mon F.·., ce que l'homme peut apprendre, ce qui lui est donné de savoir et ce qu'un Chev.·. K.·. S.·. ne saurait se dispenser d'étudier, s'il veut être digne du beau titre qu'il porte.

Maît.·. des cérém.·., faites faire le même voyage aux autres Récipiend.·..

(Les autres Récip.·. font le même voyage.)

Asseyez-vous, mes FF.·., prenez quelque repos; méditons, réfléchissons un moment.

(Repos.)

(*Musique n° 6.*)

TROISIÈME PARTIE DE LA RÉCEPTION.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

Mes FF.·., ici commence le dernier acte de votre réception. Nous avons parcouru l'*échelle des sciences*, et vous avez reconnu l'importance de celles que nous vous avons nommées. Mais il est d'autres vertus que nous devons acquérir; et c'est ici le lieu de faire remarquer la différence qui existe entre les habiletés de l'esprit, qui constituent ce qu'on appelle les talents, et les hautes conceptions de l'âme, qui conduisent aux grandes actions. Beaucoup d'hommes peuvent être instruits, peu savent être bons, généreux, magnanimes. Beaucoup sont de grands savants, peu savent être des hommes. C'est par de grands savants, des talents, des habiletés extraordinaires, que la terre est souvent trompée, asservie. La distance est immense entre la science et la vertu; et cependant, pour le bonheur du monde, l'une ne devrait jamais se séparer de l'autre. La Maçonn.·. seule est destinée à les réunir, puisqu'elle n'est autre chose que l'amour et l'assemblage de toutes les perfections. C'est dans le grad.·. de Chev.·. K.·. S.·. que cette réunion s'opère.

Le grad.·. de Chev.·. K.·. S.·. est fait pour restituer à l'homme toute sa force, toute sa dignité, et pour l'y maintenir ferme et inébranlable. K.·. S.·. veut dire *saint*, SANCTUS, CONSECRATUS, PURIFICATUS, *consacré, purifié, destiné* à mettre en action tous les nobles sentiments. C'est la plus ancienne

qualification donnée à l'homme qu'on voulait rapprocher de la divinité. Les devoirs de ce grad.·. se trouvent dans le seul serment qu'il exige. Vous sentez-vous, mes FF.·., capables de hautes résolutions? Chev.·. N..., N... et N....

Jusqu'à quel point pousseriez-vous le dévouement pour vos semblables? Déjà vous avez juré d'aimer et de secourir vos FF.·.. Vous avez juré d'aimer et de secourir les *enfants* de la veuv.·..

Quels sont ces *enfants de la veuv.·.?* Ce sont ceux que le malheur poursuit, ceux que l'*iniquité* accable, que le *mensonge* et le *fanatisme* persécutent.

(A demi-voix, avec recueillement et force :)

Mes FF.·., nous jurons de combattre le *fanatisme* et la *superstition*. Voilà notre serment : vous sentez-vous en état de le remplir?

(Le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

Debout et à l'ordre, mes FF.·.; vous avez entendu la déclaration des Chev.·.; regardez-les tous au visage, afin de bien reconnaître et d'honorer partout où vous les rencontrerez les hommes qui ont promis de combattre pour l'humanité. Applaudissons à leur résolution, afin qu'ils s'en souviennent et ne la violent jamais.

(La batt.·. s'exécute.)

(*Musique n°* 7.)

(Repos, après quoi le Gr.·. Mait.·. continue ainsi :)

Ainsi, vous combattrez les deux ennemis que nous vous avons nommés? Combattre le fanatisme et la superstition est un des plus glorieux efforts de la vertu humaine; car une pareille entreprise ne présente que périls et que dangers, sans autre récompense que l'estime de soi, l'estime de quelques frères qui aiment la vérité, et les regards du Dieu qui a créé la justice et la vérité.

Mais pourquoi combattre le fanatisme et la superstition? et qu'est-ce que le fanatisme et la superstition? Mais comment les combattre sans troubler les sociétés qu'ils infestent, et sans attirer sur soi la vengeance de ceux qu'ils comblent de biens et de prospérités? Nous allons satisfaire à toutes ces demandes.

« *Qu'est-ce que le fanatisme et la superstition?* »

Hélas! mes FF.·., je ne sais quel trouble et quel effroi cette seule question excite en tout mon être. Les dépeindre, c'est déjà s'exposer à leurs fureurs; les nommer seulement, c'est les attirer sur ses pas!... Toutefois, avant que de répondre, ne devrions-nous pas voiler le sanctuaire et cacher le nom de l'Éternel, que ces seuls noms souillent et déshonorent? Le *fanatisme* et la *superstition* sont deux monstres nés de ce qu'il y a de plus stupide au monde, l'*ignorance*, de ce qu'il y a de plus cruel, l'*ambition* et la *fourberie*. Ce sont deux hydres à cent têtes, à mille têtes, toujours renaissantes, toujours affamées, qui répandent partout le poison et la flamme, qui dévorent les hommes, les peuples, les générations, et qui ont creusé sur la terre un gouffre éternellement ouvert pour engloutir encore des générations nouvelles! Ah! mes FF.·., en vain votre esprit s'épuiserait à faire le calcul des maux qu'ils ont causés, à mesurer les larmes et le sang qu'ils ont fait répandre, vous tomberiez de lassitude avant que d'avoir pu compter la moitié de leurs victimes.

Mais quelles seront les armes, demanderez-vous, qui pourront servir efficacement votre courage?

Ces armes, mes FF.·., vous les connaissez; elles vous sont déjà familières, et tout ce que j'ai dit jusqu'à présent vous en indique assez la nature et la trempe. Ces armes sont la *science*, la *vérité*, l'*humanité*. Le *fanatisme* naît de l'*ignorance :* à l'*ignorance* opposez le *savoir; éclairez* les hommes, enseignez la *vérité*. Aux *lumières* joignez les *vertus*, et l'univers est sauvé. Il n'y a pas d'armes plus sûres, plus terribles que celles que nous vous proposons. Le ciel lui-même ne vous en fournirait pas d'autres.

Mais le monstre naît aussi de l'*ambition* et de la *fourberie*. Eh bien! la *science* et la *vérité* sont encore votre unique ressource. Présentez, ne cessez de présenter à tous les yeux les funestes résultats de la *fourberie* et de l'*ambition*. L'histoire du monde est là qui sera votre auxiliaire. Prenez-y les exemples et les faits les plus frappants. On écoute encore l'histoire; elle parle du haut de soixante siècles de malheurs. Elle parlera pour vous; elle touchera les cœurs les plus durs et confondra les plus pervers. Montrez la

terre envahie, dépouillée; montrez *ses champs engraissés de cadavres, et les montagnes dégouttantes de sang humain!*... montrez cette servitude éternelle devenue son seul héritage; et, dans la servitude, les supplices, les gibets, les brasiers ardents. Il existe encore des débris de nations qui rendront témoignage de ces épouvantables calamités, et qui pleurent encore aujourd'hui leurs villes détruites et leur patrie au tombeau. Interrogez-les; interrogez ce malheureux peuple de l'*Idumée*, dont *Israël* fut l'ancien nom; il pourra mieux que tout autre vous dire ce que coûtent l'*ignorance* et l'*ambition*, et à quels excès déplorables elles peuvent conduire. Demandez-lui combien de millions d'hommes il a massacrés, combien de rois il a égorgés, et par quels ordres? Demandez-lui pourquoi il brûlait des enfants vivants en l'honneur de *Moloch*, le dieu lui-même des peuples qu'il venait d'exterminer? Demandez-lui pourquoi ses prêtres détrônaient, égorgeaient ses propres rois, et pourquoi ses rois s'égorgèrent presque tous les uns les autres? Demandez-lui en quelle circonstance il fallait brûler toute une ville, exterminer les animaux, les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants sur le sein de leurs mères (1) ? Demandez aux Gaulois nos ancêtres pourquoi ils brûlaient aussi des femmes et des enfants en l'honneur de leur dieu *Teutatès*, et consultaient l'avenir dans des entrailles humaines? Demandez chez les peuples modernes, demandez qui a causé la division, la ruine de *l'empire romain*, qui a égorgé les *Saxons*, les *Vaudois*, les *Albigeois*, qui a massacré les peuples de l'Amérique et la moitié des peuples de l'Europe!... Écoutez!... Entendez-vous cette cloche qui sonne la Saint-Barthélemy?... Parcourez les rues de la ville où nous sommes, et demandez qui les a jonchées de morts, inondées de sang? Voyez la tête du plus vertueux des hommes, l'amiral *Coligny*!... Dites-nous quels assassins l'ont fait tomber, et qui l'a envoyée en présent au grand-prêtre de Rome pour en faire un trophée dans les horribles joies commandées pour célébrer la plus horrible victoire?

Qui donc a commis tous ces crimes, toutes ces barbaries? Répondez : n'est-ce pas l'*ambition?* n'est-ce pas le *fanatisme* et la *superstition?*

(1) Voir pour ces quatre questions le livre où ces ordres se trouvent.

(S'il y a des Anglais ou des étrangers parmi les Récip.·., le trait de fanatisme se prend dans leur histoire.)

Et pour terminer par un trait qui vous touche de plus près, vous, Anglais habitants de Londres, dites-nous qui, le 5 novembre 1605, a placé dans les souterrains du palais de Westminster cet amas de matières fulminantes, destinées à faire périr d'un seul coup le roi et la reine, toute la famille royale, les ministres et le parlement d'Angleterre? N'est-ce pas, encore une fois, l'*ambition* et l'horrible *fanatisme?*

C'est donc à juste titre que nous jurons de les combattre et de les détester. L'histoire des malheurs du monde nous absoudrait si l'ignorance et l'imposture osaient nous accuser.

Je m'arrête, mes FF.·.. Ces tableaux vous ont touchés. J'en aurais bien d'autres à vous montrer, plus longs, plus terribles encore; mais n'épuisons pas nos forces dans la douleur et l'indignation. Réservons-les pour un usage plus utile. Le ciel, non, le ciel n'a pas refusé tout remède à des maux aussi grands. Celui qui a créé le soleil pour éclairer l'univers a aussi créé la raison et la science pour nous guider, pour nous consoler dans ce dédale d'horreurs et de calamités. Si le fanatisme enfante des monstres, le ciel a créé des hommes vertueux pour les combattre, et chaque siècle, pour ainsi dire, a vu naître un réparateur à côté d'un génie malfaisant. Des héros, des sages, des amis de l'humanité ont paru sans interruption dans tous les âges pour éclairer, pour consoler la terre; rassemblez leurs noms augustes, recueillez leurs préceptes divins, leurs actions sublimes, et présentez-les sans cesse aux souvenirs de ceux qui vous entourent. Par là vous ramènerez l'espoir dans des cœurs éperdus, et vous prouverez que le bien qu'ils ont fait est encore possible à faire. Citez souvent les principes de *Zoroastre* et de *Confucius*; rappelez le dévouement de *Codrus* et de *Léonidas*, les maximes et les vertus de *Pythagore*, de *Socrate*, de *Platon*, d'*Épictète* et de *Marc-Aurèle*. Dites avec *Zoroastre :* « Aimez vos semblables, secourez-les; pardonnez à ceux qui vous ont offensés. » Ne cessez de dire avec *Confucius :* « Aimez votre prochain comme vous-même; ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez point qui vous fût fait. Pardonnez à votre ennemi, réconciliez-vous

avec lui ; invoquez Dieu en sa faveur. Qui que vous soyez, honorez l'homme, ne l'insultez point, ne l'outragez pas. Il est écrit : Dieu a fait l'homme à son image. » Faites remarquer que ces préceptes sont aussi anciens que le monde; qu'ils ont été communs à tous les pays, à tous les climats, et que les efforts des méchants n'ont jamais pu les détruire : ce qui prouve qu'ils ne périront jamais.

Le monde, touché de telles leçons, éclairé de si pures lumières, renoncera insensiblement aux maximes du mensonge, aux poisons du fanatisme et de la superstition, dont il s'abreuve depuis longtemps. Voilà vos armes, Chev.·.; l'*histoire,* des *faits,* des *exemples,* la *vérité,* et du *courage* pour les exposer. Ces armes triompheront tôt ou tard. Gardez-en l'espérance et marchez en avant. En un mot, remplissez votre devise : « *Fais ce que dois, advienne que pourra !* » C'est là qu'est la *gloire,* c'est là qu'est le *bonheur.*

(Le Gr.·. Maît.·. garde un moment le silence, puis frappe et dit :)

Mes FF.·., votre instruction est achevée. Vous possédez maintenant le secret de la vraie Maçonn.·.. Ce grand secret si recherché, si désiré, si diversement envisagé, n'est autre chose (vous devez vous en réjouir, et vous vous en doutez bien, puisque vous avez de l'honneur et de la raison), n'est autre chose que *l'amour de la science et de la vertu,* amour prononcé, courageux, invariable, mais qu'il faut envelopper de *prudence* et de *mystère*, puisque la *terrible ignorance,* puisque le *cruel mensonge* et l'*implacable superstition* lui font une guerre éternelle. Que si, par impossible, vous restiez étonnés que ce grand secret ne fût que *l'amour de la science et de la vertu,* je vous demanderais d'appeler à vous toutes les forces de votre intelligence, toute l'illusion de l'ambition la plus exaltée, pourvu qu'elle ne fût point coupable, et de me dire quel plus grand, quel plus noble *secret* pourrait vous révéler le monde profane pour le bonheur et la gloire du genre humain tout entier. Dieu lui-même, nous l'avons déjà dit, ne vous en révèlerait pas d'autre. Oui, sauver l'homme de l'*ignorance,* du *fanatisme,* de la *superstition,* de l'*esclavage,* est le plus grand de tous les secrets. Allez donc, et croyez que l'homme n'est quelque chose, n'est véritablement homme que quand il est instruit, bon, courageux, magnanime. Le reste n'est que *honte,*

mensonge et *malheur*. Allez, parlez, enseignez avec zèle et discernement. Vous êtes des ministres de l'*honneur* et de la *vérité*. Vous trouverez plus de disciples que vous ne pensez. Le cœur de l'homme ne demande que *justice* et qu'amour. Fatigués des erreurs et des iniquités qui les assiégent, les profanes eux-mêmes ne cherchent que le repos. Vous les verrez accourir à vous et se réfugier dans vos temples comme dans un port de salut et de tranquillité. Oui, les hommes sont bons, les mauvaises institutions seules ont fait les méchants, et c'est à la Maçonn.·. à les rendre à la vertu. Remerciez le ciel qui vous a donné le désir et le pouvoir de faire le bien, qui vous a fait aimer la vérité quand toute la terre adore le mensonge. Continuez, ayez bon courage ; il ne tient qu'à vous de faire incrire votre nom sur la liste de ceux dont les hommes bénissent la mémoire. La vérité aussi est une puissance ; faites-la chérir, faites-la honorer. On vous écoutera, on vous applaudira ; car la terre a véritablement besoin de vertus; elle a besoin de consolations : voilà longtemps qu'elle est malheureuse !

(Le G.·. Maît.·. frappe et dit aux Récip.·. :)

Levez-vous, mes FF.·.; venez prêter votre serment, le plus saint, le plus important des serments.

(S'adressant au Conseil :)

Debout et à l'ordre, respectables Chev.·.; nous allons avoir des amis, des FF.·., des défenseurs de plus. Approchez tous et formez la voûte d'acier sur leurs têtes.

Chev.·., voilà des épées qui vous serviront d'égide en quelque endroit de la terre que vous portiez vos pas.

(L'un des Récip.·. lit tout haut la formule suivante :)

SERMENT.

« Je jure sur ce glaive, symbole de l'honneur et du courage, devant Dieu « et les Vén.·. Chev.·. qui m'entendent, d'aimer la *vérité*, source de tout « *bien;* de haïr le *mensonge*, le *fanatisme* et la *superstition*, source de tout

« *mal*, et de les combattre par tous les moyens qui seront en mon pouvoir,
« même au péril de ma vie. »

(*Musique n*° 7.)

(Le Gr.·. Maît.·. au Conseil :)

En place, mes FF.·., conservez vos épées. Vous, Récipiend.·., tournez-vous vers l'assemblée et dites : « Je promets d'aimer mes FF.·. et de les « secourir. J'appelle sur ma tête le malheur et l'infamie, si jamais je viole « mes serments. »

(Les Néoph.·. répètent :)

Tournez-vous vers l'autel; courbez vos têtes.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe la batterie, qui est répétée par les G.·. Juges, et dit :)

« Gr.·. Arch.·. de l'Univers, toi qui conserves toutes choses et qui veux que la justice et l'ordre règnent sur terre, tu as entendu le serment de ces nobles Chev.·. qui se vouent à la défense de la vérité, ton plus bel ouvrage; fais que ce serment soit toujours présent à leur pensée et qu'ils y restent fidèles. »

(Le Gr.·. Maît.·. procède ensuite à la consécration des nouveaux Chev.·..)

CONSÉCRATION.

Au nom du G.·. A.·. de l'Univ.·.,

Vous, N...., vous, N...., etc.

(*Musique n*° 8.)

(Les Récip.·. étant rangés entre les deux Col.·., le Gr.·. Mait.·. frappe un coup, se lève, salue de son épée et dit :)

Chev.·., je vous salue au nom de tous les justes et de tous les braves de la terre qui sont désormais votre famille. Vous serez dignes d'eux comme ils seront dignes de vous. Ne vous inquiétez pas si le monde profane fait peu d'estime des dignités que confère la Maçonn.·.; le véritable honneur vous

dira bientôt que la plus estimable des dignités est celle qui est la plus utile aux hommes. Regardez votre devise : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* »

Vous la tracerez de votre main et la conserverez dans l'endroit le plus sacré de votre habitation. Vous la porterez à votre doigt, gravée dans un anneau d'or, comme le faisaient nos anciens. N'oubliez pas l'obligation que vous avez contractée d'honorer votre vie par une bonne action dans l'année qui va s'écouler : heureuse obligation qui fera votre gloire et votre félicité.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe un coup et dit :)

Maît.·. des cérémonies, approchez-vous du trône.

(*Musique n*° 9.)

CÉRÉMONIAL.

(Les Maît.·. des cérém.·. vont saluer le Gr.·. Maît.·., l'un à droite, l'autre à gauche ; le G.·. Maît.·. descend du trône. Les Maît.·. des cérém.·. prennent, l'un le coussin sur lequel sont les épées, et l'autre celui sur lequel sont les cordons, et ils accompagnent le Gr.·. Maît.·. jusqu'aux Récip.·.. Deux Chev.·. portent le sceptre et la main de justice ; un troisième les précède, portant l'épée ; un quatrième, portant le flambeau.)

Nota. — Toutes les fois que le G.·. M.·. descend du trône, il est précédé par ce cortége.

CORDON.

(Le Gr.·. M.·. prend un cordon de l'ordre, et, le passant au cou d'un Chev.·., il lui dit :)

Je vous revêts de cet insigne dont les emblèmes austères vous rappelleront sans cesse vos obligations.

(Il fait la même chose à tous les Chev.·..)

J'arrive devant vous avec les trois signes qui annoncent la puissance humaine : avec l'*épée*, le *sceptre* et la *main de justice*. Mais qu'ils ont une si-

gnification différente de celle que leur prête le vulgaire! La *main* que vous voyez ne représente chez nous que cette *justice* qu'aiment, que réclament et qu'adorent tous les mortels, comme la conservatrice invariable de leurs droits et la règle de leurs devoirs. Ce *sceptre* n'est que le *sceptre* de la raison qui devrait gouverner tous les hommes et que les méchants cherchent à briser partout. Cette *épée* est l'épée de la *science* et de la *vérité*. C'est l'arme des Chev.·. K.·. S.·.; je vous la remets. Qu'elle soit agissante et victorieuse en vos mains. Qu'elle chasse les *ténèbres* et fasse triompher la lumière.

(Il fait la même chose à tous les Chev.·..)

Les *signes, paroles* et *attouch.·.* vous seront donnés par un Chev.·. préposé à cet effet.

ACCOLADE.

Je vous embrasse au nom de tous vos FF.·..

(*Musique n*° 10.)

(Le Gr.·. Maît.·. remonte au trône, frappe un coup, que les premier et deuxième Gr.·. Juges répètent, et proclame ainsi les nouveaux Chev.·.:)

PROCLAMATION.

Chev.·. 1er et 2e Gr.·. Juges, proclamez dans vos camps respectifs qu'ils aient à reconnaître à l'avenir pour Chev.·. *K.·. S.·.*, membres essentiels du Souv.·. Cons.·. de..., les Chev.·. N.... N...., présents entre les deux Cam.·..

(Les premier et deuxième Gr.·. Juges répètent; le Gr.·. Maît.·. frappe la batt.·. et dit:)

A moi, mes FF.·.! — Haut les armes! — Gloire à Dieu! — Gloire à la Maçonn.·.! — Posez les armes! — A moi par le signe! — Applaudissons!

(*Musique n*° 11.)

REMERCÎMENT DE LA PART DES CHEV.·. REÇUS. — SALUT.
— HOMMAGE AUX NOUVEAUX CHEV.·..

CÉRÉMONIAL.

(Le Gr.·. M.·. frappe et dit :)

1er et 2e Gr.·. Juges, faites votre devoir. Prenez vos armes, mettez-vous à la tête de vos Cam.·. et faites rendre aux nouveaux Chev.·. les honneurs qui leur sont dus.

(Le premier Gr.·. Juge frappe et dit :)

Chev.·. de mon camp, prenez vos armes et faisons notre devoir.

(Le deuxième G.·. Juge répète :)

Chev.·. de mon camp, prenez vos armes et faisons notre devoir.

(*Musique n° 12.*)

(Les premier et deuxième Gr.·. Juges se mettent à la tête de leurs Chev.·., vont saluer le Gr.·. Maît.·., puis reviennent tous, rangés deux à deux, saluer de leurs épées les nouveaux Récip.·., qui les voient défiler tenant eux-mêmes la pointe basse. Quand chaque Chev.·. est remis à sa place, le premier Gr.·. Juge frappe et dit :)

Gr.·. Maît.·., nous avons fait notre devoir.

(Le deuxième G.·. Juge frappe et dit :)

Gr.·. Maît.·., nous avons fait notre devoir.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

A moi, Chev.·. ! — Haut les armes ! — Gloire à Dieu ! — Gloire à la Maçonn.·. ! — Posez vos armes ! — A moi par le signe ! — Applaudissons !

(Les nouveaux Chev.·., conduits par un Serv.·. d'armes, vont saluer de leur épée le G.·. Maît.·.. Applaudissement.)

(*Musique n° 13.*)

(Le G.·. Maît.·. dit ensuite :)

Asseyez-vous, mes FF.·.; la parole est à l'Orateur.

DISCOURS DE L'ORATEUR.

(Après les paroles que les circonstances peuvent inspirer à l'Orat.·. ce F.·. termine par la notice suivante :)

« Vingt-neuf grad.·. précèdent celui de Chev.·. *K.·. S.·.*. Excepté les trois premiers, qui sont l'*App.·.*, le *Comp.·.* et le *Maît.·.*, tous les autres ont été créés par diverses associations et chez différents peuples, à l'occasion d'une mort à venger, d'un prince à rétablir ou d'une secte à faire triompher. Ainsi, la *Palestine*, l'*Écosse*, l'*Angleterre*, la *Prusse* et la *France* se sont composé des rites et des grades de toute espèce, qu'il serait impossible de pratiquer aujourd'hui, à cause des dépenses et des cérémonies qu'ils exigeraient. On en trouve la nomenclature et les pratiques dans plusieurs ouvrages maçonn.·. imprimés. Nous ne dirons qu'un mot sur le Chev.·. *K.·. S.·.*.

Il y a plusieurs Chev.·. *K.·. S.·.* : on en compte jusqu'à *sept*.

Le premier, le *K.·. S.·.* des *Hébreux*, après la destruction du *temple* de *Jérusalem*. Ce sont ces *K.·. S.·.* qui firent tant d'efforts sous *Trajan* et sous l'empereur *Adrien* pour rompre les fers de leurs compatriotes. Les Romains les firent presque tous périr.

Le deuxième, le *K.·. S.·.* des premiers *chrétiens*, qui combattit si vigoureusement pour la *liberté* et l'*égalité* promises par l'*Évangile* du *Christ*, qui brûla les temples, renversa les statues, déchira les édits des empereurs et marcha au supplice comme à une fête. C'est lui qui, avec l'épée de *Constantin*, fit triompher le *christianisme*.

Le troisième, le *K.·. S.·.* des *croisades*, après la défaite des chrétiens dans la *Palestine*, d'où le *R.·. C.·.*, pratiqué dans la Maçonn.·. vulgaire.

Le quatrième, le *K.·. S.·.* des *Templiers*, après la condamnation de *Jacques Molay*, contre *Philippe-le-Bel*, *Clément V* et leurs successeurs.

Le cinquième, le *K.·. S.·.* de *Cromwell* ou des *Puritains*, après la mort de *Charles Ier*, roi d'Angleterre.

Le sixième, le fameux *K.·. S.·.* des *jésuites*, depuis *Paul III* jusqu'à *Louis XV*, pour s'emparer de la direction des rois et des gouvernements du monde.

Le septième enfin, le *Grand K.·. S.·. véritable*, séparé de toute secte, de toute ambition, qui embrasse tous les hommes et n'a d'ennemis que le *vice*, le *crime*, l'*ignorance*, le *fanatisme* et la *superstition*. Tel est le nôtre, tel est celui qui vient de vous être conféré. »

(Lorsque l'Orat.·. a terminé, le G.·. M.·. le remercie, puis fait circuler le sac des propositions et le tronc de bienfaisance.)

(*Musique nº* 14.)

(Il procède ensuite à la clôture du Conseil.)

CLOTURE.

(Le Gr.·. Maît.·. frappe et dit :)

Jurons unanimement de maintenir les principes sacrés de notre ordre et de les défendre même au péril de notre vie.

Tous les Chev.·. : — Nous le jurons !

Le G.·. M.·. : — A moi, Chev.·. ! Haut les armes ! — Gloire à Dieu ! — Gloire à la Maçonn.·. ! — Posez vos armes ! — A moi, par le signe et la batterie !

(Le signe se fait, la batt.·. s'exécute.)

Le G.·. M.·. : — Le conseil est fermé. Silence ! Silence ! Silence !

(*Musique n° 15.*)

APPENDICE.

INDICATION DU CARACTÈRE QUE DOIVENT AVOIR LES DIVERS MORCEAUX D'HARMONIE A EXÉCUTER DANS LE COURS DE LA RÉCEPTION AU GR.·. DE CHEV.·. K.·. S.·. (1).

N° 1. — Entrée des Visiteurs. — Marche guerrière, sans tambours.
Pour l'entrée des Off.·. du Gr.·. O.·., même marche, avec tambours (*forte, crescendo*).

N° 2. — Entrée des Récipiendaires. — Morceau très-grave et recueilli (*grave, maestoso*).

N° 3. — A l'enlèvement du voile. (*Joie, exaltation, dignité. Vivace.*)

N° 4. — Après le premier serment et les applaudissements. — Fanfares.

(1) La colonne d'harmonie qui devra exécuter ces morceaux sera composée de deux clarinettes, deux cors, deux bassons, un trombone, une petite flûte, un hautbois et deux tambours. — On pourra augmenter, si on le juge convenable, le nombre des instruments.

N° 5. — Moment de repos. Calme, tendre (*moderato*). — Duo de flûte et hautbois.

N° 6. — Deuxième repos. Très-calme, très-tendre (*grazioso, affettuoso*), mais coupé par des soubresauts d'instruments graves.

N° 7. — Après le second serment. Fanfares, puis quelques traits sourds et terribles (*con brio*).

N° 8. — Après la consécration, quand on reconduit le Récipiendaire entre les deux Cam.·.. Marche vive (*presto*).

N° 9. — Quand le Gr.·. Maît.·. va donner le cordon et l'épée. Marche très-grave (*maestoso*).

N° 10. — Quand le Gr.·. Maît.·. remonte au trône, Même caractère.

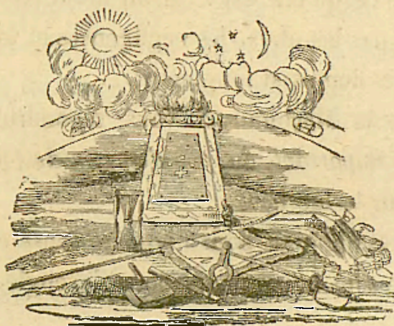
N° 11. — Après la proclamation. Fanfares.

N° 12. — Pendant la cérémonie du salut. Marche modérée (*moderato*).

N° 13. — Applaudissements après le salut. Fanfares.

N° 14. — Pendant la circulation du tronc de bienfaisance. Morceau de sensibilité (*affettuoso*).

N° 15. — Clôture. Grande marche avec tambours (*largo*).



CHAPITRE VIII.

INSTRUCTIONS POUR LES INITIATIONS

AUX

GR.·. D'APP.·., DE COMP.·., DE MAIT.·., DE R.·. C.·. ET DE G.·. ÉL.·. CHEV.·. K.·. S.·.,

DANS LA MAÇONN.·. RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES (1).

§ Ier.

DÉFINITION DE LA MAÇONN.·..

Pour bien comprendre quels devoirs impose la Maçonn.·., il faut d'abord la définir; il faut dire ce qu'elle est : car on ne la reconnaît presque plus, tant elle est défigurée par les abus, les négligences et les impérities de toute espèce qu'elle a essuyés depuis si longtemps.

Qu'est-ce donc que la Maçonn.·.? Nous répondrons : *C'est beaucoup, c'est ce qu'il y a de plus important*, ou : *Ce n'est rien du tout*. Ce n'est rien pour l'homme grossier, pour le méchant.

C'est beaucoup, presque tout pour l'homme sensé et vertueux; ce n'est rien, pas plus que ne sont les couleurs pour l'aveugle, la musique pour le

(1) Rédigées plusieurs années après les rituels ou cahiers qui précèdent, dont elles sont en quelque sorte le complément, ces instructions ont nécessité des répétitions que nous avons dû laisser subsister. Les explications données par l'auteur, l'extension et quelquefois aussi les modifications par lui apportées à son œuvre primitive, rendaient en effet nécessaires ces diverses reproductions, et l'on ne tarde pas à reconnaître dans ce nouveau travail qu'il veut encore faire profiter ses FF.·. du fruit de ses recherches et de sa longue expérience maçonnique. P.·.

sourd, la poésie, les beaux-arts pour la brute ; ce n'est rien pour l'ambitieux, l'avare, l'égoïste, le menteur; c'est beaucoup pour l'homme sensible, sincère et généreux, qui connaît les maux de l'humanité et voudrait y porter remède.

Elle n'est ni un *complot*, ni une *faction*, ni un *parti*. Elle ne sert l'ambition, ni la ruse, ni la cruauté de personne. Elle est l'ordre et la vérité dans toutes choses. Elle est la haine de tous les vices, l'amour de toutes les vertus. Elle est la voix éternelle qui dit : *Ne fais point aux autres ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. Fais-leur, au contraire, ce que tu voudrais qu'ils te fissent.* Elle est le calme dans les tempêtes, le fanal dans les naufrages, la consolation dans l'infortune, l'antidote contre toutes les sortes de tyrannies, de fanatismes et de mensonges. Elle est, en un mot, le véritable lien des peuples et la conservatrice du monde moral que les méchants veulent détruire.

Ainsi la Maçonn.·. est beaucoup, est tout pour ceux qui la comprennent; elle n'est rien pour ceux dont l'âme est éteinte ; ou plutôt, elle est le miroir dans lequel ils n'osent se regarder. Qu'était-elle aux temps anciens pour les *Tibère*, les *Caligula*, les *Néron?* Ce qu'elle est aujourd'hui pour ceux qui leur ressemblent.

Les Vén.·. qui accepteront cette définition sont déjà sûrs de réussir et d'être honorés dans leurs fonctions. Ils y trouveront une source intarissable d'inspirations qui les fera chérir de leur auditoire.

§ II.

LA MAÇONN.·., LES RELIGIONS.

On a dit que la Maçonn.·. était une *religion*. Cela est vrai, si l'on peut appeler de ce nom une institution qui ne laisse aucun *doute* après elle, qui n'ouvre la porte à aucune contestation sur ses *dogmes* ni sur ses *préceptes*. C'est la plus claire, la plus simple de toutes, celle qui s'allie le mieux avec le bon sens que le ciel nous a donné, et c'est pour cela qu'il ne faut pas la confondre avec les autres. On va bientôt en juger.

Les religions s'emparent de l'homme à sa naissance et ne le quittent qu'à la mort. La Maçonn.·., au contraire, ne prend l'homme que dans la force de l'âge, lorsque son intelligence peut lui montrer la valeur de chaque chose. Une cérémonie convenue jette un enfant dans tel ou tel culte. La *circoncision*, par exemple, ou le *baptême*, en font un *juif* ou un *chrétien*, avant qu'il puisse rien entendre aux *dogmes* qui lui sont prescrits. Le *baptême* de la Maçonn.·. est la *science* et la *vertu*. L'initié entend et comprend tout ce qu'on lui dit. C'est le flambeau de la raison qu'on remet en ses mains. Par la *science*, on lui apprend tout ce que Dieu a voulu que l'homme sût pour distinguer le bien du mal, le vrai du faux, la liberté de l'esclavage, le courage de la lâcheté, la probité de la tromperie, la générosité du cruel égoïsme : par la *vertu*, il apprend à vaincre les obstacles que lui opposent l'ignorance et la mauvaise foi. C'est le baptême de l'honneur et du savoir ; c'est l'initiation à la dignité, à la grandeur humaine.

Certainement nulle religion, nul prêtre, n'en pourraient donner une qui rapprochât davantage l'homme de la divinité. Les peuples sont si bizarrement organisés que presque tous accusent la *religion* de leurs voisins d'être un *mensonge*. Nul peuple, nul homme, à moins d'ignorance ou de folie, ne pourrait faire ce reproche à la Maçonn.·., puisque, par le fait même, elle est la pierre de touche de toutes les vérités, et qu'on ne saurait la connaître sans en être convaincu. Les religions, vraies ou fausses, sont protégées par les souverains et soutenues des trésors des nations. La Maçonn.·. n'a d'appui qu'elle seule et le Dieu qui a créé la lumière. Les religions mènent leurs chefs au *pouvoir*, à l'*opulence*, aux *grandeurs*, et voilà pourquoi ils les exaltent. La Maçonn.·. ne donne ni grandeurs ni richesses, ni pouvoir, et voilà pourquoi on la dédaigne. C'est le seul sacerdoce qui ne coûte rien aux peuples ; c'est la seule armée où l'on fasse la guerre à ses frais : aussi peut-on l'appeler justement *l'armée des gens de bien contre les méchants, des gens de cœur et de vérité contre les lâches et les perfides*. De pareils soldats n'attendent leur récompense de personne ; ils la trouvent dans le bonheur d'avoir bien fait, qui est le seul bonheur véritable.

§ III.

LES VÉN.·. ET LES AUTRES CHEFS D'ATEL.·. SONT LES PONTIFES DE LA MAÇONN.·..

Mais plus la sainteté de la Maçonn.·. est relevée, plus doivent être relevées l'intelligence et la sagacité des chefs établis pour la diriger. Ces chefs sont les Vén.·. de LL.·., les TT.·. SS.·. de *Chap.*·. et les présidents de *Conseils*. Voilà les prêtres destinés à l'enseigner.

Les INITIATIONS seront donc leur affaire la plus importante. Ce sont des cérémonies qu'ils ne sauraient rendre trop augustes. Aussi un apprentissage est-il nécessaire pour remplir dignement de telles fonctions. Le monde ne s'en étonnera pas, puisque lui-même est obligé de former ses prêtres.

On connaît les écoles célèbres des anciens prêtres de l'Égypte et les longues épreuves qu'il fallait subir pour y être admis. Il fallait étudier les mystères de la nature et les *mystères* plus profonds de l'art de dominer les hommes. Il fallait apprendre à s'envelopper d'*énigmes* et de *fables* pour que les peuples, élevés dans l'*ignorance* et le *mensonge*, redemandassent sans cesse eux-mêmes le mensonge et l'ignorance comme des moyens tutélaires de leur existence. C'était là la fortune de leurs maîtres et le chef-d'œuvre de leur politique. C'est d'eux que presque tous les législateurs qui vinrent après ont pris l'exemple ; et c'est ici le lieu de faire remarquer l'indispensable nécessité de ne jamais séparer la *science* de la *vertu*.

La science, comme on le voit dans les prêtres de l'Égypte, ne se joignant pas à la vertu, n'en faisait que des imposteurs habiles. La vertu, sans la science, ferait des dupes et des instituteurs maladroits. Il faut donc que les deux conditions soient éternellement unies pour faire de véritables hommes. Les Vén.·. de LL.·., en prenant le contre-pied des prêtres anciens, auront donc leurs devoirs presque tous tracés.

Loin d'être forcés de mentir, ils auront, au contraire, la douce obligation de chercher tous les moyens de dire la vérité. Leur art seulement sera de la dire sans blesser personne. C'est une difficulté qu'ils devront savoir

vaincre. Comme il y a longtemps que le monde existe, le monde porte presque partout des traces de *bien* et de *mal,* de *vertus* et de *crimes.* L'histoire leur fournira donc plus de ressources qu'ils n'en auront besoin, et comme l'homme, quel qu'il soit, ne peut dépouiller entièrement sa conscience, l'auditoire, quel qu'il soit, acceptera la vérité, comme il accepte la lumière du jour, sans pouvoir la nier ni la repousser. Il sera obligé de dire : C'est la vérité.

Ainsi l'apprentissage des Vén.·. sera moins long, moins pénible que celui des prêtres; car rien n'est si long, si difficile à retenir que les arguments du mensonge. C'est le supplice des écoles sacerdotales. Elles-mêmes l'avouent. Il suffira qu'un Vén.·. soit honnête homme et reconnu pour tel, qu'il ait reçu ou qu'il se soit donné une éducation sensée qui le porte à regarder les hommes comme des frères, qu'il ait de la figure, de l'organe, de l'esprit naturel, de la prudence, et qu'il ait étudié ses cahiers, comme le prêtre étudie ses livres.

§ IV.

CONDITIONS PRÉPARATOIRES POUR LES INITIATIONS.

Maintenant disons qu'il est des conditions à exiger des prof.·. qui demandent l'*Initiation.* Ce sont ces conditions, nous le répétons, qui font l'objet des *Instructions* qu'on va lire.

Pour entrer dans la Maçonn.·., il faut être *libre et de bonnes mœurs;* c'est la première loi, autrement dit (qu'on nous pardonne ce changement de mots), il faut être *bien né et bien élevé.* On a trop jeté la Maçonn.·. à la tête du vulgaire, et le vulgaire l'a perdue. Le vulgaire d'aujourd'hui ne cherche point les fables menteuses d'autrefois; mais il fait pis, il met dans toutes choses une hardiesse, une turbulence et une déraison qui gâtent tout, et rendent, pour ainsi dire, le bien impossible. Ce n'est pas sa faute : il a été *mal élevé* par les événements contradictoires qu'il a subis sans relâche, par les institutions, plus contradictoires encore, qui en résultent et qui le privent des moyens de régler l'emploi de ses idées.

Puisque la Maçonn.·. est un sacerdoce, il faut donc avoir les connais-

sances nécessaires pour l'exercer, car personne ne peut donner ce qu'il n'a pas. Nous avons dit qu'il fallait être *bien né et bien élevé*. Nous entendons par *bien né*, avoir reçu de la nature ou de ses parents des sentiments droits et bienveillants, avoir reçu le goût de l'étude et de la vertu; par *bien élevé*, avoir cultivé ces mêmes sentiments et porter en soi la volonté de les mettre en pratique. Ces conditions seront donc exigées des Postulants. Leurs *parrains* ou *présentateurs* sauront cela d'avance, comme un général sait qu'il ne faut que des hommes bien portants pour faire de bons soldats, et ils n'amèneront que de tels hommes à la Maçonn.·.. Ils les conduiront chez les Vén.·. huit jours au moins avant leur *réception;* le Vén.·. s'entretiendra avec eux, il saura quel est leur dessein en entrant dans l'Institution. Il leur remontrera qu'elle ne procure aucuns avantages matériels, tels qu'en donnent les associations prof.·.; qu'elle expose souvent aux dérisions des sots et des méchants, souvent à leurs persécutions, dans les pays de superstition et de fanatisme; qu'il faut un grand amour de l'humanité, du courage et de la constance pour être digne d'elle; que son *secret*, son *grand secret*, est tout simplement de gouverner les hommes par la *vérité* et la *probité*, mais que la vérité et la probité coûtent cher à ceux qui veulent les pratiquer.

Aux réponses des Postulants, le Vén.·. verra bientôt ce qu'ils sont et ce qu'ils pensent.

§ V.

REGISTRE NÉCESSAIRE.

Si le Vén.·. juge les Postulants admissibles aux épreuves, il leur fera inscrire leurs nom, prénoms, profession, jour et lieu de naissance, sur un registre ouvert *ad hoc*, et qui restera toujours entre les mains des Vén.·.. Ils inséreront de même les noms de leurs parrains ou présentateurs. Ce registre n'empêchera pas que les mêmes indications ne soient portées au livre des procès-verbaux.

§ VI.

SOLITUDE, RÉFLEXION, AUMÔNE, BAIN, HABITS.

Après cet enregistrement, le Vén.·. leur commandera d'aller passer plu-

sieurs heures dans la solitude, dans un bois ou un cimetière, pour y réfléchir sur les objets de l'entretien qui vient d'avoir lieu, sur les passions humaines, sur les haines, les jalousies, l'avarice, l'ambition et les autres sources des désordres de la société; sur les lois, les religions différentes qui gouvernent les peuples, et qui amènent si souvent tant de troubles et de guerres déplorables.

Il les exhortera, s'ils découvrent la cause de ces malheurs, à chercher le remède qu'on pourrait leur opposer. Il leur prescrira aussi de s'examiner eux-mêmes, c'est-à-dire de passer en revue leur vie, leurs pensées, leurs actions, et de voir s'ils seraient en état d'en rendre un compte fidèle. Il leur fera comprendre qu'ils peuvent être interrogés sur tous ces articles, et que, comme peu d'hommes se sont jamais occupés d'un tel examen, ils seraient pris au dépourvu, si d'avance ils n'y songeaient.

Le Vén.·. leur commandera de nourrir un pauvre pendant un jour, avant d'obtenir le Gra.·. d'*App.*·.; d'en nourrir *deux* pour le Gra.·. de *Compa.*·., et *trois* pour celui de *Maît.*·.. Ils causeront avec ces pauvres et tâcheront de savoir d'eux la cause de leur misère.

Le Vén.·. leur commandera de prendre un *bain* la veille de leur initiation au premier Gra.·., si leur santé ne s'y oppose pas; de n'avoir sur eux, le jour de leur initiation, que du *linge blanc*, dont aucune partie n'aura été portée la veille, et d'être vêtus comme aux jours de fête.

On voit bien que toutes ces conditions sont nécessaires, sans qu'il soit besoin d'en dire les raisons.

§ VII.

CHAMBRE DES RÉFLEXIONS.

QUESTIONS A RÉSOUDRE, DÉCLARATIONS.

PREMIER GR.·..

On sait que les Prof.·., avant leur présentation au Temple, sont conduits dans une *chambre de réflexions*, et ce qu'ils doivent y faire. On connaît les *trois questions* auxquelles il faut qu'ils répondent par écrit. Ces réponses

seront lues tout haut par l'Orat.·., avant leur introduction, pour que le Vén.·. s'en serve dans son *interrogatoire* et l'Orat.·. dans son *discours*, s'ils le jugent à propos.

Après la lecture du Testam.·., le Vén.·. enverra savoir si les Récipiend.·. sont prêts, s'ils sont *habillés* suivant l'usage. Il recommandera le plus grand silence en disant à peu près ces paroles : « Mes FF.·., les Récipiend.·. croient trouver ici des hommes graves et dignes de respect. Justifions cette opinion. » Il faut que ce silence soit si grand, qu'ils ne soupçonnent même pas en quel lieu ils se trouvent.

§ VIII.

INTRODUCTION, RÉCEPTION.

L'introduction s'opérera sans aucune de ces formalités bruyantes qu'on pratique dans la Maçonn.·. vulgaire, et qui font un si mauvais effet sur les Néoph.·. et sur l'auditoire. L'Expert frappera en Prof.·.. Le premier Surv.·. dira : « On frappe à la porte en Prof.·., » et pas autre chose. Les mots de *Vén.·.*, de *Surv.·.*, ne seront pas prononcés.

LE VÉN.·. : Voyez qui frappe.

LE PREMIER SURV.·. : Voyez qui frappe.

L'EXP.·., et ensuite le PREMIER SURV.·. : C'est un homme qui cherche la sagesse et qui veut embrasser ses lois.

LE VÉN.·. : Est-ce celui dont on a fait remettre les nom, prénoms, profession à l'examinateur ?

Le premier Surv.·. questionne l'Expert et répond : C'est le même.

LE VÉN.·. : Faites entrer.

(Les portes s'ouvrent. Silence absolu. On fait asseoir les Récip.·.. Après un repos d'un moment, le premier Surv.·. frappe et dit d'un ton grave :)

« La terre est fatiguée du mensonge : où est l'homme qui lui dira la vérité ? »

(Le deuxième Surv.·. frappe et dit :)

« Où sont les hommes qui voudront l'entendre ? »

(Le Vén.·. frappe et dit :)

« Le plus grand obstacle pour servir l'homme est l'homme lui-même. L'orgueil, les préjugés, l'ambition, le rendent presque inabordable, quand il s'agit de lui parler le langage de la raison et de la vertu. »

(Ces paroles des Surv.·. et du Vén.·. ne sont point de rigueur, mais elles disposent l'auditoire et le Récip.·. au recueillement. Elles ont toujours fait bon effet dans la L.·. des *Trinosophes,* où nous les avons employées. Elles peuvent changer à chaque réception, à la volonté du Vén.·., qui d'avance s'en fera un répertoire, suivant les Récip.·., le temps et les circonstances.)

Voici une autre introduction.

Le premier Surv.·. : Courage, voyageur, tu arriveras.

Le deuxième Surv.·. : Courage, soldat, tu vaincras; courage, captif, tes fers seront brisés.

Le Vén.·. : Donnez à manger à celui qui a faim; donnez la lumière à celui qui la demande.

(Après ces paroles, le Vén.·. frappe et dit :)

Messieurs, vous êtes-vous préparés par la *réflexion*, la *solitude* et l'*aumône,* à la démarche que vous faites aujourd'hui ? Quelles réflexions avez-vous faites dans la solitude sur le monde en général et sur les choses que vous y avez vues? Quelles réflexions avez-vous faites sur vous-mêmes, sur votre caractère, vos habitudes, et le genre d'éducation qui vous a été donné ?

Qu'avez-vous pensé en mettant dans la main d'un pauvre de quoi vivre pendant un jour ? Que lui avez-vous dit? Lui avez-vous demandé la cause de sa misère? Que vous a-t-il répondu? Avez-vous rempli les autres conditions? Dans quel dessein vous faites-vous recevoir Maç.·. ?

(Voir le cahier pour le reste de la séance. Changer et abréger suivant le temps et la capacité du Récip.·.; mais conserver toujours la marche et l'esprit du cahier.)

Nul autre que le Vén.·. ne doit interroger, à moins qu'il n'en ait reçu la permission, et il est toujours préférable que le Vén.·. fasse seul les questions, afin de conserver l'unité dans le but et l'effet de la réception. Les épreuves seront toujours terminées par celles de l'*eau*, du *feu*, du *calice amer*, etc., accompagnées d'explications courtes et lumineuses qui démontrent au Récipiend.·. que la Maçonn.·. ne fait rien que de conforme aux cérémonies de tous les peuples. La seule différence est dans la clarté et l'utilité de l'application. La *lumière* sera donnée avec un grand appareil, et l'instruction la plus touchante, ce qui sera facile si le Vén.·. conçoit tout le bonheur de mettre un homme dans le sentier de la vraie science et de la vertu. L'Orat.·. complimentera le Récipiend.·. de la manière la plus noble, la plus polie et la plus instructive.

Le Vén.·. annoncera au Récipiend.·. qu'il est tenu de faire, sous un mois, un discours sur l'effet qu'aura produit sur lui son initiation; sur l'idée qu'il se forme de la Maçonn.·. et sur l'utilité dont elle peut être pour améliorer la moralité des peuples. Ces discours jetteront de la variété et de l'intérêt dans les trav.·.. Ils feront connaître la capacité des Initiés et les formeront dans l'art oratoire.

Jamais, avant ni après les réceptions, il n'y aura ni *motions* ni *discussions* en L.·., sous quelque prétexte que ce soit. Tout sera préparé et décidé à l'avance dans les Conseils d'administration. Les discussions détruisent la pensée et l'esprit de recueillement qu'on doit apporter aux Initiations. Immédiatement après la réception, le discours de l'Orat.·. aura lieu.

Après le discours, le Secrét.·. fera les annonces pour la séance suivante, ou pour tout autre objet d'urgence. Le *sac des proposit.·.* et le *tronc de bienfais.·.* circuleront. Les proposit.·. seront toujours renvoyées au plus prochain Conseil d'administration pour y être examinées. Et ensuite la clôture des Trav.·. que le Vén.·. terminera par ces paroles : *Retirons-nous en paix, et ne nous divisons jamais pour des opinions.*

Les Vén.·. feront toutes ces choses comme elles sont recommandées ici, et non pas autrement, s'ils veulent recueillir quelque fruit de leurs peines. Ils prépareront leurs séances avec le plus grand soin. Ils écriront, suivant

l'ordre du *Testament*, les principales questions qu'ils voudront adresser aux Récipiend.·., et qui seront proportionnées à leur profession, se réservant de pourvoir aux éclaircissements et explications qu'exigeraient les *réponses*. C'est par cette précaution que l'interrogatoire sera net, précis et donnera toujours la supériorité au Vén.·. sur les Récipiend.·., quels qu'ils soient. Le but n'est pas de briller par des improvisations, mais de conduire l'initiation avec aplomb, utilité, dignité.

§ IX.

DEUXIÈME GRAD.·.

Nul ne sera admis aux épreuves du Grad.·. de *Compagn.·.*, qu'il n'ait affirmé entre les mains du Vén.·. « qu'il s'est retiré dans un lieu solitaire pour y méditer sur la vie humaine, et qu'il croit s'être fortifié dans l'amour de la science et de la vertu par la lecture des philosophes anciens, qu'il nommera. »

Le jour de sa réception, il sera mis dans un lieu de silence, et tenu de répondre par écrit aux questions suivantes :

« Pourquoi le mensonge et la vérité se partagent-ils la terre? Où est le mensonge? où est la vérité? Qu'avez-vous fait pour maintenir votre raison saine et entière au milieu des mensonges qu'on enseigne? »

Les réponses seront apportées au Vén.·. avant l'introduction. De plus, l'Expert, se plaçant entre les deux Col.·., demandera la parole, et lira à haute voix la déclaration qui se trouve dans le cahier.

(Suit la réception. Voir le cahier de réception, chapitre III.)

§ X.

TROISIÈME GRAD.·.

Nul ne sera reçu au Grad.·. de *Maît.·.*, qu'il n'ait promis au Vén.·. de se retirer dans un lieu solitaire pour y passer en revue sa vie, ses actions, ses pensées, et qu'il n'ait mis par écrit le résultat de ses réflexions pour le

conserver chez lui; qu'il n'ait pris ou promis de prendre quelque connaissance de l'histoire générale des peuples tant anciens que modernes, afin de pouvoir se former une idée de leurs lois, de leurs mœurs et de leurs religions. Il aura lu leurs principaux livres sacrés, afin de n'être pas étranger aux connaissances que tout Maç.·. doit posséder, et de pouvoir prouver par lui-même que la Maçonn.·. n'est autre chose que l'amour éclairé de la science et de la vertu. Il aura mis par écrit le résultat sommaire de cette étude pour le conserver chez lui. Il nommera les auteurs qu'il aura lus, sans qu'il puisse être interrogé sur ce qu'ils contiennent. Il aura, suivant le précepte de *Zoroastre*, pardonné les offenses qui lui auraient été faites et banni de son cœur toute haine contre qui que ce soit. Il aura donné à trois pauvres de quoi vivre pendant un jour. Ainsi l'on voit par quelle gradation la vraie Maçonn.·. conduit les Initiés au *bien* et à la *science* par la nature même des obligations qu'elle impose, et combien elle diffère de la Maçonn.·. vulgaire répandue sur presque tout le globe.

Le Récipiend.·. sera mis, comme aux premiers Gra.·., dans un lieu de silence, et occupé à résoudre par écrit les questions suivantes :

« Quelles sont vos idées sur la Maçonn.·.? Qu'est-ce que la vertu? Qu'est-ce que le crime? Quelle est la source des *hypocrisies* diverses qui dominent et désolent les sociétés policées? »

La déclaration à lire par l'Expert entre les deux Col.·. avant l'introduction des Récipiend.·. se trouve au cahier de la Maîtrise.

(Voir ce cahier pour le reste de la réception, chapitre IV.)

Si ces conditions préparatoires sont bien remplies, nous le répétons, les LL.·. verront arriver dans leur sein des hommes pleins de respect pour la Maçonn.·., tandis qu'avec les anciens usages, les Prof.·. se présentent comme en riant, et tout prêts à braver les épreuves qu'ils s'attendent à subir.

En effet, de grossiers examens, des questions maladroites et indiscrètes, des épreuves plus grossières encore et qui ne servent nullement à faire connaître la moralité des Récipiend.·. : voilà tout ce qui compose trop souvent le ridicule spectacle d'une réception! Et c'est ce qui inspire aux Initiés des

idées si désavantageuses de la Maçonn.·.. Ils n'y voient qu'une moquerie ou qu'un vain jeu d'enfants. Voilà à quel degré d'abjection le défaut d'instruction et les vieilles habitudes ont fait tomber la plus noble des institutions. Heureusement, si le mal est grand, le remède est facile. Nous venons de l'indiquer. Il ne s'agit plus que de savoir s'en servir. Que les Vén.·. aient la bonté de suivre les prescriptions tracées dans ce nouvel écrit, et bientôt ils verront que les Initiés resteront attachés à une religion où ils auront trouvé un si doux aliment pour leur esprit et pour leur cœur.

§ XI.

SOUMISSION AUX AUTORITÉS MAÇONN.·..

Il est facile d'observer que la réforme opérée par de tels principes n'empêche nullement d'être unis et soumis aux autorités maçonn.·.. La preuve en est dans les nombreux Atel.·. qui suivent nos cahiers et qui n'en conservent pas moins l'union et la correspondance avec le G.·. O.·. des pays qu'ils habitent. Il est évident qu'il faut un *centre*, un pouvoir supérieur et reconnu, qui maintienne les LL.·. dans une corrélation de bons sentiments et les empêche de dégénérer en associations étrangères à l'esprit de l'ordre. Le rôle de la Maçonn.·. est au-dessus des *affaires* et des *révolutions prof.·.*; voilà pourquoi elle reste debout, quand les empires changent et périssent.

Régler les initiations maçonn.·., les rendre nobles et instructives, c'est consolider l'Institution et lui préparer des destinées plus révérées et plus importantes qu'elle n'en a eu jusqu'à présent : c'est honorer le peuple entier qui se soumet à ses lois. Les Autorités maçonn.·. sont établies pour empêcher le mal et non pour arrêter le bien; et ce *bien*, elles le reconnaîtront facilement dans les améliorations que nous présentons. Si ce n'était pas le *bien*, les LL.·. ne l'adopteraient pas, car elles ne l'ont choisi qu'après l'avoir comparé avec ce qu'elles avaient déjà.

§ XII.

OBJECTION, RÉPONSE.

Quelques FF.·. nous out dit que cette Maçonn.·. n'était point assez à la portée de l'intelligence vulgaire. Nous avons répondu que ce n'est pas sans dessein que nous l'avons ainsi créée, pour montrer d'abord qu'il n'y avait qu'à des hommes doués d'une sorte d'intelligence que notre système pût convenir. Toutes les sciences aussi sont plus ou moins au-dessus du vulgaire; mais où serait la nécessité de l'étude et la possibilité du *progrès*, si les dernières classes en savaient autant que les premières, sans avoir rien appris ? L'homme qui ne pourrait ou ne voudrait pas s'instruire ne serait pas digne d'être Maç.·..

La Maçonn.·. que nous enseignons sera comprise de tout le monde, si les Vén.·. la *comprennent* eux-mêmes et s'ils savent l'expliquer. Nous avons devant nous vingt ans d'expérience, et c'est pour obliger les LL.·. à ne choisir que des chefs en état de les comprendre, que nous avons dressé des cahiers qui demandent de l'étude et de l'intelligence. C'était le seul moyen de tirer la Maçonn.·. de l'avilissement où les ignorants l'avaient plongée, et où ils la maintiendraient, sans le zèle des amis éclairés de l'Ordre.

Et encore qu'on relise attentivement ces cahiers, et l'on verra que les *difficultés*, s'il y en a, disparaissent à la moindre réflexion. Les philosophes placent la vérité *au fond d'un puits;* nous l'avons amenée jusqu'au bord; c'est tout ce que nous pouvions faire. Ils la peignent toute *nue;* nous l'avons vêtue de quelques voiles pour augmenter l'amour et le respect qu'on lui doit. Elle vaut bien la peine qu'on cherche à la découvrir.

§ XIII.

GRAD.·. SUPÉRIEURS.

R.·. C.·..

Après la Maîtrise vient le R.·. C.·., précédé de quatorze gr.·. intermé-

diaires. Nous n'avons pas besoin d'annoncer ici qu'il s'agit du R.·. C.·. *rectifié*.

Ces quatorze gr.·., dans les nouveaux cahiers, sont donnés par *communication*, avec un exposé succinct des motifs qui les ont fait naître. C'est une leçon sur les révolutions et les croyances anciennes et sur la valeur de ces croyances et de ces révolutions.

Le R.·. C.·., s'élevant d'une grande hauteur au-dessus de la Maîtrise, donne des enseignements plus étendus, plus frappants. C'est l'histoire qui parle dans toute sa force et sa majesté. Ce n'est plus ce R.·. C.·. travesti sous les habits et le langage d'une secte qui maudit tout ce qui ne lui appartient pas, mais un corps de faits et de doctrines qui s'adressent à l'humanité tout entière, la consolent, l'instruisent et lui montrent qu'elle n'a qu'un moyen d'être heureuse, la *science* et la *vertu*. Ces deux mots reviennent sans cesse, parce qu'ils sont notre seule condition, notre seul but, et qu'ils renferment tout ce qui peut conduire l'homme à la perfection.

C'est dans ce gr.·. que le Récip.·. apprend à juger le présent par le passé et l'avenir par le présent. Il sait où il est avec lui-même et avec les autres. Il pourra désormais tolérer les erreurs; mais il ne sera plus le jouet des faux docteurs ni des fourbes anciens ou modernes.

§ XIV ET DERNIER.

G.·. ÉL.·. CHEV.·. K.·. S.·..

Au-dessus du R.·. C.·. se présente, comme dernier degré de l'échelle maçonn.·., le G.·. Él.·. Chev.·. K.·. S.·., c'est-à-dire l'homme *choisi*, *purifié*, *sanctifié*, tel que doivent l'être ceux qui sont destinés à servir de modèles aux autres.

Ce gr.·. récapitule toutes les instructions précédentes. Il les lie, il en fait un faisceau lumineux, à la clarté duquel on voit la route à suivre dans ce dédale d'institutions ridicules et barbares dont se compose ce qu'on appelle la *civilisation* du monde, et qui ne sont autre chose que le renversement des

lois de la nature et qu'un outrage à la dignité de l'homme. Onze gr.·. le précèdent, qui se donnent de la même manière que ceux qui suivent la Maîtrise, et forment avec eux cette série de preuves constatant les fourberies et les maux dont nous parlons. Une fois les faits avérés, c'est au Maç.·. à tirer la conséquence.

Alors finit la Maçonn.·.; sa mission est terminée. Elle a combattu l'erreur et enseigné la vérité. L'éducation de l'homme n'est plus un vain nom. Que d'autres institutions se vantent d'offrir les mêmes avantages, elles mentent, et le tableau des misères éternelles du monde le prouve. Les autres institutions ont effacé l'homme, pour ne laisser que son malheureux simulacre. Elles en ont fait un instrument passif, un automate, une espèce de machine à ressort, qui ne représente plus que l'idiotisme, la lâcheté ou la cruauté dans les mains qui le dirigent. Ces institutions ne l'ont pas nourri, elles l'ont empoisonné.

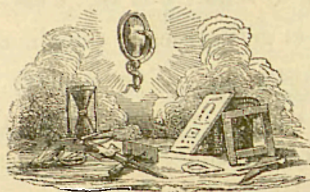
C'est à la Maçonn.·. à le rendre à la vie : c'est aux chefs d'Atel.·., aux Vén.·., aux âmes fortes et généreuses, à remplir cette grande mission. Le chaos et les ténèbres existent..... C'est à eux à débrouiller le chaos, à chasser les ténèbres. La tâche serait plus facile qu'ils ne le croient : il ne faudrait pas, pour rétablir l'humanité, la moitié, la centième partie des expédients et des trésors que les méchants dépensent pour la tromper et l'asservir. Les méchants eux-mêmes redeviendraient bons et heureux. Ils auraient la paix qu'ils n'ont jamais. Il ne s'agirait que de ne pas *mentir;* voilà tout. C'est le *mensonge* et l'*ambition* qui ont fait du globe un enfer.

Pour nous, voilà vingt ans que nous faisons nos efforts pour tracer la route. Nous nous en félicitons, quoi qu'il ait pu nous en coûter de peines et de travaux..... C'était notre goût, notre volonté. Nous avons payé notre dette à nos FF.·., à nos amis, au monde. C'est une grande satisfaction qui nous suivra jusqu'au tombeau. Plusieurs fois, épuisé de fatigues, de maladies, nous avons été sur le point d'y descendre, et, comme le soldat qui meurt pour sa patrie, nous avons toujours été joyeux d'avoir rempli notre devoir. D'autres viendront qui continueront notre œuvre et feront mieux. Nous nous en réjouissons d'avance.

Nous remercions ceux qui nous ont aidé de leur coopération. Plus tard, nous les nommerons, s'ils nous le permettent, pour qu'on les honore comme nous les honorons.

Il ne nous reste plus qu'à terminer cet écrit comme nous l'avons commencé, par ces paroles qui nous paraissent plus évidentes que jamais :

« *Enseignez, propagez la vraie Maçonn.·., vous aurez rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble.* »



CHAPITRE IX ET DERNIER.

CORRESPONDANCE

AU SUJET DES CAHIERS D'INITIATION AUX DIFFÉRENTS GRADES.

LETTRE PREMIÈRE.

A TOUS LES MAÇONS.

O.·. de Paris, 17 octobre 1833 (E.·. V.·.).

« TT.·. CC.·. FF.·.,

« Si la Maçonn.·. a de l'importance, c'est qu'elle est utile aux hommes ; c'est qu'elle peut unir les peuples d'un bout de la terre à l'autre ; c'est qu'elle peut en toutes choses faire le bien et corriger le mal.

« Mais, pour remplir ce but, il faut qu'elle soit bien enseignée et que ses livres d'Initiation se montrent d'accord avec la pureté et l'élevation de ses principes. Il faut qu'ils soient conçus dans un tel ordre d'idées que le Maç.·., à mesure qu'il avance dans les grades, soit obligé d'avouer qu'il avance aussi dans les connaissances morales et qu'il comprend comment, par l'instruction, la Maçonn.·. peut faire tout le bien qu'elle promet. Maintenant pourrait-on dire que les *Cahiers d'Initiation*, employés par les divers GG.·. OO.·., renferment les conditions dont nous venons de parler? Nous ne le croyons pas. Ces cahiers nous ont toujours paru au-dessous des enseigne-

ments qu'on a droit d'attendre d'une si noble institution. C'est un mélange incohérent de toutes sortes de *pratiques* et de *cérémonies*, tirées des vieilles religions de l'*Inde,* de l'*Égypte,* des livres *juifs* ou *chrétiens*, qui, dans d'autres temps, pouvaient servir, peut-être, à la conservation de quelques vérités, mais qui sont loin de répondre aux besoins du siècle où nous vivons. Quand tout marche en avant, on souffre de voir la Maçonn.·. rester seule en arrière. Nous ignorons qui a rédigé ces cahiers; mais quarante ans d'expérience nous ont prouvé qu'ils ne laissaient dans l'esprit des *Initiés* que des impressions fausses ou imparfaites. Nous avons entendu presque tous les Maç.·. s'en plaindre, et nous les avons vus abandonner successivement une Institution qui ne remplissait pas leur attente.

« Quel était le remède à ce mal? Il n'y en avait qu'un, c'était de *refaire* les cahiers. Mais qui pouvait, qui devait entreprendre un pareil travail? Un congrès général (1)?... des comités?... plusieurs Maç.·. délégués à cet effet? Non. Cent ans se passeraient avant que l'on fût d'accord sur le fond et sur la forme. Cette sorte de *législation* ne doit sortir que d'une même tête, afin qu'il y ait *unité* dans la pensée, *unité* dans l'action. Le zèle seul et l'amour de l'humanité dans un seul homme peuvent tenter cette entreprise.

« Il nous a été permis d'avoir ce zèle, et nous avons *refait* les cahiers. Nous prions nos FF.·. de nous le pardonner. Ce n'est point orgueil ni présomption; ils le verront bien en les lisant. Nous n'avons voulu que rendre à la Maçonn.·. la puissance et la dignité qui lui appartenaient. Nous avons voulu qu'on la comprît, qu'on l'aimât, qu'on la respectât et qu'on ne pût citer aucune école sur la terre où l'on enseignât, mieux qu'elle ne le fait, la vérité, la grandeur d'âme, toutes les vertus.

(1) Nous avons déjà exprimé notre pensée, dans une autre publication, sur le mot CONGRÈS employé en maçonn.·., et nous ne croyons pas que cette expression soit parfaitement juste. Nos prédécesseurs avaient adopté le mot CONVENT, du latin *conventus*, pour désigner les grandes assemblées maçonn.·. chargées de s'occuper des intérêts généraux de l'Ordre, et ce mot, selon nous, indiquait tout aussi bien l'objet des réunions que celui de congrès, qui, sans être moderne, est tout au moins très-nouveau dans les nombreuses et diverses applications qui en ont été faites depuis quelques années. P.·.

« La Maçonn.·. est un *Sacerdoce* au-dessus de tous les autres, puisque, sans salaire, sans récompense aucune, sans ruses, inventions, violences ni subterfuges, sans autre ressource enfin que la raison, elle enseigne tout le bien qui est possible ici-bas. Nous avons donc pensé que l'INITIATION à ses *mystères* devait se célébrer avec un *appareil de formes* et une *évidence de raisonnements* qui pussent prendre réellement le nom de *Lumière* aux yeux de ceux à qui nous la promettions. Nous avons remis en vigueur les conditions propres à faire bien connaître le caractère des *Postulants,* à les forcer à réfléchir, à mettre une haute importance à leur démarche, et à concevoir tout d'abord un grand respect pour l'institution dans laquelle ils désiraient entrer. Nous avons voulu qu'on examinât avec soin l'*esprit* et la *moralité* qu'ils avaient reçus du monde prof.·., afin qu'on pût leur fournir ensuite une instruction réelle et capable de les préserver des erreurs et des mensonges qui font la honte et le malheur de ce monde.

« Nous avons donc rendu la Maçonn.·. à ses *vrais principes,* qui sont la *vérité,* la *fraternité,* et nous avons rétabli ses *Initiations* sur les *Dogmes* et les *Préceptes* qui en découlent. Ces dogmes et ces préceptes, nous les avons renfermés dans les cinq *Degrés* que, depuis des siècles, l'usage a consacrés comme les plus essentiels, c'est-à-dire : l'*App.*·., le *Compa.*·., la *Maîtri.*·., le *R.*·. *C.*·. et le *G.*·. *El.*·. *Chev.*·. *K.*·. *S.*·..

« Quant aux autres Gr.·., nous nous sommes contenté d'en présenter l'exposé sommaire, pour être donnés par *communication* seulement, et nous y avons joint des instructions courtes, mais suffisantes. On se plaignait du trop grand nombre de Gr.·.; il fallait abréger. Les routes multipliées ne font qu'embarrasser, que fatiguer le voyageur. Chaque pays a sa Maçonn.·., ses pratiques, ses prétentions, ses vanités!.... Tout cela produit des *discordances* qui nuisent à l'ordre. On oublie le point nécessaire, qui est la *science* et la *vertu,* la tolérance, le bon sens, l'union entre les peuples. Voilà le véritable but, et nous osons dire le salut des hommes. Le reste n'est que puérilité ou tromperie.

« Depuis plus de vingt ans, nous avons sollicité la réforme sur ce plan. Nous en avons indiqué les moyens : nous avons montré qu'elle pouvait s'e-

pérer sans troubles ni secousses, et nous avons répandu à cet égard un assez grand nombre d'écrits qui ont été envoyés partout où nous avons su qu'il y avait des Maç.·.. Malheureusement, soit amour des anciennes coutumes, soit tiédeur ou crainte de déplaire, personne n'a mis la main à l'œuvre; les abus et les discordances ont continué : il nous a donc fallu entreprendre seul une œuvre que nous attendions du courage de nos FF.·.. C'est à eux de dire maintenant si nous nous sommes trompé.

« Que si les Autorités maçonn.·. nous condamnaient, elles feraient une faute; car il y a longtemps qu'elles-mêmes auraient dû établir les améliorations réclamées par toute la Maçonn.·., améliorations si faciles, depuis *quarante ans* surtout que la moitié de la terre, fatiguée des vices du temps passé, a montré qu'elle voulait une *civilisation* plus conforme à la justice et à la dignité de l'homme. Mais nous aimons à croire que les Autorités maçonn.·. seront les premières à apprécier nos efforts et à les seconder peut-être. Elles verront que nous avons conservé soigneusement dans tous les Gr.·. les *Cérémon.·. principales, marches, signes, paro.·.* et *attouch.·.* (1). Il eût été insensé de changer ce langage adopté de l'Univ.·. maçonn.·.. Nous n'avons apporté d'innovation que dans la manière de présenter l'*instruction,* afin de la mettre d'accord avec les lumières du siècle et les vœux de tous les FF.·..

« La Maçonn.·. dont nous parlons, nous l'avons pratiquée depuis quinze ans dans la L.·. des Trinosophes devant l'élite des Maç.·. de Paris et des provinces. On l'a pratiquée dans plusieurs villes de France et de l'étranger, et on en a rendu bon témoignage. Nous nous sommes donc persuadé que nous étions utile à l'ordre en répandant les nouveaux cahiers, c'est-à-dire en les donnant aux Vén.·., aux LL.·., aux CHAP.·. et aux CONSEILS qui les

(1) La divulgation des signes, paroles et attouch.·. nous ayant toujours paru une violation de l'engagement d'honneur pris au moment de la réception de ne jamais les révéler, nous nous sommes abstenu de les reproduire dans les divers rituels de la Maçonn.·. rendue à ses vrais principes, et, en agissant ainsi, nous avons également respecté la volonté de l'auteur : ce digne F.·. nous avait, en effet, exprimé le désir qu'ils ne fussent jamais imprimés dans la publication qu'il confiait à nos soins. P.·.

demandaient et promettaient de les employer dans le même esprit qui nous les avait fait concevoir.

« Dès 1829, nous avons fait connaître les conditions auxquelles on pouvait les obtenir. A cette époque, le Gr.·. de R.·. C.·. n'était pas encore *rectifié*. Nous avions cru impossible d'y parvenir, tant il nous paraissait éloigné des principes qui établissent la concorde parmi les hommes.

« Nous avons été mieux inspiré depuis. Les sollicitations de plusieurs Atel.·. nous ont encouragé. Nous avons appelé l'histoire à notre aide, et nous avons fait servir les erreurs mêmes de ce Gr.·. au triomphe de la vérité. C'était une grande difficulté à vaincre. Si nous en croyons quelques *Chap.·.* qui ont adopté notre ouvrage, cette difficulté serait vaincue.

« Ainsi donc, la Maçonn.·. aura un *Rituel* complet et présentera un système raisonné dans la hiérarchie de ses initiations. Ainsi, les *Initiés* ne diront plus qu'on les laisse sans *guides* et sans *intérêt* dans la nouvelle carrière qu'ils ont embrassée. Ceux qui nous auront compris resteront éternellement attachés à la Maçonn.·. comme à l'honneur et à la raison personnifiés. Ils l'enseigneront, la propageront et *rendront par là plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble.*

« Tel est le but de nos travaux. C'est à nos FF.·. de nous seconder; leur récompense sera, comme la nôtre, la prospérité de l'Ordre et le bonheur d'avoir bien fait. »



LETTRE SECONDE.

AUX ATEL.·. ET AUX MAÇONS QUI POSSÈDENT LES RITUELS DE LA MAÇONN.·. RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

O.·. de Paris, 20 novembre 1842 (E.·. V.·.).

« TT.·. CC.·. et TT.·. Respect.·. FF.·.,

« En 18.., je vous ai envoyé, d'après vos désirs, les cahiers que j'ai composés pour l'amélioration de notre Maçonn.·. qui, de toutes parts, languissait pour des raisons que je vous ai exposées dans l'une de mes dernières pl.·. imprimées.

« Par cette pl.·., je vous demandais ce que vous aviez fait de ces cahiers et s'ils avaient pu vous servir selon votre espérance et la mienne.

« Presque tous les FF.·. à qui je l'ai adressée m'ont fait la fav.·. de me répondre : vous êtes du nombre de ceux qui ont gardé le silence, et je dois m'en affliger, parce que nul homme n'aime à perdre ses amis quand il ne l'a pas mérité. Depuis cette époque, j'entends qu'on se plaint toujours de la décadence où nous sommes tombés et qui menace de s'accroître encore davantage. Accordez-moi donc la liberté de m'adresser à vous de nouveau, persuadé que la confiance et l'amitié que nous nous sommes promises comme Maç.·., vous porteront à ne pas me refuser une satisfaction que sembleraient réclamer mon grand âge et le désir de vous être utile.

« Les choses du monde vont si vite et changent si fréquemment, que je suis inconnu sans doute aujourd'hui au plus grand nombre d'entre vous; mais les anciens peuvent dire aux nouveaux qui je suis, et que c'est un vieux soldat de la Maçonn.·. qui leur parle; un soldat que plus de cinquante ans de trav.·. et d'expérience ont éclairé.

Oui, j'ai cru et je crois encore que la Maçonn.·., pratiquée comme je

vous l'ai présentée, changerait les cœurs et ramènerait les adeptes au culte de la vraie philosophie qui consiste à bien penser, à bien dire et à bien faire; à vivre en paix, à s'aimer, se secourir ; à combattre l'esclavage et le mensonge, sous quelque forme qu'ils se présentent ; en un mot, à maintenir l'homme dans l'état qu'exigent son honneur et sa dignité. Vous l'avez cru comme moi et vous le croyez encore. Ayez donc la bonté de m'apprendre si vous avez tenté de joindre vos volontés aux miennes, ou si, rebutés par des difficultés trop grandes, vous êtes retournés aux cahiers de la Maçonn.·. vulgaire qui doivent un jour causer notre perte, parce qu'ils excitent le mépris même des ignorants auxquels on prostitue les initiations.

« Je sais bien que la Maçonn.·. rendue à ses vrais principes est hors de leur portée ; mais ce n'est pas pour eux qu'elle a été faite. Les hommes incultes nous seront toujours nuisibles, presque autant que les érudits sans conscience par leurs paroles et leurs actions inconsidérées; nous en avons une triste preuve dans l'état où ils ont mis nos Atel.·.. Nous ne devons nous adresser qu'à ceux qui nous entendent et peuvent nous suivre. Il faut relever notre Ordre et non le laisser tomber dans la confusion et l'avilissement. Votre ville est importante. La Maçonn.·., convenablement enseignée, y ferait un bien infini. Elle détruirait l'esprit d'égoïsme, si cruel, qui envahit la société, et vous attirerait les bénédictions de tous ceux qui conservent de nobles sentiments.

« Vous êtes dignes, TT.·. CC.·. FF.·., d'être les ministres d'une telle institution. Il ne s'agirait que de bien choisir vos chefs et vos soldats. C'est le général qui fait l'armée ; ce sont les Vén.·. qui feront la Maçonn.·.. *Science, Vertu*, voilà vos moyens : faites-en votre devise et votre loi. Hors de là, il n'y a point de succès possible, il n'y a point de salut. Voyez ce que produisent l'ignorance, le mensonge, les perversités!..... et concluez.

« Vous pardonnerez mes tentatives instantes et réitérées. Vos cœurs entendront, excuseront le plus dévoué de vos FF.·..

« L'ancien Vén.·. des Trinosophes, auteur du *Véritable Lien des peuples, ou la Maçonn.·. rendue à ses vrais principes*,

« N. C. D. »

P. S. « Cet ouvrage que je viens de vous nommer, je l'ai publié il y a près de quarante ans, et depuis, à diverses époques, je l'ai envoyé, ainsi que beaucoup d'autres écrits, à tous les Atel.·. de France, par conséquent, à vous-mêmes. Tâchez de le retrouver, de le relire et de le faire connaître à vos FF.·.. Je suis persuadé qu'il vous ramènera entièrement à vos convictions premières que la Maçonn.·. bien pratiquée ferait le bonheur du monde.

« Je vous envoie de nouveau l'exposé des motifs qui m'ont décidé à changer les cahiers ; ne me refusez pas d'en donner lecture à vos FF.·. assemblés, si vos trav.·. vous le permettent. Ces motifs me justifieront à leurs yeux. »

FIN DU LIVRE SECOND.

LE

VÉRITABLE LIEN DES PEUPLES

OU LA FRANC-MAÇONNERIE

RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

LIVRE TROISIÈME.

DES FÊTES

ET CÉRÉMONIES MAÇONNIQUES.

CHAPITRE I[er].

FÊTE SOLSTICIALE (1).

« Qu'en ces jours-là vos aumônes soient doublées, et que la joie ne vous fasse pas oublier qu'il est des malheureux qui souffrent. »

PRÉALABLES.

Les planches de convocation auront dû être spéciales et porter pour devise l'épigraphe de ce chapitre.

Au jour fixé, les membres de la L.·. devront être rendus avec exactitude à l'heure

(1) L'érudition de l'auteur était connue de tous les Atel.·.; aussi chaque jour s'empressaient-ils de le consulter et de solliciter de lui, pour les diverses cérémonies du culte maçonnique, soit des

indiquée pour l'ouverture des travaux. Le Temple sera décoré sans faste, mais de manière à indiquer la solennité du jour. La colonne d'harmonie devra être au complet.

Du pain, du vin et des fruits seront placés sur l'autel, et donnés après la séance à un F.·. malheureux.

Le produit de la collecte devra être distribué le lendemain entre plusieurs familles indigentes.

La salle du banquet sera ornée de drapeaux et de fleurs : on y transportera les écussons ou bannières des LL.·. qui seront venues en députation.

Une fois la séance ouverte, elle ne pourra être interrompue par aucun incident, aucune discussion. Excepté le Vén.·. et les Officiers qui auront à parler, tout le monde devra observer le plus profond silence; le plus sûr moyen de réussir dans la célébration des mystères maçonn.·. est d'observer le silence : le silence en est le plus bel ornement.

Au banquet, on ne laissera chanter que des couplets maçonn.·. ou des chansons décentes. On fuira les grosses joies, qui déparent toutes les fêtes, et on observera partout et toujours l'urbanité, la décence et la plus exquise politesse.

OUVERTURE DES TRAV.·.

(Tous les FF.·. étant en place, le Vén.·. ouvre les trav.·. par les mystères accoutumés, annonce la remise à une séance ordinaire de la lecture des procès-verbaux, et envoie immédiatement au-devant des députations de LL.·. et des visiteurs qui désirent assister à la solennité. Lorsque tout est prêt pour leur introduction, le Vén.·. frappe un coup et dit :)

Que les portes soient ouvertes et l'entrée donnée aux FF.·. qui viennent nous favoriser de leur présence.

(Les députations et les autres visiteurs sont introduits; les portes du Temple se referment, et le Vén.·., prenant son épée en main, prononce l'allocution suivante :)

« TT.·. CC.·. FF.·. visiteurs, App.·., Comp.·., Maît.·.; TT.·. SS.·.

conseils que son expérience rendait toujours si précieux, soit même des programmes ou rituels qu'il rédigeait et rattachait alors à son œuvre principale : LA MAÇONNERIE RENDUE A SES VRAIS PRINCIPES.

Une L.·. ayant sollicité deux programmes, dont l'un pour la célébration des Fêtes solsticiales, et le second pour l'inauguration d'un nouveau Temple, le F.·. Des Étangs lui envoya ceux qui forment les chapitres Ier et IV du présent livre, et qui, rédigés en termes généraux, pourront au besoin servir de guides pour la célébration de ces fêtes.

de Chap.·., et vous tous, MM.·. FF.·., Français et étrangers, quels que soient votre pays, votre culte et vos lois, je vous salue au nom de la L.·. que je préside, et je vous remercie de la faveur que vous nous faites de venir nous visiter.

« C'est ici la L.·. de....., et pour nous ce titre nous rappelle sans cesse les vertus que nous nous efforçons d'enseigner, de pratiquer, et qui sont la base éternelle de la vraie Maçonn.·.. Venez souvent nous voir : soyons unis. La Maçonn.·. n'est autre chose que l'amour de la science et de la vertu; c'est la lumière de la vérité donnée au monde pour le conserver, et les ténèbres, quels que soient leurs efforts, ne prévaudront point contre elle.

« Et vous, députations des LL.·. de.... et de...., recevez en particulier nos salutations et l'hommage de notre reconnaissance. C'est aujourd'hui notre fête, vous allez l'embellir, et goûter avec nous le seul véritable bonheur qui soit donné à l'homme, celui qui résulte de la sagesse et de l'union.

« A moi, MM.·. FF.·., saluons d'un triple vivat les FF.·. visiteurs et les honorables députations. »

(Applaudissements; fanfares; remercîment des visiteurs.)

(Quand les applaudissements sont couverts, le Vén.·. frappe un coup et annonce que la L.·. va procéder à la réception des prof.·. qui ont été proposés et admis précédemment à passer aux épreuves.) (*Voir le cérémonial de la réception au gr.·. d'App.·. : livre III, chapitre II.*)

(Lorsque la réception est terminée, le Vén.·. se lève, frappe un coup et prononce l'allocution suivante :)

« Mes FF.·., je réclame votre attention. C'est aujourd'hui la fête solsticiale d'été. Nous nous sommes réunis pour la célébrer.

« Dans toutes les LL.·.. on convoque, on assemble deux fois par an, à l'occasion de cette solennité, et dans presque aucune on ne fait, on ne dit rien qui rappelle son origine ni son objet : c'est une omission que cette L.·. ne doit pas commettre.

« Qu'est-ce que les fêtes solsticiales? La plupart de vous le savent, quelques-uns l'ignorent peut-être : c'est pour eux que je veux parler. Elles sont au nombre de deux; elles existent depuis que le monde est monde. L'une a pour but la tristesse, l'autre la joie. La crainte et l'espérance, vous le savez, les peines et les plaisirs unissent les hommes. Malheureux, on pleure ensemble; heureux, la joie est partagée et s'augmente.

« Nos fêtes sont donc des commémorations célébrées aux époques les plus remarquables de l'histoire du soleil dans le système de l'univers. La première est celle où l'astre semble mourir, et la seconde celle où il ressuscite pour remplir, à chacune des mêmes époques, les fonctions dont l'a chargé le grand ordonnateur des mondes. C'est dans ces fêtes que les anciens peuples l'adorèrent comme l'agent, comme le représentant du génie du bien, *succombant et mourant au solstice d'hiver, ressuscitant et triomphant au solstice d'été*. Les superstitions, qui s'emparent de tout et dénaturent tout, ont travesti ce fait et cette pensée de mille manières. Elles ont créé mille cultes différents sur cette *naissance* et sur cette *mort* de l'astre du jour.

« La Maçonn.·. ne donne les mains à aucune superstition, parce que toutes sont nuisibles et cruelles; mais elle admire le grand œuvre de la nature et l'artifice magnifique qui préside à ses destinées. Certes, le soleil n'est point un *dieu* à qui nous adressons des prières, mais il est l'agent patent de la fécondité, la source sensible de la vie. Nous imitons les anciens : nous admirons en lui le plus bel ouvrage du grand arch.·. de l'univ.·.. Jetez les yeux sur cet autel. Voilà des fruits, du pain, du vin, des plantes, des fleurs, des parfums. N'êtes-vous pas forcés d'avouer que tous ces biens ne doivent leur existence qu'à la présence du soleil, et que le monde entier périrait, si cet astre vivifiant venait à disparaître? La reconnaissance avait donc cru payer sa dette en dressant des autels au générateur visible de toutes choses. On croyait donc justement devoir se réjouir en le voyant renaître, comme on croyait devoir s'affliger en le voyant mourir.

« Telle est, mes FF.·., la cause des fêtes solsticiales qui nous rassemblent deux fois chaque année. Applaudissons avec toute l'antiquité, avec nos contemporains même, au ministre bienfaisant, au ministre éternel, immuable, que le grand arch.·. de l'univ.·. a chargé de nous donner l'abondance, la lumière et la vie. »

Debout et à l'ordre, mes FF.·.!

(Applaudissements; musique.)

A la lumière du monde!

A la vérité, seconde lumière du monde!

Au triomphe de la lumière et de la vérité (1)!

(1) Dans le cas où une L.·. aurait cru devoir indiquer quelque circonstance particulière pour donner plus d'éclat à la fête solsticiale, telle, par exemple, qu'une distribution de récompenses, c'est alors qu'elle aurait lieu sur l'annonce du Vénérable, et il est nécessaire, dans ce cas, que le cérémonial en ait été préparé et arrêté d'avance, afin que les travaux marchent toujours avec cet ensemble et cette régularité qui sont indispensables dans toutes les réunions maçonniques.

P.·.

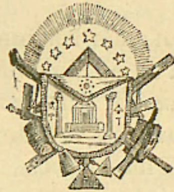
(Le Vén.·. donne ensuite la parole à l'Orat.·., qui prononce un discours analogue à la fête. Le mot de semestre, envoyé par le Gr.·. O.·. est communiqué; le sac des propositions et le tronc de bienfaisance circulent, et le Vén.·., annonçant que l'on va se rendre à la salle des banquets, suspend les travaux, qui sont ultérieurement remis en vigueur.)

BANQUET.

On se rend à la salle du banquet en bon ordre, deux à deux, avec la bannière et tous les signes de la fête, les étoiles, les corbeilles de fleurs, etc.

Des morceaux d'harmonie se font entendre.

A la première santé, les tambours battent aux champs; à la dernière, le pas de charge, et les travaux sont ensuite fermés en la manière accoutumée.



CHAPITRE II.

BAPTÊME MAÇONNIQUE

OU

PRÉSENTATION AU TEMPLE DE L'ENFANT D'UN F.:.

OBSERVATIONS ET DISPOSITIONS POUR LA CÉRÉMONIE.

Les planches de convocation ont annoncé la cérémonie en ces termes :

« *Baptême maçonn.·. d'un enfant à la manière des anciens Maçons.* »

Le Temple, ainsi que le trône, sont ornés d'un bandeau blanc, sur lequel des fleurs ont été attachées; un vase destiné à en recevoir se trouve sur l'autel du Vén.·..

Au milieu du Temple, près des marches de l'Orient, est un autel couvert d'une draperie blanche, sur laquelle sont deux vases de fleurs, une aiguière remplie d'eau, une cuvette en cristal ou d'argent, et un linge blanc.

Sur un plat d'argent sont du pain, des fruits, du lait, du miel, un verre, et du vin dans une carafe de cristal.

Au milieu de cet autel est un candélabre à trois ou à cinq branches, non allumé.

Il y a une place réservée pour la colonne d'harmonie.

Aucune proposition ni discussion ne doivent avoir lieu avant la séance ni après la cérémonie, sous aucun prétexte que ce soit.

Il serait bon et édifiant pour les prof.·., autant qu'avantageux pour la Maçonnerie, que plusieurs parents et amis du père et de la mère de l'enfant pussent assister à la cérémonie dans une tribune ou une partie de la salle qui leur aurait été réservée. Il serait plus avantageux encore que des mères, épouses et sœurs de Maçons choisis pussent les accompagner; il n'y a dans la célébration de ces actes maçonn.·. aucune révélation des mystères de l'institution. Plus cette fête aurait de témoins, plus on aurait bonne opinion de l'Ordre.

La voix du Vén.·. sera, dans le courant de la cérémonie, pleine de tendresse et d'onction; ses manières auront une aisance toute paternelle, accompagnée de la plus grande dignité.

CÉRÉMONIE.

(Après l'ouverture des travaux et la réception qui a pu avoir lieu, le Vén.·. frappe un coup et dit :)

MM.·. FF.·., les planch.·. de convocation annoncent le baptême de l'enfant d'un de nos FF.·.. Nous allons procéder à cette cérémonie dans les formes usitées chez nos anciens maîtres; nous réclamons de vous le silence et l'attention qui conviennent à une telle solennité.

Qu'est-ce qu'un baptême maçonnique?

C'est la présentation au temple d'un fils de Maç.·. par son père, aidé de deux parrains ou par deux parrains seulement, qui certifient que l'enfant présenté est digne de l'intérêt des FF.·. qui composent l'Ordre; et c'est l'engagement que prend une Loge de donner à l'enfant tous les témoignages possibles de cet intérêt jusqu'à sa majorité.

Tel est l'acte vraiment religieux que nous allons célébrer, et qui, sans que nous ayons besoin de le dire, ne préjudicie en aucune sorte aux devoirs prescrits aux parents par leur culte particulier et par les lois de leur pays. Que chacun de vous se figure que c'est son enfant qui va venir, et vous prendrez d'avance le sentiment qui doit vous animer.

(Le Vén.·. frappe et dit :)

Maît.·. des Cérém.·., je suis averti que les parrains et les parents de l'enfant doivent se présenter à cette heure.

Allez voir s'ils sont dans les parvis du temple.

(Le Maît.·. des Cérém.·. sort. Il revient et dit :)

Vén.·., les parrains et l'enfant sont dans les parvis du temple et demandent la fav.·. d'être introduits.

Le Vén.·. : Je prie l'expert et le porte-étendard de prendre l'un un flambeau, l'autre la bannière, de se faire accompagner par deux FF.·. et

d'aller au devant d'eux. Ils les salueront au nom de la Loge et ils rentreront avec le cortége après avoir frappé en prof.·..

(Au bout de quelque temps, on frappe à la porte en prof.·..)

LE VÉN.·. : Voyez qui frappe.

(Le F.·. Couvr.·. ouvre la porte, la referme et dit :)

Vén.·., ce sont des FF.·. conduisant un jeune prof.·. qui demandent l'entrée du Temple.

LE VÉN.·. : Demandez-leur ce qu'ils veulent de nous.

(Le Couvr.·. sort. Il rentre, accompagné d'un F.·. portant des fleurs dans une corbeille, et d'un autre portant le nom de l'enfant tracé sur un écriteau orné de fleurs et de rubans. Le Couvr.·. dit :)

Vén.·., ils viennent vous présenter un enfant, le fils d'un de nos FF.·., et vous prier de lui donner la première initiat.·. aux mystères de la Maçonn.·.. Ils vous envoient ces fleurs pour être distribuées à tous les FF.·. en signe de joie, et le nom de l'enfant, tracé sur cet écusson pour qu'il soit placé sous leurs yeux.

(Un Maît.·. des cérém.·. va mettre un bouquet dans le vase qui est sur l'autel du Vén.·. et attache l'écusson devant l'autel. Il distribue ensuite une fleur à chaque F.·., qui l'attache à sa boutonnière. Le V.·. frappe et dit :)

Vous entendez, mes FF.·.. Il s'agit d'un acte important. Accordez-vous cette fav.·. ? Levez-vous, si vous y consentez.

(Tous les FF.·. se lèvent.)

LE VÉN.·. : Il suffit. Asseyez-vous. F.·. Couvr.·., donnez l'entrée du temple.

(Les portes s'ouvrent; le cortége entre dans l'ordre suivant :)

1. — Un Maît.·. des Cérém.·., ayant un bouquet à la main.

2. — Le porte-étendard, ayant un bouquet et des rubans à sa bannière.

3. — La musique, jouant une marche religieuse et fortement accentuée. Tous les musiciens ont une fleur à leur boutonnière et des rubans à leurs instruments.

4. — Deux FF.·. portant des corbeilles de fleurs.

5. — L'Expert, portant son flambeau élevé et orné de rubans.

6. — Les deux Parrains, portant l'un la règle et l'autre le compas ornés de fleurs et de rubans.

7. — L'Enfant, porté à brancard sur les épaules de deux FF.·.. Il est assis sur un coussin, couvert d'une draperie blanche, tombant des deux côtés, et orné d'étoiles et de franges d'argent. De chaque côté, deux parents ou deux FF.·. le soutiennent. Il est vêtu de blanc et a sur la tête une couronne de roses blanches.

8. — Deux FF.·. portant des corbeilles de fleurs. Tous s'arrêtent devant l'autel qui est au milieu du Temple. Les Parrains de l'enfant se placent devant cet autel, et le reste du cortége se range derrière eux.

(Le Vén.·. frappe. La musique cesse et va se placer à l'endroit qui lui a été désigné. Le Vén.·. dit :)

Où sont les deux Maç.·. qui conduisent cet enfant ?

(Les deux Parrains répondent :)

Nous voici.

Le Vén.·. : Que demandez-vous pour lui?

Un Parrain : Que le Vén.·. de cette loge et que tous les FF.·. qui la composent le prennent sous leur protection, soutiennent son enfance de leur amitié et que, pour preuve de leurs bons sentiments à son égard, ils l'admettent aux premiers mystères de la Maçonn.·..

Le Vén.·. : Quel est le nom de son père?

Le Parrain : Il s'appelle N... Il est de la ville de .... Il est notre F.·..

Le Vén.·. : Le nom de son père lui mérite déjà notre affection. Quel âge a cet enfant?

Le Parrain : Il a .....

Le Vén. : Et vous, Parrains, promettez-vous d'aider vous-mêmes cet enfant de vos bons soins et de l'éclairer de vos sages avis, dans le cas où des circonstances particulières les lui rendraient nécessaires?

Les deux Parrains : Nous le promettons sur notre foi de Maç.·..

(Le Vén.·. frappe. Le Maît.·. des cérém.·., le porte-bannière et le porte-flambeau vont trouver le Vén.·.. Le porte-flambeau change son étoile contre le flambeau à trois branches du Vén.·., et tous se rendent à l'autel qui est au milieu du Temple. On descend l'enfant de son brancard. Les parrains le prennent entre leurs bras. Le Vén.·., saluant le cortége de son maillet, dit :)

« Soyez les bienvenus, vous tous qui croyez à l'amitié et voulez la gloire de la Maçonn.·.!

« Cher enfant, on demande pour toi une nouvelle lumière, plus précieuse que celle du jour, la lumière de la *science* et de la *vérité*, c'est-à-dire de l'intelligence de la vie qui ne fait que commencer pour toi. Cher enfant, cette lumière, tu t'en étonnerais, si tu pouvais nous comprendre, est un grand mystère, même pour ceux qui ont déjà parcouru la moitié de leur carrière, tant les ténèbres que l'erreur amoncèle autour de l'homme sont épaisses et difficiles à détruire!

« Ainsi tu ne peux encore comprendre cette lumière; mais les deux Maç.·. qui se présentent comme tes parrains, t'apprendront un jour d'où viennent ces ténèbres et quelles funestes causes en éternisent la durée. Ils te diront que la terre devrait être un séjour de paix, d'amour et de félicité, si des sources de malheur n'avaient été ouvertes depuis des siècles par trois mortels ennemis du genre humain qu'on appelle l'*ignorance*, le *mensonge* et l'*ambition*, ennemis qui renaissent toujours et dont la puissance embrasse presque tout le globe! Ils te le diront tout bas peut-être, parce que l'*ignorance*, le *mensonge* et l'*ambition* ne veulent pas qu'on les signale; mais ils t'en diront assez pour te les faire reconnaître et t'indiquer les moyens de t'en préserver. Préserver l'homme des tristes suites de l'ignorance, du mensonge et de l'ambition, voilà tout le secret des mystères de la Maçonn.·. auxquels on veut t'initier. Un jour tu le sauras par toi-même. Alors tu béniras l'institution qui, la seule au monde, peut rendre un tel service à l'humanité. Mais en attendant, cher enfant, que la vraie lumière brille à tes yeux, jouis du bonheur de ton jeune âge.

(Le Vén.·. allume le candélabre et dit :)

« Que la lumière matérielle te vivifie! Que ta santé te laisse goûter sans mélange le plaisir d'exister ! »

Parrains de cet enfant, croyez-vous que le premier devoir de l'homme soit la probité?

Les Parrains : Nous le croyons.

Le Vén.·. : Soit de vivre selon les saintes lois de la sagesse et de l'honneur?

Les Parrains : Nous le croyons.

Le Vén.·. : Avancez les mains de cet enfant. Présentez-les aux ablutions symboliques.

(Le Vén.·. prend l'aiguière, verse de l'eau sur les mains de l'enfant et les essuie. Un F.·. tient la cuvette au-dessous de l'aiguière.)

Le Vén.·. : « Cher enfant, que tes mains soient toujours pures de toute souillure et de toute iniquité! Qu'elles restent éternellement pures, surtout du sang de tes semblables! Que ta bouche ne mente point, n'insulte pas, ne calomnie jamais! Que tes oreilles se ferment aux flatteries, aux mauvais discours! Que tes pieds ne marchent que dans le sentier de la vertu! Que ton bras sache défendre ton honneur, ta famille, ta patrie! Cultive ta raison : ne la laisse point dégrader ni avilir. Que ton esprit grandisse et se fortifie avec ton corps! Qu'il comprenne bien un jour ce que c'est que la vraie *science*, et ton cœur ce que c'est que la *vertu!*

« Aime et honore ton père et ta mère. Écoute-les, aime-les, respecte-les dans leur vieillesse. Ne les abandonne jamais. Malheur aux enfants qui abandonnent leur père et mère ! Quand tu seras grand, étudie la nature. Lève les yeux sur l'admirable spectacle qu'elle présente. Sache la comprendre; elle te dira la vérité. La plus grande partie des erreurs des hommes vient de ce qu'ils oublient la nature, de ce qu'on ne la leur enseigne pas. Des imposteurs ont voilé sa sainte image. Ose la découvrir. La science deviendra ta consolation.

« L'homme est né pour le travail. Ne l'oublie pas. Le travail seul et l'étude donnent le bonheur. La nature te récompensera par mille dons divers. Ses trésors sont inépuisables. Voilà les plus simples et les plus nécessaires de tous. Voilà du pain, voilà des fruits. Tiens, mon enfant.

(Le Vén.·. donne du pain et des fruits à l'enfant.)

« Prends, mange. Fasse le ciel que le pain ne te manque jamais !

(Le Vén.·. donne du pain et du vin aux parrains.)

« Mangez et buvez et reconnaissez la bonté des présents que la nature accorde à l'homme!

(Le Vén.·. ôte et remet la couronne à l'enfant.)

« Ta tête est aujourd'hui couronnée de fleurs, symbole de l'innocence et du bonheur. Puisse le ciel en écarter toujours les dangers! Qu'il te préserve des trahisons, des calomnies et des autres tourments par où les hommes s'affligent trop souvent les uns les autres! Mais aussi sache mériter l'amour et l'estime de tous ceux que tu connaîtras.

« Viens, mon enfant, que je te tienne dans mes bras! que je t'embrasse et te bénisse au nom de tous mes FF.·., qui, la plupart, ont aussi des enfants et voudraient les voir heureux!

(Le Vén.·. élève l'enfant et le montre à l'assemblée.)

« Voilà le fils de notre F.·. N.... Étendez vos bras : ouvrez-lui vos cœurs : bénissez-le à votre tour, et que cette bénédiction commence l'initiation qu'il demande !

« Cher enfant, le cœur de nos FF.·. a parlé. Je t'admets en leur nom dans la grande famille des Maç.·., de ceux-là qui ont juré de s'aimer toujours comme des frères. Ils t'aimeront, ils te protégeront. Ils en font ici la promesse solennelle. »

(Le Vén.·. remet l'enfant à ses parrains ; puis, élevant la voix :)

A moi, mes FF.·., cimentons par un triple applaudissement la promesse que nous venons de faire.

1re Batt.·.. — Santé et prospérité à cet enfant !

(Triple appl.·..) (1).

2e Batt.·.. — Santé et prospérité à son père et à sa mère !

(Triple appl.·..)

3e Batt.·..— Honneur et prospérité à la Maçonn.·. qui fait de tous les hommes un peuple de frères !

(Triple appl.·..)

Vous tous qui assistez à cette cérém.·., souvenez-vous que l'initiation à la Maçonn.·. est l'initiation à toutes les vertus et que vous avez fait serment de les pratiquer. Asseyez-vous, mes FF.·..

Parrains, portez cet enfant aux 1er et 2e Surv.·. pour qu'ils le reconnaissent et l'embrassent. Vous ferez ensuite le tour de l'assemblée afin que chaque F.·. dépose sur son front le baiser de la fraternité.

(Les Parrains exécutent l'ordre du Vén.·., précédés d'un Maît.·. des cérém.·.. Pendant ce temps, la musique joue : *Où peut-on être mieux !* Le Vén.·. remonte au trône, accompagné de son cortége. Quand l'enfant a été présenté à tous les FF.·., le premier Surv.·. frappe et dit :)

Vén.·., nous avons embrassé l'enfant que vous nous avez envoyé. Il est maintenant entre les deux Col.·. avec ses parrains.

(1) Ces applaudissements ne doivent pas avoir le caractère maçonn.·. ordinaire.

P.·.

(Le Vén.·. frappe et dit :)

Debout, MM.·. FF.·. ! FF.·. 1er et 2e Surv.·., annoncez aux FF.·. de vos Col.·. qu'ils aient à reconnaître à l'avenir comme initié aux premiers mystères de la Maçonn.·. et néophyte de ce R.·. Atel.·. le jeune N...., fils de notre F.·. N...., à l'aimer, à lui prêter conseil et assistance toutes les fois qu'il en aura besoin, à la charge par l'enfant, sous la promesse de ses Parrains, de compléter son initiation à l'âge désigné par nos institutions.

(L'annonce est répétée par les Surv.·..)

Le Vén.·. : A moi, mes FF.·.; renouvelons nos souhaits.

1re Batt.·.. — Santé et prospérité à cet enfant !

2e Batt.·..— Santé et prospérité à ses père et mère !

3e Batt.·..— Honneur et prospérité à la Maçonn.·. qui seule peut faire de tous les hommes un peuple de frères !

(Fanfares.)

DISCOURS DE L'ORATEUR.

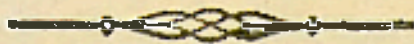
(Ce discours doit être clair, peu étendu et dans le sens intime de la cérémonie.)

Le discours terminé, le tronc de bienfaisance circule, et son produit est distribué le soir même ou le lendemain matin à trois indigents, en l'honneur du père et des parrains de l'enfant.

Pendant la quête, la musique doit jouer l'air des Mystères d'Isis : *Soyez sensibles, sensibles à nos peines.*

Après la quête, le Vén.·. annonce que la cérémonie est terminée, et lève la séance par un seul coup de maillet; la musique exécute une marche joyeuse, et le tambour bat aux champs (1).

(1) L'extrait du procès-verbal de cette cérémonie sera envoyé au père de l'enfant, auquel il devra le remettre quand il aura l'âge de raison, pour qu'il devienne dans ses mains l'acte qui constitue les droits qu'il a conquis à l'amitié de ses FF.·..



CHAPITRE III.

RÉPONSES

AUX

ARTICLES TRAITANT DU BAPTÊME MAÇONNIQUE,

INSÉRÉS DANS LE JOURNAL MENSUEL

LA REVUE MAÇONN.·. DE LYON (1).

LETTRE PREMIÈRE.

AU RÉDACTEUR DE *la Revue Maçonn.·.*.

Paris, 15 décembre 1842.

« T.·. C.·. F.·.,

« Votre numéro d'octobre dernier parle *des fêtes baptismales célébrées dans quelques loges de France, d'un premier pas vers la réforme, de loges d'in-*

(1) Pour l'intelligence du présent chapitre, nous croyons devoir fournir les explications suivantes, qui mettront le lecteur à même d'asseoir son jugement en pleine connaissance de cause sur la question qui y est traitée.

Le journal la *Revue maçonn.·.* de Lyon, avait, dans son numéro d'octobre 1842, inséré un article sur les Fêtes baptismales célébrées par quelques LL.·. de France, et notamment à l'O.·. de Lyon. Dans cet article, l'auteur, le F.·. Chanay, après avoir montré tout ce que présentait d'utile et d'avantageux la participation ou la présence des épouses, filles ou sœurs des FF.·., à certaines de nos fêtes, s'était livré à de sérieuses réflexions sur l'opportunité des cérémonies appelées *Baptêmes maçonniques*; il s'exprimait ainsi à cet égard :

« .... Mais, pour rallier les femmes à notre institution, il ne faut pas heurter leurs croyances;

struction, d'un arrêté du conseil central établissant des conditions pour la correspondance, etc.

il faut que nos cérémonies ne fassent aucune allusion aux cérémonies religieuses des cultes établis; il faut, enfin, supprimer le baptême maçonnique, qui, d'ailleurs, est un non sens. Dans notre ville, presque toutes les femmes de nos frères sont protestantes ou catholiques. Or, dans les cérémonies de ces deux cultes, le baptême figure en première ligne. On doit donc craindre que leur juste susceptibilité ne s'alarme de voir dans une loge pratiquer le même cérémonial que celui pratiqué dans les temples et les églises.

« Quelques Maçons pourront se récrier et invoquer nos anciens usages; cependant, s'ils examinent les effets qu'on attache au baptême religieux, ils reconnaîtront qu'il diffère essentiellement du baptême maçonnique : le baptême religieux est un sacrement ayant pour objet de laver un nouveau-né de la souillure originelle, de l'arracher au démon pour le donner à Dieu. Le baptême religieux, dans la pensée de ceux qui le confèrent, imprime à celui qui le reçoit un caractère ineffaçable, et le lie irrévocablement à la religion dans laquelle on l'a fait entrer, quoiqu'il n'ait pu ni refuser ni consentir.

« Il n'en est pas de même du baptême maçonnique; il ne crée aucun lien, ne confère aucun droit, n'impose aucune croyance; il ne substitue pas une croyance à une autre. La Maçonnerie s'unit à tous les hommages rendus à Dieu, suivant le rite musulman comme suivant le rite catholique ou protestant; elle n'est pas une religion, elle n'a pas un dogme, elle ne doit pas avoir un baptême. Le baptême maçonnique ne change rien à l'état du catéchumène, et ne lui confère pas même le droit d'entrer dans un temple. En effet, lorsqu'il a atteint sa dix-huitième année, le lowton est soumis aux obligations imposées à tout profane, et subit toutes les phases de l'initiation.

« Le baptême est tout en religion : en Maçonnerie il n'est rien. Pourquoi donc conserver le baptême maçonnique? Pourquoi ne pas laisser tomber en désuétude des cérémonies qui peuvent, aux yeux de beaucoup de personnes, être un outrage à leurs croyances? Pourquoi ne pas respecter les justes susceptibilités de nos mères, de nos femmes, de nos sœurs? La Maçonnerie y gagnera et les *non baptisés* n'y perdront rien. »

On comprend sans peine, en présence de cet article, que l'auteur du cérémonial des baptêmes maçonn.·., voyant ainsi attaquer le principe sur lequel reposait son œuvre, n'ait pas cru devoir garder le silence; il adressa donc à l'éditeur de la *Revue* la lettre première de ce chapitre.

Cette lettre fut insérée dans la livraison de décembre 1842 de la même publication; mais, en écrivain impartial, le rédacteur ouvrit également ses colonnes au F.·. Chanay, qui présenta de nouvelles réflexions sur la thèse déjà soutenue par lui, et, cette fois, critiqua non-seulement les arguments du F.·. Des Étangs, mais aussi le cérémonial qu'il avait créé pour le baptême maçonnique, ajoutant que cette cérémonie, n'étant d'aucune utilité, devenait alors une superfétation.

La seconde lettre de ce chapitre étant la réponse à ce dernier article, réponse que la *Revue maçonn.·.* ne crut pas devoir insérer, il nous paraît indispensable de rapporter ici les principaux passages qui y ont plus particulièrement donné lieu, et sans la connaissance desquels cette réponse pourrait ne pas être comprise de tous les lecteurs.

« Me permettrez-vous quelques observations sur ces articles qui, traités d'un certain point de vue, tourneront peut-être au profit de la véritable

Voici dans quels termes s'exprimait le F.·. Chanay :

« J'ai dit que le baptême maçonnique ne créait aucun lien, ne conférait aucun droit, n'imposait aucun devoir. En effet, quand l'enfant a grandi, ses parents l'envoient au temple ou à l'église, et se gardent bien, et pour cause, d'ébruiter qu'il a reçu le baptême maçonnique. Quand il a atteint sa dix-huitième année, il peut, comme tout autre profane, solliciter l'initiation, mais il ne possède pas le moindre privilége; le baptême maçonnique ne lui a été d'aucune utilité; il est donc une superfétation. Si, d'autre part, il est prouvé que, dans quelques cas et pour quelques consciences, il est un danger, il faut en conclure qu'il y a lieu de le supprimer.

« Comment le F.·. Des Étangs répond-il à cet argument? Comment prétend-il réhabiliter le baptême? En nous apprenant qu'il n'a pas été établi par le christianisme; que toutes les cérémonies religieuses, dont nous sommes aujourd'hui témoins, ont existé dans tous les temps et dans tous les pays; qu'un homme instruit doit le savoir!..... Sans être érudit, on peut avoir lu quelques pages de Voltaire, de Dupuis ou de Volney, et l'on sait que les plus anciens peuples ont eu leur théogonie, qu'ils ont été imités par ceux qui les ont suivis, et que les religions se sont emprunté des formes, des cérémonies. Mais si toutes ces cérémonies sont à vos yeux futiles et vaines, si, pour vous, un musulman n'est pas plus enfant de Dieu après qu'avant l'ablution, pourquoi donc conserver en Maçonnerie un baptême qui n'a pour lui aucune excuse? Dans la pensée du musulman, le baptême est une nécessité; sans lui, point de bonheur dans la vie présente, point d'espérance pour la vie future. Pour nous, Maçons, le baptême n'a aucune valeur. Cela est si vrai, qu'on le donne rarement, et l'on attend qu'il plaise à un frère complaisant de le demander pour son enfant.

« Invoquera-t-on la splendeur du cérémonial? Eh! que nous importent ces fleurs, ces rubans, ces candélabres? Que nous apprennent vos innocentes allégories? Quoi! nous nous disons philosophes, nous prétendons planer au-dessus de toutes les erreurs et de tous les préjugés humains, et quand nous viendrons dans nos temples pour recueillir des enseignements, pour entendre le langage d'une haute raison, nous serons satisfaits d'obtenir quelques fleurs pour notre boutonnière, et d'entendre répéter, pour la millième fois, que les trois mortels ennemis du genre humain sont l'ignorance, le mensonge et l'ambition! Si du moins on nous permettait d'aborder l'histoire de ces trois ennemis!... Si, en combattant l'ignorance, nous pouvions appeler la pitié sur les pauvres peuples de l'Espagne et de l'Italie! Si, en flétrissant le mensonge, nous pouvions flétrir aussi le haut clergé anglican, dévorant dans un luxe insolent les dépouilles de l'Irlande affamée!... Si, en attachant le despotisme au pilori, nous pouvions répandre quelques larmes sur la Pologne, convertie par le knout à la religion du Czar!... Mais non, le frère Des Étangs nous dit : « Notre Maçonnerie laisse en paix les opinions et les consciences, nous ne nous mêlons ni de disputes religieuses, ni de discussions politiques, etc. » Plus bas il ajoute : « Notre Maçonnerie n'est pas une classe de politique et de théologie. »

Tel est l'historique des faits qui ont donné lieu aux deux réponses contenues au présent chapitre; l'impartialité, cette première loi de l'historien, nous faisait un devoir d'entrer dans ces quelques détails, et nous y avons obéi. P.·.

instruction que vous demandez vous-même pour nos Atel.·.? L'histoire et l'expérience me serviront de guides, et leurs leçons ne sont pas toujours dédaignées.

« D'abord un de vos FF.·., distingué par son amour pour l'Ordre et le talent qu'il met à le défendre, s'alarme sur l'effet que peut causer dans la conscience de quelques femmes notre *Baptême maçonnique*. Je vais essayer de calmer ses scrupules.

« J'ai vu, en 1838, ce baptême donné à Lyon à la L.·. des *Enfants d'Hiram* et à celle d'*Union et confiance*; je l'ai vu à Saint-Étienne. Il a touché, édifié les spectateurs et surtout les mères des enfants, les épouses et les filles de nos FF.·.; il y avait deux cents témoins. En 1837, il avait été donné à Rouen plusieurs fois, et dans d'autres villes. Loin d'inquiéter les consciences, il avait fait verser des larmes d'attendrissement et d'amour.

« Aujourd'hui on s'effraie d'une pratique aussi simple ! Vous conviendrez qu'en peu d'années, c'est avoir marché bien vite dans la voie des changements et des susceptibilités !.... C'est un progrès qui n'est pas consolant.

« Cependant notre F.·. est un homme instruit, et il doit savoir que le Baptême n'a pas été institué par le christianisme, puisque *saint Jean* qui n'était pas chrétien a baptisé Jésus lui-même; puisque cet acte, pris comme *symbole* ou comme *sacrement*, a existé bien des siècles avant notre ère; qu'il existait en Égypte, en Perse et dans l'Inde, avec tous les *sacrements* adoptés postérieurement par l'Église de Rome, comme la *confirmation*, la *pénitence*, la *confession*, la *communion*, l'*ordre* et le *mariage*.

« Puisqu'il existait avec toutes les autres parties du culte, comme le *feu*, l'*encens*, les *cierges en plein jour*, l'*eau bénite*, les *eaux lustrales*, les *pompes funéraires;* avec les dogmes du *ciel*, de l'*enfer*, de l'*immortalité de l'âme*, du *purgatoire;* avec les naissances de *divinités se faisant hommes pour sauver les hommes*, leurs *souffrances*, et leur *mort*, leur *résurrection*, leurs *miracles; guérison de malades*, *résurrections de morts;* les *martyrs*, les *religieux*, les *moines*, les *couvents*, les *cénobites*, les *macérations*, *jeûnes*, *prières*, *chapelets*, *vies de douleurs* et sacrifices, même de la vie, pour prouver sa croyance !

« Tout cela est de tous les temps et de tous les pays; tout cela a été

connu, observé, pratiqué chez toutes les nations, et encore aujourd'hui les peuples de l'Indus et du Gange, qui haïssent si fort le christianisme, se *baptisent pour laver, pour sauver leurs âmes, pour trouver grâce devant leur Dieu.*

« Tous les livres de cultes antiques, tous les livres d'histoire de voyages vous l'apprendraient, si vous ne le saviez pas déjà. Les institutions de *Zoroastre* les contiennent mot pour mot, avec les *prières* même pour chaque sacrement. Les institutions de *Confucius* et d'une foule d'autres sages en sont remplies, et les auteurs modernes vous le confirmeront, car aujourd'hu on étudie et l'on découvre bien des choses que le génie des ténèbres avait cru ensevelies pour jamais dans l'oubli. Il faudrait brûler toutes les bibliothèques, empêcher les recherches et l'étude, si l'on ne pouvait suivre les conséquences de faits avérés; car à quoi servirait de savoir, si l'ignorance avait éternellement le privilége de nier la vérité, si même cette vérité devait encore être tournée à crime, comme dans les siècles passés?

« A cette nomenclature historique, que j'ai rendue longue exprès pour ceux qui n'ont pas encore lu, ou qui voudraient lire, je pourrais ajouter mille autres faits, mille autres documents qui confirmeraient la ressemblance parfaite de presque toutes les religions entre elles, quelque acharnement qu'elles mettent à se nier réciproquement leur origine, leurs dogmes et les conditions mêmes de leur existence.

« Nous avons déjà dit et publié que notre Maçonnerie pouvait être regardée comme une véritable religion, qu'on appellerait religion de l'évidence, de la raison, de l'humanité, parce qu'elle ne procède que d'après les lois de l'humanité, de la raison et de l'évidence, et que, par conséquent, elle n'entraîne avec elle ni doutes, ni querelles, ni massacres d'hommes, qu'ont toujours causés celles où l'on *doute*, où l'on *nie*, et où la ruse, la violence et les supplices sont nécessaires pour établir et maintenir les *croyances*.

Ainsi donc, ce *Baptême, qu'on voudrait supprimer dans nos assemblées parce qu'il offusque des âmes timorées,* n'est autre chose qu'une cérémonie réellement pieuse que nous tenons des anciens; une première instruction donnée à l'enfance devant des pères et mères chargés de la former, et en

présence de nombreux spectateurs qui peuvent en profiter ; car c'est l'initiation de l'homme à toute la hauteur de son intelligence, avantage que les initiations profanes ne présentent nulle part. J'insiste sur ce point parce que, s'il fallait retrancher ainsi de nos rituels tout ce qui porte ombrage aux esprits faibles ou ignorants, il faudrait commencer par nous supprimer nous-mêmes, ainsi que toute notre Maçonnerie, puisque nous sommes, — le frère en question doit le savoir, — *excommuniés*. Entendez-vous ce mot : *excommuniés* par les papes, c'est-à-dire condamnés en cette vie et en l'autre ! ! !...

« Et dernièrement encore, de peur que nous ne l'oubliassions, par les évêques de la Belgique, qui ont renouvelé la sentence ! Et pour justifier ces persécutions, on distribue encore aujourd'hui dans les séminaires le livre d'un abbé nommé *Barruel, qui nous dénonce à tous les souverains comme des scélérats, auteurs et fauteurs de tous les crimes et de toutes les révolutions qui ont ravagé la terre!* Lisez Barruel, et vous verrez. Informez-vous ensuite des résultats de ce livre, et comptez, si vous pouvez, tous les *Francs-Maçons* qui ont été chassés, spoliés, plongés dans les cachots ou mis à mort en Italie, en Espagne, en Portugal et dans tous les pays de fanatisme et de superstition, et vous aurez quelque idée du pouvoir de l'imposture.

« Notez en outre, pour l'instruction des Maçons et des profanes, que ce même Barruel, qui *s'est dit Maçon* en Angleterre, où il avait émigré, a été hébergé et nourri par les Francs-Maçons mêmes de ce pays, qui ont eu pitié de sa démence et ont mis leur charité au-dessus de ses calomnies.

Ce n'est que dernièrement qu'on a réfuté le libelle de ce singulier personnage, parce que la folie des siens commençait à reparaître avec l'effronterie accoutumée, et qu'on a prouvé, sans réplique possible, son ignorance et ses mensonges. Mais précisément ses partisans vivent de mensonges et d'ignorance, et l'évidence ne les convertit jamais ; ou plutôt, chose étrange autant que vraie ! la plupart aujourd'hui pensent comme nous, mais la terreur et l'argent leur ferment la bouche. Ils sont enchaînés au poteau de la nécessité et forcés de mentir toujours à leur conscience. Le miroir de la vérité les épouvante, et ils sentent qu'un jour ce miroir, comme celui d'Ar-

chimède, brûlera leurs vaisseaux. Mais si la Maçonnerie, tant de fois outragée par ses ennemis et si défigurée par l'impéritie de ses propres adeptes, semble avoir perdu de ses forces, cependant ses souffrances même la feront ressusciter. Grâce au ciel, ceux qui la connaissent et qui l'aiment ne la laisseront plus nager dans un océan de pratiques indécises. Ses doctrines et ses cérémonies sont rétablies, sont formulées dans toutes leurs parties et recueillies en un code déposé dans des mains qui ne les laisseront pas périr : ses enseignements peuvent se présenter avec toute la majesté du bon droit et de la vérité. Ses dogmes, on l'a dit, sont *Dieu, vertu;* ses croyances, la *bonté,* la *perfectibilité* de l'homme, *image de Dieu;* ses enseignements, la *paix* et la *fraternité,* commandées par Dieu. Tout dans ses nouveaux livres est conforme aux volontés manifestes du Maître des mondes, aux vœux du cœur humain, aux exigences de l'ordre social le plus parfait. Elle ne demande à ses adeptes que deux conditions, la *probité* et la *science,* pour les appliquer sans cesse et avec discernement à l'amour du bien et à la haine du mal. Voilà ce qu'est la Maçonnerie. Elle est cela, et non pas autre chose. Maintenant que ses ennemis la persécutent, on le conçoit; mais ils sont loin de pouvoir offrir de tels avantages : leurs œuvres et l'état où ils ont mis le monde en sont la preuve.

« Espérons donc, T.·. C.·. F.·., *Espérons.* Ce mot que nous prononçons pour l'autre vie sur la tombe de nos FF.·., prononçons-le pour la vie présente dans l'intérêt de ceux qui aiment encore la sagesse et la probité, et qui croient qu'elles prendront enfin leur tour dans le gouvernement des hommes. En attendant, n'oublions pas la route qui nous est indiquée. Notre Maçonnerie, vous le savez, laisse en paix les opinions et les consciences. Nous ne nous mêlons ni de disputes religieuses ni de discussions politiques. Pourquoi? parce que ces matières n'entraînent avec elles que haine et désordre. Et nous sommes trop heureux qu'une pareille lice nous soit fermée. La paix du moins nous reste, avec le temps de réfléchir, au sein de l'amitié, sur notre position, qui est vraiment unique, puisqu'elle nous place dans un monde moral que le monde matériel semble avoir totalement abandonné.

« Ainsi donc, annoncez que notre Maçonnerie n'est pas plus une classe

de *politique* et de *théologie* qu'elle ne l'est de *botanique*, de *médecine*, de *commerce* ou de *navigation*. Notre éducation à tous est censée faite, chacun dans notre profession, quand nous entrons dans l'Ordre, comme l'éducation des prêtres est achevée quand ils arrivent à l'exercice de leur ministère. Nous avons bien d'autres thèses à traiter, plus essentielles que des disputes d'école, de tribune ou de sacristie, qui varient au gré des vents.

« La vraie Maçonnerie ne s'occupe que des lois sacrées et invariables, données par le G.·. A.·. de l'Un.·. le jour même de la création, qui tracent à chacun son devoir et qui se résument en ces mots : Sois bon, sois juste, courageux, véridique : aime tes semblables; ne les opprime jamais, parce qu'ils sont tous tes frères et les enfants du même créateur. Il y a trois mille ans et plus que *Zoroastre* a répété ces paroles au nom du G.·. Arch.·.; il y a deux mille quatre cents ans que *Confucius* les a répétées de nouveau, que *Lycurgue, Talès, Pythagore* et ensuite *Socrate, Platon* et cent autres les ont redites sous mille formes et de toutes les manières, comme une leçon que devaient transmettre les maîtres et les législateurs qui viendraient après eux.

« Car, remarquez-le, aucun siècle n'a manqué d'un sage qui l'a instruit, même au péril de sa vie ; ce qui montre que la vérité ne périra point. C'est nous qui sommes chargés de continuer l'enseignement et de ne pas aller chercher dans des nuages et des commentaires obscurs ce qui est si bien écrit au fond de nos cœurs, qu'à peine le génie du mal, tout-puissant qu'il est, peut l'en effacer. Il ne nous reste donc plus qu'à choisir des adeptes et surtout des vénérables qui comprennent notre mission sans passer aucunement par le chemin de la dispute et de la contestation. Le silence, les initiations, l'aspect des scènes du monde les instruiront assez. Hors de là, nous ne sommes plus Maçons; nous ne devenons que des parleurs inutiles, incapables de rendre le moindre service aux autres et à nous-mêmes. Nous détruisons l'institution. Ce sont les *parleurs* qui tuent les loges.

« Voilà ce que votre journal peut apprendre à vos FF.·. sans crainte de les tromper; et s'ils voulaient savoir plus particulièrement comment ils arriveraient à ce but, vous ouvririez le petit ouvrage que vous avez eu la

bonté de reproduire dans vos numéros de cette année ; vous leur montreriez le chapitre VIII qui le leur dirait tout au long ; et peut-être serait-ce une occasion pour eux de le lire tout entier et de reconnaître qu'il renferme tout ce qui est nécessaire au rétablissement de la Maçonnerie dans ses vraies principes, par conséquent tout ce qui peut la conduire à des succès durables.

« Ne cherchez donc plus ce qui est trouvé ; ne mettez pas à vos pieds ce qui est dans vos mains. Voilà plus de trente ans que cet ouvrage sert de règle à des ateliers lointains ; il en servira en France à tous ceux qui voudront prendre la peine de le connaître, et déjà leur nombre est assez grand, assez respectable pour qu'on ne rougisse pas de les imiter. Cependant, si certains esprits étaient trop haut montés sur ce qu'ils appellent l'*échelle du progrès* pour se contenter de moyens aussi simples, je vous prierais de m'indiquer cette échelle qui ne m'est pas encore apparue, afin que j'essaie de m'y placer moi-même en disciple soumis, car je n'ai jamais eu rien tant à cœur que la prospérité de notre institution que je regarde toujours comme la première du monde, et comme sa seule ancre de salut.

« Mais je ne sais ce qui me dit que l'instruction dont je parle leur paraîtra encore admissible aujourd'hui comme autrefois, et c'est ce qui me donne la confiance de vous prier de vouloir bien la leur rappeler. Vous leur épargnerez bien des peines et des recherches superflues. Dites-leur que la Maçonnerie, pas plus que les autres religions, ne ressemble aux entreprises de théâtre qui demandent des nouveautés pour se soutenir ; qu'elle n'est, si vous me passez les expressions, ni un *Ambigu-Comique*, ni les *Variétés amusantes*, ni un *bazar d'opinions*, *d'industrie* ou *de tours de force*, tel que la désireraient peut-être des adeptes modernes ; qu'elle est toujours la même dans ses vues, dans ses doctrines et dans ses leçons ; toujours grave, toujours positive, toujours restreinte dans les limites des mêmes devoirs, de la même dignité ; qu'elle est destinée à faire des hommes et non des comédiens ni des spéculateurs ; que, d'après sa loi, elle se tient à l'écart, vit mystérieusement et trouve la garantie de son existence dans sa prudence et ses circonspections ; dites-leur enfin qu'une vie publique et *patentée* par les profanes lui ôterait ses charmes, sa puissance, et la tuerait.

« Je m'arrête. Ma lettre est longue. Je croyais traiter ces articles autrement; mais on n'est pas toujours maître de sa plume, et vous le comprendrez, vous qui écrivez. Si je me trompe, vous ne vous fâcherez pas; car vous êtes tolérant. Si vous admettez mes façons de voir, vous les ferez partager à vos frères et vous saurez les corroborer de vos avis. Dès lors, je crois que votre feuille n'aurait bientôt plus qu'à annoncer nos progrès réels, ainsi que les services que nous aurons rendus véritablement à la société tout entière.

« N. C. Des Étangs. »

LETTRE SECONDE.

Au Rédacteur en chef de la *Revue Maçonn.·. de Lyon.*

Paris, 25 janvier 1843.

« Ad proprios venit, et sui eum non receperunt! »

« T.·. C.·. F.·.,

« C'est avec la plus entière confiance que je vous ai envoyé mon opinion sur les fêtes baptismales, que le F.·. Chanay vient de critiquer d'une manière si étrange. J'ai même été jusqu'à vous prier d'en faire tirer cent exemplaires à mes frais, tant j'étais convaincu que vous pensiez comme moi!

« Mon premier soin, vous le savez, en vous adressant un article, est de vous engager à ne l'insérer qu'autant que vous le jugerez utile et sans aucune espèce d'inconvénient. Toutes mes lettres vous le diront.

« Je croyais donc que mes réflexions sur ces fêtes, passant par votre censure, à laquelle je me soumettais, ne seraient pas livrées, avant leur publication,

à un adversaire qui semblait m'attendre exprès pour m'infliger une correction publique, qu'il a pris soin d'afficher lui-même sans retard.

« C'est un procédé que je ne m'explique pas; car j'ignore absolument en quoi j'ai pu vous offenser, en quoi j'ai pu blesser le F.·. Chanay, pour lequel je n'ai jamais eu que des sentiments de bienveillance. Il faut que quelque zèle particulier soit venu l'exciter. La *dévotion* s'en est mêlée, à ce que je vois, et la dévotion mal entendue se croit tout permis! Je ne pensais pas que la Maçonnerie pût être ainsi associée aux affaires de parti; je la regardais comme l'asile de l'amitié et de la raison. Je laisse donc à votre propre conscience à vous juger vous-même, et je m'abandonne entièrement à celle des FF.·. qui nous liront.

« De quoi s'agit-il? *Nos fêtes baptismales,* qui jusqu'à présent n'avaient point trouvé de désapprobateurs, *offensent aujourd'hui le F.·. Chanay, parce que des dévotes de sa connaissance s'en offensent, et il veut les supprimer*. La série d'arguments qu'il emploie dans sa cause, loin de résoudre la question, lui sont presque tous étrangers : on le verra bientôt.

« D'abord, nos lecteurs pourront lui demander pourquoi ses *dévotes* viennent à nos cérémonies, puisque nos cérémonies les scandalisent! Ils pourront demander ensuite comment il est possible que le F.·. Chanay, leur avocat, ait cru un moment que nous ayons jamais eu la pensée de *parodier indignement*, comme il le dit, *le culte catholique*, quand nous ne cessons de publier qu'il faut respecter tous les cultes, et que nous les respectons en effet!

« J'accepte, sans hésiter, le reproche qu'il m'adresse d'avoir parlé *mille fois* du *mensonge*, de l'*ignorance* et de l'*ambition,* que j'ai peints sans cesse comme *la source de tous les maux qui désolent la terre,* et j'espère que les vrais Maç.·. en parleront comme moi, tant que la terre subira le joug d'aussi cruels ennemis. Mais le F.·. Chanay nous accuse de *l'empêcher d'aborder l'histoire de ces trois fléaux.* — « Si on nous permettait du moins « dit-il, de plaindre l'ignorance des peuples d'Espagne et d'Italie, la misère « de l'Irlande, qu'un clergé opulent dévore, les souffrances de la Pologne, « réduite à l'esclavage!... »

« Eh! qui donc l'en empêche, répondrons-nous, quand nous ne cessons de lui montrer la cause de la misère et de l'esclavage de tous les peuples, quand notre Maçonn.·. n'a d'autre mission que de chercher à les détruire?

« — Mais nous n'en pouvons faire dans nos loges le texte de nos confé-« rences et de nos discussions!... » — Non, non, mille fois non. Pourquoi? Je pensais que le F.·. Chanay, bon Maç.·., avocat, éclairé sur les conséquences des choses, le saurait comme tous les Maç.·., sans qu'on eût besoin de le lui apprendre.

« En effet, si le *mal* est tout-puissant, si l'*ignorance,* le *mensonge* et l'*ambition* commandent à la terre, il faut donc que la *justice* et l'*humanité* emploient la prudence pour les combattre, puisqu'au moindre signe de vie qu'elles donnent, l'ignorance, le mensonge et l'ambition les accablent! Le F.·. Chanay entend-il maintenant?

« On ne combat l'*ignorance* que par l'*instruction,* le *mensonge* que par la *vérité,* l'*ambition* que par de *bonnes lois,* du *courage* et de la *probité.* Que le F.·. Chanay prenne la peine de relire l'histoire des soi-disant *grands hommes,* des *législateurs perfides,* des *conquérants,* des *usurpateurs,* des *oppresseurs,* tant anciens que modernes, et il apprendra comment ils traitent ceux qui veulent parler de *vérité,* de *probité,* de *bonnes lois,* de *véritable instruction.* Alors il sera plus indulgent pour notre *circonspection.* Quand les hommes sont assez stupides pour donner le nom de *grands* à ceux qui les asservissent et les égorgent, je demande ce que peut faire de mieux la Maçonn.·. pour les guérir, sinon de leur dire et répéter sans cesse qu'il n'y a de *grandeur réelle* que dans la justice et la vérité, que c'est la loi, la première loi du G.·. A.·. de l'univers, dont ils proclament eux-mêmes l'existence et la justice.

« Ce n'est pas l'*Espagne* seule et l'*Italie* qui ont besoin de telles leçons : c'est la terre entière, et même la belle France, habitée par le F.·. Chanay. Il n'a sans doute jamais fait le calcul des victimes sacrifiées par les guerres et les desseins secrets des *héros* auxquels on élève des temples et des statues; car il trouverait que chacun d'eux coûte la vie à des millions d'hommes qui n'auraient pas péri sans leur *ambition.* J'espère, après cet éclaircissement,

que nos lecteurs m'approuveront d'avoir dit qu'*il faut bannir de nos temples les disputes politiques et religieuses*, puisqu'il est si évident qu'elles ne peuvent attirer sur nous que des dangers.

« Ces deux points n'ont pu échapper à la sagacité des lecteurs, pas plus que le vrai sens de nos *cérémonies baptismales* ne leur eût échappé si, au lieu de les livrer, sans mon aveu, au censeur qui les condamne, vous les leur aviez préalablement soumises dans votre journal, comme il était de votre devoir de le faire; et je ne serais pas obligé de combattre aujourd'hui pour les soustraire à l'anathème prononcé contre elles.

« C'est un manque d'équité. Vous avez fait plaider contre moi sans même avoir produit la pièce qui me justifiait et que j'avais mise en vos mains!

« Vous me mettez donc dans la nécessité de la montrer moi-même à mes juges, et d'en retracer mot pour mot la partie la plus essentielle, celle qui, selon vous, offrait le plus de traits répréhensibles. Vous me démentirez si je m'éloigne de l'exactitude du texte.

. . . . (1).

« Nous pourrions nous arrêter ici et croire avoir répondu suffisamment au F.·. Chanay; mais sa lettre injuste, qui nous accuse de *sacrilége* et d'*impiété*, nous force d'aller plus loin. Les traits semblables à ceux qu'il emploie portent toujours un poison qu'il faut détruire.

« Nous demanderons d'abord quel lecteur ne sent bien, et sur-le-champ, qu'un pareil *baptême* s'adresse moins à l'enfant présenté au Temple qu'à la famille qui l'y conduit et à l'assemblée tout entière à laquelle on retrace les principes d'une morale nécessaire au maintien de la société? Quelle mère n'est pas contente d'entendre dire à son fils : *Aime tes parents; ne les abandonne jamais; travaille, étudie, deviens un homme*.

« Le F.·. Chanay lui-même n'approuve-t-il pas ce vœu du Vén.·. : « Que le ciel te préserve des trahisons, des insultes et des autres tourments « par où les hommes s'affligent trop souvent les uns les autres?... » —

(1) Ici se trouvent les principales cérémonies du baptême maçonn.·. détaillées au chapitre précédent, et que nous croyons inutile de reproduire. P.·.

Mais ce baptême, dit le F.·. Chanay, « ne crée aucun lien, ne confère au- « cun droit, n'impose aucun devoir. Il y a donc superfétation. Il y a de plus « danger, dans certains cas, pour les consciences; il faut donc le suppri- « mer! » On ne comprend pas un tel langage après l'extrait qu'on vient de lire et qu'a lu le F.·. Chanay. Hélas! il faut donc nous supprimer tous nous-mêmes; car quels *liens* créent nos *initiations?* quels *droits* confèrent-elles? quels *devoirs* imposent-elles?

« Eh quoi! si la libre volonté des hommes, si la sincérité, si la parole et les serments, si l'amour ardent de l'humanité, si l'âme et le cœur, si l'amitié, la fraternité, si la vertu ne sont rien, *ne peuvent créer ni liens, ni droits, ni devoirs,* que signifie donc la société humaine? A quoi servent ses contrats, ses engagements, ses transactions, ses religions même? Qu'est donc venu faire le F.·. Chanay dans nos Temples? Pourquoi y reste-t-il? Est-ce pour y donner l'exemple d'une insensibilité et d'une présomption inconnues jusqu'à présent dans notre Ordre?

« Mais, lui dirons-nous à notre tour, si la bénédiction du ciel et des hommes appelée sur la tête d'un enfant par des cœurs ardents et sincères, par des familles d'amis réunis, n'est d'aucune efficacité pour l'avenir de cet enfant, qu'il nous apprenne donc à quoi a servi davantage le *baptême* des grands scélérats qui ont opprimé, pillé, massacré les peuples? A quoi a servi le baptême donné à ce pape *Alexandre VI,* par exemple, pour n'en prendre que quelques-uns sur des milliers; à son fils, le cardinal *César Borgia;* à sa fille, la fameuse *Lucrèce,* femme et fille à la fois de son père, femme et sœur à la fois de son frère, et tous trois également empoisonneurs et assassins de tous ceux qui ont cédé ou refusé de céder à leur luxure et à leur ambition? A quoi a-t-il servi à *Louis XI,* portant à son chapeau *cette vierge de plomb qui,* selon lui, *pardonnait tous ses crimes;* à *Charles IX,* qui fit la *Saint-Barthélemy,* et à sa mère, qui la lui conseilla; aux Espagnols, qui coururent au Mexique et au Pérou égorger *dix-huit millions* d'Indiens pour ravir leurs trésors? A quoi a-t-il servi aux abominables chefs de l'*Inquisition,* qui, pendant tant de siècles, immolèrent à leur Dieu tant d'hommes tout vivants.

« Et, pour descendre à de moindres personnages, à quoi a-t-il servi à *Jacques Clément*, qui assassina Henri III, à *Barrière, Jean Châtel* et *Ravaillac*, qui assassinèrent Henri IV, et à ce curé *Maingrat*, qui coupa une femme en quatre après l'avoir outragée, puis l'enterra pour se dérober au glaive de la loi? Est-ce que le baptême n'aurait pas dû les placer au moins dans une catégorie d'êtres moins détestables, et leur donner une âme moins cruelle que celle des tigres et des lions?

« Mais, dit le F.·. Chanay, si toutes les cérémonies des peuples sont à vos yeux « futiles et vaines, si pour vous le musulman n'est pas plus enfant « de Dieu après qu'avant l'ablution, pourquoi donc conserver en Maçonnerie « un baptême qui n'a pour lui aucune excuse ? Dans la pensée du musulman, « le baptême est une nécessité; sans lui point de bonheur pour la vie pré- « sente, point d'espérance pour la vie future. »

« En vérité, j'ignore à quel propos le F.·. Chanay écrit de pareilles choses. Je n'ai dit nulle part ni d'aucune façon que *toutes les cérémonies fussent vaines et futiles*; car personne plus que moi n'a mis d'importance et de pompe à celles qui, pendant quinze ans, ont été célébrées dans les Atel.·. des *Trinosophes*, où souvent le Temple n'était pas assez grand pour contenir les visiteurs qui s'y rendaient; et si le F.·. Chanay voulait s'informer du mérite et de la qualité de ces visiteurs, il saurait que ce n'était pas non plus pour écouter des choses futiles et vaines qu'ils venaient de toutes parts; que des magistrats, des généraux, des chefs d'administration, des orateurs éloquents, des gens de lettres, des artistes renommés, des prêtres, des évêques même y demandaient l'*initiation* ou l'*affiliation*; que le fils d'un roi, aujourd'hui roi lui-même, s'y fit *affilier* avec sa loge entière; ce qui donna lieu à une *cérémonie* dont le procès-verbal imprimé fut envoyé à tous les souverains de l'Europe, pour leur montrer combien il leur serait facile d'être heureux et puissants, s'ils voulaient se faire aimer, et surtout estimer. Le F.·. Chanay verra le procès-verbal quand il voudra, et il rendra peut-être justice à notre manière de rehausser la Maçonnerie, en la constituant l'arche révérée de la liberté, de la fraternité et de la dignité des peuples.

« Je sais bien, et tout le monde le sait aussi, que quelques années s'é-

taient à peine écoulées, que l'*ambition* (je demande pardon à mon censeur de blesser encore ses oreilles de ce nom), que l'*ambition*, dis-je, ressuscitant comme tout à coup, est venue, sous un masque nouveau, séduire nos plus *habiles ouvriers* et détruire la plus grande partie de nos travaux; que le *mensonge*, son inséparable compagnon, l'y aida merveilleusement, et que, sans tarder, l'*ignorance*, fille de l'un et de l'autre, s'est mise à leur solde pour achever la ruine du Temple qui s'élevait au Dieu de la lumière!.... C'est de là qu'a daté la *renaissance des ténèbres*, cette *renaissance* si vantée par ceux dont elle fait la fortune! J'affirme que, malgré ma vieille expérience, je ne m'y attendais pas, et que j'en ai éprouvé, comme tous les vrais Maç.·., une vive douleur. Je ne m'y attendais pas plus qu'à la brusque attaque du F.·. Chanay, qui me fait descendre aujourd'hui au rôle d'accusé et qui m'appelle *impie, sacrilége!*... Continuons donc notre justification. Il va être question des *musulmans.*

« Je n'ai dit nulle part ni d'aucune façon que « le musulman n'était pas « plus enfant de Dieu après qu'avant l'ablution, ni que, dans la pensée du « musulman, le baptême fût d'une telle nécessité, que sans lui il n'y avait « point de bonheur pour la vie présente ni pour la vie future. » Je ne l'ai dit ni pensé, parce que j'ai toujours su, et que le lecteur s'étonnera sans doute que le F.·. Chanay l'ait oublié, que ce n'est point par le *baptême*, mais par la *circoncision*, que le musulman se consacre à Dieu. C'est un point que personne n'ignore. Je laisse donc à nos lecteurs le soin de débrouiller les bizarres accusations dont le F.·. Chanay cherche à m'envelopper.

« Voyez, T.·. C.·. F.·. Cherpin, ce que j'ai gagné à soutenir le bon droit! J'avais exposé des faits irrécusables, consacrés par l'histoire et la science, et voilà que l'inimitié, qui confond tout, en tire contre moi les conséquences précisément les plus opposées à celles que la logique commandait!... Il me jette, selon la mode nouvelle, *Voltaire* et *Dupuis* au visage, et il croit avoir détruit les vérités les plus palpables! Autre faute. Que le F.·. Chanay relise mon article et le sien; il s'étonnera peut-être lui-même de n'avoir apporté aucune attention aux maux que nous ont faits le fanatisme et la superstition, dans cette *Espagne* et dans cette *Italie* dont il plai-

gnait l'*ignorance* tout à l'heure, et d'en avoir donné une si grande aux lubies de quelques femmes hypocrites qui se font un jeu d'insulter ce qu'elles ne comprennent pas !

« Mais passons à un autre article tout à fait extraordinaire : ce sont ces ignobles « vénérables qui, le matin, vont fatiguer les femmes de leurs fades « galanteries, et qui, le soir, viennent baptiser leurs enfants !... » Nous prions le F.·. Chanay de nous dire en quel pays il a vu de semblables choses, et comment il se fait que ces femmes commettent de telles inconvenances, quand il leur serait si facile de congédier les *importuns* le matin et de garder leurs enfants le soir ! Il me semble qu'il eût été de la charité du F.·. Chanay, qui a été Vén.·. à Lyon, d'épargner à la Maçonn.·. un ridicule qu'elle n'a jamais eu et qu'elle repousse avec tout le mépris que mérite le ridicule.

« Abrégeons. D'après tout ce qui a été dit, il est évident que le F.·. Chanay n'aime pas notre Maçonnerie. Il le déclare lui-même. Nous sommes loin de le trouver mauvais; mais il nous donne le désir de connaître celle qu'il aime et ce qu'il a fait pour en établir les *doctrines* et les *cérémonies*, afin de les adopter personnellement, si elles nous conviennent. Voilà longtemps qu'il travaille et qu'il écrit. *Son esprit positif, désireux du progrès, ne peut se contenter d'une simple phraséologie;* par conséquent, il a donné à ses travaux une forme et un corps que nous pourrons voir et apprécier dans vos prochains numéros ou dans quelque ouvrage qu'il publiera. Nous le souhaitons avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y a vingt ans que nous demandons un tel bienfait à nos FF.·., persuadé que les faibles leçons que nous donnions en l'absence des maîtres n'étaient pas *le dernier mot de la science maçonnique*. En Maçonn.·., il n'y a pas de *dernier mot*. La carrière reste éternellement ouverte aux efforts généreux tentés pour l'amélioration de l'Institution. Nous n'avons le dernier mot que dans nos *principes :* c'est la *probité*, la *vérité*. Nous l'avons dit cent fois, nous le répétons encore : si le F.·. Chanay ne l'acceptait pas, il nous dirait le sien.

« Le F.·. Des Étangs ne répond point à nos objections, » dit ce F.·.. Trouvera-t-il maintenant qu'on lui ait répondu ? Je sais bien qu'il y aurait

encore mille choses à ajouter; mais je ne veux pas imposer un volume à lire à nos FF.·.; j'en ai dit assez pour ceux qui savent entendre. Cenx-là même me dédommageront, et ne m'exposeront pas aux aveugles méchancetés d'un fanatisme inexplicable.

« Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander et que sans doute vous ne me refuserez pas : c'est de vouloir bien rectifier dans votre prochain numéro huit ou dix fautes assez graves qui s'y sont glissées dans les pages 341, 342, 343 et 345, qu'il vous suffira de relire pour les trouver, et surtout à la page 342, où le manuscrit portait : « *Les enseignements de la Maçonn.·. pourront se présenter avec toute la majesté du bon droit et de la vérité*... Vous avez mis : avec toute la *majorité!* etc., etc. Je vous demande pardon de la peine que je vous donne. Je tiens à ces rectifications comme vous y tiendriez vous-même. C'est assez de ses propres fautes, sans prendre celles d'autrui. Il y en a encore plusieurs autres de *ponctuation* qui nuisent au sens des phrases; mais il serait trop long de les signaler : je m'en remets au bon sens des lecteurs. J'espère que vous imprimerez cette lettre tout entière, comme la voilà; car la justice l'exige, et vous ne me laisserez pas l'invoquer en vain.

« Il ne vous reste plus qu'à me renvoyer le manuscrit de la cérémonie que vous avez soumis à mon censeur, avant de l'avoir fait connaître à nos FF.·.. Je vous serai obligé de le mettre à la poste, aussitôt la présente reçue.

« Adieu, T.·. C.·. F.·.. Je vous occupe beaucoup plus que je ne voudrais. S'il en résultait du moins quelque profit pour l'instruction de nos FF.·., j'aurais moins de regret de les avoir fatigués par une aussi longue correspondance; mais je n'étais pas le maître d'agir autrement. Un silence absolu me tentait : l'intérêt de l'Ordre ne m'a pas permis de le garder.

« Adieu. Quoi qu'il soit arrivé, je n'en resterai pas moins votre dévoué F.·.,

« *L'ancien Vén.·. des Trinosophes,*

« N. C. DES ETANGS. »

CHAPITRE IV.

INAUGURATION

D'UN NOUVEAU TEMPLE MAÇONN.·.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Le Temple est orné de guirlandes et de couronnes de fleurs. Son titre distinctif est écrit sur une grande bandelette attachée au haut du dais du trône. Les noms de toutes les LL.·. qui peuvent visiter sont inscrits sur des écussons entourés de fleurs et attachés à chaque côté du Temple. Le nombre des bougies est augmenté.

Au milieu du Temple s'élève un autel richement décoré, sur lequel se trouvent des fruits de toute espèce, des fleurs, du pain sur un plat d'argent et du vin dans une coupe de cristal. Le pain et le vin sont couverts d'un voile de gaze, orné de paillettes et de franges d'argent ou d'or.

Au milieu de l'autel est un beau candélabre à trois ou cinq branches, garni de bougies. Devant l'autel est un trépied et une cassolette renfermant de l'encens.

Il y aura une colonne d'harmonie à laquelle seront joints deux tambours.

Tous les visiteurs et membres de l'Atel.·. auront été avertis de se tenir en habit de fête. On leur distribuera à tous, dans les pas perdus, une fleur qu'ils tiendront à la main et un ruban qu'ils s'attacheront au bras avant que d'entrer en L.·.. Le ruban des visiteurs sera d'une couleur différente.

Nota. Toutes ces dispositions seront exécutées dans le plus grand ordre et dans le plus grand silence.

Il faut au moins quatre ou six Maît.·. des Cérém.·., tant pour la L.·. que pour la salle du banquet; ils seront distingués par des écharpes au bras.

Pour l'assainissement du local et de la salle du banquet, en cas que la chaleur soit trop grande ou que l'odeur des fleurs soit trop forte, on mettra au moins huit grandes assiettes de terre remplies de chlorure de chaux, étendue d'eau, sous les banquettes du Temple, et on les transportera dans la salle du banquet lors du repas. Ces assiettes seront réparties dans toute la longueur de chaque côté des salles.

CÉRÉMONIE.

La cérémonie se divisera en trois parties : la première comprendra l'ouverture des trav.·. ; la deuxième, l'inauguration du nouveau Temple ; la troisième, fête, récept.·. au premier gr.·., s'il y a lieu ; allocution du Vén.·. sur l'objet de la fête, et banquet.

PREMIÈRE PARTIE.

OUVERT.·. DES TRAV.·..

La séance sera ouverte par le Vén.·. et les Offic.·. d'une autre L.·. en la manière accoutumée.

L'entrée sera donnée aux visit.·. et aux députations avec bannières, mais sans cérémonie, le Président devant les féliciter plus tard.

DEUXIÈME PARTIE.

INAUGURATION.

(Lorsque chacun sera assis, le Président frappera et dira :)

Mes FF.·., nous avons été chargés d'ouvrir les Trav.·. pour nous rendre certains que le Temple destiné à la L.·. de..... était disposé d'une manière digne de la recevoir.

Aujourd'hui, cette R.·. L.·. prend possession de son nouveau Temple. Elle le trouvera rempli de vrais amis qui vont s'empresser de donner à cette solennité tout l'éclat dont elle est susceptible.

(Le Président frappe et dit :)

Maît.·. des Cérém.·., allez voir si le Vén.·. et les memb.·. de la L.·. de..... sont prêts à se rendre dans le sanctuaire qui leur appartient. Dites-leur qu'ils y sont désirés et attendus.

F.·. Exp.·., brûlez de l'encens sur ce trépied; répandez des parfums.

(On brûle de l'encens, on répand quelques parfums. Le Maît.·. des Cérém.·. sort. Bientôt on frappe à la porte.)

Le Vén.·, : Voyez qui frappe.

L'Exp.·. : Vén.·., c'est le Maît.·. des Cérém.·. qui s'est acquitté de l'ordre que vous lui avez donné.

Le Mait.·. des Cérém.·. : Vén.·., et vous tous, mes FF.·., le Vén.·. et les memb.·. de la Loge de.,... sont à la porte de ce Temple. Ils viennent en prendre possession.

(Le Vén.·. frappe et dit :)

Debout et à l'ordre, mes FF.·., glaive en main; prenez sept étoiles et allez au devant de la L.·. de.....

(On ouvre les deux battants. Aussitôt la musique se fait entendre.)

(*Marche militaire, sans tambours.*)

ENTRÉE.

PREMIER GROUPE.

Un F.·. portant l'épée haute ou la hallebarde. — Un F.·. portant l'étendard de la L.·.. — Quatre FF.·. portant des corbeilles de fleurs. — Les memb.·. de la L.·.. deux à deux.

Aussitôt entré, ce groupe se partage et se range sur l'une et l'autre Col.·..

SECOND GROUPE.

Le Vén.·. : Mes FF.·., formez la voûte d'acier.

(*La musique joue plus fort, les tambours battent aux champs.*)

Un F.·. portant le glaive de la L.·.. — Deux FF.·. portant sur des coussins les instruments de la Maçonn.·.. — Deux FF.·. portant des corbeilles de fleurs. — Premier et deuxième Surv.·.. — Secrét.·. Orat.·.. — Hospit.·. Très.·.. — Le Vén.·. (un peu séparé

du groupe, son maillet est entouré de rubans). — Les autres fonctionn.·. de la L.·., deux à deux.

Ce deuxième groupe s'avance et s'arrête à quelque distance des marches du trône. Alors le Président descend, portant sur un riche coussin les clefs de la L.·.; il s'arrête devant le Vén.·., et dit à haute voix :

« Honneur à ceux qui viennent répandre l'esprit de lumière et de vérité !

« Vén.·., 1er et 2e Surv.·., Dignit.·. et vous tous memb.·. de la R.·. L.·. de.....

« Nous vous attendions avec impatience. Ce temple vous appartient : en voici les clefs que je remets en vos mains, Vén.·..

(Il remet le coussin dans les mains du F.·. Trés.·..)

« Venez enseigner ici la paix, la justice, l'amitié, la fraternité, si nécessaires au monde. Venez faire aimer, honorer la Maçonn.·. et multiplier les liens qui doivent unir tous les hommes vertueux sur la terre. Il appartient à votre L.·. de donner l'exemple de tous les talents et de toutes les vertus.

« Permettez que j'allume ces étoiles en signe de notre allégresse, que je vous offre l'encens et les parfums dont la douceur se mêlera si bien à l'expression des sentiments qui nous animent. »

(Le Président allume le candélabre, brûle de l'encens et répand des parfums.)

Le Présid.·. : A moi, MM.·. FF.·., saluons d'un triple vivat les maîtres de ce Temple.

(Applaudissements; fanfares.)

(Le Vén.·. tit.·. de la L.·. monte au trône, fait placer à sa droite le Président qui l'a reçu, et lui dit :)

« Vén.·., nous recevons avec une vive reconnaissance les témoignages de votre amitié. Vous avez voulu faire une fête de notre entrée dans ce Temple ; c'en est une bien belle pour nous de vous y voir et de vous embrasser au nom de tous nos FF.·..

« Je reçois ces clefs ; dites à vos FF.·. que nous n'aurons jamais de plus douce jouissance que de nous en servir pour ouvrir à tous les portes de ce Temple qui sera toujours pour eux le sanctuaire de l'amitié. »

(Fanfares.)

TROISIÈME PARTIE.

FÊTE, RÉCEPTION, S'IL Y A LIEU.

(Le Vén.·. frappe un coup et dit :)

« Surv.·. de cette L.·., je vous invite à prendre les places qui vous sont destinées et à remercier les FF.·. qui ont bien voulu les honorer un instant de leur présence.

FF.·. Orat.·., Secr.·., Trés.·., Hosp.·., et vous tous, Dignit.·. de l'Atel.·., rendez-vous aux postes qui conviennent à vos fonctions.

Avant de prendre entièrement possession de ce Temple, F.·. expert, voyez si dans les parvis ne se trouveraient point quelques nouvelles députations qui désireraient participer à nos travaux. La présence de ces FF.·. augmenterait notre joie et la solennité de notre inauguration.

(L'Expert sort; s'il se trouve des députations ou de nouveaux visiteurs, l'entrée du Temple leur est donnée; le Vén.·. les félicite, ainsi que ceux déjà introduits, puis continue la fête et les travaux indiqués par l'ordre du jour, selon les rituels qui précèdent.)



CHAPITRE V.

INSTALLATION,

AU SOLSTICE D'HIVER,

DU VÉNÉRABLE ET DES DIGNIT.·. D'UNE L.·..

ORDRE DES TRAV.·.

(Cet ordre et les préalables sont les mêmes que ceux indiqués pour la fête solsticiale au chapitre Ier du présent livre.)

Lorsque les visiteurs sont introduits, le Vén.·. leur adresse l'allocution suivante :

SALUT AUX VISITEURS.

« TT.·. CC.·. FF.·. Visit.·. — App.·. — Comp.·. — Maît.·. — RR.·. CC.·. — Vén.·. de LL.·. — TT.·. SS.·. de Chap.·. — Présid.·. de Conseils — Maç.·. français et étrangers, quels que soient votre rite, votre religion et vos lois, je vous salue au nom de la Loge que je préside, et je vous remercie de la fav.·. que vous nous faites de venir visiter nos trav.·..

« C'est aujourd'hui notre fête ; vous venez l'embellir. Je vous en remercie. Nous voilà à une époque où les souhaits sont permis; — agréez ceux que nous allons former pour vous.

« Je vous souhaite donc une année heureuse, une année plus heureuse que les précédentes. Je souhaite que vous voyiez la terre purgée des ténèbres qui la couvrent, des mensonges qui la trompent et des méchancetés qui la désolent. Je vous souhaite des amis sincères, des amis qui ne vous abandonnent pas quand la fortune les aura comblés de faveurs.

« Je souhaite que l'orgueil, la vanité, la mauvaise foi et l'égoïsme ne vous fassent point sentir leurs traits insultants, leurs traits empoisonnés.

« Je vous souhaite à vous et à vos pays les avantages d'une bonne et vraie civilisation qui compte les hommes pour quelque chose et la vérité pour la vérité.

« Je vous souhaite le courage de supporter le présent et d'envisager et de supporter l'avenir.

« Je souhaite que vous voyiez dans la Maçonn.·. le véritable lien des peuples, la consolation dans les maux et le salut du genre humain.

« App.·., Comp.·., écoutez, étudiez, préparez-vous. Vous avez embrassé la Maçonn.·. pour devenir meilleurs. Maît.·., enseignez, pratiquez les vertus. RR.·. CC.·., montrez que la Maçonn.·. n'est pas la religion d'un seul peuple, mais de tous les peuples, comme ils n'ont qu'une même terre pour les nourrir, qu'un même soleil pour les éclairer. Chev.·. KK.·. SS.·., vous qui portez l'épée de la justice et de la vérité, ne l'abandonnez jamais; faites triompher la vérité et la justice. Grands Dignit.·. de l'ordre, Memb.·. du G.·. O.·. de ce pays et des autres GG.·. OO.·., soyez les chefs courageux et éclairés de cet Ordre sublime, soyez les pontifes révérés du plus beau des sacerdoces; instruisez, guidez le peuple des Maç.·.; tirez-le du désert où il semble errer depuis si longtemps; faites jaillir du rocher l'eau salutaire de la science et des grandes actions; enseignez enfin, propagez la vraie Maçonn.·., je vous le dis, vous aurez rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble.

« Grâces vous soient rendues. Vous venez au milieu de vos FF.·. vous réchauffer au feu sacré de l'amitié. Ce feu, semblable à celui du soleil, ne sera point trompeur. Il rend la vie, et il la rend heureuse.

« Je vous remercie. Je vous salue de nouveau et avec tout le bonheur qu'inspire l'amitié.

« A moi, mes FF.·.! »

(Applaudissements; remercîments des visiteurs.)

(Après les remercîments, le Vén.·. frappe un coup et annonce qu'il va rendre compte des travaux de l'année. Il présente ce compte, qui ne doit rapporter que les circon-

stances les plus importantes des travaux, et, lorsqu'il a terminé, il fait donner lecture par le Secrétaire de la partie du procès-verbal de la séance des élections, relative à la nomination du nouveau Vén.·. et des Dignitaires à installer. Cette lecture achevée, le Président annonce en ces termes l'installation du Vénérable :)

INSTALLATION.

MM.·. FF.·., les Trav.·. de l'année..... sont terminés, notre tâche est remplie.

L'heure est venue de descendre de ce siége où votre bienveillance nous avait fait monter. Il est temps de remettre en des mains plus habiles le sceptre que vous nous aviez confié et de vous remercier de l'indulgence avec laquelle vous avez bien voulu accueillir nos efforts. Nous n'avons pas fait tout le bien que nous aurions voulu, parce que le bien n'est pas toujours possible. Un autre va venir qui fera mieux et rendra à cette L.·. toute la splendeur qui lui convient.

Maît.·. des cérém.·., avancez. Donnez la main au nouveau Vén.·. de cette L.·.. Conduisez-le un moment dans la salle des pas-perdus et tenez-lui compagnie.

(Le F.·. nouveau Prés.·. sort, et le Vén.·. donne les ordres suivants :)

FF.·. Maît.·. des cérém.·. et experts, prenez la bannière, une épée, sept étoiles, et allez au devant du nouveau Vén.·.. Vous frapperez à la porte du temple avant de l'introduire.

(Toutes ces choses s'exécutent. La porte s'ouvre; le tambour bat aux champs; l'assemblée se lève. Les Maît.·. des cérém.·. conduisent le nouveau Vén.·. jusqu'à l'autel qui est au milieu du Temple; le Vén.·. frappe; le silence s'établit, et ce F.·. s'exprime ainsi (1) :)

(1) L'allocution à prononcer par le Président doit être nécessairement subordonnée aux circonstances et varier selon le F.·. qui en est l'objet. Celle qui se trouve ici s'adressait à un F.·. autrefois l'ornement du barreau, aujourd'hui le modèle du magistrat intègre, ferme, juste et indépendant. Comme tant d'autres, il n'a point renié son passé; comme tant d'autres, il n'a point oublié les principes puisés aux sources maçonniques; aussi n'a-t-il jamais cessé d'être entouré de l'estime et de la considération publiques, comme de l'affection de ses FF.·., et chacun a pu reconnaître et nommer le T.·. R.·. F.·. Berville.

« T.·. C.·. F.·.,

« La L.·. de..... vous a appelé par ses suffrages à la fav.·. de la présider. Vos vertus et vos talents ont décidé son choix, car jamais la Maçonn.·. n'eut plus besoin du noble secours des talents et des vertus.

« Accoutumé à soutenir le bon droit, à défendre l'innocence dans des causes particulières, vous soutiendrez ici la cause de l'humanité tout entière. Nulle tâche n'est plus digne d'un cœur généreux.

« Beaucoup de nos FF.·. nous ont abandonnés; vous ne les avez pas imités. En vain disent-ils que les circonstances les conduisent dans d'autres voies, à d'autres déterminations. Nous leur répondrons avec le poëte :

La vertu n'admet point ces subits changements;
L'honnête homme est celui qui remplit ses serments,
Et pour lui l'amitié, devant le ciel jurée,
Demeure sans retour une chose sacrée.

« Vous nous êtes fidèle; nous le serons dans notre amour pour vous et dans notre reconnaissance.

« Je vous remets cette L.·. aimée et estimée de tous; vous la soutiendrez, vous la ferez fleurir encore. Les obstacles ne vous rebuteront pas. Vous avez prouvé que vous saviez les vaincre. Le mérite de la probité est aussi une puissance. Cette puissance, vous l'exercez dans le monde; vous l'exercerez ici et nous allons prendre l'engagement de vous obéir quand vous aurez renouvelé celui d'exécuter nos lois. »

Maît.·. des cérém.·., conduisez le nouveau Vén.·. à l'autel.

(Le nouveau Vén.·., ayant prêté l'obligation prescrite par les statuts, est proclamé par les Surv.·., après quoi le Président lui remet le maillet en lui disant :)

« Voici le maillet, voici les insignes qui vous appartiennent. Je vous salue Vén.·. et je vous embrasse au nom de l'Atel.·..

(Le Vén.·. installé remercie la L.·., procède à l'installation des nouveaux dignitaires, et continue les travaux du jour : réception, fête et banquet, ainsi qu'il a été précédemment indiqué.)

CHAPITRE VI ET DERNIER.

RÉCEPTION SOLENNELLE

DES DÉPUTÉS ENVOYÉS A LA L.·. DES TRINOSOPHES, O.·. DE PARIS,

PAR LE VÉN.·. ET LA L.·. DE L'ESPÉRANCE, O.·. DE BRUXELLES (1).

30 août 1824, E.·. V.·.

MOTIFS DE LA CÉRÉMONIE.

Des papiers publics avaient annoncé que, le 7 juin 1824, le PRINCE D'ORANGE, fils aîné du roi des Pays-Bas, et Vén.·. de la R.·. L.·. de *l'Espérance*, O.·. de Bruxelles, avait présidé cette fête maçonn.·., qui avait fait la plus heureuse sensation dans tout son Orient.

Les Trinosophes apprirent avec joie cette nouvelle, qui contrastait d'une manière remarquable avec celles qui arrivaient journellement de diverses contrées de l'Europe (2).

Ils savaient depuis longtemps que la plupart des souverains du globe étaient Maç.·., que leurs enfants, que les princes, les grands, les généraux, les magistrats, les hommes de mérite, l'étaient, et ce fait, qu'on ne saurait contester, leur donnait la garantie ou du moins l'espoir d'une juste tranquillité.

Mais les persécutions inattendues qu'éprouvent aujourd'hui les Maçons dans plusieurs royaumes, et au milieu desquelles *leurs plus Ill.·. FF.·.* gardent un silence

(1) Nous plaçons ici la relation de cette imposante cérémonie, parce que nous pensons qu'à part même l'intérêt qui s'y rattache, elle peut être considérée comme un excellent programme pour le cérémonial à suivre en pareille circonstance.

Déjà le procès-verbal de cette fête, qui eut un certain retentissement en maçonnerie comme dans le monde prof.·., a été publié, notamment en 1824, peu de jours après sa célébration; mais de nombreuses lacunes nous ayant été signalées par le F.·. Des Étangs lui-même, nous avons rétabli, d'après ses indications, ce qui avait été omis, et la relation que nous en donnons ici est de la plus grande exactitude.

Nous compléterons cette narration par quelques renseignements, puisés à des sources certaines, sur la fête elle-même, sur les circonstances qui l'ont précédée, et sur le retour à Bruxelles des députés de la Loge de l'Espérance.

(2) Voir les gazettes des mois de mai, août, etc., 1824. P.·.

inexplicable, sont devenues pour eux une raison d'honorer et d'admirer davantage la conduite du prince d'Orange (1).

Les Trinosophes (2) ont jugé devoir lui en témoigner leur reconnaissance en proclamant sa noble action à leur *Féte solsticiale d'été*, et en lui envoyant un bouquet de fleurs, symbole bien simple de la vérité et de la pureté de leurs sentiments (3).

(1) La fête donnée par la L.·. de l'Espérance de Bruxelles au prince d'Orange, son Vénérable, avait pour but de célébrer le retour de ce prince, qui venait de faire un voyage en Russie, près de son beau-frère, l'empereur Alexandre. On avait paru craindre un instant que son séjour dans cet empire, où la Maçonnerie avait été frappée d'un rigoureux interdit, et à une époque de réaction contre les défenseurs de nos principes, n'eût exercé une funeste influence sur l'esprit de cet Ill.·. F.·.. Heureusement ces craintes avaient été vaines, et les témoignages d'amour qui lui furent donnés en cette circonstance ont pu lui montrer quel respect et quelles sympathies font naître ceux pour qui un serment n'est pas un vain mot, et qui ne se croient pas dégagés de leurs promesses par leur haute position sociale ou selon leurs intérêts, quand ces promesses ont été faites librement, *proprio motu*, et sous la garantie de l'honneur. P.·.

(2) *Trinosophes*. Ce titre paraît singulier à plusieurs. Peut-être a-t-il l'air peu modeste, mais il n'est pas nouveau, et il ne veut dire, pour ceux qui le portent, que *des hommes qui tâchent d'arriver au* TRIPLE *but du* SAGE, *qui est de* BIEN PENSER, *de* BIEN DIRE *et de* BIEN FAIRE.

(3) C'est le 6 juillet 1824 que cette L.·. avait célébré sa fête solsticiale, dans laquelle une batterie d'honneur et de reconnaissance avait été tirée en faveur du prince d'Orange. Voici dans quels termes elle avait été proposée par le F.·. Des Étangs, Vénérable :

« La renommée nous apprend que le 7 juin dernier une grande fête a eu lieu à la L.·. de l'Espérance O.·. de Bruxelles. La réunion, dit-on, était nombreuse et avait attiré beaucoup d'étrangers des villes voisines; jamais on n'avait vu plus de talents et de vertus réunis. Le Vén.·. donnait à cette fête un éclat et un charme qui pénétraient tous les cœurs.

« Quel était ce Vén.·., mes FF.·.? quel était ce digne ami de la Maçonn.·.? C'était (la plupart de vous le savent déjà peut-être) le fils du roi lui-même, le *prince d'Orange*, l'héritier du trône des Pays-Bas!

« Ainsi, vous le voyez, la Maçonn.·. n'est pas maudite par toute la terre!... Toutes les bouches ne prononcent pas contre elle cet anathème incroyable : *Meurent les infâmes F.·. Maç.·.!*..... Il est des âmes justes et éclairées, il est des princes magnanimes qui veulent que nous respirions, qui s'avouent noblement de notre famille, et qui disent : *Vive la Maçonn.·.!* parce que c'est ne dire autre chose que : Vive le règne de la justice et de la raison! Vivent les lois sacrées, éternelles, données par le G.·. Arch.·. des mondes pour gouverner l'humanité tout entière!

« Et quel bonheur, mes FF.·.! le fils du roi des Pays-Bas n'est pas le seul qui nous aime; presque tous les enfants des rois de la terre sont Maç.·., cela vous a déjà été dit à la fête du *solstice d'hiver*. L'empereur du Brésil, fils du roi de Portugal, le propre frère de don Miguel, est Maç.·.; le roi d'Angleterre, le duc de Sussex, son frère, le sont. C'est le duc de Sussex qui préside la Loge *des Armes du roi*. Presque tous les princes, les grands de chaque royaume, et je n'en excepte pas la France, les généraux, les magistrats, les savants, le sont. Tout ce qui a du courage, tout ce qui aime la science et la vertu, a embrassé nos doctrines et rend hommage à nos institutions; tous pensent, avec les grands législateurs, avec les sages des temps anciens et modernes, avec Socrate, Platon, Marc-Aurèle, que l'homme est quelque chose, qu'il est digne

Le Vén.·. s'y est montré sensible. Il l'a fait dire à ces RR.·. FF.·., et il a poussé la bonté jusqu'à charger des députés, pris dans les Maçons les plus éclairés de Bruxelles, de saluer en son nom une L.·. qui lui semblait mériter son estime.

Les Trinosophes, touchés d'une si généreuse bienveillance, résolurent donc de recevoir ces députés avec tous les honneurs et tout le respect que méritait le Vén.·. qui les envoyait.

Ils ont tenu à cet effet une séance extraordinaire, qui a paru satisfaire ceux qui en étaient l'objet, et c'est le procès-verbal de ce qui s'est passé qu'on va lire.

Ce procès-verbal est dédié au Vén.·. de l'Espérance et à tous les Maç.·. qui, comme lui, sont restés fidèles à la Maçonn.·., c'est-à-dire au serment fait à Dieu, à l'honneur et à l'humanité.

d'amour, de soins, de respects, puisqu'il est l'ouvrage le plus parfait, puisqu'il est l'image de la divinité. C'est la plus belle et la plus sûre réponse à faire à nos détracteurs.

« Tirons, mes FF.·., une triple batterie d'honneur et de reconnaissance au Vén.·. de l'Esp.·. de Bruxelles, à l'un des plus illustres et des plus généreux Maç.·. de l'univ.·..

« A moi, mes FF.·. !

« Certes, on est véritablement illustre et généreux quand, sur les marches du trône, au milieu des persécutions inouies qu'éprouve la Maçonn.·., on s'en avoue publiquement l'ami et, pour ainsi dire, le père, quand on préside à ses réunions, à ses fêtes.

« A moi, mes FF.·. ! Honneur et reconnaissance !

« Mes FF.·., nous avons envoyé une couronne à lord Byron (*). Voici un bouquet que nous enverrons au même Vén.·. de l'Esp.·., et qui lui sera remis par des mains dignes de lui ; il sera sensible à ce pur hommage de notre gratitude et de notre amour.

« Vén.·. de l'Esp.·., nos cœurs te saluent, nos bénédictions t'environnent.

« N'en doute pas, qui sert l'humanité sera servi par elle.

« Un jour, destiné à gouverner les peuples, le plus bel ornement, le plus ferme appui de ta couronne sera l'amour de ta propre nation.

« A moi, mes FF.·. ! Honneur, honneur et reconnaissance à l'un des plus illustres et des plus généreux Maç.·. de l'univ.·.. »

Le procès-verbal de cette séance fut envoyé au Vén.·. de la L.·. de l'Espérance, et avec cette pièce, ainsi que l'avait arrêté la L.·. des Trinosophes, un double bouquet, l'un de fleurs naturelles, le second de fleurs artificielles, en tout semblable au premier. A chacun d'eux était attachée une inscription : sur le premier, on lisait ces mots : « *Bouquet sur lequel a été déposé le baiser fraternel des Trinosophes pour le Vén.·. de l'Espérance de Bruxelles.* » Le second portait : « *Représentation du bouquet sur lequel a été déposé le baiser fraternel des Trinosophes pour le Vén.·. de l'Espérance de Bruxelles.* »

C'est après avoir reçu ces marques d'une haute estime pour sa personne que le Vén.·. de la L.·. de l'Espérance fit nommer une députation pour venir, en son nom et en celui de l'Atel.·. qu'il présidait, remercier à Paris la L.·. des Trinosophes et contracter avec elle l'union la plus intime.

P.·.·.

(*) A l'époque de la mort de lord Byron, la L.·. des Trinosophes avait envoyé en Angleterre une couronne pour être déposée sur la tombe de ce grand poëte de l'humanité.

CÉRÉMONIE.

PREMIÈRE PARTIE DES TRAVAUX.

DISPOSITIONS.

Le Temple est paré comme aux grands jours de fête; les murs sont ornés de chiffres formés par la lettre G et des ancres, emblème de l'espérance. Des couronnes de fleurs sont suspendues à l'O.·. et sur les Col.·.; on y lit ces inscriptions: *Au Vén.·. de la L.·. de l'Espérance! — A la L.·. de l'Espérance! — Aux députés de la L.·. de l'Espérance!*

Les travaux étant ouverts, le Vén.·. salue les visiteurs français et étrangers; les Vén.·. de LL.·., les T.·. S.·. de Chap.·. et les Prés.·. de Conseils.

Il salue les memb.·. du G.·. O.·. de France; il exprime sa satisfaction de voir le Temple des Trinosophes fréquenté par un concours de FF.·. si nombreux et si distingués.

Le Vén.·. de la *Philadelphique* O.·. de Paris remercie pour les visiteurs.

Il dit que sa ▭.·. aime les Trav.·. des *Trinosophes* et qu'elle les félicite d'avoir été les premiers à rendre hommage aux beaux sentiments de l'Ill.·. Vén.·. de l'*Espérance.*

Le F.·. *Richard,* Orat.·. du G.·. O.·., remercie pour les Mem.·. du G.·. O.·. de France. Chacun s'assied, et le Vén.·. des Trinosophes, reprenant la parole, dit :

« Mes FF.·.,

« Cette lettre G que vous voyez sur les murs de ce Temple, ces *ancres,* emblèmes de l'*espérance,* ces couronnes de fleurs, ces apprêts nous annoncent assez que quelque chose d'heureux nous est arrivé. Bientôt vous serez convaincus qu'il reste encore des amis à la Maçonn.·. et qu'ils sont d'un

Ordre que la calomnie respectera sans doute, si la calomnie peut respecter quelque chose. »

Le Vén.·. invite le F.·. Orat.·. à donner lecture de la pl.·. adressée par le *représentant* de l'ill.·. Vén.·. de la L.·. de l'*Espérance*, O.·. de Bruxelles.

L'Orat.·. lit cette pl.·. par laquelle ce représentant informe les Trinos.·. que le Vén.·. titul.·. de la R.·. ▭ *de l'Espérance, sensible à l'hommage qu'ils lui ont rendu dans leur fête solsticiale d'été, le 6 juillet dernier, charge quatre députés de leur en faire ses remerciements et de déclarer qu'il leur voue son estime.*

Ces députés sont les RR.·. FF.·. de Champagna, 2e *Surv.·.*; Plaisant, *Orat.·.*; Stevens, *Trés.·.*, *et* Ranwet, *Hosp.·.*.

Le Vén.·. annonce que deux Maît.·. des cérém.·. extraordinaires, les FF.·. *Dupin jeune* et *Renouard*, ont été nommés pour aller chercher ces Députés à leur hôtel dans des voitures commandées à cet effet; qu'ils viennent d'arriver et sont maintenant dans une salle de repos qui leur était destinée.

Il envoie un Maît.·. des cérém.·. ordinaire auprès d'eux pour les complimenter et leur demander s'ils ont quelque communication à faire avant leur introduction. Le Maît.·. des cérém.·. sort.

Le Vén.·. dit qu'il n'est pas besoin de faire observer combien un tel événement est heureux pour la Maçonn.·. et combien il doit faire sentir à nos ennemis toute leur injustice.

Le Maît.·. des cérém.·., étant revenu, annonce que les députés s'expliqueront en L.·. et qu'ils en désirent l'entrée.

Aussitôt le Vén.·. ordonne que deux Maît.·. des cérém.·., précédés de la bannière, suivis de trois Maît.·., de trois RR.·. CC.·. et d'un CH.·. K.·. S.·., portant l'épée, se rendront auprès des députés pour leur servir de cortége.

(Les ordres du Vén.·. sont exécutés.)

On frappe en Maç.·.. — L'Exp.·. va voir qui frappe. Il annonce que c'est un Maît.·. des cérém.·. demandant l'entrée des députés. Tous les FF.·. se lèvent, se mettent à l'ordre, s'arment du glaive et forment la Voû.·. d'ac.·. Les portes s'ouvrent. Les maillets battent à l'Or.·. et à l'Occ.·..

Les députés entrent accompagnés des deux Gr.·. Maît.·. des Cérém.·. et du cortége indiqué. Ils s'arrêtent devant l'autel de l'*amitié*, dressé au milieu du Temple. Le Vén.·. les salue de son épée et dit :

« TT.·. CC.·. FF.·.,

« Un des plus Ill.·. et des plus généreux Maç.·. de l'univers vous a députés vers les Trinosophes. Les Trinosophes sentent tout le prix d'une si haute faveur.

« La L.·. qu'il préside porte le nom de l'*Espérance*. Nul nom plus doux ne pouvait frapper nos oreilles, ne pouvait arriver à nos cœurs.

« Nous avons parlé dans ce Temple le langage de la vérité, de l'humanité. Les âmes semblables s'entendent et se comprennent par tout l'univers; votre Vén.·. nous a entendus et il vous a envoyés. C'est dans le malheur, c'est dans les tribulations que les vrais amis se font connaître.

Amicus certus in re incertâ cernitur.

« Vous remercierez votre Vén.·.. Vous lui direz que nous étions sûrs d'avance de ses sentiments. Dans cet orage qui s'élève contre la Maçonn.·., contre la plus sainte des institutions, au milieu de ces ténèbres et de ces périls qui nous environnent, nous avons porté nos regards vers l'horizon, et, dans un point dégagé de nuages, nous avons vu briller la bannière de l'*Espérance!*... Jugez si nos cœurs ont tressailli et si nous avons pu nous empêcher de bénir les généreuses mains qui la portaient! Tout ce qu'il y a d'âmes sensibles s'est joint à nous pour saluer cette noble bannière.

« Il est bien doux maintenant, bien consolant pour les Trinosophes de voir, pour prix de leur confiance, quatre Maç.·. choisis, quatre hommes d'honneur, quatre FF.·. tels que vous, venir leur apporter des paroles de paix, d'union, de fraternité, au nom d'un homme qui, sur les marches d'un trône, au milieu de nos douleurs, se dit encore notre ami, notre F.·.. C'est un bienfait dont la Maçonn.·., dont l'humanité tout entière se réjouiront. C'est un bienfait que la postérité recueillera, bénira. C'est un bienfait qui double notre amour et notre reconnaissance pour le plus généreux Maç.·. de l'univers. »

A moi, mes FF.·., par la triple batt.·..

Le F.·. Plaisant, président de la députation, répond ainsi :

« Nous venons remplir dans le sein de la L.·. des Trinosophes une mission bien précieuse et qui, nous en sommes convaincus, ne sera pas sans résultat pour la Maçonn.·. entière.

« Vous avez adressé au Vén.·. qui préside nos Trav.·. un hommage auquel il a été sensible, parce qu'il y a reconnu tous les caractères de la sincérité. Ce prince juste, éclairé, ami rigoureux des lois et de l'ordre, mais aussi ami de l'humanité, ennemi du mensonge et de l'hypocrisie, appréciant par là même les principes de la Maçonn.·., principes qui forment l'appui et la lumière des bons gouvernements, qui les conduiraient à la paix et au bonheur s'ils étaient partout et toujours mis en pratique ; ce prince, digne Maç.·., nous a chargés de vous apporter sa réponse.

« Nous sommes honorés d'une si noble mission autant que de l'accueil que nous recevons dans ce Temp.·., célèbre par les lumières jaillissantes de son sanctuaire. Recevez l'expression de notre reconnaissance comme celle des vœux que forment tous les enfants de l'Espér.·., tous les Maç.·. des Pays-Bas, afin que, la fraternité se cimentant tous les jours davantage parmi les hommes, leur union devienne sans cesse plus étroite et plus sainte par la douce influence de la lumière et de la vérité. »

De tels vœux sont les nôtres, dit alors le Vénér.·. des Trinosophes; ils sont ceux du monde entier. Que le ciel les exauce! que les sages les réalisent! Nous remercions de nouveau l'un des plus Ill.·. et des plus généreux Maç.·. de l'univers.

(Applaudissements.)

Les Maîtres des cérémonies conduisent ensuite les députés à l'Orient, où ils se placent, à droite et à gauche du Vénérable, sur des siéges qui leur sont destinés.

DEUXIÈME PARTIE DES TRAVAUX.

RÉCEPTION.

Le Vén.·. frappe un grand coup, auquel le *nord* et le *midi* répondent. Il annonce qu'il va procéder à la récept.·. d'un Prof.·. qui, malgré la tempête, veut encore s'embarquer sur le vaisseau de la Maçonn.·.. C'est un jeune homme, professant la médecine, et présenté comme ayant du savoir et de bonnes mœurs.

Il déclare que la récept.·. sera rapide, à cause des Trav.·. qui restent à terminer, et que son intention n'est que de donner aux députés une idée de la manière dont les Trinosophes pratiquent la Maçonn.·..

Il avertit les députés que les *épreuves physiques* n'ont pas lieu chez les Trinosophes, parce qu'ils les regardent comme inutiles dans le siècle où nous sommes, comme nuisant à la gravité des récept.·., peu propres à instruire les assistants et à faire connaître le mérite des Récip.·.. Il réclame l'attention, le silence et l'indulgence de l'assemblée.

Toutes les formalités préalables ayant été remplies, le *Prof.*·. est introduit. Après un instant de recueillement, le Vén.·. dit :

« L'homme se débat dans les fers qui l'accablent, il cherche le bonheur, et ne le trouve nulle part ; ses passions étaient nobles et nécessaires, et ses passions ont été détournées de leurs voies. Le génie du mal en a fait des instruments de discorde et de malheur (1). »

(Profond silence.)

Le Vén.·. demande au Récip.·. s'il s'est préparé par la *réflexion*, la *solitude* et l'*aumône* à la démarche qu'il fait ; s'il a rempli les autres conditions (2). Il lui demande ce qu'il désire.

(1) Le Vén.·. des Trinosophes avait l'habitude de préparer l'attention du Récip.·. et des auditeurs par quelque réflexion ou quelque maxime grave.

(2) Voir ces conditions au chapitre II du livre Ier, page 14.

Le Récip.·. se trouble un moment : mais le Vén.·. le rassure et il se remet. Le Vén.·. lui demande de nouveau ce qu'il désire. Le Prof.·. le dit.

Quels obstacles trouvez-vous donc dans le monde à pratiquer la vertu ?

Le Prof.·. le dit.

« Mais la Maçonn.·. aussi, continue le Vén.·., pourrait bien avoir ses imperfections, comme toutes les institutions humaines; ou plutôt, il faut vous l'avouer, on pourrait dire qu'il existe deux sortes de Maçonn.·. : l'une avilie, décriée, dont le vulgaire s'est emparé depuis longtemps, et qu'il gouverne à sa manière, c'est-à-dire sans ordre, sans science et sans raison. Cette Maçonn.·. s'est attiré les sarcasmes et les mépris du monde. L'autre, au contraire, n'a jamais cessé d'être pure; elle est demeurée le partage des hommes éclairés, courageux, bienfaisants, qui sentent qu'avec l'étude et la persévérance on peut faire de l'homme quelque chose d'élevé, qui se tienne hors de l'influence fatale du vice et du mensonge dont la société est infestée.

« C'est de cette Maçonn.·. qu'étaient tous les grands hommes de l'antiquité, tous les sages de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome; qu'ont été depuis tous les législateurs honnêtes, tous les savants probes, et que sont aujourd'hui tous les savants, les législateurs et les sages de tous les pays. Je vous en parle ainsi, pour répondre d'avance à toutes les calomnies dont on aurait pu la souiller dans votre esprit. Du reste, vous en jugerez par vous-même si vous êtes reçu. Ne vous inquiétez point de l'ordre dans lequel les questions vont vous être présentées : ne songez qu'à vous recueillir pour répondre avec exactitude et brièveté. Nous sommes chargé non de vous instruire, mais de savoir quelle instruction vous avez reçue et de quelle manière vous en avez profité. »

Après ce préambule, la récep.·. se continue. Plusieurs questions sont faites, entre autres celles-ci : « — L'homme a-t-il le droit de s'instruire et de s'éclairer? — L'homme a-t-il le droit de se servir de sa raison ? — Que faut-il pour qu'une vérité soit prouvée? — L'erreur est-elle utile aux hommes? — La vérité peut-elle se découvrir autrement qu'en comparant les idées ou les choses entre elles? — Est-il permis à l'homme de comparer

les institutions dans lesquelles il vit avec les autres institutions, soit anciennes, soit modernes? — et lui est-il permis de tirer de ces comparaisons des conséquences qui fixent ou qui changent sa pensée ? — Qu'est-ce que l'ignorance? — Pourquoi les ignorants sont-ils si entêtés, si irascibles, si dangereux, si cruels? — Qui est-ce qui a établi le mensonge parmi les hommes? — Qui est-ce qui le maintient? — Quelle est la principale cause des malheurs des hommes? — Qu'est-ce que la raison? — Quelle différence y a-t-il entre la raison que Dieu nous a donnée et celle que le monde prof.·. voudrait que nous eussions? — L'homme ne se doit-il pas à lui-même l'honneur, la vérité, l'étude, l'instruction pour améliorer son être et se guider dans les sentiers de la vie? — Jusqu'à quel point un homme ou des hommes ont-ils le droit de vie et de mort sur la pensée, sur l'esprit et la conscience d'un homme? — Qn'avez-vous fait pour connaître la vérité? — Croyez-vous avoir quelque idée qui vous vienne de votre propre fond, indépendamment de ce que vous ont dit les livres ou les maîtres chargés de vous enseigner? — Quelles concessions croyez-vous que l'homme de génie, l'homme de cœur doive faire à la sottise, à l'ignorance et au vice pour avoir la paix et n'être point exposé à des dangers? — Quand la vérité et la raison sont détruites, que reste-t-il à l'homme qui le distingue des vils animaux? — Pourquoi les peuples anciens trouvaient-ils si doux de combattre et de mourir pour la patrie? — Quels sont les peuples qui ont une patrie? — Êtes-vous résolu à employer vos moyens, vos talents, votre intelligence, au soutien de la vertu? — Avez-vous quelque réflexion, quelque objection à présenter contre les questions ou les épreuves qui vous ont été faites? — Croyez-vous maintenant que la Maçonn.·. puisse être véritablement l'école de la science et de la vertu? — Quelles raisons supposez-vous donc au monde prof.·. de la décrier, de la persécuter? »

Les dernières épreuves ont lieu, et le Récip.·. les supporte avec une grande présence d'esprit. Enfin, la lum.·. lui est donnée, et il la reçoit avec une satisfaction qui touche l'assemblée.

Le Vén.·. donne la parole à l'Orat.·. titul.·., le F.·. *Berville.*

Ce F.·. se lève, et, dans une courte improvisation, fait entendre à peu près ces paroles au nouvel initié :

« Vous voyez maintenant, mon F.·., ce que c'est que la Maçonn.·. et ce qu'il faut penser des prof.·. qui l'accusent et la proscrivent. Vous voyez si aucune association peut être plus amie du bon ordre, du bon sens, plus soumise à l'autorité du prince, à celle des lois. L'hypocrisie sans doute et la mauvaise foi peuvent s'irriter des questions qui vous ont été faites, parce que la mauvaise foi et l'hypocrisie se sentent toujours à la gêne en face de la vérité ; mais leur colère est-elle une raison de renoncer à des principes sacrés, gravés dans nos cœurs par le G.·. Arch.·. de l'Univ.·. lui-même, et qui sont nécessaires à la conservation de son ouvrage ? »

L'Orat.·. détaille les ruses, les perfidies et les violences employées par les prof.·. pour détruire la Maçonn.·., et il leur compare la sincérité, la patience et la résignation des Maç.·., puis termine ainsi :

« Nos sociétés sont *secrètes !* disent les prof.·..... Secrètes!... pourquoi le sont-elles pour eux, puisque nos portes sont ouvertes sans cesse à l'honneur, à la science, à la vérité? Secrètes!... Ah ! mes FF.·., que ne pouvons-nous, pour les confondre, les admettre à l'instant dans ce sanctuaire ? vous les verriez honteux de leurs calomnies, confondus de leurs projets, et repentants de leurs violences; vous les verriez touchés de nos maximes, entraînés par nos exemples, se précipiter dans nos bras et nous appeler leurs frères. Ils sentiraient le calme et la paix rentrer dans leur âme, et sortiraient convaincus de la nécessité de laisser enfin à l'homme la liberté qu'il a reçue du ciel, de lui laisser sa raison, sa probité, son amour de la science et de la vérité, parce qu'ils sont les seules sources d'où le bonheur puisse naître sur la terre. »

Les Députés, les Visit.·. et toute l'assemblée couvrent l'Orat.·. d'applaudissements.

TROISIÈME PARTIE DES TRAVAUX.

HOMMAGE RENDU A LA MÉMOIRE D'UN ANCIEN MEMBRE DE L'ATELIER. — AFFILIATION ENTRE LES LL.·. DE L'ESPÉRANCE ET DES TRINOSOPHES.

(Le Vén.·. observe un moment le silence et le demande à l'assemblée. Ses regards s'attristent, et l'on voit qu'il va bientôt être question des batt.·. de deuil annoncées dans les pl.·. de Conv.·..)

Mes FF.·., dit-il, nos devoirs se partagent ; il en est qui nous comblent de joie, il en est que la tristesse accompagne. Nos devoirs sont l'amitié pour les vivants, ils sont les regrets et le deuil pour les morts. Le Maç.·., tant qu'il vit, est tenu de combattre pour la vertu : il n'en est que plus regrettable quand la faux du temps ou l'épée de l'ennemi l'ont moissonné. Nous avons à faire entendre deux batt.·. funèbres. Cet incident, quelque triste qu'il soit, ne sera pas inutile dans la circonstance où nous nous trouvons. La joie est bonne, quelquefois la douleur est plus profitable. C'est quand nous pleurons que nous sentons mieux ce que nous sommes, ce que nous valons, ce qu'il faut faire.

Les papiers publics vous ont appris la perte douloureuse que la Maçonn.·. et les arts viennent de faire dans la personne du R.·. F.·. *Lemonnier,* membre de l'ancienne Académie de peinture et de la Légion d'Honneur, artiste habile, homme estimable sous tous les rapports, et connu par des productions qui feront vivre longtemps sa mémoire. Il était Maç.·. depuis soixante ans.

« Il laisse un fils, disent ces papiers, qui cultive les lettres avec avantage et qui a remporté le premier prix de poésie à l'Académie de Rouen, en 1822. »

Ce fils, mes FF.·., est le premier Surv.·. de cet Atel.·.. Occupé à pleurer encore sur la tombe paternelle, il ne verra point nos regrets; mais ses amis les lui rapporteront, et nous aurons versé quelque baume sur sa plaie.

Hélas! il n'y a pas encore deux ans que ce vénérable père, la tête blanchie par quatre-vingt-deux hivers, était assis dans ce Temple à nos côtés, quand nous avons proclamé la victoire de son fils! Maintenant il est allé rejoindre la source des êtres, le génie éternel qui l'avait créé.

A moi, mes FF.·., par une triple batt.·..

F.·. Orat.·., lisez la pl.·. écrite par le F.·. Lemonnier fils, au sujet de son absence du Temple : elle servira de réponse à nos applaudissements.

L'Orat.·. lit cette pl.·., qui produit la plus vive émotion dans l'auditoire.

(Le Vén.·., après un moment de réflexion :)

Un homme chargé de quatre-vingt-quatre années d'honneurs, de talents et d'estime;... un fils tendre, respectueux, couronné par les Muses... voilà un singulier échantillon de ces *infâmes*... — le mot vous révolte ! — oui, de ces *infâmes* que les prof.·. poursuivent et désignent *aux vengeances du ciel et de la terre* (1) !... Il semble que le sort nous ait amené exprès ces deux Maç.·. pour les présenter à nos ennemis et les faire rougir de leurs fureurs. Oui, nous le disons avec orgueil : ce Temple aujourd'hui peut leur en offrir un grand nombre de pareils. Mais détournons les yeux des cruautés du monde, et couvrons de nos gémissements les gémissements du meilleur des fils. A moi, mes FF.·..

(Triple batt.·.. Le Vén.·. frappe un coup.)

Mes FF.·., nos douleurs ne sont pas à leur fin. Nous avons d'autres larmes à répandre. Ici la scène et les motifs changent. Le génie des ténèbres et de la destruction a fait un grand acte de sa puissance; nos ennemis peuvent se réjouir. Ce n'est plus d'un vieillard chargé d'années qu'il s'agit, ce sont des athlètes dans toute la force de l'âge, dans toute la vigueur du corps et de la pensée!...

Soixante-dix de nos FF.·. ont été engloutis à la fois dans les flammes, dans les ruines.,.. dans les lauriers! En quels lieux? demanderez-vous; dans quelle ville?... sur quel champ de bataille? A *Ipsara :* entendez-vous,

(1) Voir les journaux des mois de mai et août 1824.

à *Ipsara*. Je vous ai tout dit. Maintenant vous savez comme ils sont morts. Ils étaient soixante-dix ! Faut-il pleurer ? faut-il chanter victoire ?

Mourir pour la patrie
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

A moi, mes FF.·..

(Deux batt.·. de deuil.)

Suspendons cette batt.·., mes FF.·., ah ! cessons de pleurer.

Mourir pour la patrie
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

(Batt.·. de joie.)

Ombres de nos FF.·., ombres chères et sanglantes, un temps viendra où la barbarie cessera ses carnages, où la philosophie aura désarmé les fureurs de l'ignorance... Alors vous serez consolées; jusque-là restez les modèles qu'adoreront le courage et la vertu. A moi, mes FF.·., à l'espérance.... au courage.... à la gloire du monde !

(Pendant cette batt.·., on a vu plusieurs Grecs présents et plusieurs autres FF.·. répandre des larmes (1).

Le Vén.·., après un moment de repos, frappe un grand coup, qui est répété sur l'une et l'autre Col.·.. Mes FF.·., dit-il, c'est au milieu de si grands tableaux, de si nobles émotions qu'il nous convient de dresser l'acte solennel qui va nous associer à la R.·. L.·. de l'*Espérance*. Les hommes meurent, mais la vertu est immortelle. Nous perdons des FF.·.; d'autres se présentent pour nous consoler. *Les enfants de la veuve* sont nombreux comme *les épis des champs*. La Maçonn.·. est la pépinière féconde des hommes destinés à honorer, à consoler la terre.

Ill.·. memb.·. de l'*Espérance*, le génie des lumières, du courage et de la consolation vous a députés vers nous. Nous acceptons ses bienfaits; nous

(1) Voir dans les gazettes la prise d'Ipsara par les Turcs, le 4 juillet 1824, les événements qui l'ont suivie, le courage et le dévouement inouïs des Grecs.

remplirons son attente; il remplira la nôtre. C'est dans ce Temple, c'est sur l'autel de l'amitié, de la fraternité, en présence de tous ces vénérables FF.·., que nous allons contracter l'heureuse alliance qui doit nous unir à jamais.

Le président de la députation de la L.·. l'Espérance se lève et annonce qu'il est porteur d'une planche adressée à la L.·. des Trinosophes par le Vénér.·. de la L.·. de l'Espérance, et qu'il va en donner lecture.

Le plus profond silence s'établit, et ce F.·. donne lecture de la pl.·. suivante :

O.·. de Bruxelles, le 16e jour du 6e mois 5824.

Le Vén.·. de la L.·. de l'Espérance, régulièrement constituée à l'O.·. de Bruxelles, à la L.·. des Trinosophes, O.·. de Paris.

« TTT.·. CCC.·. FFF.·.,

« Je viens de recevoir votre pl.·. du sixième jour du mois dernier et les pièces y jointes.

« Je suis toujours flatté du suffrage éclairé de mes FF.·., et j'aime à voir qu'ils savent rendre justice à mes principes et à mes actions.

« J'attacherai toujours du prix à leur estime, et j'espère la mériter en me conformant à nos antiques et nobles institutions, et par mon respect et mon obéissance aux lois et au chef de l'État.

« Je vous remercie des termes flatteurs dont vous vous êtes servis à mon égard, le sixième jour du mois dernier.

« Je vous présente mes salut.·. P.·. I.·. N.·. M.·. A.·. V.·. C.·.

« *Signé :* GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE. »

Les plus vives acclamations accueillent cette planche, dont le dépôt aux archives est ordonné, après quoi continuant, le président de la députation prononce un discours dans lequel il peint le besoin irrésistible qu'éprouvent

tous les hommes d'honneur de s'aimer, de s'éclairer, de s'entr'aider et d'unir leurs efforts pour conjurer les maux qu'amènent sans cesse l'ignorance et la perversité.

« Ainsi que dans une famille unie, dit-il, ceux de ses membres rapprochés par la similitude des goûts, par la sympathie des caractères, par l'homogénéité du travail, cimentent leurs liens d'une manière plus étroite et plus sainte, ainsi, parmi les **LL.·.**, celles que de mêmes études, qu'un objet identique font marcher dans les mêmes voies, s'unissent plus intimement, en confondant, pour ainsi dire, et leurs ouvriers et leurs travaux. »

Il assure de nouveau que le prince *Guillaume* et le prince *Frédéric,* son Ill.·. frère, n'ont rien de plus à cœur que de voir fleurir la science, la justice et l'union par toute la terre.

Ce discours est également accueilli par de vives acclamations.

Le Vén.·. se lève, il salue les députés et dit : « Mes FF.·., ce que vous désirez va être fait. Nous le souhaitions; il nous est doux de le voir demander. »

(Sur un autel richement orné sont du pain et du vin dans des vases d'argent; une coupe d'argent et une de cristal.

Dans la coupe de cristal est un anneau d'or, portant pour ornement deux mains jointes, symbole de la bonne foi, et pour inscription en dedans : *Alliance des Trinos.·. avec la L.·. de l'Espérance.*

Un candélabre à trois branches, garni de bougies. Des fleurs.

L'acte en double du pacte d'alliance et deux plumes de pélican pour le signer (1).

De plus, cinq diplômes d'honneur, dont quatre pour les députés et le cinquième pour le Vén.·. adjoint de leur L.·., le R.·. F.·. Honnorez.

Un grand voile de gaze blanche couvre cet appareil, excepté le candélabre.

Deux Maît.·. des cérém.·. montent à l'O.·. et vont donner la main aux députés pour les conduire à l'autel.)

Le Vén.·. frappe et dit : Debout et à l'ordre, mes FF.·.! Il prie un membre du G.·. O.·. de France de vouloir bien l'accompagner. Il descend du trône, portant un flambeau, et suit les députés. Arrivé à l'autel, il allume

(1) Chacun sait que le pélican passe pour donner son sang à ses petits.

une des bougies du candélabre. Il passe son flambeau au président de la députation, qui allume la seconde; puis au memb.·. du G.·.O.·., qui allume la troisième. Cet acte emblématique est compris par l'assemblée.

Le Vén.·., après avoir promené ses regards sur l'auditoire, comme pour réclamer l'attention, élève la voix et dit : « En présence du G.·. Arch.·. de l'Un.·., de celui-là qui juge les cœurs, qui donne la joie aux bons et le remords aux perfides; de celui-là qui a créé la *lumière* et la *vérité* pour guider les hommes, la *justice* et l'*amitié* pour les rendre heureux. A la gl.·. de la Maçonn.·.! Sous les auspices du G.·. O.·. de France.

« La L.·. des *Trinosophes* déclare solennellement contracter union et alliance éternelles avec la R.·. L.·. de l'*Espérance*, O.·. de Bruxelles. Les motifs de cette alliance sont les hautes vertus des membres qui composent la L.·. de l'*Espérance;* sont les vertus courageuses et consolatrices de son magnanime Vén.·..

« Et pour que nos serments soient stables..... »

Ici l'Orat.·. de la députation demande la permission de parler, et d'une voix émue il répète en propres termes, *au nom de sa L.·. et sous les auspices du G.·. O.·. du royaume des Pays-Bas,* la déclaration qu'il vient d'entendre.

Le Vén.·. reprend : « Et pour que nos serments soient stables, nous nous souviendrons toujours des sentiments qui nous les ont fait contracter; nous penserons à la gloire et au bonheur qu'ils nous promettent. Aux temps anciens de la simplicité et de la bonne foi, on buvait, on mangeait ensemble quand on faisait un traité. Voici du pain. Prenons, mes FF.·., rompons et mangeons ensemble le pain de la fraternité. Voici du vin. Prenons et buvons ensemble à la coupe de l'amitié.

(Toute la L.·. applaudit trois fois.)

« Que le pain nous manque, que la faim, la soif, la honte et le malheur nous poursuivent, si nous trahissons jamais nos serments. »

Le Vén.·. embrasse les députés.

« Recevez ce baiser au nom des Trinosophes pour votre Ill.·. Vén.·., pour vous et pour tous les FF.·. de l'*Espérance.* »

Il prend l'anneau qui est dans la coupe, le montre à l'assemblée, puis, le présentant aux envoyés, leur dit :

« Prenez cet anneau, nous l'offrons à votre Vén.·. comme le sceau de notre alliance. Priez-le de le porter en mémoire de nous, en mémoire de la joie que nous ont causée son courage et ses vertus. Voici le double contrat de notre union. Je le signe le premier au nom des Trinosophes. »

En signant, le Vén.·. dit particulièrement aux députés : « Deux plumes vont nous servir; vous garderez l'une et nous l'autre : peut-être un jour nos descendants aimeront à les voir. » Les députés signent, ainsi que tous les FF.·. appelés à remplir cette formalité. Le Vén.·. donne aux FF.·. leurs diplômes d'honneur et les prie de remettre au R.·. F.·. *Honnorez* celui qui lui est destiné.

Pendant toute cette dernière partie de la Cérém.·., le Temple retentit d'applaudissements, et le baiser fraternel circule sur les deux col.·.. Le Vén.·. remonte au trône et chacun reprend sa place.

On allait clore les Trav.·., quand le F.·. *Dupin,* l'un des G.·. Maît.·. des cérém.·., se lève et demande la parole.

Il monte à la tribune. Il récapitule la séance; il en dresse, pour ainsi dire, le procès-verbal. Sa voix et son geste s'animent; il peint en traits rapides et touchants tout ce qu'il a vu et entendu. Il montre les sentiments de joie qu'éprouve l'assemblée, l'espoir et la consolation qui renaissent dans des cœurs affligés par des calomnies et des proscriptions si peu méritées. Il annonce la réserve, la prudence et la modestie avec lesquelles les Maç.·. vont jouir de la faveur qui leur arrive. Il peint en traits de flamme les maux causés par l'hypocrisie, la mauvaise foi, la persécution. Il décrit les charmes de la tolérance, de l'amitié, de la fraternité. Il conjure les ennemis de la Maç.·. de mettre un terme à leur injustice, à leur aveuglement; il les en conjure au nom de la religion et de ses saintes maximes; au nom de

la paix et de la concorde que Dieu, le père commun des hommes, recommande à tous ses enfants.

« Je voudrais, dit-il, comme le voulait le F.·. *Berville,* qu'aujourd'hui les portes de ce Temple se fussent ouvertes aux Prof.·., à tous ceux qui nous haïssent ; je voudrais qu'ils eussent pu assister à cette séance. Je n'en doute pas, ils eussent été touchés, désarmés ; ils répandraient avec nous des larmes d'amour et de tendresse ; car les hommes sont bons : souvent ils se fuient, ils se font la guerre, parce qu'on les trompe, parce qu'on les empêche de se connaître et de s'entendre.

« Que veulent nos ennemis? Ils parlent de Dieu !... Mais nous l'adorons, nous faisons ce qu'il commande, nous nous aimons. Ils parlent de vertu !... Mais nous la chérissons, nous l'adorons. Après Dieu, c'est notre Dieu. Ils parlent de vérité, d'humanité !... Mais c'est là précisément notre loi ; c'est là toute la Maçonn.·.. Ah ! gloire éternelle, bonheur éternel au prince généreux qui, comme nous, adore *Dieu,* la *vérité,* l'*humanité ;* qui, dans nos malheurs, nous a nommés ses frères. Il ne sera pas trompé, nous serons dignes de lui. Que le ciel, que les hommes le récompensent !

« Je prie le Vén.·. de commander de nouveau cette batt.·. d'honneur, d'amour et de reconnaissance, que nous lui devons à si justes titres. »

Le Vén.·. dit alors : « A moi, mes FF.·.! Gloire à Dieu ! gloire au Vén.·. de l'Espérance ! gloire à l'un des plus Ill.·. et des plus généreux Maç.·. de l'univers ! »

Après cette batt.·., le Vén.·. frappe un coup et dit : « Mes FF.·., c'est assez. La fin du jour est venue. Les trav.·. sont achevés. Il est l'heure de congédier les ouvriers. Cette fois, la journée a été bonne et nul ne se plaindra de son salaire. Il ne nous reste plus qu'à penser aux malheureux. Faites circuler le tronc de bienfaisance. »

Le sac de proposit.·. et le tronc de bienfaisance circulent, et la séance est levée au milieu des embrassements de tous les FF.·..

Les députés sont ensuite reconduits à leur hôtel par les deux G.·. Maît.·. des cérém.·. dans les mêmes voitures qui avaient été les prendre (1).

(1) Le surlendemain de cette fête, un banquet maçonnique fut offert par la L.·. des Trinosophes aux députés de la L.·. l'Espérance, et dans cette nouvelle réunion s'accrurent encore les sentiments d'estime et d'affection que s'étaient promis les membres et représentants de ces deux LL.·..

A leur retour à Bruxelles, le 7 octobre de la même année, les députés de la L.·. l'Espérance rendirent compte à leur Atelier du résultat de la mission qui leur avait été confiée, et lui proposèrent de ratifier le traité d'alliance et d'union intervenu entre les LL.·. des Trinosophes et de l'Espérance. Ce rapport fut accueilli avec un enthousiasme difficile à décrire, et la L.·. de l'Espérance, ratifiant ce traité à l'unanimité, décréta que, comme premier gage de cette heureuse union et par acte de réciprocité, des diplômes d'honneur seraient adressés aux RR.·. FF.·. Des Étangs, Vén.·. des Trinosophes; Lemonnier, premier Surv.·.; de Bretonne, deuxième Surv.·.; Berville, Orat.·., et Dupin, Maît.·. des cérém.·..

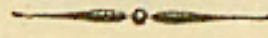
Ces Ill.·. Maçons ont prouvé qu'ils étaient bien dignes d'une telle faveur.

P.·.

FIN DU VÉRITABLE LIEN DES PEUPLES

ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES DIVERSES.



DEUXIÈME PARTIE.

LA

FRANC-MAÇONNERIE

JUSTIFIÉE

DE TOUTES LES CALOMNIES RÉPANDUES CONTRE ELLE,

OU

RÉFUTATION DU LIVRE DE L'ABBÉ BARRUEL

CONTRE LES FRANCS-MAÇONS.

Vitam impendere vero.

AVIS.

Cet ouvrage a été composé en 1829, sur la première édition que l'abbé Barruel publia en 1 vol. (Hambourg, 1800) contre les Francs-Maçons, sous le titre perfide de : *Mémoire contre le jacobinisme.*

On ne sache pas qu'on ait encore répondu sérieusement à l'abbé Barruel.

En 1829, une librairie ecclésiastique en répandit une nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; ce qui démontrait que la persécution n'était pas près de finir.

Mais, la révolution de 1830 étant arrivée, on crut que le rôle des imposteurs allait cesser de lui-même, et l'auteur de cette réfutation se détermina de garder le silence. Aujourd'hui, septembre 1838, il pense autrement. Il croit nécessaire de repousser d'atroces calomnies, parce que les calomniateurs commencent à reprendre une audace qui pourrait bien ramener les mêmes malheurs que ceux causés par l'abbé Barruel.

Déjà les Maçons du pays de Liége et de beaucoup d'autres contrées ont entendu les *nouvelles voix* qui les insultent, les proscrivent, et qui bientôt pourraient leur dire comme autrefois : *Ite, maledicti, in gehennam!... Allez, maudits, vous méritez d'être*

brûlés vivants!... Bientôt l'Inquisition, l'horrible Inquisition.... Mais ce n'est qu'un avis. La préface suivante dira mieux quel sujet a fait publier cet ouvrage.

Toutefois il faut lire le mandement lancé, en décembre 1837, par l'*archevêque de Malines, les évêques de Liége, de Bruges, de Tournay et de Gand, rappelant les bulles d'excommunication des papes, etc., etc.!* Il n'y a pas jusqu'à un *capucin* espagnol, nommé le *père Eugène,* qui ne vienne de réchauffer, cette année même, les diatribes de l'abbé Barruel et le mandement des évêques belges, dans un petit livre imprimé à Dijon, à Besançon, Châlons-sur-Saône, etc., intitulé : *Événements instructifs et observations catholiques sur les* PROTESTANTS *et les* FRANCS-MAÇONS; livre qu'il répand à profusion dans toute la France pour recommencer probablement, s'il le peut, la *Saint-Barthélemy*, la *révocation de l'Édit de Nantes*, les *dragonnades* et les *fusillades*, telles que les aiment et les exécutent les gens de cette espèce, puisque c'est pour cela que *Rome* les a créés et puisque c'est leur plus sûr moyen de devenir de capucins évêques! Il y cite les bulles de Clément XII, *qui condamnent à mort ceux qui se feront recevoir Maçons ou qui aideront quelqu'un à entrer dans cette secte* IMPIE *et* HÉRÉTIQUE, *et imposent l'obligation de les dénoncer.* (Voir le livre du père Eugène, page 150 et suivantes.) Il se vante de plus, à la tête même de son écrit, *d'avoir fondé à Gemmenos, à Aix et à Marseille, des* COUVENTS *de* CAPUCINS, malgré les lois qui avaient promis à la France d'être à jamais délivrée de pareilles institutions, qu'elles déclaraient abusives, onéreuses ou souvent pleines de dangers.

Voilà les motifs qui, réunis et se joignant à d'autres encore, ont porté l'auteur à ne plus différer la mise au jour de la réponse à l'*abbé Barruel.* Que gagne-t-on à épargner les méchants? On le voit : l'accroissement de leur malice. Un capucin, chassé d'Espagne pour les maux que son ordre y a causés, vient en France créer des capucins et rouvri la source de malheurs nouveaux! Jamais le mensonge et l'ambition ne laisseront le monde en repos. Ce siècle le prouve comme tous les autres siècles.

Que les PROTESTANTS donc et que les FRANCS-MAÇONS se tiennent sur leurs gardes. La trompette de l'ignorance et de la persécution a sonné contre eux.

PRÉFACE.

LE FANATISME ET LA SUPERSTITION.

« Combattre le Fanatisme et la Superstition me semble un des plus « glorieux efforts de la vertu humaine, car une pareille entreprise ne pré- « sente que périls et que dangers, sans autre récompense que l'estime de « soi, l'approbation de quelques FF.·. qui aiment la vérité et les regards « du Dieu qui a créé la justice et la vérité. »

. . . . (1).

LA FRANC-MAÇONNERIE.

La *Franc-Maçonnerie!...* J'ai nommé d'un seul mot le remède au Fanatisme et à la Superstition. J'ai nommé cette association courageuse qui, vivant secrètement, pour ainsi dire, au sein des peuples, comme un génie tutélaire chargé du soin de leur salut, est venue d'âge en âge, à travers mille périls, jusqu'à nous, pour passer encore aux générations futures, quoi qu'on puisse faire pour arrêter sa marche.

C'est elle que des ignorants de toute espèce, des méchants de profession ont attaquée et dénoncée de la manière la plus odieuse à toutes les puis-

(1) Ce qui suit n'étant que la reproduction textuelle de l'instruction insérée à la troisième partie de la réception au gr.·. de K.·. S.·., nous croyons pouvoir le supprimer ici , et renvoyer le lecteur au livre II du *Véritable lien des Peuples,* chapitre VII, pages 167 à 170.

P.·.*·*

sances de la terre, au moment où la liberté, enchaînée depuis tant de siècles, s'était annoncée à la France et semblait vouloir se faire connaître aussi aux autres nations.

C'est alors que la Maçonnerie fut accusée et chargée de tous les griefs que la calomnie peut inventer contre une ennemie qu'elle veut perdre. Elle a donc été traduite en criminelle devant des juges qui l'ont condamnée sans l'entendre, comme il est arrivé dans tous les temps où la passion accuse, où la passion juge et fait exécuter des sentences. Les Francs-Maçons furent chassés, spoliés, incarcérés, condamnés aux galères ou mis à mort.

Mais le procès n'est point terminé. Les supplices injustes enlèvent la vie et non pas l'innocence. La justice et l'humanité en appellent. Plus les accusations ont été graves, plus il est du devoir des Maçons d'en prouver l'absurdité, afin que, si de pareilles iniquités recommençaient, elles soient frappées tout d'abord du mépris et de l'indignation qu'elles méritent. C'est à ceux qui connaissent la Maçonnerie à se porter ses défenseurs; et pour la défendre, il suffira de dire ce qu'elle est, comme, pour confondre ses accusateurs, il suffira de montrer ce qu'ils sont. Mais dire ce qu'elle est, c'est en quelque sorte violer son secret, et les lois de la Maçonnerie ne le permettent point, parce que sa justification même peut lui susciter de nouvelles traverses et irriter ceux qui ont intérêt à la perdre.

Ces considérations ne nous arrêteront pas. Les menteurs et les lâches qui l'attaquent sont trop coupables pour que leur perfidie ne subisse pas son châtiment. Dire le secret de la Maçonnerie sera la justifier. D'ailleurs, il y a longtemps que ce secret n'en est plus un. Depuis plus de cinq siècles (1), presque tous les rois et les princes ont été Maçons; leurs ministres, les magistrats, les généraux, les officiers de terre et de mer, tous ceux qui ont le goût de la morale et de la science l'ont été, comme ils le sont encore aujourd'hui. Avec de bonnes mœurs et deux témoins honnêtes, tout homme

(1) En 1314, Robert Bruce ou Robert Ier, celui qui avec trente mille hommes battit cent mille Anglais, était Maç.·. C'est lui qui fonda la Loge royale d'Hérédom à Kilwining. (*Acta latomorum*, liv. I, p. 6.)

peut être présenté partout à l'initiation maçonnique; chacun sait cela. Ainsi son secret n'est plus à garder; seulement il y a des gens qui ne le comprennent pas, il y a des temps où il cesse d'être compris, et bientôt on verra comment cela est arrivé.

La Maçonnerie suit le cours de la vertu : quand la perversité prospère, la Maçonnerie tombe; elle n'est plus qu'une ombre sans pouvoir et sans voix. Mais qu'est-elle donc en réalité? C'est ce que nous allons faire savoir d'après le témoignage d'hommes irréprochables qui la connaissent le mieux, et ce témoignage sera reçu de ceux qui la connaissent le moins, tant il aura l'accent de la vérité.

ORIGINE DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

La première question que l'on fait est celle-ci : quelle est l'origine de la Franc-Maçonnerie?

« Nous ne nous flatterons pas de la fixer. Elle se perd dans la nuit des temps, ou plutôt elle commence avec les hommes mêmes. Dès qu'il y a eu des êtres souffrants, il y a eu des Maçons pour les soulager; dès qu'il y a eu des hommes injustes, il y a eu des Maçons pour réparer les torts; dès qu'il y a eu des fourbes, des oppresseurs, il y a eu des Maçons pour les combattre et diminuer les maux dont ils désolaient la terre. En effet, qu'est-ce qu'un Maçon? C'est le zélateur de la justice, c'est une espèce de chevalier de l'humanité, de conservateur du feu sacré de la vertu. La maçonnerie a commencé là où s'est trouvé un homme qui a eu faim, qui a été dépouillé, qui a eu besoin du secours de ses frères. » Déjà chacun sent en soi qu'une telle association est nécessaire, qu'elle est possible, et voudrait en faire partie, puisqu'elle est créée par le seul amour de l'humanité.

« La Maçonnerie est donc l'association des hommes de bien de tous les pays, de toutes les professions, de tous les cultes, qui se sont promis d'être frères, c'est-à-dire de s'aimer, de s'éclairer, de se secourir; qui respectent les lois partout où ils se trouvent, laissent en repos les opinions et les consciences et ne se mêlent jamais de discussions politiques ni de disputes reli-

gieuses, parce que de telles matières n'engendrent que troubles et discordes. Elle est l'art de gouverner les hommes par la science et la probité. Elle n'est ni un *complot*, ni une *faction*, ni un *parti*. Elle ne sert ni l'ambition, ni la ruse, ni la cruauté de personne. Elle est l'ordre et la vérité dans toutes choses. Elle est la haine de tous les vices, l'amour de toutes les vertus. Elle est la voix éternelle qui dit : Ne fais point aux autres ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même. Fais-leur au contraire ce que tu voudrais qu'ils te fissent.

« Elle est le calme dans les tempêtes, le fanal dans les naufrages, la consolation dans l'infortune, l'antidote contre toutes les sortes de tyrannies, de fanatismes et de superstitions. C'est une religion qui ne ressemble point aux autres, parce qu'elle ne donne lieu à aucune contestation sur ses dogmes et sur ses préceptes, qui sont les préceptes et les dogmes du monde entier : *Dieu et la science, Dieu et la vertu*. C'est la plus claire et la plus simple de toutes, celle qui s'allie le mieux avec le bon sens que le ciel nous a donné pour distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste, le courage de la lâcheté, la sincérité de la tromperie, la générosité du cruel égoïsme. C'est l'initiation réelle à la dignité, à la grandeur humaine.

« Les religions, vraies ou fausses, sont protégées par les souverains et soutenues par les trésors des nations. La Maçonnerie n'a d'appui qu'elle seule et le Dieu qui a créé la lumière. Les religions mènent leurs chefs au pouvoir, à l'opulence, aux grandeurs, et voilà pourquoi ces chefs les exaltent. La Maçonnerie ne donne ni grandeurs, ni richesses, ni pouvoir, et voilà pourquoi on la dédaigne. C'est le seul sacerdoce qui ne coûte rien aux peuples. C'est la seule armée où l'on fasse la guerre à ses frais, où la seule récompense soit la gloire et le bonheur d'avoir bien fait. En un mot, elle est le véritable lien des peuples et la conservatrice du monde moral que les méchants veulent détruire. »

Voilà l'image fidèle de la Maçonnerie. Tout ce qui s'en éloigne n'est plus elle. C'est une agglomération d'esprits agités, de novateurs sans guides et sans plan, ou de faux Francs-Maçons, comme il y en a eu tant dans tous les pays, et dès lors la vraie Maçonnerie n'est pas plus coupable de leurs écarts

que les religions ne sont coupables des fautes de ceux qui ne les observent pas ou qui les abandonnent (1). »

Cependant, au tableau même que nous venons de tracer, on doit voir qu'il n'est pas possible qu'elle n'ait point d'ennemis, et l'on ne tardera pas à deviner de quelle espèce ils doivent être. Nous allons les mieux faire connaître en les exposant au grand jour. Ces ennemis datent de loin, puisqu'ils haïssent la lumière et la vérité qu'enseigne la Maçonnerie. Ils sont aussi vieux que le mensonge et l'ambition. Pressés d'une soif de dominer qui ne s'éteint jamais, ils ne cessent d'attaquer tout ce qui s'oppose à leurs desseins, les sages, les philosophes, les rois et les princes qui se montrent justes et tolérants ; ils combattent jusqu'aux principes éternels qui commandent la tolérance et la justice. Ils ont donc attaqué la philosophie et, par conséquent, la Franc-Maçonnerie, qui n'est qu'une école pratique de toutes les vertus que la philosophie enseigne.

Mais la révolution française est venue qui a changé la face des choses, qui a fait taire les menteurs et promis d'ouvrir la voie à toutes les réformes utiles. De là la colère des ennemis de la Maçonnerie contre cette fatale révolution qui leur enlevait tant de priviléges et les forçait de rentrer, comme tous les autres citoyens, sous l'empire des lois. Un de ces hommes entre autres, un audacieux, est venu qui s'est chargé de représenter à lui seul tout son parti, de récapituler dans un livre qu'il a publié tous les mensonges que les temps passés et présents avaient pu inventer contre la *Philosophie et les Philosophes*, contre la *Maçonnerie et les Francs-Maçons*, contre la *Révolution* et ceux *qui l'avaient faite*.

Cet homme s'appelait **Barruel**. Nous dirons plus tard sa profession. Il est mort obscur, malgré le mal qu'il a causé. A peine aujourd'hui sait-on son nom. Il est mort, disons-nous : mais son système ne l'est pas. Il vit tout entier dans le cœur et dans les actions de tous ceux qui vivaient des abus que

(1) Bien que ce tableau de la Maçonnerie ne soit qu'un extrait de divers discours prononcés par l'auteur et rapportés dans le cours du présent ouvrage, nous avons cru néanmoins devoir le laisser figurer de nouveau dans cette préface; c'est, en effet, une introduction toute naturelle à *la réponse*, et, pour bien justifier la Maçonn.·. des calomnies répandues contre elle, il fallait d'abord montrer ce qu'elle était et dans quel but elle est instituée. P.·.

la révolution a supprimés et qui voudraient en vivre encore. Leur intérêt, comme on le voit, était grand. Leur haine a dû agir en conséquence de leur intérêt. Si le livre de Barruel avait causé moins de maux, nous n'en parlerions pas; mais son fanatisme et ses calomnies ont excité tant de sanglantes persécutions en Italie, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Amérique même et dans beaucoup d'autres contrées dont les gouvernements haïssaient aussi la France à cause de la révolution, que nous regardons comme un devoir de préserver les honnêtes gens de pareilles fureurs, si de nouvelles impostures pouvaient les ramener. On ne sait que trop que le Fanatisme et le Mensonge sont deux hydres qui ne meurent jamais.

Barruel donc, comme tous ses semblables, n'a pas manqué de couvrir ceux qu'il voulait perdre des noms d'*impies*, de *révoltés*, d'*anarchistes*, d'*athées*. Il connaissait l'effet que produisent ces perfides qualifications. C'est le grand filet dans lequel les hypocrites prennent leurs ennemis.

Ainsi, réfuter le calomniateur qui représente tous les détracteurs de la philosophie et de la révolution française, c'est rendre un grand service à l'époque actuelle, qui déjà connaît mal l'une et l'autre; qui flotte incertaine dans mille doutes, mille essais politiques et religieux, et qui peut tomber dans des erreurs plus malheureuses encore que celles que la philosophie a combattues jusqu'à présent. Nous citerons mot pour mot le texte du dénonciateur. C'est une chose curieuse, un cours complet de malice et d'audace. Nous prions le lecteur de ne pas se fatiguer de la longueur des dénonciations : il apprendra peut-être plus qu'il ne croit dans la réfutation qu'elles occasionnent. Oui, c'est un service à rendre à nos contemporains que de remettre au grand jour les mensonges anciens et les mensonges modernes, pour que le lecteur, ami de la vérité, juge quelle route il doit suivre dans ce dédale inextricable de folies, où le siècle, s'il n'y prend garde, pourrait bien être enfermé à son tour. C'est une cause un peu vieille, il est vrai, que nous allons reproduire, mais qui redevient toujours nouvelle et toujours la plus importante qu'il y ait au monde, puisque c'est d'elle que dépend le sort heureux ou malheureux des nations.

LA

FRANC-MAÇONNERIE

JUSTIFIÉE

DE TOUTES LES CALOMNIES RÉPANDUES CONTRE ELLE.

PREMIÈRE PARTIE.

TEXTE LITTÉRAL DES DÉNONCIATIONS DE BARRUEL.

« Je dénonce à tous les gouvernements :

« 1° La conspiration des sophistes de l'impiété contre le Dieu du christianisme et contre toutes les sectes qui en dérivent, anglicane, protestante, contre les autels de Genève, de Londres, d'Amsterdam, contre ceux de Paris et de Rome.

« 2° La conspiration des sophistes de l'impiété et de la révolution contre les rois.

« 3° La conspiration des sophistes de l'impiété et de l'anarchie contre toute religion, tout gouvernement, sans exception même des républiques, contre toute société civile et toute propriété quelconque.

« La première de ces conspirations fut celle des hommes appelés philosophes.

« La seconde, celle des philosophes réunis aux *arrière-loges* des Francs-Maçons.

« La troisième, celle des philosophes et des arrière-loges réunies aux « illuminés. »

Et pour preuve de ses dénonciations, l'abbé Barruel promet les « révéla-« tions qui lui ont été faites par les Francs-Maçons eux-mêmes et par les « livres de la Franc-Maçonnerie qu'il a lus. »

Commençons, répondons. D'abord, quand un homme dénonce, il est permis de demander ce qu'il est, quel état il professe, s'il n'est point intéressé par son état même à perdre ceux qu'il accuse. Or, chacun sait que Barruel était prêtre, et prêtre *catholique*, c'est-à-dire de cette partie du christianisme qui rejette toutes autres religions, et qui dit : HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT; *qui damne* les protestants de toute espèce, les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les puritains, les presbytériens, et avec eux les juifs, les mahométans, et tous les autres hommes qui ne sont ni catholiques, ni chrétiens, ni juifs, ni mahométans, et qui peuplent la Chine, les Grandes-Indes et les autres contrées de l'univers, lesquels se montent à *six cent soixante-six millions* de compte fait, n'en déplaise au dénonciateur.

Nous savons que l'abbé Barruel est de la partie de cette religion qui depuis Constantin, c'est-à-dire depuis *quinze cents ans*, persécute les autres chrétiens, qui a établi l'INQUISITION; qui a fait périr dans des supplices affreux les disciples d'Arius, les disciples de Manès, et plus tard les Vaudois, les Albigeois, les hussites; qui a présidé aux massacres des habitants du Mexique, fait la Saint-Barthélemy, dicté la révocation de l'édit de Nantes, commandé les dragonnades, les massacres du Vivarais, des Cévennes, et mille autres massacres. Il est de cette partie du christianisme qui, depuis Grégoire VII, c'est-à-dire depuis six cent soixante ans, s'est emparée du souverain pouvoir, s'est proclamée maîtresse des rois et des peuples, *maîtresse de donner et d'ôter les couronnes;* qui a battu de verges Henri IV, empereur d'Allemagne, et Henri IV, roi de France. Il est enfin de cette partie du christianisme qui a créé les jésuites, dont les doctrines sont le code complet de tous les moyens de domination, d'usurpation, et donnent la permission de commettre tous les crimes pour parvenir à leurs fins; doctrines tirées de

livres et d'exemples que nous citerons, que nous exposerons à tous les yeux d'une manière si claire, si évidente, que ni leurs partisans, ni d'autres, quels qu'ils soient, ne pourront les récuser.

Après cela, nous verrons si l'abbé Barruel est bien venu à dénoncer les Francs-Maçons et les philosophes « comme des sophistes d'impiété, de rébellion contre Dieu, les lois, les sociétés civiles, et contre toutes les espèces de gouvernements, » quand toute sa secte n'a jamais eu d'autre emploi que d'asservir elle-même les peuples et les rois, et de s'emparer des biens de la terre.

Déjà ce simple exposé nous exempterait d'aller plus loin : 1° pour ceux qui ont lu et qui savent l'histoire; car quel mal pourraient faire au monde les *Philosophes* et les *Francs-Maçons*, que la secte de l'abbé Barruel n'en ait fait uu million de fois davantage?...

2° Pour ceux qui ne sont pas de la religion de l'abbé Barruel, c'est-à-dire pour les *quatre-vingt-dix centièmes* des habitants du globe. Mais il faut détromper les hommes qui auraient pu être induits en erreur par les assertions de ce prêtre.

Quand son livre a paru, la France, presque tout entière en armes, était occupée à vaincre les ennemis que les partisans de Barruel lui avaient attirés, et personne n'a songé à répondre aux ridicules mensonges d'un fanatique. Mais plusieurs gouvernements étrangers s'en emparèrent et s'en firent un moyen de combattre les principes d'une révolution qu'ils redoutaient. Voilà ce qui a fait le succès d'un tel livre dans une partie de l'Europe qui, séparée de la France par l'état de guerre, croyait, d'après les récits de l'auteur, « que les hommes s'y mangeaient tout vivants, » comme, d'après les papiers publics, les *couvents* de l'Allemagne le croyaient et le publiaient! Ce livre a repris quelque crédit depuis quinze ans que les jésuites sont revenus. C'est donc pour empêcher le mal qu'il peut faire encore que nous le réfutons.

L'abbé Barruel accuse la *révolution* de tous les maux qu'a éprouvés la France, et il les rejette sur les Francs-Maçons. Heureusement quinze ans d'expérience et de nouvel examen prouvent que ces malheurs ont été causés par les ennemis seuls de cette révolution, et l'on a, à cet égard, leurs pro-

pres aveux. Leurs écrits, leurs journaux les ont assez publiés; ils s'en sont trop vantés pour qu'on puisse en douter. Ils ont mis à découvert tous les ressorts qui firent mouvoir les personnages et créèrent les événements. C'est un chef-d'œuvre de malice que revendique leur vanité (1). Mais revenons à l'abbé Barruel qui n'est qu'un de leurs suppôts, et montrons son livre tel qu'il est.

CHAPITRE PREMIER.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ CONTRE LE DIEU DU CHRISTIANISME.

Quels sont ces sophistes de l'impiété? L'abbé Barruel s'attaque d'abord à Voltaire, à d'Alembert et à Frédéric II, roi de Prusse. Il les désigne comme les auteurs de la grande conspiration contre le Christianisme. Il dit que Voltaire haïssait la religion chrétienne, parce qu'il « était jaloux de son auteur et de tous ceux dont le Christ a fait la gloire. » (P. 1.) Une telle phrase, qui est la première de l'abbé Barruel, pourrait dispenser de l'examen du reste ; mais il faut que le lecteur connaisse entièrement ce singulier écrit.

« Voltaire était jaloux de l'auteur de la religion chrétienne!... jaloux de Jésus-Christ!!... »

On compte dix-huit siècles depuis Jésus jusqu'à Voltaire. Sous quel rapport Voltaire pouvait-il en être jaloux ? Est-ce comme législateur ? Mais Voltaire n'a montré nulle part la prétention de fonder une religion nouvelle ni un gouvernement nouveau ; il n'a voulu détruire que des erreurs. Est-ce comme écrivain ? Le Christ n'a jamais rien écrit.

Est-ce comme moraliste, comme prophète? Mais tous les fondateurs de religions ont été moralistes, ont porté le nom de prophètes. On peut croire ou rejeter la doctrine d'un instituteur; on peut l'aimer ou le méconnaître;

(1) Voir les gazettes depuis 1813 jusqu'à 1829; ces aveux y sont détaillés et plusieurs fois répétés avec une prétention vraiment curieuse.

mais on n'en est point jaloux. L'abbé Barruel n'aimait pas Mahomet sans doute; mais il n'en était point *jaloux*. Il a pu l'appeler *menteur, faux prophète;* traiter ses disciples d'*imposteurs* ou de *fous*. Qu'est-ce que cela prouverait ? Que l'abbé Barruel n'était point *mahométan* et qu'il était prêtre d'un autre dieu : voilà tout.

S'il n'y avait qu'une religion au monde, il n'y aurait point de disputes; mais il y en a plusieurs : il y a donc plusieurs croyances : il y a donc lieu à étude, à examen, à comparaison.

Qu'un Turc soit venu à Paris, qu'il soit allé trouver l'abbé Barruel, pour lui dire : Votre religion est fausse ; l'abbé Barruel l'aurait mis à la porte ou aurait tenté de le *convertir*. Que l'abbé Barruel aille à Constantinople, qu'il soit assez curieux ou assez spirituel pour demander au muphti de l'instruire de la *doctrine* et des *miracles* de son prophète, l'abbé Barruel écoutera, comparera la religion mahométane avec la sienne, et tirera les conséquences qu'il lui plaira. Qu'il aille chez les Mongols, qu'il aille en Chine, qu'il prenne quelques leçons des mandarins ou des lettrés ; il écoutera ou il n'écoutera pas ; il choisira ou rejettera suivant que son esprit s'éclairera ou restera dans ses anciennes décisions ; mais il ne sera jaloux ni de Brama ni de Foë, auteur des religions des Indes et de la Chine.

De quelque pays que l'on soit, il n'est pas défendu de voyager ni de s'instruire. L'entendement, la raison que le ciel nous a donnés, doivent nous servir à quelque chose. Ce n'est pas le pays qui fait toujours la croyance : un Chinois, un Musulman peuvent examiner si la religion chrétienne ne serait pas plus vraie que la leur, et l'abbé Barruel ne les blâmerait pas. Un Français peut donc examiner de même, et le ciel n'avait pas donné à Voltaire tant d'intelligence, un si haut génie, pour le borner à penser tout juste comme l'abbé Barruel, car l'abbé Barruel n'avait pas inventé ce qu'il enseignait ; il le tenait de ses prédécesseurs, qui le tenaient d'autres prêtres, et ainsi de suite, jusqu'au commencement, ainsi qu'il arrive dans tous les pays et dans toutes les croyances.

Voltaire, comme le roi de Prusse, comme Hobbes, Spinosa, Bayle, l'empereur Henri IV, l'empereur Frédéric et dix millions d'autres, a donc

pu examiner le Christianisme, examiner comment il s'est établi, quels hommes il a faits, ou plutôt ce qu'il a fait des hommes; il a pu connaître la conduite des papes, les malédictions qu'ils ont répandues sur la plupart des rois, comparer les biens qu'ils possèdent à la pauvreté de Jésus-Christ; il a pu entendre parler des *croisades*, des massacres des protestants, depuis les *Ariens* jusqu'à lui, et de tous les massacres que nous avons cités tout à l'heure; il a pu être touché des assassinats d'Henri III et d'Henri IV; il a pu faire le compte de tous les hommes à qui l'inquisition et ses suppôts ont pu coûter la vie et prendre ensuite en haine l'institution dont on s'est autorisé pour commettre tant de forfaits; mais il n'a pu être jaloux de son fondateur, surtout quand il sait que ce fondateur a établi des maximes précisément opposées à celles au nom desquelles les prédécesseurs de l'abbé Barruel ont agi; maximes qui disent : « Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. Aimez-vous les uns les autres; ne cherchez point les biens de la terre; mon royaume n'est pas de ce monde. »

L'abbé Barruel veut donner à Voltaire sa propre croyance; il veut donner comme *vrai* ce qui, pour Voltaire, est à *prouver*. C'est un cercle vicieux, une pétition perpétuelle de principes. Jamais, en bonne logique, il n'a été permis de raisonner de la sorte. Voltaire, ni d'Alembert, ni le roi de Prusse ne *croyaient* point à ce que *croyait* l'abbé Barruel, voilà toute la question. Donc les choses à croire n'étaient pas prouvées au roi Frédéric, ni à Voltaire, ni à d'Alembert, pas plus qu'elles ne le sont à tous ceux qui pensent comme eux. Il fallait leur montrer qu'ils se trompaient. Les vérités se prouvent par le raisonnement, quand elles sont des vérités : il n'y a que le mensonge qui ne se démontre pas, à moins que ce ne soit par des supplices... Le soleil existe : il est chaud, lumineux, voilà ce que personne ne nie; mais ce qui n'est *vrai* que pour un petit nombre d'hommes, ce qui a été nié par les quatre-vingt dix centièmes de presque toutes les générations passées, ce qui n'est point cru par les quatre-vingt dix centièmes des générations présentes, peut bien être devenu un sujet de doute et même de dérision positive pour des hommes que l'on annonce avoir été au nombre des plus beaux génies de la terre.

Cet argument peut s'appliquer à tous les autres raisonnements de l'abbé Barruel, et c'est ce qui rendra l'examen de son livre fort court et concluant. Poursuivons.

L'abbé Barruel accuse Frédéric, d'Alembert et Voltaire d'avoir conspiré non-seulement contre « le Catholicisme, mais encore contre toute religion chrétienne, sans exception, sans distinction du protestant, de l'anglican ou du presbytérien ; contre tous les autels de Genève, de Londres, d'Amsterdam, de Paris et de Rome. » Ici l'abbé Barruel cherche à se faire des amis aux dépens mêmes de la doctrine qu'il professe, et c'est manquer à sa propre croyance. Puisque « hors de l'église il n'y a point de salut; » puisque « le protestantisme de Londres, de Genève, d'Amsterdam ou de Paris, sont également proscrits et soumis à la damnation éternelle, » détruire les autels qui ne sont point *catholiques* est une œuvre que l'abbé Barruel devrait louer et non pas condamner. Voltaire, sous ce rapport, est un *saint* comme saint Dominique et saint Bernard qui ont fait la guerre aux protestants, quels qu'ils fussent.

L'abbé Barruel devait savoir que tous les sectateurs de ces religions ont été persécutés, brûlés vivants par les papes et les rois, depuis Constantin jusqu'à l'époque de la révolution dont il se plaint, et que ce sont ces cruautés mêmes qui ont pu l'amener. Qu'il lise, à cet égard, l'histoire de France, l'histoire des papes, l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury et surtout l'*Histoire des hérésies* de l'abbé Pluquet. Ces historiens lui fourniront abondamment toutes les preuves qu'il pourra désirer, et certainement il ne suspectera pas leur bonne foi. Il ne restera donc plus que le *catholicisme*. Mais Voltaire et Frédéric ne sont pas les seuls qui l'aient attaqué, puisque depuis le Christ lui-même, depuis Dosithée et Simon, contemporains de Jésus, il pourra compter des millions de savants et de philosophes qui l'ont combattu et ont souffert les plus grands supplices pour soutenir leurs sentiments. Pascal dit : « J'en crois des témoins qui se font égorger !... » Des millions de témoins se sont fait égorger pour prouver la fausseté du catholicisme (1) ;

(1) Voir le *Dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet, Moréri, etc.

ainsi l'abbé Barruel tirera la conséquence qu'il voudra. Donc Voltaire ni d'Alembert, ni ceux qui pensèrent comme eux, n'ont point *commencé la conspiration des sophistes* de l'impiété contre le Dieu des catholiques ; donc l'assertion de l'abbé Barruel et sa dénonciation à cet égard sont contraires à la justice et à la vérité ; donc c'est à la fois un ignorant et un calomniateur.

CHAPITRE II.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE LA RÉBELLION CONTRE TOUS LES ROIS.

C'est ici le grand secret de l'abbé Barruel, de chercher toujours à alarmer les rois sur leur couronne et à leur peindre les philosophes comme des ennemis.

Si la passion n'avait point aveuglé cet homme, s'il avait un peu plus connu son histoire ancienne et moderne, il se serait bien donné garde de hasarder cette seconde dénonciation. Il aurait vu que ce ne sont pas les sophistes de l'impiété qui ont jamais conspiré contre les rois, mais les *sophistes* de l'*Ambition,* du *Fanatisme* et de la *Superstition religieuse.* Je ne dirai point qu'il n'y a que ceux qui *croient* qui ont détrôné les rois; mais je prouverai, l'histoire à la main, que c'est précisément au nom du ciel que les *croyants* se sont permis d'enlever la couronne et la vie aux rois (1).

Prenons l'Ancien-Testament, livre connu et révéré sans doute de l'abbé Barruel, et demandons-lui d'abord qui *a détrôné Saül, premier roi des Israélites?* N'est-ce pas le prophète Samuel ? Et pourquoi Samuel détrône-t-il Saül? « Parce qu'il a épargné un roi vaincu (2). » Et qui a « ensuite coupé en morceaux, avec un coutelas, sur un autel, ce pauvre roi qui demandait grâce? » Samuel lui-même (3). Qui a « fait périr les sept enfants de Saül

(1) *Rois,* liv. I, chap. xv, v. 22, 28, 32.
(2) *Rois,* liv. I, chap. xv, v. 19, 20 et 21.
(3) *Rois,* liv. I, chap. xv, v. 33.

et toute sa famille? » N'est-ce pas son successeur, le prophète DAVID (1)? Qui est-ce qui « obtint de Dieu, par ses prières, trois années de famine sur le peuple d'Israël? » N'est-ce pas le prophète ÉLIE (2)?

Trois années de famine sur un peuple valent bien les trois plus cruelles années de la révolution.

Qui est-ce qui a « fait tuer huit cent cinquante prêtres de Baal? » N'est-ce pas encore le prophète ÉLIE (3)? Qui est-ce qui a « fait dévorer par des ours quarante-deux enfants » pour une faute bien légère? N'est-ce pas le prophète ÉLISÉE, disciple du prophète ÉLIE (4)? Tuer HUIT CENT CINQUANTE PRÊTRES à la fois, de quelque religion qu'ils soient, est un massacre épouvantable! Ces quarante-deux enfants « avaient ri de la tête chauve d'Élisée. » Est-ce que des enfants savent ce qu'ils font? est-ce que des enfants savent ce que c'est qu'un prophète? Est-ce qu'un prêtre ne devrait pas avoir pitié de pauvres enfants qui ne savent ce qu'ils font?

Qui est-ce qui a « ordonné à Jéhu, fils de Josaphat, de détrôner le roi Joram, et d'exterminer lui et toute sa maison, jusqu'aux enfants et aux animaux, depuis le premier jusqu'au dernier? » N'est-ce pas encore le prophète ÉLISÉE (5)?

Et les ordres d'Élisée n'ont point été donnés en vain : « Jéhu arrache la vie à Joram. Puis il court au palais d'Achab, fait jeter Jézabel, sa veuve, par la fenêtre, la fait fouler aux pieds de ses chevaux et manger par ses chiens (6). Puis il fait tuer les soixante-dix fils d'Achab et exposer leurs têtes sanglantes dans des corbeilles à la porte de Jezraël en disant : C'est DIEU qui me l'ordonne (7). Il tue tout ce qui reste dans Jezraël de la maison du prince, les grands de sa cour, ses amis, ses parents, les prêtres de

(1) *Rois*, liv. II, chap. XXI, v. 6, 9, 14.
(2) *Rois*, liv. III, chap. XVII.
(3) *Rois*, liv. III, chap. XVIII, v. 19, 40.
(4) *Rois*, liv. IV, chap. II, v. 24.
(5) *Rois*, liv. IV, chap. IX, v. 1, 2, 3 et suiv.
(6) *Rois*, liv. IV, chap. IX, v. 33, 36.
(7) *Rois*, liv. IV, chap. X, v. 6, 7, 8, 9.

son culte et toutes les personnes qui ont pu l'approcher (1). Il tue près d'une citerne quarante-deux frères du roi Ochosias. Il rassemble dans un lieu, et sous un prétexte qu'il invente, tous les prêtres de Baal (c'est-à-dire *du Soleil*), et les fait égorger (2). »

Et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après « tous ces massacres, il embrasse lui-même la religion des rois et des prêtres » qu'il a exterminés. Et ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que le prophète lui dit *de la part de* Dieu : « Puisque tu as accompli mes ordres en exterminant les rois Joram et Ochosias, leurs enfants, leurs parents, toute leur maison, tes enfants seront assis sur le trône jusqu'à la quatrième génération (3). »

J'en demande pardon à M. l'abbé Barruel ; mais il me semble que voilà des révolutions et des massacres auprès desquels la révolution française n'est qu'une plaisanterie, et que ni Marat, ni Robespierre, ni tous les révolutionnaires ensemble n'ont pas fait la centième partie de ce que nous venons de voir.

Détrôner Saül, prendre sa couronne, égorger ses enfants!... causer exprès une famine de trois ans!... égorger d'un seul coup huit cent cinquante prêtres!... faire manger quarante-deux enfants par des ours!... détrôner un second roi et exterminer toute sa maison, jusqu'aux petits enfants et aux animaux; fouler une reine aux pieds de ses chevaux et la faire manger aux chiens!... puis faire tuer les soixante-dix fils d'Achab, et exposer leurs têtes sanglantes dans des paniers à la porte d'une ville!... puis exterminer tout ce qui reste de la maison de ce prince, les grands de sa cour, ses amis, ses parents, les prêtres de son culte et toutes les personnes qui ont pu l'approcher!... puis égorger près d'une citerne quarante-deux frères du roi Ochosias!... puis faire un troisième massacre de prêtres!... puis devenir idolâtre comme ceux qu'on a égorgés!... et puis recevoir de Dieu, en récompense de tant de forfaits, le trône pour quatre générations!..

(1) *Rois*, liv. IV, chap. x, v. 11.
(2) *Rois*, liv. IV, chap. x, v. 25.
(3) *Rois*, liv. IV, chap. x, v. 30.

Voilà un tableau que ni la révolution française, ni aucune révolution du monde n'ont jamais présenté! Jamais, nulle part, une suite de crimes aussi atroces, aussi froidement raisonnés, aussi épouvantablement motivés, n'ont effrayé l'univers!

La révolution française a eu lieu par suite d'abus commis par la cour, la noblesse et le clergé, et par l'indignation qu'ils causèrent. Aussitôt cette révolution arrivée, le clergé, la noblesse et la cour prirent la fuite et allèrent chercher les puissances étrangères pour venir accabler la France. La France alors porta des lois qui punissaient de mort « ceux qui faisaient et favorisaient de tels complots. » C'est la loi de tous les temps et de tous les pays en de telles circonstances. Par suite de ces lois, beaucoup de nobles et de gens du clergé ont été punis. Voilà la révolution et les crimes que l'abbé Barruel lui reproche.

Ajoutez que, de l'*aveu* même des nobles et des émigrés rentrés, aveu publié, comme nous l'avons déjà dit, dans toutes le gazettes de la restauration (1), ce sont les nobles mêmes, la cour et le clergé qui, par mille complots, mille ruses et mille trahisons, ont suscité exprès les plus grands malheurs de la révolution, afin d'en dégoûter le peuple et de le ramener à l'ancien régime (2).

Que l'abbé Barruel, aveugle qu'il est, se retranche derrière l'Ancien Testament, les « volontés du ciel et la défense de les examiner, » je ne l'en empêche pas, mais heureusement les quatre-vingt-dix centièmes des habitants de la terre, qui ne sont point de la religion de cet abbé, peuvent bien se permettre quelques observations sur de tels faits, et craindre qu'ils n'aient servi d'exemples aux pontifes qui se permirent tant d'autres massacres semblables à ceux de Samuel, de David et de Jéhu.

Je pourrais citer à l'abbé Barruel mille autres faits plus cruels encore et pris dans des sources aussi incontestables. Je pourrais nommer cette série

(1) La cour appelle *restauration* la France rendue à ses anciens abus, à ses anciens mensonges.

(2) Voir les *Mémoires* du comte de Vauban, intime ami de Charles X, pendant l'émigration. Quoique Charles X eût fait tous ses efforts pour les détruire, il en reste encore assez d'exemplaires pour prouver que nous disons la vérité.

de rois qui régnèrent sur Israël, et montrer comment sur *dix-neuf*, il y en a, de compte fait, « neuf de détrônés et d'assassinés par neuf autres qui ont pris leurs couronnes, le tout par les soins et selon les paroles des prophètes; » mais je sais que les personnes du parti de Barruel n'écoutent rien, s'irritent de tout, et, par des subterfuges qui n'appartiennent qu'à eux, veulent qu'on respecte même les faits qui les condamnent, sous peine d'avoir le sort des rois et des sujets assassinés. J'abandonne donc aux lecteurs le soin de lire le livre que je cite, et de le juger.

Mais, pour ce chapitre II, je crois que l'abbé dénonciateur ne pourra accuser le roi Frédéric ni Marmontel « d'être les premiers auteurs de la conspiration des sophistes de l'impiété et de la rébellion contre les rois. »

Quod erat demonstrandum.

CHAPITRE III.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE CONTRE TOUTE RELIGION ET TOUT GOUVERNEMENT, SANS EXCEPTION MÊME DES RÉPUBLIQUES; CONTRE TOUTE SOCIÉTÉ CIVILE ET TOUTE PROPRIÉTÉ QUELCONQUE.

Dans cette troisième partie de sa dénonciation, l'abbé Barruel mêle les *hommes appelés* philosophes aux Francs-Maçons, les Francs-Maçons aux illuminés, aux arrière-Maçons; et de tous ces hommes il compose les « jacobins qui firent la révolution et qui tentèrent la ruine de toutes les religions comme de tous les gouvernements. » Ainsi, voilà Voltaire et le roi de Prusse devenus les pères des jacobins, les auteurs de tous les désastres de la France et de toutes les révolutions arrivées depuis quarante ans!

Heureusement l'histoire de cette révolution est écrite aujourd'hui par assez d'hommes différents d'intérêt et d'opinion; heureusement assez d'événements sont survenus, depuis quinze ans, pour qu'on puisse prononcer avec pleine connaissance des faits sur les causes véritables de cette révolution,

sur les causes des malheurs dont elle a été accompagnée, et qui d'ailleurs sont presque toujours inséparables de toutes les révolutions, quels que soient les individus qui les fassent et au profit desquels elles se font.

Nous avons montré au chapitre II que le déficit dans les finances a produit, en 1789, les mouvements qui survinrent à cette époque. On sait que la cour, ayant besoin d'argent, s'adressa à la noblesse et au clergé, les soutiens obligés de l'autel et du trône; que le clergé et la noblesse refusèrent d'en donner, et que, par suite de ce refus, les choses en vinrent au point qu'on ne put plus s'entendre, et qu'alors la révolution éclata.

Il me semble que les philosophes, ni les Maçons, ni les illuminés, n'ont eu rien à voir dans les dépenses des grands, ni dans les dilapidations des ministres, ni dans les troubles occasionnés par les refus du clergé et de la noblesse. Ces révolutions-là arrivent comme elles arriveront encore partout, et dans toutes les maisons où la dépense passera la recette. La sagesse et, pour me servir d'un mot que n'aime pas l'abbé Barruel, la *philosophie* empêchent ces malheurs au lieu de les faire naître, et elles trouvent le remède quand ils sont arrivés.

Mais voyons donc comment les philosophes, joints aux Maçons, auraient occasionné tant de calamités, et de quelle classe étaient ceux que l'abbé Barruel accuse. Voyons quels sont les coupables. Par leurs noms, par leur nombre, nous jugerons de l'accusation et du dénonciateur.

Voltaire et d'Alembert étaient des « sophistes de l'impiété et de la révolte. Le troisième des conjurés était ce Frédéric II, que les sophistes appelèrent pendant quelque temps le Salomon du Nord. » (P. 4.) Mais l'abbé Barruel leur donne pour complices presque « tous les hommes de génie de leur temps, presque toutes les académies, tous les corps savants, les tribunaux, les généraux, les ministres!... » Comment était-il possible que, la révolution dans l'esprit humain étant arrivée, elle n'éclatât pas aussi dans les choses matérielles, surtout quand la misère est grande, que l'administration est vicieuse, que l'argent manque, que les soutiens naturels du trône, le clergé et la noblesse, refusent d'en donner?

L'abbé Barruel met au nombre des conspirateurs des abbés comme lui,

l'abbé Raynal, l'abbé de Pradt, l'abbé Morellet, l'abbé Sicard, les abbés Beaudeau, Barthélemy, Noël, Sieyes et cent autres qui, par leur état, devaient aussi bien connaître la religion que lui. Il y met le cardinal de Brienne, « ce prélat de l'infamie, pétri de tant de vices. » (Ce sont les paroles de Barruel.) Il y met « des bourgeois, des marquis, des ducs, des princes, des rois, des empereurs. » (P. 35 et 41.) Il y met « des tribunaux, les classes supérieures, la cour, la capitale et les provinces (p. 50-51), » et les présente tous comme formant « cette conjuration dirigée contre le Dieu du christianisme, contre les rois et toutes les espèces de gouvernements. » (P. 51.)

Demandons au lecteur la permission de faire une remarque prise tout entière encore dans l'Ancien-Testament, et qui prouvera que la conjuration date de plus loin. L'an 1656 du monde, Dieu, c'est Moïse qui nous l'apprend, mécontent de l'*impiété* des hommes, les noya tous dans les eaux du déluge. Il ne resta que la famille de Noé qui, témoin de la vengeance de Dieu et de sa cause, dut laisser à ses descendants des leçons terribles et des préceptes pour éviter dans la suite une pareille catastrophe.

Cependant, au bout de trois cent soixante-sept ans, il ne restait plus à Dieu un seul adorateur sur la terre, et Dieu fut obligé de *convertir* l'idolâtre Abraham pour qu'il fût la souche de nouvelles générations destinées à le servir. Notre objection n'a rien que de naturel et ressort des événements que nous traitons, l'abbé Barruel et moi. Voilà donc Dieu *abandonné, et totalement abandonné!* Certainement, ni Voltaire ni le roi de Prusse n'ont eu aucune part à cette désertion. Comment donc a-t-elle pu avoir lieu?

L'abbé Barruel nous répondra : — Ce sont les passions des hommes qui en sont la *cause*. — Mais les passions des hommes n'ont jamais nié l'existence du soleil, la fécondité de la terre, la reproduction des êtres, la douleur, ni le plaisir, l'amitié, l'amour, ni la tendresse, ni les règles justes d'une civilisation quelconque, pas plus qu'elles n'ont nié le jour et la nuit. Il faut donc qu'il y ait eu, de tout temps, des êtres ambitieux, tyranniques, qui, comme l'abbé Barruel, ont tellement défiguré Dieu et ont rendu les hommes si malheureux en son nom, qu'ils ont abandonné ce Dieu et ses prêtres, et

n'ont plus voulu écouter que la voix de la nature et de l'humanité, L'abbé Barruel répondra à cette réflexion ce qu'il voudra, je reviens au temps présent et à la *conspiration* dénoncée par lui, conspiration qui, comme on le voit, date du commencement du monde, et n'a point, par conséquent, commencé par le roi de Prusse, ni Voltaire, ni les abbés, ni les académies, ni la cour, ni les villes de France, ni les jacobins.

Seconde observation.

Voltaire et le roi Frédéric n'étaient point des ignorants. Les auteurs de l'Encyclopédie n'étaient point des ignorants. Tous les abbés dont se plaint l'abbé Barruel n'étaient point des sots; les académies, la cour, la ville, les magistrats, les ministres, les rois, les empereurs, les hautes classes de la société, n'étaient pas tout-à-fait dénués de sens : on lisait, on étudiait, on comparait; les plus belles découvertes étaient venues créer, perfectionner les arts. Et cependant, au dire de l'abbé Barruel, tout ce qui avait du talent et du savoir s'était transformé en « une armée d'impies, » destinée à renverser « la religion du Christ et toutes les espèces de gouvernements! »

Les rois, les empereurs, les grands, les savants voulurent déposer le sceptre de la science et du pouvoir pour se faire « brûleurs de maisons, niveleurs de toutes les fortunes!... » et ils avaient pour leurs chefs le roi de Prusse et Voltaire!!! L'abbé Barruel l'a pu croire aussi bien que quelques-uns de ses disciples; mais leur croyance dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ne prouve pas qu'un tel miracle soit possible. C'est encore au lecteur à juger cette question incidente.

Continuons le livre de l'abbé Barruel.

SECONDE PARTIE.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE LA RÉBELLION CONTRE LES ROIS.

Je suis fâché, pour ainsi dire, d'avoir entrepris de répondre à cet abbé Barruel. C'est se lasser bien vite, me dira-t-on ; mais il y a tant de mauvaise foi dans cet homme, tant de ruses et d'artifices grossiers, tant d'incapacité de juger les choses, et un amour si vif et si bas de la servitude, que j'ai honte, que j'éprouve un dégoût presque insurmontable à pousser plus loin ce travail. Il y a dans ses raisonnements quelque chose qui soulève le cœur. Son livre n'a qu'un avantage, c'est qu'il peut dispenser de lire ceux de ses semblables et qu'on peut les juger tous par le sien. C'est donc un service à rendre au lecteur, mais un service qui coûte cher.

On leur a répondu cent fois; on a foudroyé leurs arguments, et, comme des insensés, ils se représentent sans cesse avec les mêmes mauvaises raisons. Nourris dans le mensonge, engraissés de richesses que l'hypocrisie et le mensonge leur procurent, ils s'irritent quand on leur montre la vérité. L'histoire de tous les siècles n'a qu'une voix pour leur prouver qu'eux seuls ont fait les malheurs de la terre, et ils en accusent leurs propres victimes !...

Essayons cependant de reprendre courage ; nous en demandons pardon au lecteur. Il éprouvera sans doute les mêmes répugnances que nous ; mais comment les lui éviter ? Il faut assainir un pays, si l'on ne veut pas que la contagion se répande. Il faut combattre les animaux malfaisants, si l'on ne veut qu'ils dévorent les hommes. Ceux que nous combattons ici en ont assez dévoré. Examinons donc la *conspiration des sophistes de la rébellion contre les rois*.

Nous avons déjà dit que les conspirateurs sont les *philosophes*, les *académiciens*, les *savants*, les *magistrats*, la *haute société*, les *nobles*, les *princes*,

les *rois*, les *empereurs*. Nous le verrons de nouveau dans ce chapitre; mais nous apprendrons par quels moyens toutes ces *sommités* de l'espèce humaine, que le bon sens et leur propre intérêt doivent faire les gardiennes du bon ordre social, ont tenté de le renverser. Il ne faut pas que le lecteur s'attende à des variétés dans les attaques de tels *conspirateurs;* leurs moyens seront toujours les mêmes. Ce sont l'étude, la science, le raisonnement, la philosophie ; ce sont des livres où ils examinent le juste et l'injuste, le droit et la violence; où ils tracent le plan de quelque organisation sociale d'après de vrais principes.

L'abbé Barruel, qui n'étudie pas, commence par s'irriter contre un simple académicien nommé *Condorcet,* parce que, traçant la marche de l'esprit humain, il montre les efforts qu'il eut à faire pour se débarrasser des préjugés et des mensonges accumulés par le fanatisme et la superstition ; les précautions qu'il eut à prendre pour éviter les fureurs de l'une et de l'autre. Il s'irrite de « ce que les philosophes ne se sont jamais lassés de réclamer l'indépendance de la raison et la liberté d'écrire comme le droit et le salut du genre humain, et enfin de ce qu'ils ont pris pour devise *raison, tolérance, humanité.* » (P. 52-53.)

L'abbé Barruel voit dans toutes ces choses le complot le plus formel de renverser partout les trônes et les autels. Il crie *à l'impiété, à la rébellion.* Condorcet est un scélérat.

« La révolution a éclaté en France, dit-il ; la Bastille a été prise. Un gentilhomme, portant le titre de comte, s'en indigne. Monsieur le comte, lui dit un ami des philosophes, ne vous y trompez pas : ceci n'est point l'affaire d'une bourrasque ; la révolution est faite et consommée ; elle a été préparée depuis bien des années par les plus grands génies de l'Europe ; elle a des partisans dans toutes les cours. (P. 54-55.) Eh bien ! s'écrie l'abbé Barruel, voilà la *preuve de la grande conspiration des sophistes* de l'impiété contre les trônes ! Écoutez Voltaire, ce monstre d'impiété ; voilà des vers qu'il a faits exprès pour ce complot détestable.

Les hommes sont égaux, le masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits donnés par la nature,

De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts?

« Voltaire avait mis en rimes ces rapsodies du vil jacobinisme et la populace les répétait.

« Écoutez-le dans son *OEdipe :*

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

« Écoutez ce qu'il faisait débiter sur les tréteaux :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux!

« Ainsi la conspiration des sophistes de l'impiété contre les rois était patente.

« Condorcet avait dit à ses amis : Sans Voltaire, l'Europe serait encore superstitieuse et resterait longtemps dans l'esclavage. (P. 57.) Voltaire est donc le chef de la conspiration. Le genre humain lui doit des obligations éternelles, ajoutait Condorcet; c'est lui qui a fait tomber la plus formidable barrière du despotisme et du pouvoir sacerdotal. » De tout cela, Barruel conclut que c'est Voltaire qui a causé le massacre des prêtres et la mort de Louis XVI!

Ainsi les vérités générales, celles qui courent le monde depuis le commencement des siècles, sont, aux yeux de Barruel, des *complots de révolte!* comme si l'on ne pouvait pas détester la tyrannie sans cesser d'aimer un ordre légal et même le gouvernement d'un seul. C'est au lecteur à juger lui-même la bonne foi de l'abbé Barruel.

Le massacre des prêtres et la mort de Louis XVI sont venus après la « trahison de Verdun et de Longwy; » après le 10 août où les troupes du roi furent vaincues par le peuple; après « la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes; après sa double acceptation de la constitution et la double violation de son serment; après qu'il eut écrit à toutes les cours de l'Europe de venir en France avec leurs armées le rétablir dans son ancien

pouvoir, et lorsque le roi de Prusse fut venu en effet jusque dans les plaines de la Champagne, à trente-six lieues de Paris, d'où nous l'avons chassé (1). »

Le massacre de la Saint-Barthélemy et les dragonnades de Louis XIV méritaient aussi bien l'attention de l'abbé Barruel que les écrits de Voltaire. Voilà les crimes qui, avec cent mille autres, ont préparé la révolution dont il se plaint. Mais continuons et ne nous laissons pas détourner de notre sujet.

L'abbé Barruel attaque maintenant Montesquieu et son *Esprit des lois*. Il y voit des éléments de conspiration. Il s'attaque à tous les ministres, à MM. Turgot, Malesherbes et Brienne, qu'il appelle des *adeptes de cette conspiration*. Les mots *liberté, égalité, fraternité,* le font frémir. Selon lui, il n'y a de despotes qu'à Maroc et à Constantinople. La France, ses finances et ses mœurs allaient au mieux avant la révolution. Les mœurs et les finances sous Louis XIV, qui fit deux fois banqueroute, et couvrit la France de ses bâtards!..... Les mœurs et les finances sous la régence et sous Louis XV dont l'histoire n'est que désordres, débauches et scandales!..... C'est se moquer de la vérité.

« La révolution a commencé en 1762, c'est-à-dire le lendemain du renvoi des jésuites. » Les jésuites ont été supprimés par Louis XV et par le pape pour leurs crimes et complots éternels (voir leur procès). Le pape et le roi s'entendaient-ils avec Voltaire ? Lecteur, lecteur, je vous prends pour juge, pour appréciateur des faits; ne m'abandonnez pas.

« Montesquieu avait dit que sous un gouvernement monarchique « il est « très-difficile que le peuple soit vertueux; » Helvétius : « que le propre de « ce gouvernement est d'avilir la pensée des esprits et d'abrutir les âmes; » Jean-Jacques : « que si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les « maladies. »

Je ne relèverai point la gaucherie de Barruel qui, sans le savoir, peut-

(1) Voir à ce sujet le procès de Louis XVI même et toutes les pièces publiées sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer des Tuileries. L'auteur a été simple soldat dans cette guerre contre le roi de Prusse.

être, répète, avec les auteurs qu'il cite, des idées que beaucoup de rois, d'après son propre aveu, puisqu'il les met de la conspiration, reconnaissent pour vraies. Mais il est un censeur du *pouvoir monarchique* bien autrement prononcé que Voltaire, que Jean-Jacques et Montesquieu, censeur dont il est défendu à l'abbé Barruel de méconnaître les lumières ni l'autorité spéciales, c'est le prophète Samuel lui-même, qui certainement n'est pas un *sophiste de l'impiété* ni un *philosophe*, mais qui va faire connaître clairement et nettement, à sa manière, ce que c'est que la royauté.

« Vous demandez un roi, dit-il au peuple hébreu; vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un roi? Un roi!... écoutez ce que Dieu lui-même m'a chargé de vous faire entendre... Dieu m'a dit : Remontre-leur bien ce que c'est qu'un roi et à quoi ils s'exposent sous un tel gouvernement; dis-leur qu'un roi prendra leurs enfants pour en faire ses soldats, ses coureurs, ses palefreniers, ses ouvriers; qu'il prendra leurs filles pour en faire ses buandières, ses parfumeuses et ses servantes; qu'il prendra dans leurs champs, dans leurs vignes et dans leurs plants d'oliviers ce qu'il y aura de meilleur, et le donnera à ses serviteurs; qu'il leur fera payer la dîme de leurs blés et du revenu de leurs vignes, pour avoir de quoi donner à ses eunuques et à ses officiers; qu'il prendra leurs serviteurs et leurs servantes, leurs jeunes gens les plus forts avec leurs ânes, la dîme de leurs troupeaux, et qu'ils seront ses valets. Ils se plaindront alors au Seigneur; mais le Seigneur ne les écoutera point, parce qu'ils auront demandé eux-mêmes un roi (1). »

Qu'y a-t-il à répondre à Samuel, sinon que, quelque mauvais que les Hébreux trouvassent un *roi*, le gouvernement des *prêtres* leur paraissait encore plus détestable? Ce seul passage de la Bible justifie Voltaire, d'Alembert, le roi de Prusse et tous les conjurés dénoncés par l'abbé Barruel. Nous sommes dispensé, je l'espère, de commenter ce passage du livre sacré; l'histoire des papes et de l'Église ne montre que trop l'éminente raison du peuple d'Israël.

Samuel leur donna donc un roi et des rois; mais, comme il arrive tou-

(1) *Rois*, liv. I, chap. VIII, v. 9, 11, 13, 14, 15, 16 et 17.

jours, les prêtres les gouvernèrent et s'en rendirent les maîtres. La preuve ne s'en fait pas attendre, car Samuel bientôt détrône Saül, comme nous l'avons déjà dit, et passe sa couronne à David, et ses successeurs l'imitèrent. Voyez les *Livres des Rois*, jusqu'à l'extinction des tribus.

Maintenant que les philosophes, que les abbés, que les grands seigneurs conspirent ou ne conspirent pas, que le peuple français sente ses douleurs ou ses jouissances, qu'il se plaigne ou se mette en fête, le Dieu d'Israël a prononcé sur la question des rois, et le peuple de Dieu sur la question des prêtres. Le livre est là; tout le monde le tient dans ses mains, c'est aux dénonciateurs à le lire.

REPROCHE A L'ABBÉ BARRUEL.

INDISCRÉTION.

On peut être menteur, délateur, fanatique, mais il ne faudrait pas être toujours sot et maladroit. Je reprocherai à l'abbé Barruel une grande gaucherie dans l'intérêt de son parti, c'est qu'au lieu de cacher les livres qui tiennent aux peuples le même langage que Dieu, c'est-à-dire le langage de la vérité, il les nomme lui-même, il en indique le titre et les auteurs, comme s'il était fâché qu'on ne les connût pas, et comme s'il les recommandait à l'attention de ceux qui veulent étudier et s'instruire!

Il nomme *le Bon sens*, le *Testament du curé Meslier, l'Antiquité dévoilée, l'Examen des prophéties, le Système de la nature, le Militaire philosophe, le Christianisme dévoilé,* enfin presque tous les ouvrages de Fréret, de Diderot, de Boulanger, de Collins, de lord Bolingbrocke, du roi de Prusse lui-même; il ne lui manquait plus que de nommer *les Crimes des rois, des reines et des papes,* par Lavicomterie. C'est une bibliothèque qui certainement pulvériserait tous les arguments passés, présents et à venir qui ressembleront aux siens; mais il ne devrait pas la faire connaître.

A la fin de cette seconde partie de sa dénonciation, l'abbé Barruel fait mourir Voltaire, d'Alembert et Diderot « pleurant, se repentant, gémissant,

blasphémant, demandant des confesseurs, abjurant leurs écrits et consumés de remords. » Cette basse et plate calomnie, débitée avant Barruel, a été réfutée trop de fois victorieusement par les auteurs contemporains, pour qu'elle soit digne d'autre sentiment que celui du plus profond mépris. Ceux qui connaissent l'histoire savent comment les Barruel du quatrième siècle ont fait mourir l'empereur Julien et le savant Arius dont l'éloquence aurait vaincu leurs ennemis, si une mort inattendue ne les avait enlevés au monde. Ceux-là aussi étaient certainement de la *conspiration*. Leurs ennemis souillèrent leurs tombes après leur mort, n'ayant pu les vaincre de leur vivant.

Le lecteur sait bien que les hommes de cœur et de génie, qui ont voué toute leur vie à combattre le mensonge, qui ont vécu dans les attaques et les persécutions continuelles de l'imposture, de la sottise et de la méchanceté, sauront mourir avec autant de courage et de résignation que le reste des mortels. Socrate, mourant du poison préparé par les Barruel de son temps, s'entretint avec ses amis jusqu'à la dernière heure sur l'immortalité de l'âme, et Anitus ni Mélitus, qui le dénoncèrent, n'osèrent publier qu'il s'était repenti d'avoir dit la vérité.

TROISIÈME PARTIE.

SUITE DE LA CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE LA RÉBELLION. — DES DIVERSES ESPÈCES DE FRANCS-MAÇONS SECRETS ET DES COMPLOTS DE LEURS ARRIÈRE-LOGES.

Si l'abbé Barruel eût habité l'Espagne au temps des Malagrida, des Torquemada, et de toute cette armée d'espions du saint-office, qui, sur la plus

légère parole et pour le plus vil intérêt, dénonçaient les écrivains, les pères de famille, les personnes de toutes les classes, et les faisaient traîner dans les cachots, puis brûler vivants sur les places publiques de Madrid et de Lisbonne, l'abbé Barruel eût pu satisfaire sa fureur de dénonciations, et, au ton dont il parle de Voltaire et des philosophes, il paraît que les victimes de son atroce manie eussent pu être doublées de nombre, car on sait que l'inquisition n'épargnait personne, ni les grands, ni les princes, ni les rois.

Mais l'abbé Barruel, frappé de l'énergie des patriotes contre les ennemis de la liberté, contre les traîtres qui vendaient la France et semaient partout le désordre et la révolte, crut devoir faire la contre-partie, en dénonçant les philosophes, et acquérir une grande estime parmi les gens de sa robe, en combattant ceux auxquels il reprochait l'abaissement du clergé et la diminution des richesses qui le rendaient si puissant. C'est ainsi que son livre est devenu le chef-d'œuvre des dénonciations, et l'arsenal où l'inquisition pourrait puiser tous les moyens de se livrer à de nouvelles fureurs. Mais l'abbé Barruel, comme tous les méchants, n'a qu'une force limitée. Heureusement il ne peut opérer tout le mal qu'il voudrait, et le ridicule même arrive pour faire justice de ses extravagances. Les princes ne sont pas toujours d'humeur à écouter les lâches et les sots.

Après avoir attaqué les philosophes, le voilà qui arrive aux Francs-Maçons, et il les met de la *grande conspiration*, comme les suppôts du saint-office mettaient souvent dans les leurs des populations tout entières et les faisaient périr. « Tuons-les tous, disait le légat du pape au siége de Béziers, Dieu distinguera les siens. »

Cependant ce chapitre où nous sommes est plus doux que les autres. Il est moins empreint de fiel et de haine. L'abbé se laisse aller jusqu'à rendre un hommage éclatant et presque sincère à la probité, à la bonne conduite et aux bonnes mœurs des Francs-Maçons d'Angleterre, d'Allemagne, et même de France, qui possèdent les trois premiers grades.

Nous ferons remarquer que ce n'était pas seulement la vérité qui le faisait parler ainsi, mais son propre intérêt. Il écrivait en Angleterre où il avait émigré et où il avait publié son livre. Le roi et tous ses fils, tous les person-

nages éminents de sa cour, tout ce qui avait du crédit, de la considération dans la nation, étaient Maçons, Barruel craignait de s'attirer leur mépris, et surtout la suppression des bienfaits qu'il en recevait journellement. Il pouvait craindre aussi quelque châtiment de la part des Francs-Maçons, ou même des poursuites juridiques, car en Angleterre il n'aurait pas calomnié impunément un ordre aussi respecté, aussi respectable que l'est la Maçonnerie. Mais, après lui avoir rendu cet hommage forcé, il avance presque soudain qu'il existe des « grades supérieurs, des arrière-loges où l'on a fabriqué les conspirations qu'il dénonce. »

Il avait entendu dire aux Maçons « qu'ils étaient tous égaux et frères, qu'ils chérissaient la liberté, l'égalité, » et il voyait dans ces mots la source de tous les crimes. Ce qu'il y a de plaisant, car le lecteur va peut-être s'égayer un peu, c'est que l'abbé Barruel avoue qu'il a été initié lui-même aux *trois premiers grades;* que c'est un tour qu'on lui a joué malgré lui; qu'il a toujours dit *non* au lieu de dire *oui*, et qu'il n'a prêté aucun serment. (P. 88.) Cette anecdote est vraiment risible, d'autant plus qu'il est constant, d'après la manière dont l'abbé la raconte, qu'il dit un mensonge et qu'il n'a jamais été reçu. On s'est moqué de lui dans quelque cercle; on l'a mystifié, voilà tout.

L'abbé dit qu'au moment où on le *recevait Maître,* « impatienté des questions qu'on lui faisait, il arracha le bandeau qui lui couvrait les yeux, le jeta à terre au milieu de la Loge, et qu'alors il fut accueilli par les applaudissements de tous les assistants, qui vantèrent sa fermeté. » Voilà certainement une scène à laquelle on ne s'attendait pas, et qui ne peut être vraie. Les personnes qui connaissent la Franc-Maçonnerie certifieront que, dans le grade de maître, jamais on n'a de *bandeau sur les yeux.* Donc l'abbé n'a point été reçu Maçon, ou l'on s'est complétement moqué de lui.

Cependant il tire parti de sa soi-disant réception pour aller en avant et s'immiscer dans les associations d'un plus haut degré auxquelles il donne le nom d'*arrière-loges maçonniques.* Qu'apprend-il dans ces fameuses Loges ? C'est ce que nous allons voir.

« Il s'en doutait !... mais il va être convaincu : il apprend les secrets

affreux de cette affreuse conspiration de sophistes. C'est là qu'il connaît les mots de *liberté*, d'*égalité*, noms pleins d'horreur, et auprès desquels les mots *tyrannie, inquisition, esclavage, impôts, corvées de l'ancien régime, ne sont que des jeux d'enfants*. Un Maçon de ses amis, et qui a eu le malheur d'entrer dans ces arrière-loges, bourrelé de remords, arrive chez lui Barruel, se jette dans ses bras et s'écrie : « Mon ami !... ah ! mon ami, pourquoi ne vous ai-je pas écouté?... Pourquoi ne vous ai-je pas écouté?... Je ne puis vous en dire davantage. » L'abbé le presse, et cet ami déclare qu'il ne peut s'expliquer. « — Malheureux, dit Barruel, vous avez fait l'*affreux serment !* — Hélas! oui. Pourquoi ne vous ai-je pas écouté ! »

La révolution avait eu lieu, le nouvel *adepte* y avait même perdu sa fortune, en perdant un emploi.

« Il ne tient qu'à moi de réparer mes pertes, si je veux partir pour Londres, pour Bruxelles, pour Constantinople ou pour toute autre ville à mon choix. — Oui, lui dit l'abbé, mais à condition que vous irez prêcher l'*égalité*, la *liberté*, et toute la révolution?... — Tout juste; mais c'est tout ce que je puis vous dire. Ah !... où étais-je?... Je vous en conjure, ne me pressez pas davantage. » (P. 92, 93).

Voilà le grand *secret des arrière-loges*. L'abbé Barruel le sait maintenant. C'est au lecteur à juger de l'adresse de l'abbé à nous l'apprendre. A Londres, à Bruxelles, à Constantinople !... eh! qu'y faire? Ne dirait-on pas que ces pays étaient sans police, sans gouvernement? Londres poussait aux excès de la révolution; l'Allemagne et ses alliés en faisaient autant; les puissances étrangères étaient bien aises d'humilier, d'embarrasser par des troubles de toute espèce cette France dont elles étaient jalouses. De grands personnages même, on ne le cache plus aujourd'hui, augmentaient les désordres, afin d'atteindre par là le but de leur ambition. *Louis XVI, en mourant*, faisait place à un *autre*, et cet *autre* entendait la manœuvre!... Il est ridicule de croire que des *missionnaires* tels que l'homme qui vient de perdre sa place eussent pu être bien reçus dans les pays où, au contraire, on les eût le plus promptement punis.

La révolution française s'est prêchée par ses *quatorze* armées, par ses

victoires, par ses revers même, par les progrès qu'elle a fait faire à l'esprit humain, et elle se prêche encore aujourd'hui par les fautes, par l'ambition, l'orgueil et le manque de talent de ceux qui la combattent et la calomnient.

Voilà le secret, tout le secret de cette révolution; ce n'est pas celui des Francs-Maçons, c'est celui de l'univers.

Le reste de ce chapitre expose les divers grades des Francs-Maçons avec leurs cérémonies. Je ne m'en occuperai point. L'abbé les a puisés, comme il l'avoue, dans les livres publiés par les Francs-Maçons eux-mêmes. Tout le monde peut les consulter et voir si l'abbé ne ment pas, car sa haine y voit mal. Ce qu'il y a de perfide, c'est qu'il donne comme des complots affreux ce qui n'est qu'un noble délassement, une réunion de bienveillance, pour se connaître, s'aimer, s'estimer, comme il l'avoue lui-même, et faire du bien aux indigents. Croit-il que, si ces réunions étaient séditieuses, les gouvernements seraient assez ineptes pour les tolérer? Leur existence même prouve leur innocence, et puis tout le monde peut en faire partie; il ne s'agit que d'être honnête homme et d'être présenté par des gens honnêtes, comme nous l'avons déjà dit.

Cependant il est vrai que plusieurs associations niaises, turbulentes ou coupables, ont pris le manteau de la Maçonnerie pour favoriser ou combattre les projets de tel ou tel prince ou de telle ou telle secte. Les croisés ont eu leurs Francs-Maçons en Palestine : de là les *Rose-Croix*. Cromwell a eu les siens contre Charles Ier, et Charles Ier contre Cromwell. Caroline, reine de Naples, en a eu qui ont bu à sa santé lorsque nos troupes occupaient sa capitale. Ces derniers Maçons sont devenus les Carbonari dont Murat, qui régna un instant à la place de Caroline, se servit, qu'il trahit, et qui le punirent ensuite.

Les jésuites sont une *maçonnerie*, mais la mieux ourdie, la plus terrible et la plus anti-franc-maçonnique qui ait jamais existé. Celle-là a de l'argent et des places à donner; aussi ne manque-t-elle jamais d'adeptes. Tous les moyens lui sont bons. Les rois et les peuples en savent quelque chose : Henri III et Henri IV ont passé par leurs mains. On affirme que l'abbé Barruel était jésuite. Bonaparte a eu ses Francs-Maçons. Les villes, les

armées, les camps en étaient remplis, et toute l'Allemagne en a établi par milliers pour combattre Bonaparte. Ce sont des faits connus de tous ceux qui ont vu et suivi les événements.

Mais ces Maçons *de partis* ne sont point la vraie Maçonnerie. La vraie Maçonnerie ne se mêle pas d'affaires politiques ni religieuses ; elle y aurait trouvé sa perte depuis longtemps. Elle est au-dessus des institutions qui trompent et qui changent. Elle ne se mêle que de faire aimer la science et la vertu, et ne sépare jamais l'une de l'autre. Elle s'occupe de secourir l'humanité que les méchants offensent et déshonorent. Son secret est connu de tous les bons législateurs; toutes les âmes généreuses, tous les cœurs honnêtes le connaissent.

Après cela, s'il arrive quelque révolution favorable à l'esprit humain et au sort des peuples, elle s'en réjouit et elle s'honore d'y avoir participé, parce que sa mission est de donner le goût de toutes les vertus et d'en favoriser l'exercice. Si les premiers abbés Barruel l'avaient connue, jamais la terre n'eût été en proie aux guerres sanglantes qui l'ont désolée.

FRANCS-MAÇONS DESCENDANT DES TEMPLIERS.

L'abbé Barruel fait descendre les *Arrière-Loges* des Templiers, et, après avoir avancé que les Templiers ont été justement condamnés par Philippe-le-Bel et Clément V, il conclut que les Francs-Maçons des *Arrière-Loges* doivent être de grands scélérats, puisqu'ils descendaient de fondateurs qui avaient tous les crimes à se reprocher. Puis, il expose le procès fait à Jacques Molay et à son ordre. Voici les crimes dont il dit qu'ils ont été convaincus d'après leurs propres aveux :

« Les chevaliers du Temple reniaient Jésus-Christ, foulaient aux pieds la croix, la couvraient de crachats. Le vendredi saint était pour eux un jour spécialement consacré à cet outrage. Ils substituaient au christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse. Ils promettaient de se livrer les uns aux autres pour les jouissances les plus opposées à la nature. Ils jetaient dans

les flammes les enfants nés d'un Templier. Ils s'engageaient par serment à suivre, sans exception, les ordres du grand-maître, à n'épargner ni profane, ni sacré; à tout regarder comme licite pour le bien de l'ordre, et surtout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mystères nocturnes sous peine des plus horribles châtiments. »

L'absurdité d'une telle accusation a été tant de fois démontrée, et elle se démontre d'elle-même d'une manière si évidente, qu'il n'est pas besoin d'en faire ressortir de nouveau les inepties. « Fouler aux pieds une croix, cracher dessus, adorer une tête monstrueuse, fuir ou haïr les femmes, brûler ses propres enfants vivants, » ne peuvent former l'objet du culte ni du serment de quelque association que ce soit, et jamais *quarante mille chevaliers* (car c'est à ce nombre que se montaient les Templiers), armés par la défense du christianisme, riches, libres par leur courage et leurs richesses, n'ont pu le prêter. Cela est impossible à imaginer, et stupide à croire.

Cependant l'abbé Barruel y croit, parce qu'il a vu pratiquer dans ses séminaires une partie des turpitudes qu'il reproche aux Templiers... Il y croit, ou fait semblant d'y croire, pour mieux soutenir son rôle d'accusateur. Il dit que les tribunaux de France, d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse et d'Italie, ont eu l'aveu des Templiers (p. 115); qu'on a eu l'aveu même du grand-maître Jacques Molay. Comme s'il ignorait que, quand les rois et les papes se sont unis pour vouloir quelque chose qui leur était utile, tous les tribunaux n'aient été prêts à dresser les *procès-verbaux nécessaires!*... Les *miracles* mêmes ont des *procès-verbaux* qui constatent leur *vérité!*... Le fait est que les Templiers ont été sacrifiés, parce que leurs richesses et leur puissance portaient ombrage à Philippe-le-Bel, qui acheta de Clément V *l'arrêt de leur condamnation*.

Une des preuves pour l'abbé Barruel que les Arrière-Maçons descendent des Templiers, c'est qu'ils appellent leurs Loges des Temples, qu'ils ont un *Frère-Terrible* pour les garder, et que les Rose-Croix *font la cène le vendredi saint*. « Entre cracher sur la croix le vendredi saint et célébrer la cène le même jour, » il y a pourtant une grande différence! Et voilà comme on écrit l'histoire quand la passion aveugle!

FRANCS-MAÇONS, MANICHÉENS.

Après en avoir fait des Templiers, l'abbé Barruel veut maintenant que les Francs-Maçons soient des manichéens. Ils reconnaissent, dit-il, comme Manès, un *bon* et un *mauvais* principe. Ils ont des *paroles*, des *signes* et des *attouchements*.

Mais M. l'abbé reconnaît aussi Dieu et le diable, bien distincts l'un de l'autre. Le *bien* vient de Dieu, le *mal* du diable, et l'abbé Barruel donne à ce dernier une grande *puissance*, puisque le « Christ lui-même est descendu du ciel pour la détruire, » puisque c'est le diable qui fait les révolutions, qui crée les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, les philosophes, les Templiers, les Francs-Maçons!.... Pauvre abbé! Ce qui épouvante continuellement notre dénonciateur, ce sont les mots terribles : *liberté, égalité!* Les manichéens les avaient aussi. Probablement les premiers hommes les eurent de même. Ce dut être leur première législation jusqu'à ce que quelque abbé fût venu leur prouver que ces mots étaient des crimes.

« Cependant le temps marchait, la philosophie faisait des progrès; la révolution arriva; ce sont les Francs-Maçons qui l'ont amenée. » Et l'abbé Barruel les maudit.

« Mais ce n'est pas tout, continue-t-il; les Illuminés de Bavière vont se joindre aux conjurés de France. — Il ne suffisait pas à cette nouvelle espèce d'impies d'avoir juré la destruction de tout christianisme et de toute monarchie; leur haine s'étendait sur toute religion, tout Dieu et tout gouvernement; sur toute espèce de société civile, de pacte social, de propriété même. » (P. 131.) Et c'est ce que l'abbé Barruel s'engage à prouver. Il faut l'entendre.

QUATRIÈME PARTIE.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE.

LES FRANCS-MAÇONS ET LES ILLUMINÉS.

Dans ce quatrième chapitre, l'abbé Barruel décrit l'institution des Illuminés, créée en 1776 par un Bavarois nommé Adam Weishaupt, professeur de droit à Ingolstadt. Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des Illuminés. Chacun leur prête des maximes et des pratiques plus singulières les unes que les autres; le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir à quoi s'en tenir à ce sujet.

Les Illuminés sont une association dont l'organisation est profondément combinée. En faisant abstraction des injures grossières et des interprétations calomnieuses de l'abbé Barruel, on pourrait affirmer que leur fondateur a suivi dans son plan les mêmes moyens que les jésuites ont si bien adoptés pour le leur. Mêmes instructions pour les élèves, même manière de les étudier, de les former, de leur apprendre à servir l'ordre. La différence est que les Illuminés enseignent la liberté, la vérité, et que les jésuites les combattent.

Weishaupt prêche l'affranchissement des peuples; les jésuites enseignent que les rois mêmes dépendent d'eux et qu'aux prêtres *catholiques romains* seuls appartiennent l'enseignement et la puissance. Qui connaît l'organisation des jésuites pour le despotisme sacerdotal, connaîtra l'organisation de Weishaupt pour la liberté, à l'exception cependant que Weishaupt ne prêche nulle part l'assassinat des rois. Voici le portrait que l'abbé Barruel fait de Weishaupt; le lecteur l'appliquera aux jésuites, s'il le juge convenable :

« Il est de ces hommes si malheureusement nés qu'on serait tenté de les

prendre pour une émanation de cette intelligence funeste à qui un Dieu vengeur n'a laissé de génie que pour le mal. Frappés d'une espèce d'incapacité dans les conseils de la vérité, ils ont partout ailleurs tout ce qu'il faut pour nuire, tout cet esprit de ruse, d'artifice, de ressources qu'il faut pour dominer à l'école du mensonge, de la dépravation et de la scélératesse. Hypocrites profonds, ils excellent surtout à méditer les attentats et à préparer la ruine de tout ce qui s'oppose à leurs desseins. »

Je m'arrête là. Les injures personnelles dont Barruel compose le portrait de Weishaupt sont trop longues; le lecteur peut les supposer toutes.. Nous ne ferons pas celui des jésuites; l'abbé Barruel vient de le tracer lui-même dans l'image de son ennemi. Toutefois Weishaupt pourrait demander ce que c'est que cette « intelligence funeste à qui un Dieu vengeur ne laisse de génie que pour faire le mal... » Et l'abbé serait fort embarrassé de répondre sans offenser la dignité de Dieu et sa bonté; mais passons. Nous savons que l'abbé Barruel et les siens ont toujours fait Dieu à leur ressemblance.

DOCTRINE DE WEISHAUPT.

Quelle doctrine enseignait Weishaupt? C'est ce que nous allons savoir de l'abbé Barruel lui-même.

Weishaupt remonte à l'origine des sociétés. Il examine quelles durent être les premières lois données à l'homme et si la *liberté* et l'*égalité* ne sont pas des droits que, dans sa pureté originaire et primitive, il reçut de la nature. (P. 138.) Les règles de conduite imposées par Weishaupt sont nombreuses et sévères : « Appliquez-vous, dit-il, à la perfection intérieure et extérieure. Étudiez, choisissez bien les hommes. Laissez là les brutes, les grossiers, les imbéciles, et surtout fuyez les jésuites comme la peste. » (P. 141.)

On voit par cette dernière phrase que les jésuites, quoique supprimés par les rois et les papes depuis 1762, avaient encore une grande influence, en 1776, dans certaines parties de l'Allemagne, et que Weishaupt les connaissait bien. On voit surtout pourquoi le jésuite Barruel dut haïr Weishaupt.

QUESTIONS, EXAMEN POUR LES PREMIERS GRADES.

« Les examens des prosélytes étaient rigoureux et propres à faire connaître leurs pensées. Voici les principales questions qui leur étaient adressées.

« Quel but souhaiteriez-vous que notre ordre se proposât ? — Quels moyens premiers et secondaires croyez-vous les plus propres à conduire à ce but ? — Quelles sont les autres choses que vous voudriez trouver dans notre Ordre ? — Quels hommes espérez-vous voir parmi nous ou n'y pas voir ? »

Si le Récipiendaire satisfaisait à ces questions, alors on lui promettait, au nom de tous les membres, secours et protection. On lui avait juré d'avance qu'il ne trouverait dans l'Ordre rien de contraire à la religion, aux mœurs et à l'État. (P. 151.)

SERMENT DES INITIÉS.

« Je promets obéissance aux Supérieurs de l'Ordre. Je promets de ne favoriser l'admission d'aucun homme indigne, et de travailler à faire triompher l'ancienne Maçonnerie de tous les faux systèmes qui s'y sont introduits; d'assister, en vrai chevalier, l'innocence, la pauvreté et tout honnête malheureux ; de n'être jamais flatteur des grands ou esclave des princes ; de combattre courageusement, mais avec prudence, pour la sagesse et la vertu; de résister fortement, pour l'avantage de l'Ordre et du monde, à la superstition et au fanatisme. Jamais je ne préférerai mon intérêt personnel au bien général. Je défendrai mes frères contre la calomnie. Je m'engage à regarder comme sacrés mes devoirs domestiques, sociaux et civils. Ainsi que Dieu me soit en aide pour le bonheur de ma vie et le repos de mon âme. » (P. 164-145.)

QUESTIONS POUR LES GRADES PLUS ÉLEVÉS.

Dans un grade plus élevé, on faisait les questions suivantes. (P. 168.)

« L'état actuel des peuples répond-il à l'objet pour lequel l'homme a été placé sur la terre? — Les sociétés civiles, les religions des peuples remplissent-elles le but pour lequel les hommes les ont adoptées? — Quelles lois, quelles sciences vous semblent tendre ou ne pas tendre à ce but? — N'a-t-il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple? — A présent que nous avons passé par toutes les formes incertaines et orageuses de nos constitutions civiles, serait-il possible de revenir à cette première et noble simplicité de nos pères? — Comment faudrait-il s'y prendre pour ramener cette heureuse période? — La religion chrétienne dans sa pureté n'en fournit-elle pas quelques indices? — Cette religion simple et sainte est-elle celle que professent aujourd'hui les diverses sectes qui disent lui appartenir, ou est-elle meilleure? — Peut-on connaître et enseigner ce meilleur christianisme? — Croyez-vous qu'avant de lever les obstacles sans nombre qu'on éprouverait pour atteindre ce but, il serait bon de prêcher aux hommes des doctrines et une philosophie plus épurées que celles qu'ils suivent aujourd'hui? — N'est-ce pas un devoir de remédier en silence et peu à peu aux désordres de la société, en enseignant la vérité et l'amour du prochain?... »

Que le lecteur s'essaie à répondre lui-même à toutes ces questions, à en pénétrer le sens et la profondeur. S'il le fait avec attention et bonne foi, il ne se repentira pas d'avoir lu cet ouvrage ; il sera, pour ainsi dire, lui-même *initié*, *éclairé*, *illuminé*. Au reste, les mots *illuminé*, *prophète*, *voyant*, signifient la même chose. C'est le nom que prenaient les *prophètes* ou *inspirés* d'Israël.

DISCOURS DE RÉCEPTION.

(Après les questions, le Président de la Loge adressait au Récipiendaire le discours suivant :)

« Mon frère,

« Aux épreuves que vous venez de subir succède le moment de votre récompense. Vous vous connaissez maintenant vous-même, et vous avez appris à connaître les autres. Ce que vous savez déjà et ce que vous apprendrez par la suite vous dévoilera leurs faiblesses. C'est dans cette connaissance qu'est la source du pouvoir d'un homme sur les autres. Vous voilà dans la classe de ceux qui ont une part au gouvernement de notre Ordre; mais savez-vous ce que c'est que gouverner, et surtout ce que c'est que ce droit dans une association comme la nôtre ?

« Exercer cet empire sur des hommes de tout état, de toute nation, de toute religion; les conduire sans aucune contrainte extérieure; leur inspirer à tous le même esprit; gouverner avec toute l'exactitude, avec toute l'autorité et dans tout le silence possible, des hommes répandus sur toute la surface du globe : c'est là un problème que toute la sagesse des politiques n'a pas encore résolu. Les constitutions de l'état civil nous offrent ici peu de moyens utiles; la crainte et la violence sont leur grand mobile : chez nous, c'est la conscience et la bonne volonté. Si les hommes étaient d'abord ce qu'ils doivent être, dès leur entrée dans notre société, nous pourrions leur manifester la grandeur de notre plan; mais l'ignorance et la grossièreté d'un grand nombre exigent qu'ils soient formés par nos leçons. Leurs plaintes et leurs murmures, sur les épreuves auxquelles nous nous voyons forcés de les soumettre vous disent assez combien il faut que l'amour du bien nous domine pour ne pas perdre à jamais tout espoir de rendre le genre humain meilleur. C'est à partager ces travaux que vous êtes appelé aujourd'hui.

« Observer les autres jour et nuit; les former, les secourir, les surveiller; relever ceux qui tombent, fortifier ceux qui chancellent, réprimer l'ardeur

des téméraires; prévenir la désunion, l'imprudence, la trahison; maintenir la subordination, tels sont les devoirs que nous vous imposons.

« Mais savez-vous ce que c'est que la société qui vous admet en ce jour? La prenez-vous pour une institution chimérique ou passagère? O mon Frère! Dieu et la nature, disposant chaque chose pour le temps et le lieu qui lui sont propres, ont leur but admirable, et ils se servent des hommes sages, des hommes forts et discrets comme d'un moyen unique et indispensable pour nous y conduire. Le premier âge du monde, celui de la nature, simple et inculte, nous est donné comme un âge heureux. La famille en ces jours était la seule société. La faim, la soif, faciles à contenter, un abri contre les injures des saisons, et après la fatigue le repos, étaient les seuls besoins de cette période. En cet état, l'homme jouissait des deux biens les plus estimables, l'égalité, la liberté. Il en jouissait dans toute leur plénitude, et il en aurait joui toujours s'il avait voulu suivre la route que lui indiquait la nature. Mais, à mesure que les familles se multiplièrent, les moyens nécessaires à leur entretien commencèrent à manquer. La vie nomade et errante cessa; la propriété naquit, les hommes se choisirent une demeure fixe; l'agriculture les rapprocha. Ils commencèrent à sentir comment la prudence et la force d'un individu pouvaient gouverner plusieurs familles et protéger leurs champs contre l'invasion d'un ennemi, et alors la liberté et l'égalité cessèrent. Le faible se soumit au plus fort ou au plus sage, non pour en être maltraité, mais pour en être protégé, conduit et éclairé. Toute soumission de la part de l'homme, même le plus grossier, n'existe donc que pour le cas où il aurait besoin de celui auquel il se soumet. La puissance du fort doit cesser avec la faiblesse de celui qui la réclame, comme la puissance du père cesse lorsque l'enfant, devenu majeur, peut se gouverner lui-même. Il n'y a plus de raison pour le tenir en tutelle.

« Jamais la force ne s'est soumise à la faiblesse. La nature a destiné le faible à obéir, parce qu'il a des besoins; le fort à dominer, parce qu'il peut être utile. Celui qui a besoin d'un autre en dépend aussi. Il a lui-même renoncé à ses droits. Ainsi, ayons peu de besoins; voilà le premier pas vers la liberté. La sûreté est un besoin permanent. Si les hommes s'étaient abstenus

de toute injustice, ils seraient restés libres; l'injustice seule leur fit subir le joug. Pour acquérir la sûreté, ils mirent la force dans les mains d'un seul, et par là se créèrent de nouveaux besoins. L'ouvrage de leurs mains se tourna contre eux. Pour vivre en sûreté, ils s'ôtèrent à eux-mêmes la sûreté.

« Ainsi les hommes passèrent de leur état paisible au joug de la servitude. Le bonheur fut perdu. Sujets aux passions et aux caprices d'un maître, ils se virent dans l'asservissement et réduits à gagner leur pain au milieu des affronts. Ils formèrent d'abord des hordes, des peuplades. Celles-ci formèrent une nation. Alors il y eut des chefs, il y eut des rois. Dès que les peuples commencèrent à exister, le monde cessa d'être une famille, et les premiers liens de la nature furent rompus. Le *nationalisme* ou l'amour du sol natal prit la place de l'amour général. Il fut permis de mépriser les étrangers, de les tromper, de les offenser. Cette vertu fut appelée *patriotisme.* Les guerres survinrent, et ce patriotisme les rendit plus sanglantes. Le mal prit le nom de bien. Telle est la marche des civilisations. On se vanta d'être civilisé, et l'on n'était devenu que barbare.

« Abraham, par exemple, et les siens quittent la terre de Canaan, où ils manquent de subsistances. Ils vont en Égypte, où ils restent quatre cent trente ans et se multiplient. Ils retournent en Canaan, dont ils massacrent tous les habitants, les prêtres et les rois. Les autres nations s'opposent à leur envahissement; elles les battent et les traînent en esclavage. Les Romains les vendent comme des animaux, et aujourd'hui ils sont dispersés dans tout l'univers. Ils ont été proscrits, haïs pendant dix-sept cents ans. Aujourd'hui seulement ils commencent à respirer, parce que la raison et la philosophie sont venues prouver qu'il ne faut point persécuter.... Les Juifs, comme beaucoup d'autres peuples, sont les martyrs de leur civilisation.

« Voyez les Perses, les Mèdes, les Assyriens et les Romains eux-mêmes, surtout dans leurs derniers temps. Qu'apercevez-vous? Des ambitieux, des peuples foulés aux pieds, des vainqueurs, des vaincus, des tyrans, des esclaves! Telles sont les suites de ces institutions déraisonnables. Les hommes n'ont pu prévoir ce qui devait leur arriver; ils ont aidé les despotes à les ravaler jusqu'à l'état de la brute.

Mais les droits de la nature ne sont pas anéantis, quelque grands que soient ces malheurs, elle peut y remédier. C'est du sein des désastres même qu'elle fait naître les moyens de salut. Ces moyens sont l'étude de ses propres lois et la vérité. C'est par cette seule étude que doit se réparer la chute et la dégradation du genre humain. La morale seule produira insensiblement cette révolution. Il viendra un jour où chaque père de famille sera de nouveau ce que furent Abraham et les patriarches, le prêtre et le souverain de sa famille. La raison alors sera le seul livre de la loi. Un tel livre ne trompe point, parce qu'il est dicté par la nature et la vérité.

« Je sais bien que beaucoup d'hommes sont assez faibles et assez bornés pour ne point concevoir une marche aussi simple; mais c'est à vous précisément, mon Frère, à éclairer leur esprit et à les mettre en état de s'estimer eux-mêmes et de se croire dignes d'un meilleur sort. Les hommes sont retenus dans leurs erreurs par de faux besoins ou de faux intérêts. Consultez la nature : elle impose peu de ces besoins. N'honorez point ceux qui les font naître et qui les rendent indispensables. Celui-là est le maître qui donne des besoins aux hommes et réserve pour lui les moyens de les satisfaire ; mais celui qui enseigne à vivre de peu, à se contenter de peu, conservera aux autres leur liberté.

« Si vous ne pouvez pas donner ce degré de lumière à tous les hommes à la fois, commencez au moins par vous éclairer par vous-même ; rendez-vous indépendant et laissez à la postérité le soin de faire le reste. Le moyen de rendre la lumière générale n'est pas de la répandre à la fois dans tout le monde. Commencez par vous-même ; tournez-vous ensuite vers votre voisin : vous deux vous éclairerez un troisième, un quatrième ; et que ceux-ci appellent, qu'ils multiplient de même les amis de la sagesse jusqu'à ce que leur nombre puisse l'emporter sur le nombre des méchants. En répandant la sagesse et la lumière, vous établissez la sûreté générale ; or, la sûreté et l'instruction rendent simple et facile la vie en famille et les ressorts compliqués et ruineux du despotisme deviennent inutiles. La lumière ou la vraie morale n'est autre chose que d'apprendre aux hommes à vivre en s'aimant.

« Le Christ n'est pas venu enseigner une autre doctrine aux hommes, et c'est par ce moyen qu'il a voulu les racheter des misères de la vie et de la puissance du mauvais génie qui les tient asservis, c'est-à-dire de l'ignorance et des passions. Il a enseigné la patience, la modération, la liberté, l'égalité. Vous n'aurez parmi vous ni premier ni dernier, a-t-il dit, aimez-vous les uns les autres : voilà toute la loi.

« Les prêtres et les hypocrites l'ont persécuté, l'ont fait mourir; mais il a laissé son évangile qui dit : « Les princes du monde aiment à dominer ; il n'en sera pas de même de vous. Que le plus grand se fasse le plus petit, il vous a été donné de me comprendre ; pour les autres, je leur parle en paraboles. » Ceux qui depuis ont enseigné son évangile l'ont bien compris, mais il ne l'ont point pratiqué ; l'amour des richesses l'a emporté : ils ont voulu être les maîtres, les premiers ; mais ce qu'ils ne peuvent faire périr, c'est la raison humaine, ce sont les vertus que le Christ a enseignées et qui, tôt ou tard, opéreront le salut du monde. La chute de l'homme, c'est l'esclavage par l'oubli des lois de la nature. Son salut, c'est la vie paisible et sûre par la pratique des lois de Dieu et de la nature, qui sont la fraternité et la liberté.

« Les hommes, en quittant l'état de la liberté originelle, sortirent de l'état de nature et perdirent leur dignité. Ils se donnèrent des lois qui partout annoncent une nature déchue et corrompue. Si la modération de leurs passions et la diminution de leurs besoins les rendent à leur première dignité, alors s'opérera leur véritable *rédemption* et l'*état de grâce*. C'est là que les conduit la morale et surtout la plus parfaite morale, celle de Jésus. C'est quand cette doctrine sera devenue générale que s'établira enfin sur la terre le règne du bonheur. »

Après ce discours qui est beaucoup plus long dans les pièces originales, et dont on lira une grande partie dans l'abbé Barruel, l'*adepte* était promu au grade d'*Épopte*, il était sacré *prêtre* ou *docteur* de l'Ordre et montait ensuite à des grades plus élevés encore, s'il les méritait par son instruction et par son caractère. « Alors l'adepte était affranchi lui-même. On lui déclarait

qu'il ne devait plus rien à l'Ordre que ce que son propre cœur lui dicterait. Consoler les opprimés, soulager les malheureux, enseigner la vérité, donner tous les exemples de vertu, étaient le résumé de tous ses devoirs. C'est par là qu'il obéissait à la voix de Dieu et de la nature et qu'il aidait le Christ dans l'œuvre de la vraie rédemption. » (Pag. 186.)

Il nous semble que les Pères de l'Église, que Bossuet, Fléchier, ni Bourdaloue, ni Massillon n'auraient pu tenir un langage plus auguste.

PROGRÈS DE LA DOCTRINE DES ILLUMINÉS.

D'après de tels principes, il n'est pas étonnant que la doctrine des Illuminés ait fait de grands progrès. L'abbé Barruel assure que leur association compta, en vingt ans, plus d'un *million* d'adeptes (p. 236), parmi lesquels il met une foule de princes, d'hommes d'État, de savants, de maisons régnantes. « La liste de ces derniers, ajoute-t-il, étonnerait peut-être la postérité, si elle était connue dans son entier. » (P. 250.) Cette doctrine avait pénétré en France, où plusieurs princes et d'autres grands personnages l'embrassèrent aussi. Elle paraissait aux initiés le résultat raisonnable de toutes les études philosophiques les plus sages, et ils l'embrassaient dans la sincérité de leur cœur.

DEUX PRÊTRES DÉNONCENT WEISHAUPT.

Mais cette même doctrine contrariait les intérêts d'une classe d'hommes qui ne connaît de vertus que l'or et la domination. Le 5 avril 1785, c'est l'abbé Barruel qui nous l'apprend, deux prêtres, nommés Cosandey et Renner, qui s'étaient fait recevoir Illuminés, la dénoncèrent à l'électeur de Bavière, la peignirent comme attentatoire aux lois et à la religion, et soutinrent qu'elle se réduisait à prouver que « tous les rois et tous les prêtres étaient des fripons, que tous les prêtres étaient des gueux. » Ce sont les expressions des dénonciateurs. (P. 161.) L'électeur le crut ou fit semblant de le croire et ordonna que les chefs de cette société seraient poursuivis.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici la ressemblance parfaite qui se trouve entre la dénonciation de ces deux prêtres et celle que firent les *deux chevaliers* contre les Templiers; entre les principes que les deux premiers prêtent à Weishaupt et la *tête monstrueuse*, qu'au dire de ces derniers, adoraient les compagnons de Jacques Molay. C'est un mensonge égal des deux côtés. Les dénonciateurs ont eu de tout temps la même lâcheté. Les prêtres et les sénateurs qui dénoncèrent Jésus, qui crièrent qu'il avait *blasphémé* et qu'il *méritait la mort*, étaient de même étoffe.

Si Weishaupt avait enseigné que tous les rois et tous les prêtres étaient des fripons, certainement les princes de la cour de Bavière, les princes voisins, les membres de leurs conseils, d'illustres prédicateurs, des évêques même, le prince Ferdinand de Brunswick et une foule d'autres personnes de la plus haute science, de la plus éminente distinction, dont l'abbé Barruel donne lui-même la liste (1), n'auraient pas embrassé une telle doctrine qui devait les couvrir de honte, les priver de leurs rangs, de leurs dignités, et les réduire à la misère. L'honneur, le devoir, le bon sens, tous les genres d'intérêt personnel leur rendaient une telle folie impossible. Il n'y a donc ici de fou que l'abbé Barruel lui-même.

Weishaupt est mort en 1811, après bien des persécutions. La France, comme tous les autres États, était retournée au despotisme, et la vertueuse Franc-Maçonnerie de l'Allemagne s'éteignait. Celle de Bonaparte, au contraire, subsistait dans toute sa vigueur. Celle-là n'avait en vue ni la réforme des mœurs ni le bonheur des peuples. Elle était toute puérile, toute d'amusement, de *formes* et de *cérémonies*. Aussi convenait-elle à des hommes devenus les serviteurs d'un seul homme. C'était à qui l'embrasserait dans l'armée et dans les administrations, depuis les maréchaux jusqu'au plus simple officier, depuis l'*archichancelier de l'empire* jusqu'au dernier commis. Comme elle n'était qu'une occasion de plaire, de faire des démarches ou de flatter, elle disparut avec la puissance du maître, qui, la croyant utile à ses desseins, la protégeait.

(1) Voyez son ouvrage, p. 252 à 257.

Mais alors les malheurs de la France, dus à l'absence de la sagesse et de la vérité, l'invasion de l'ennemi, la réapparition de l'esprit des ténèbres et de la superstition ressuscitèrent le génie de l'ancienne Maçonnerie, celle qui arrive toujours quand le mal se présente, afin d'en diminuer les ravages, celle qui hait le mensonge et qui veut véritablement le bonheur du monde.

Un homme qui avait l'âme de Weishaupt s'est trouvé qui l'a prêchée devant les ennemis même de la France. Ces étrangers l'écoutèrent et voulurent la remporter dans leur pays, où elle germera peut-être un jour, car les peuples ne sont pas faits pour être éternellement les jouets de l'ambition de quelques pervers, mais pour s'aimer et se rendre heureux. La vraie Maçonnerie éprouvera bien des contradictions encore et bien des obstacles de la part des ignorants et des méchants; mais elle ne mourra pas : elle sera le soleil qui après le déluge purifia, réchauffa et consola la terre. Il suffira de le reporter au tableau que nous en avons tracé dans notre discours préliminaire pour en être convaincu.

AUTRE ESPÈCE D'ILLUMINÉS.

ILLUMINÉS DES TÉNÈBRES.

Il ne faut pas confondre les Illuminés de Bavière avec ceux à qui on a donné le même nom dans d'autres pays, et qui tenaient aux superstitions d'une dame Guyon, d'un père Lacombe, de Jansénius, de Marie Alacoque, de Saint-Martin, de Swedemborg, de Catherine Théos, etc. Ceux-là doivent être les favoris de l'abbé Barruel. Nous donnons leurs noms pour montrer que la superstition a ses apôtres dans tous les temps.

Ils prétendaient qu'avec une *certaine préparation de l'âme*, on pouvait avoir des *communications directes avec Dieu et les Intelligences célestes*, comme l'ont prétendu au XIVe siècle des moines de Constantinople qui, au moment où Mahomet II assiégeait cette ville, au lieu de défendre leurs compatriotes, s'amusaient à contempler la *lumière du mont Thabor*, qu'ils voyaient,

disaient-ils, au bout *de leur nombril* (1), tant les hommes sont susceptibles de devenir fous, quand ils ferment l'oreille aux enseignements de la nature et de la raison.

ILLUMINÉS D'UNE AUTRE ESPÈCE.

MISSIONNAIRES, CONGRÉGANISTES, SAINT-JOSEPH, SACRÉ-COEUR.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que d'autres Illuminés se présentent encore aujourd'hui et gouvernent la France sous le nom de missionnaires, de congréganistes, d'associés de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur!.... gens qui, pleins d'audace et de mauvaise foi, d'ambition et d'ignorance, ont remis le royaume sous le joug honteux de l'hypocrisie et de la superstition et qui recommencent de toutes parts les attaques contre la philosophie, la science et les lumières. On peut dire que ces *Illuminés*-là règnent et que le système de l'abbé Barruel triomphe. Nous avions donc raison d'avancer qu'un tel système, renaissant chez ses successeurs, pouvait recommencer ses ravages, et qu'il importait de le combattre. Mais c'est une guerre difficile! es armes ne sont pas égales. D'un côté sont la force, les trésors, l'ignorance, la cruauté permanente, inexorable ; de l'autre, la vérité seule et l'amour de l'humanité.

Nous attendrons donc, nous prendrons patience. C'est aux sages, aux hommes de cœur et de vertu à savoir s'ils voudront se laisser encore opprimer, égorger comme aux temps hideux de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy. Le monde se partage en deux classes, *les amis de la science et de la liberté, les amis de l'ignorance et de l'esclavage*. Les siècles passés montrent l'histoire de ces derniers écrite avec du sang et des larmes.

Le siècle présent voudrait sortir de ce gouffre d'erreurs et de misères; il est encore embarrassé dans les piéges et les immondices du moyen âge.

(1) Ces folies commencèrent au XIII[e] siècle. Voyez le *Dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet.

C'est à lui à chasser les ténèbres et à rendre aux hommes la lumière et la paix. Dieu, que les méchants prêchent et auquel ils ne croient point, n'a pas mis, nous le répétons, l'homme sur la terre pour être la proie de l'ignorance et de l'ambition. Les cachots de l'Inquisition, les autodafés, les potences et les brasiers de l'Estrapade (1), une Saint-Barthélemy de quinze cents ans, c'est-à-dire depuis Constantin jusqu'à nous, sont des leçons suffisantes. Les ténèbres ont produit le carnage, et le carnage a maintenu les ténèbres. Il est temps que l'homme ne soit plus massacré ni par Samuel ni par Charles IX, ni par leurs successeurs.

CONCLUSION.

Il est inutile de pousser plus loin l'examen de l'abbé Barruel. Nous croyons avoir fait toucher au doigt toute l'injustice de ses calomnies. Nous avons rapporté exprès le discours de Weishaupt, parce que lui seul achèvera de répondre à tous ceux de son adversaire.

Récapitulons les dénonciations de l'abbé Barruel.

Il accuse la révolution.

Tout l'univers sait maintenant comment cette révolution est venue, et comment ses seuls ennemis ont fait ses malheurs. On en peut juger par la manière dont ils tourmentent encore aujourd'hui (2) la France pour ramener des *privilèges* et des *institutions* qui causeront encore des révolutions nouvelles.

Il accuse ces amis fougueux de la révolution qu'on appelle Jacobins.

Nous avons mis les jacobins en regard des jésuites. Nous aurions pu les mettre en regard de ces bataillons de moines de toutes les couleurs, que Rome arme depuis trois cents ans, exprès pour combattre toute réforme et tout progrès des lumières; bataillons qui ont couvert les deux hémisphères de trouble et de carnage, et l'on aurait vu lesquels ont fait le plus de mal.

(1) A Paris, sous François Ier. La dévotion, la cruauté, la débauche, tout allait ensemble.
(2) Le lecteur est prié de ne pas oublier que cet ouvrage a été composé en 1829.

Les jacobins ont duré trois ans, les jésuites trois siècles; les jacobins sont morts, les jésuites vivent! Et ils vivront longtemps encore, car ils ont pour eux toutes les puissances que le mensonge soutient et enrichit.

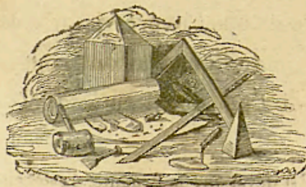
Il accuse les philosophes, qu'il a personnifiés dans Voltaire, dans Diderot, d'Alembert et le roi de Prusse. Ces philosophes ont dévoilé les crimes des mauvais prêtres; ils ont combattu les fureurs du fanatisme et de la superstition; ils ont enseigné la science et l'usage de la raison humaine; s'ils ont eu tort, le soleil a tort d'exister; Dieu a tort d'avoir créé le monde. Le monde n'appartient pas à l'imposture ni aux jésuites.

Il accuse les Illuminés et les Francs-Maçons.

Nous avons montré la conduite et les maximes des Francs-Maçons et des Illuminés; c'est au lecteur à les comparer avec les maximes et la conduite des suppôts de l'Inquisition. Telle est la tâche que nous nous étions imposée; c'est encore au lecteur à dire si nous l'avons remplie.

Il est évident que l'abbé Barruel a écrit sous l'influence et d'après les ordres des chefs de sa secte pour flétrir et perdre les hommes qui dévoilaient leurs ruses et leurs projets. Ce parti est encore puissant : il remue le monde. Le même orgueil, la même soif du pouvoir, le dominent, et les peuples ne sont pas au bout de leurs malheurs.

Le livre de l'abbé Barruel a causé d'horribles persécutions. Il a coûté la vie à bien des innocents. C'est en face de tels maux qui se renouvellent en Italie, en Espagne, en Portugal et dans bien d'autres contrées, que nous combattons ses perfidies. Comme Franc-Maçon, nous nous en sommes fait un devoir, et nous nous estimons heureux si nous avons pu fournir à nos Frères le moyen de confondre de nouveau l'hypocrisie et le mensonge.



DE

L'ADMISSION DES FEMMES

AUX

TRAVAUX MAÇONNIQUES (1).

Depuis nombre d'années, on reproche à la Maçonn.·. *de ne travailler que dans l'ombre*, d'enseigner des doctrines qui inquiètent la société et d'exclure les femmes de la participation à ses *lumières*. La plupart des femmes elles-mêmes la condamnent et la décrient, parce qu'elles ne peuvent se rendre compte des motifs de cette exclusion.

« Les temples de toutes les religions, disent-elles, nous sont ouverts ; les assemblées politiques nous admettent en leur présence ; les académies, les écoles de science nous appellent ; la seule Maçonn.·. nous ferme ses portes ; donc ce qu'elle enseigne n'est pas bon : donc les persécutions qu'elle éprouve dans certains pays sont justifiées : donc nous avons raison de ne point aimer que nos époux et nos parents s'enrôlent sous ses bannières. »

Il serait facile de répondre à de tels reproches ; mais il l'est moins de les empêcher de renaître sans cesse, puisque leur prétexte reste toujours sub-

(1) En nous remettant le manuscrit de cet article, l'auteur nous a fait connaître qu'il ne l'avait présenté au conseil d'administration de la L.·. des Trinosophes qu'à titre d'essai et comme un projet qu'il désirait faire adopter, parce qu'il le croyait réalisable, mais dont la lecture en L.·. n'avait point été autorisée. Nous nous bornons donc à le reproduire, en faisant observer que, puisque le F.·. Des Étangs voulait admettre la femme à nos mystères, c'était une preuve qu'il ne redoutait point la publicité, et qu'en permettant qu'on mît au jour ses écrits maçonniques, et notamment ses rituels, il pensait n'agir encore que dans l'intérêt de l'institution, et continuer le travail qui l'occupait sans cesse pour rendre la Maçonnerie à ses vrais principes. P.·.

sistant. Il n'y a qu'un moyen de plaider victorieusement et sans réplique la cause de la Maçonn.·. devant les femmes, c'est de la leur laisser voir telle qu'elle est et de les admettre quelquefois à ses cérémonies.

Ce serait de les recevoir chaque année à une de nos fêtes solsticiales. Alors, si les Trav.·. sont bien dirigés, si l'enseignement est donné par des hommes capables, la Maçonn.·. est sûre d'obtenir l'hommage complet de ses nouveaux juges et d'attirer ensuite à elle, par le suffrage des femmes même, les familles, les villes, les peuples entiers.

La clarté, la simplicité de ses dogmes et de ses pratiques lui assureraient ce triomphe. Alors l'amour et l'enseignement de la vérité se répandraient avec une égale vitesse, et nos fêtes même, aussi belles qu'instructives, deviendraient les solennités les plus nobles et les plus utiles qu'on n'aurait jamais vues.

Il y a longtemps que ces considérations occupent les meilleurs esprits de la Maçonn.·. et que la L.·. des Trinosophes, comme beaucoup d'autres, a été sollicitée de mettre à l'essai ce qu'elles ont de réalisable. La L.·. des Trinosophes s'y est toujours refusée, parce qu'elle connaît les difficultés qu'il y aurait à surmonter et les réclamations que ne manqueraient pas de susciter la *routine* et les *vieux préjugés*. Elle aimait mieux recevoir elle-même l'exemple de LL.·. plus recommandables qu'elle et plus propres à faire excuser la tentative.

Mais le temps se passe ; les sollicitations reviennent ; le monde prend une allure nouvelle ; le siècle marche en avant,... c'est-à-dire que, contre toute attente, des erreurs succèdent à des erreurs,... des ténèbres à des ténèbres,... des malheurs à des malheurs !... Et personne dans la Maçonn.·. ne se présente pour suivre le siècle et lui préparer quelque fanal secourable dans les tempêtes qui l'attendent.

Peu de chose souvent produit un grand bien. Le fil d'Ariane conduisit Thésée au fond du labyrinthe où vivait le *Minotaure*. La Maçonn.·. pourrait bien être ce fil nécessaire dans le triste labyrinthe des affaires humaines....

La L.·. des Trinosophes s'est donc décidée à demander aux autres LL.·. et à tous ses FF.·. la permission de tenter un essai désiré, essai qu'il sera

toujours temps de ne point renouveler, si l'expérience prouve qu'il est accompagné d'inconvénients. En conséquence, la L.·. admettra aux séances d'*App.·.*, de *Comp.·.* et de *Maît.·.* les femmes, filles, sœurs ou veuves de Maç.·., qui, d'après la demande de leurs parents, désireront voir de leurs propres yeux les *initiations* à ces trois Grad.·..

Ces initiations étant célébrées avec toute la gravité qu'exige la véritable Maçonn.·., on peut assurer qu'elles fixeront complétement la pensée du nouvel auditoire sur la morale et les principes de l'Ordre.

Toutefois que les Maç.·. timorés se rassurent. Les dames elles-mêmes seront les premières à trouver bon que certaines parties du cérémonial soient réservées pour les seules personnes qu'elles concernent, et l'on peut s'en rapporter, à cet égard, à la prudence des Officiers de la L.·..

Quelque restriction que cette annonce ait l'air de mettre aux choses promises, on peut être assuré d'avance que les dames ne désireront rien de plus que ce qu'elles auront vu et entendu, et qu'elles affirmeront même n'avoir jamais rien entendu ni vu de plus vrai, de plus religieux et de plus propre à conduire à tous les genres de vertu.

Ce sentiment, qui éclatera sur leur visage pendant tout le cours des séances mêmes, formera, pour l'autre partie de l'auditoire, le spectacle le plus nouveau et peut-être le plus attachant. Il est facile de s'en représenter l'image par la pensée.

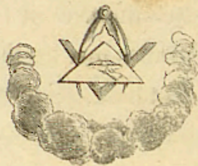
Les femmes, après cela, pourront attester au monde que cette *retraite* adoptée par la Maçonn.·., ces *maximes* qu'on y enseigne et ces *cérémonies* qu'on y pratique, loin de devoir inquiéter la société, sont faites, au contraire, pour la rassurer, puisque les LL.·. seront à leurs yeux à peu près les seules écoles où l'on veille encore à la conservation du feu sacré de la vertu et de la vérité.

Des plan.·. de convocation indiqueront le mode d'admission des dames, leur costume et leur place dans le Temple.

Rien ne sera négligé pour que les dispositions prises tournent à la satisfaction de l'assemblée et à l'honneur de la Maçonn.·..

La L.·. des Trinosophes recevra avec reconnaissance les observations qui pourront lui être adressées par les **FF.·.** qui auront assisté aux séances.

C'est par l'expérience et les bons avis qu'on s'instruit et qu'on peut espérer de faire quelques progrès dans le chemin si difficile de ce qu'on appelle la *civilisation*.



CHOIX

DE DISCOURS.

COMPARAISON

DE

LA MAÇONNERIE AVEC LE MONDE PROFANE.

Depuis assez longtemps la Maçonn.·. est l'objet des sarcasmes et des mépris du monde profane, pour qu'il ne soit pas juste qu'une voix s'élève enfin, qui la défende et la venge de ses détracteurs. Le monde l'accuse, parce qu'il ne la connaît point, ou parce qu'il la juge d'après les abus que la négligence et l'impéritie de certains Maç.·. auront laissé naître; mais il est facile de relever les erreurs du monde, en exposant la Maçonn.·. sous son véritable jour, en la montrant parée des attributs qui lui appartiennent, et qui, mieux connus, lui mériteraient des hommages universels. C'est une tâche que je vais entreprendre, et qui me paraît d'autant plus nécessaire, que les jeunes Initiés n'ont qu'une connaissance imparfaite de l'état qu'ils ont embrassé, des obligations qu'il impose et des avantages qu'il présente.

Je dirai donc que je ne connais pas d'institution plus propre à faire le bonheur du genre humain que la Maçonn.·., parce qu'il n'en existe point qui renferme autant de moyens de réunir les hommes dans les doux sentiments de la concorde et de l'amitié. Le monde croit que nous exagérons,

et que nous louons trop la Maçonn.·. en affirmant que son seul but est de conserver à l'homme sa force et sa dignité, en disant qu'elle est un refuge assuré contre les vices qui souillent la société; et cependant nous n'avançons qu'une vérité dont la preuve va ressortir de la comparaison rapide que nous allons faire des institutions et des doctrines du monde avec les doctrines et les institutions de la Maçonn.·..

En effet, qu'est-ce que le monde pris dans le sens moral? qu'est-il relativement au bonheur et au malheur de l'homme? Comment l'homme arrive-t-il sur ce théâtre de troubles et de misères? quelles vérités lui apprend-on? quels mensonges ne lui enseigne-t-on pas? Quelles vérités ne sont point contredites, contestées, combattues, immolées?... Quels mensonges ne sont point proposés, soutenus, exaltés, récompensés, sanctifiés?...

Dès son entrée dans le monde, l'homme est reçu par les mains de l'erreur. L'erreur le suit dans ses jeunes années; elle ne le quitte pas; elle l'entoure, elle l'enveloppe de ses chaînes innombrables, et ce n'est que par une sorte de merveille que l'homme, créé raisonnable et intelligent par l'auteur de toute lumière et de toute sagesse, échappe à la destruction de son intelligence, au naufrage de sa raison. Sa raison a été décriée, avilie; on la lui a présentée comme insuffisante, corruptrice, comme un fanal trompeur propre à l'égarer.... et cependant cette raison était évidemment le seul, le véritable, le plus noble apanage que la Divinité se fût plu à lui donner pour le distinguer des vils animaux. Qui de vous, mes FF.·., n'est encore étonné et comme effrayé en se rappelant les piéges tendus à sa jeunesse, en se rappelant ces combats, ces indécisions qu'il eut à supporter, et cette multitude de fantômes ridicules présentés à son imagination comme des réalités d'où dépendaient ses destinées?

Voilà cependant, mes FF.·., ce que le monde fait pour l'homme! voilà les semences funestes d'où naissent les peines de sa vie! Ce n'est qu'au bout de bien des années, après des courses infinies, que, comme un voyageur fatigué des vents et de la tempête, il commence à ouvrir les yeux, à connaître que la sphère où on l'a mis n'est point celle pour laquelle il était destiné, et qu'apercevant pour la première fois la lumière de la raison, il

se résout enfin à la prendre pour guide et à marcher avec elle vers le port consolateur de la vérité. Alors il apprend que la vertu existe sur la terre, et qu'elle n'est pas la fille de l'imposture ni du mensonge; il apprend que l'amour seul de l'humanité peut lui donner l'existence. Il la cherche, il l'appelle, il tourne ses regards vers les lieux qu'elle habite; il se présente à la porte de nos Temples, il y pénètre, il écoute, il s'instruit, et la paix commence à rentrer dans son cœur : alors il connaît l'intervalle immense qui sépare les institutions de la sagesse, des folles institutions du monde.

Dans le monde, il a vu les passions présider à tout, tout édifier, tout renverser; il a vu l'orgueil s'emparer des grandeurs, l'audace exiger les respects, la bassesse demander les honneurs, et les obtenir; il a vu l'insolence accabler la modestie, l'opulence insulter la pauvreté, l'ignorance persécuter le savoir; il a vu la vertu méprisée, et souvent punie; il a vu les trahisons, l'ingratitude, les perfidies, les délations; il a entendu ce cri sans cesse répété : « Sois le premier, sois le plus fort, cherche les richesses, cherche le pouvoir; renverse tes rivaux, écrase tes compétiteurs. » Dites-le-moi, mes FF.·., la Maçonn.·. présente-t-elle de pareils tableaux, de semblables malheurs? Non sans doute, et ses ennemis, qui savent la calomnier, n'ont point encore osé lui imputer de telles iniquités.

Dans la Maçonn.·., il n'y a ni premier ni dernier; il n'y a ni forts ni faibles, ni grands ni petits; il n'y a que des FF.·., tous égaux, tous voulant l'être, et se réunissant pour jouir du plaisir, du bonheur de l'être. Il n'y a ni ambition, ni haines, ni jalousies; point de grandeurs à obtenir, point de bassesses à faire, point d'insolence à redouter, point d'inimitiés à craindre. Il n'y est question que d'aimer, de chercher la vérité, de chérir ses FF.·., de s'entr'aider, de se secourir, d'oublier, de pardonner les offenses. Les démêlés, s'il arrive qu'un zèle trop ardent puisse en exciter, disparaissent bientôt devant l'amour du bien général, et l'aveu des torts, la réconciliation qui s'ensuit, ramènent la concorde et la paix. Dans le monde, il y a des factions, des partis : l'un combat pour Marius, l'autre pour Sylla; ici on donne le trône à César, là c'est à Pompée. Il y a des bannières et des opinions dont les couleurs changent suivant le temps et les intérêts.

Dans la Maçonn.·., il n'y a ni Marius ni Sylla, ni Pompée ni César; nous n'avons qu'une loi, obéir aux lois; qu'une pensée, faire le bien; qu'une couronne, et c'est pour la vertu; qu'une bannière, celle de l'humanité. Insensés! Marius ni Sylla n'existent plus; leurs partis gisent dans la poussière, et vos projets aussi! Pompée et César sont tombés; leurs courtisans, leurs flatteurs ont disparu. Les siècles ont roulé jusqu'à nous les souvenirs de leurs débats et de leurs crimes, comme pour nous dire : « Voilà les funestes résultats de l'ambition, de l'abus du pouvoir, de la bassesse et de la flatterie! Voilà ce que font les hommes quand ils oublient qu'ils sont hommes. »

Dans le monde, il y a des religions et des cultes différents. Ici, l'on adore Baal; là, Jéhovah. Le même pays a vu des veaux d'or et des serpents d'airain. Ici, Dieu défend les images, et on les brise; là, le prêtre les ordonne, et on leur élève des autels. Ici, il n'y a qu'un Dieu; plus loin, on en compte mille et davantage. Ici, l'on dit :

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science.

Dans une autre contrée, le prêtre, entouré de bourreaux, dit : « Crois ou meurs! suis nos pratiques, ou des bûchers ardents vont te dévorer!... » Dans la Maçonn.·., la violence ni le mensonge ne dictent point la loi. Il n'y a ni veaux d'or ni serpents dévorants; chacun célèbre la Divinité à sa manière. Il n'y a qu'un culte exigé, celui de la vertu; et qui pourra dire qu'un tel culte n'est pas celui du véritable Dieu?

Dans le monde, il y a des fidèles et des infidèles; il y a des croyances anciennes et des croyances modernes; il y a des juifs, des païens, des mahométans, des grecs, des protestants, des anti-protestants et mille autres sectes dont les prétentions effraient la pensée, et qui toutes, ennemies les unes des autres, se sont égorgées, pendant des siècles, au nom et pour les intérêts du ciel!..... Dans la Maçonn.·., La Mecque et Genève, Rome et Jérusalem sont confondues. Il n'y a ni juifs, ni mahométans, ni papistes, ni protestants; il n'y a que des hommes, il n'y a que des FF.·. qui ont juré devant

Dieu, le père commun de tous, de rester toujours frères. Voilà, mes FF.·., les principes de la Maçonn.·. ; voilà ce qu'elle enseigne et ce qu'elle pratique. Telles sont les différences qui existent entre ses institutions et les terribles institutions du monde.

Mais, dira le monde, êtes-vous recevables à vanter vos institutions comme vous le faites, quand les livres publiés par les Maç.·. eux-mêmes nous révèlent les bizarreries dont elles sont surchargées ; nous révèlent ces usages, ces paroles, ces attouchements, ces signes extraordinaires ; nous montrent ces cérémonies, ces eaux lustrales, ces tentures funèbres, ces têtes de mort, ces lampes multipliées ; nous exposent ces décorations, ces grades, ces dignités qui contrastent si fort avec l'égalité et la fraternité dont vous parlez sans cesse ; nous font connaître cette hiérarchie, ces ornements et tout cet attirail enfin qui ne convient qu'à des jeux de théâtre ou bien aux pratiques des anciennes idolâtries?

Oui, j'en conviens, le monde est en droit de nous adresser de tels reproches, et je n'en expose ici la série que pour affirmer en même temps que les vrais Maç.·. ont toujours été les premiers à se plaindre de cette accumulation discordante de pratiques qui semblent, pour la plupart, sortir des écoles de la magie ou des antres de la superstition, et pour déclarer qu'ils espèrent qu'avec le temps, la Maçonn.·. saura s'en débarrasser et rendre ses cérémonies aussi sensées, aussi simples que le sont ses principes. Mais le monde, à son tour, est-il bien fondé dans ses critiques, lui qui compte autant et plus de singularités peut-être que la Maçonn.·. ? N'a-t-il pas aussi ses usages inexplicables? N'a-t-il pas ses lampes, ses cierges, ses ossements humains, ses draps mortuaires, ses paroles cabalistiques, ses gestes, ses mouvements de bras et de mains, ses eaux purificatoires, ses grades, ses hiérarchies, et toutes ces cérémonies enfin qui, sans aucune exception, sont copiées des cérémonies de l'antiquité, sont prises des Indiens, des Grecs, des Romains et d'autres peuples qui valaient mieux, sans contredit, que nos accusateurs, puisqu'au moins ils n'offraient que comme des symboles et des emblèmes ce que nos censeurs nous donnent comme des faits positifs et des vérités constantes, et avec cette différence encore que jamais l'antiquité, pas

plus que les Maç.·., n'a persécuté ni égorgé les peuples pour leur faire adopter ses récits et ses mystères ?

Quant à l'égalité, à la fraternité que le monde nous reproche d'enseigner et qu'il envisage avec tant de dédain, le monde niera-t-il qu'il ait aussi ses livres, et ce sont les plus sacrés, qui les enseignent positivement, qui les ordonnent dans toute la force et dans toute l'étendue des termes, qui disent : « Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier; celui qui voudra être le premier sera le dernier?... » Le monde est obligé d'avouer que ces préceptes lui sont donnés; mais vous savez, mes FF.·., comment il les exécute; comment surtout ceux qui sont chargés de les faire connaître, les observent! Vous savez à combien de guerres et de massacres les apôtres de la pauvreté, de l'humilité, de la charité, ont donné lieu pour être précisément les premiers, pour écraser leurs frères et leur donner des lois du sein de l'opulence et des grandeurs!... Vous savez ce qu'il en a coûté de larmes et de sang à l'univers pour avoir essayé de rappeler ces frères dominateurs, ces serviteurs tout-puissants à des principes de modération et d'humanité!... On eût dit qu'ils n'enseignaient leurs livres que par dérision, comme pour montrer, dans l'éclat du plus sanglant contraste, toute la distance qu'il y avait entre leurs paroles et l'insolence de leurs actions ; et nous avons vu, l'histoire nous a montré que l'égalité, la fraternité des docteurs du monde, étaient, d'un côté, la misère et l'esclavage, de l'autre, les richesses et la tyrannie; étaient, pour les uns, les priviléges de tous les vices et de toutes les jouissances, pour les autres, le deuil et les larmes, les cachots, les tortures, les malédictions, les bûchers et la mort! Quelle fraternité, grand Dieu!... que celle qui a inventé, qui a établi l'horrible, l'exécrable inquisition!...

Voilà, mes FF.·., quelles sont les perfections du monde! Je les ai rapprochées de celles de la Maçonn.·. pour que vous les compariez, pour que vous les jugiez. Voyez, et dites maintenant auxquelles vous donnez la préférence.

Aussi le monde, abîmé dans ses fausses doctrines, enfermé dans ses éternelles contradictions, a toujours eu besoin de ressorts cachés, de moyens ténébreux, de ruses, de lâchetés, de cruautés incroyables, pour accomplir

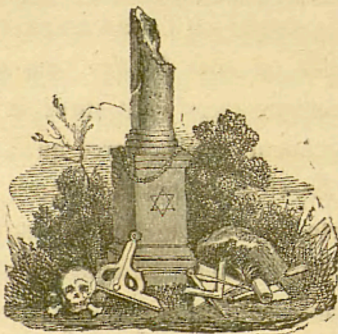
ses desseins. De là ces terreurs continuelles, ces inquiétudes qui assiégent, qui bouleversent les esprits et qui rendent le monde lui-même martyr de sa propre malice. Il ose vanter ses grands secrets, ses hautes conceptions!... Hélas! tromper, diviser, mentir : voilà, en trois mots, tout le génie, tout le secret du monde....

Notre secret à nous, mes FF.·., ce grand secret si renommé, si recherché, si demandé par les profanes, est précisément le contraire. Notre secret, c'est l'amour de nos semblables; nos ressorts cachés, c'est la justice; nos ruses, nos complots, c'est la sincérité, c'est le bon sens et la raison; c'est l'étude et la science, non la science de ces savants que le monde emploie pour ses machinations, pour enseigner ses mensonges et louer ses perfidies; de ces savants, espèce d'instruments organisés pour tous les temps, pour tous les maîtres, raisonnant toujours à merveille dans les mains de toutes les tyrannies; de ces savants qui savent si parfaitement tourner les crimes en vertus et les vertus en crimes, selon les besoins des circonstances et de leur intérêt personnel; mais la vraie science de l'honneur, de la probité, de l'humanité : voilà notre secret, tout notre secret. Vous pouvez le révéler, le répandre; puisse-t-il être connu de tout l'univers!... — C'est avec une telle science, mes FF.·., que vous serez toujours heureux et libres, autant qu'il est donné à l'homme de l'être sur la terre. On pourra vous empoisonner comme Socrate, vous briser les membres comme on l'a fait à Épictète, vous enfermer dans les cachots comme Galilée; je vous dis que vous serez plus heureux, plus glorieux que vos persécuteurs; car vous aurez au moins la paix de l'âme que les méchants n'obtiennent jamais, parce qu'ils ont le cœur rongé de craintes et de frayeurs. La vie n'est point quelques morceaux de chair animés; la vie, c'est la vertu. Est-ce que Socrate marche encore dans les rues d'Athènes? Non certainement; mais son âme immortelle plane sur la nôtre, nous enseigne encore, nous donne toujours des leçons. Ces trois cents Spartiates qui combattirent aux Thermopyles pour sauver leur pays, sont-ils morts tout entiers? Non, non; nous les voyons encore debout, l'épée à la main, faisant trembler une armée d'esclaves!... Leur image est devant nos yeux; elle est là qui nous crie : Patrie!... Patrie!... Il est doux de mourir pour la

patrie... — Codrus, Léonidas, Aristide, Marc-Aurèle, vivront autant que le Dieu qui les forma, et leur immortalité devient le souflle divin qui nous anime à notre tour.

Voilà, mes FF.·., la vie qu'il vous faut chercher, la vie que vous obtiendrez avec du courage et qu'il n'appartient pas à la malice du monde de détruire.

Je m'arrête ; j'ai rempli ma tâche. Je crois avoir répondu aux objections du monde ; je crois lui avoir appris ce que nous sommes et l'avoir fait souvenir de ce qu'il est. J'ai dû présenter ce tableau pour instruire ceux d'entre vous qui demandaient à l'être et rendre le courage à ceux que les sarcasmes du monde avaient intimidés. J'ai dû venger la Maçonn.·. des attaques de l'imposture et des calomnies de l'ignorance. L'ignorance et l'imposture, vous le savez, sont nos éternelles ennemies ; elles s'agitent et se tourmentent sans cesse pour nous accabler ; mais elles n'obtiendront peut-être pas les triomphes qu'elles se promettent. La vertu aussi est une puissance ; et Dieu, qui l'a mise en nos cœurs, qui nous a donné la raison et la vérité pour guides, qui veut que l'ordre et la justice règnent sur la terre, ce Dieu, dis-je, saura bien nous sauver, saura bien achever son ouvrage.



DISCOURS

PRONONCÉ

A LA L.·. DES AMIS CONSTANTS DE LA VRAIE LUMIÈRE (1),

A L'OCCASION DE SON AFFILIATION AVEC CELLE DES TRINOSOPHES.

Député de la L.·. des *Trinosophes*, je n'ai point voulu commettre aux chances d'une improvisation hasardeuse l'expression des sentiments que mes frères m'ont chargé de manifester aux *Amis constants de la vraie lumière*. Ces sentiments sont d'un ordre trop important, trop pareils aux vôtres, pour qu'il ne soit pas besoin de les développer avec toute l'attention qu'ils méritent.

Vous avez accueilli le traité particulier d'association avec les Trinosophes : vous en avez montré de la joie ; je viens vous saluer en leur nom, et vous montrer notre joie d'une telle association.

Jamais deux Loges n'ont été faites pour mieux s'entendre. Leurs noms seuls indiquent les motifs de leur union et la nécessité de leurs rapports. Les Trinosophes, c'est-à-dire les amateurs de la sagesse, qui consiste *à bien penser, à bien dire et à bien faire*, les Trinosophes devaient rechercher les Amis constants de la vraie lumière, et les Amis constants de la vraie lumière doivent être les amateurs constants de la sagesse. Ainsi les parties semblables se sont rapprochées pour former un tout homogène qui pût agir dans le même sens et produire les mêmes effets. Mais, mes frères, en nous glo-

(1) Cette L.·., qui fut longtemps l'une des plus importantes de la capitale, a cessé ses travaux depuis 1832 ; elle professait le rite Éc.·. anc.·. acc.·..

rifiant de titres si heureux, nous déclarons en même temps qu'ils nous imposent des devoirs que nous aimerons à remplir. Les Trinosophes chercheront la sagesse, et les Amis constants de la vraie lumière chercheront la lumière en amis constants. Déjà la carrière est ouverte, le signal est donné : il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre, et nous avons de quoi exercer notre zèle. La sagesse et la lumière ont eu de tout temps des obstacles à vaincre et des ennemis à combattre. L'ignorance et le mensonge sont leurs ennemis éternels, qui ne cessent de leur faire la guerre. Ils ont levé leurs étendards et planté leurs pavillons. Nous avons entendu leur voix sinistre appeler les ténèbres, et les ténèbres leur ont répondu. La sagesse et la vérité en ont tremblé d'effroi : elles se souviennent des maux qu'elles ont soufferts dans les siècles où elles ont été méprisées, et elles craignent de nouveaux malheurs. Mais il est, mes frères, des armes puissantes pour combattre l'ignorance et le mensonge : ces armes, vous les possédez, et nous viendrons à votre école apprendre à nous en servir. Ces armes sont le savoir et la patience; c'est l'étude, c'est la justice et l'amour de l'humanité. Ce sont ces armes qui font pâlir nos adversaires, qui brisent leurs projets, démasquent leurs perfidies, et maintiennent, pour le salut du monde, le règne si contesté, mais si légitime, de la vertu.

Amis constants de la vraie lumière!..... plus nous réfléchissons à votre titre, plus nous admirons la pensée qui vous l'a fait adopter. Il suffit de le prononcer pour en comprendre tout le sens et toute la valeur. Vous dites *la vraie lumière,* parce que vous savez qu'il en est une *fausse;* vous dites *les amis constants,* parce que vous savez trop qu'il est de lâches amis, des déserteurs des causes malheureuses, des apostats de la foi jurée, et qui se font les apôtres des perversités heureuses et des ténèbres triomphantes.

« Mais qu'est-ce que la vraie lumière, et qu'est-ce que la fausse? demandera le monde profane. Est-ce que les hommes sont faits pour connaître la vraie lumière, et ne suffit-il pas qu'il ne leur en soit distribué que ce qui est nécessaire à leur faible nature? »

J'engage exprès cette question, mes frères, pour mieux montrer, en y répondant, combien nos sentiments se ressemblent.

Qu'est-ce que la fausse lumière?

La fausse lumière est celle qui résulte des doctrines contraires à la saine raison, au bon sens, à la saine dialectique, aux lois de la nature et au bien général des hommes.

C'est celle que produisent l'ignorance, la duplicité, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'intolérance, l'imposture, la persécution, toutes les passions abjectes et malfaisantes.

La vraie lumière, au contraire, est celle que chacun peut voir et comprendre, sans efforts, le savant comme l'homme inculte, qui résulte de faits ou de préceptes clairs, évidents, conformes au bon sens et à la raison, ce flambeau que le ciel nous a donné pour nous apprendre à distinguer précisément le faux d'avec le vrai, le bien d'avec le mal.

La vraie lumière est celle enfin qui jaillit de ces préceptes gravés dans nos cœurs par l'auteur de toutes choses : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait,* » et : « *Procure aux autres le bien que tu désirerais pour toi-même;* » c'est-à-dire sois bon, sois juste, sois généreux, miséricordieux, compatissant. Ces préceptes, mes frères, sont clairs, sont sensibles comme la lumière du jour. Ils sont la vraie lumière, parce qu'ils n'exciteront ni débats, ni contestations, ni les haines, ni les guerres qu'a produits la lumière fausse, laquelle n'a jamais allumé que des torches de discorde et les bûchers où ses ministres ont brûlé des hommes vivants, ont brûlé des millions de nos frères, pour avoir leurs dépouilles ou pour les punir du courage qu'ils avaient eu de chercher la vérité.

Voilà, mes frères, la différence entre la fausse et la vraie lumière : tels sont les caractères distinctifs auxquels on les reconnaît.

Maintenant, est-ce que les hommes sont faits pour recevoir la vraie lumière?

Voilà, mes frères, une dernière question ou plutôt un blasphème que chacun de vous a peut-être entendu cent fois, et auquel on a presque habitué notre incroyable complaisance.

Est-ce que les hommes sont faits pour connaître la vraie lumière?... Eh! pourquoi sont-ils donc faits? pourquoi l'auteur de toutes perfections les a-t-il

formés? Apprenez-nous cela, vous, les prétendus instituteurs du genre humain. Est-ce pour essuyer vos mépris, vos dédains, vos cruautés? Est-ce pour admirer, pour contempler en automates stupides l'imperturbable audace avec laquelle vous les trompez, vous les dépouillez, vous les enchaînez! Oui, sans doute, c'est pour de si hautes destinées qu'un Dieu de bonté leur a donné l'existence!... Mais qui êtes-vous, vous-mêmes, vous qui faites si généreusement notre part? Est-ce que vous ne seriez pas aussi des hommes, ou plutôt est-ce que vous auriez cessé d'être des hommes? Qu'êtes-vous donc? Dieu, qui a créé le soleil, ce grand foyer de la vie et de la lumière matérielle, vous a-t-il aussi chargés d'annoncer que le soleil a trop d'éclat pour nos faibles yeux? Vous a-t-il fait les dispensateurs privilégiés de ses rayons bienfaisants? Non, sans doute; car, s'il en était ainsi, la terre serait déjà frappée de stérilité, comme vous l'avez frappée de ténèbres. Les moissons ne couvriraient plus nos champs, les fruits n'auraient plus de saveur ni les fleurs de parfums. Eh bien! l'autre lumière, ce feu céleste, la vie de nos âmes, que Dieu a créée de même pour nous tous, puisque nous sommes tous ses enfants, de quel droit voulez-vous nous l'enlever? Montrez-nous donc vos titres, vos pouvoirs..... Mais que vois-je? Au lieu de répondre, vos yeux s'enflamment de colère!... Vous menacez!... J'aperçois un glaive dans vos mains!... C'est le glaive à la main que vous voulez nous ravir la vraie lumière!... Votre cause est jugée : vous n'êtes point les envoyés du ciel, puisque vous détruisez son ouvrage. Ou plutôt, non; ne vous en flattez pas : ce triomphe ne vous est point réservé; vous pouvez prendre nos biens, prendre notre sang, vous n'anéantirez pas la raison qui nous éclaire. Elle éclairera nos enfants et les siècles à venir. Vous ne détruirez point la vraie lumière, parce qu'elle est immortelle comme le Dieu qui en a fait le chef-d'œuvre de la création, qui en a fait sa providence pour conserver le monde.

Mais où m'emporte l'envie de repousser une objection insensée? Hélas! mes frères, pardonnez cet écart. J'entends encore les cris des générations qui ont été englouties, dévorées par les ennemis de la vraie lumière, par les propagateurs du mensonge. Vous ne fouilleriez pas la terre, qu'il en sortirait

des millions de voix qui crieraient : « Ce sont les imposteurs qui nous ont précipités dans la tombe!... Ce sont les imposteurs qui sont le fléau de l'univers!... »

C'est assez. Maintenant nous connaissons la fausse et la vraie lumière. Notre devoir est tracé : nous chercherons l'une, et nous combattrons l'autre. C'est pour cette honorable entreprise que nous venons cimenter avec vous une alliance que nous pourrions à bon droit appeler sainte, puisqu'elle n'a pour but que de combattre le vice et le mensonge, qui désolent la terre, et de ramener sur cette terre la paix, l'union et la fraternité, que le mensonge et le vice en ont presque toujours bannies.

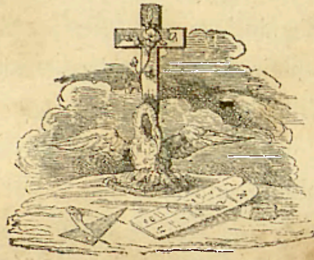
Tel doit être le but général de toutes les Loges et de tous les Maçons, de ceux du moins qui connaissent assez la Maçonnerie pour ne pas croire qu'elle consiste dans l'observance minutieuse de quelques cérémonies bizarres, que la barbarie des siècles passés nous a transmises comme un témoignage de leurs misères; mais qu'elle réside essentiellement dans la pratique des vertus qui élèvent l'homme, qui l'instruisent, le rendent bienfaisant et doux dans la prospérité, courageux et noble dans le malheur, qui le maintiennent enfin dans la volonté constante d'aimer, d'éclairer et de secourir ses semblables.

Voilà toute la Maçonnerie, voilà tout ce qu'elle doit être. En faire autre chose, c'est l'exposer aux justes risées des profanes, au mépris même de ses adeptes. Telle est la manière dont nous sommes persuadés que vous l'envisagez, que vous la pratiquez, et c'est un des premiers motifs du contentement que nous éprouvons en signant le pacte qui nous lie.

Oui, les Amis constants de la vraie lumière aideront les amateurs de la sagesse à remplir une tâche aussi glorieuse. Déjà nous en avons reçu la promesse de la bouche de votre Vénérable, de cet ami constant et éclairé des bons principes, de ce digne Maçon dont l'éloquence, pleine de grâce et de force, porte d'elle-même la persuasion dans les cœurs et fait triompher aisément les causes auxquelles il prête son appui.

Mes frères, je ne sais si j'ai bien rempli la mission dont j'étais chargé. Je crains d'y avoir été malhabile. Le courage n'est pas le talent; mais

votre indulgence saura couvrir mes fautes. Quoi qu'il en puisse être, je trouve qu'il est doux de plaider la cause de la lumière devant des hommes qui s'en déclarent les amis constants. Je trouve qu'il est doux de parler à des frères le langage de la vérité, quand on est assuré qu'ils sont dignes de l'entendre.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA CONFÉDÉRATION DES CH.·. K.·.-H.·.

DE LA VALLÉE DE PARIS,

Le 25 juin 1821.

« Notre Maçonn.·. laisse en paix les opinions et les consciences. Nous n'admettons dans nos assemblées aucune controverse religieuse, aucune discussion politique. »

Il y a quelque témérité à élever la voix dans cette enceinte où des talents supérieurs se sont fait remarquer de tant de manières différentes, mais il vous sera facile de voir que ce n'est pas pour entrer en lice que je me présente à la tribune. Je ne cherche point des palmes que je ne pourrais atteindre; le seul désir d'être utile à la Maçonn.·. m'encourage à parler. Je voudrais la faire connaître davantage, la faire aimer plus qu'on ne l'aime, la tirer, s'il est possible, de l'état d'abaissement où la tient je ne sais quel système d'inertie ou plutôt d'oubli des devoirs qu'elle impose ; je ne sais quel goût de prééminence et de domination, quelle habitude de dispute et de controverse qui l'avilissent, qui consument le temps des Maç.·., ne leur ap-

prennent rien, finissent par les fatiguer et par leur faire déserter des Temples où ils étaient venus chercher la sagesse et la lumière.

Mes FF.·., je ne me dirai pas plus habile qu'un autre dans les conceptions d'ordre et de législation ; mais je crois savoir autant qu'un autre ce que c'est que le cœur de l'homme et quels sont ses besoins. Je crois savoir quelle haute idée la plupart de nos FF.·. s'étaient formée de la Maçonn.·. avant qu'ils la connussent, quelle peine ils éprouvent de voir leur attente mal remplie, et quelle certitude ils conservent cependant qu'on pourrait rendre ses institutions beaucoup plus profitables à la société.

Qu'est-ce que la Maçonn.·.? N'est-ce pas la recherche de la science, la pratique de la vertu et la confraternité générale entre les hommes ? Si cette définition est juste, il ne s'agira donc plus que de passer à l'application et de tracer les moyens que nous emploierons pour remplir les vœux de la Maçonn.·.. C'est une tâche que nous ne devons plus différer d'entreprendre ; il y va de sa gloire et de sa prospérité : du moins je me le persuade, et c'est le seul motif qui me porte à vous prier de vouloir bien m'entendre un moment. Je réclame votre indulgence, car je sens qu'elle me sera souvent nécessaire.

Pour mettre quelque méthode dans ce discours, je l'ai divisé en trois parties. Ne vous effrayez pas ; chaque point sera court. Le premier présentera des considérations générales sur le but de nos institutions, et placera nos esprits dans l'état où ils doivent être pour mettre nos travaux d'accord avec nos principes ; le second traitera de l'enseignement à donner aux initiés sur nos *dogmes* et sur notre *morale;* et le troisième, des encouragements et des récompenses à établir pour les FF.·. qui s'en rendront dignes. Je commence.

Tous les hommes sont nés pour la vérité et pour la lumière, quoi qu'en disent ceux qui voudraient cacher la lumière et la vérité ; mais tous ne sont pas préparés à les recevoir ni, par conséquent, à en faire un bon usage. Ils ont cette obligation à cette espèce particulière d'hommes qui s'imaginent que les autres hommes ne sont faits que pour l'ignorance et la servitude, et qui se sont arrogé le droit de les traiter d'après une opinion aussi insensée.

Je dis insensée, parce que, si l'on mettait autant de soin, si l'on employait autant de trésors à cultiver l'esprit et la raison de l'homme, à lui faire comprendre la dignité de son être, qu'on en dépense à l'avilir, à le tromper, à le subjuguer, il n'y a pas de doute que la congrégation des hommes ne présentât l'aspect d'un bonheur général, n'offrît un tableau vraiment digne du Dieu qui nous a créés et qui, certes, puisqu'il est bon et juste, ne nous a pas créés pour être ignorants et malheureux. C'est une vérité que vous ne pouvez refuser de reconnaître, puisque c'est d'elle précisément que la Maçonn.·. a pris naissance.

« Non, nous ne sommes pas créés pour être ignorants et malheureux. » Voilà les premiers mots qu'ont dû prononcer les premiers Maç.·., et ils durent prendre Dieu lui-même à témoin. La Maçonn.·. est donc destinée à réparer les torts des méchants et de leurs fausses institutions, et à tracer les règles nécessaires pour rendre à l'homme ses droits et sa dignité. Aussi met-elle au rang de ses premiers devoirs la propagation des idées généreuses ; et c'est ce qui lui attire, avec de nombreux ennemis, des partisans plus nombreux encore, mais dont malheureusement les qualités et l'esprit, quelquefois peu appropriés à ses vues, nuisent souvent à ses succès. Aussi la Maçonn.·., envahie, pour ainsi dire, et prise d'assaut dans ses premiers grades par le vulgaire, s'est réfugiée dans des grades supérieurs dont elle rend l'accès plus difficile et qu'elle va s'empresser de faire tourner à l'avantage réel de la société.

Le grade de Ch.·. K.·.-H.·., c'est-à-dire de Chevalier *saint*, *sanctus*, qui est un des plus élevés, présente beaucoup de moyens d'atteindre le but qu'elle se propose. Pour parvenir à ce but, il faut moins s'occuper de ce que la Maçonnerie a été autrefois, que de ce qu'elle doit être aujourd'hui ; il faut, en quelque sorte, renoncer au passé pour ne plus envisager que l'avenir.

Nous ne discuterons donc plus sur son origine ni sur son histoire. Il est libre à chacun de lui supposer celles qu'il lui plaira, de la tirer de l'Inde ou de l'Égypte, de la faire naître de telle guerre, de telle secte, de telle révolution, de tel système astronomique ou religieux. Les Ch. . K.·.-H.·.

abandonnent un moment les plaisirs de l'érudition pour des avantages beaucoup plus grands, je veux dire l'application des principes de la Maçonn.·. ; et c'est précisément pour remplir ce dessein qu'ils ont établi la Confédération qui nous rassemble.

Déjà cette Confédération s'est donné des lois et des règlements ; elle est prête à commencer ses travaux. Elle éprouve le besoin de mettre en jeu ses utiles conceptions ; mais presqu'aussitôt votre désir de bien faire vous porte à vous demander à vous-mêmes : « Comment allons-nous faire le bien ? Qu'allons-nous enseigner ? » Étrange position, qui révèle en un instant, et malgré qu'on en ait, tous les obstacles et tous les embarras qu'éprouve la vertu sur la terre !..... « Qu'apprendrons-nous à nos disciples ? Quels seront nos *dogmes,* notre *morale?* En un mot, comment allons-nous coopérer au bonheur de l'humanité ? » Car vous ne me démentirez point ; ce sont là tous vos vœux.

Ces questions, mes FF.·., quelque importantes et quelque nombreuses qu'elles soient, sont heureusement faciles à résoudre ; vous n'aurez que l'embarras du choix dans les moyens qui se présentent : et d'abord, pour vous mettre plus vite sur la voie, je n'ai besoin que de vous rappeler une chose, c'est le serment que vous avez fait et que nous renouvelons chaque fois que nous nous réunissons.

Vous jurez de combattre le fanatisme et la superstition. Eh bien ! mes FF.·., c'est dans un tel serment que vous trouverez la source de tous vos devoirs et la possibilité de les remplir ; c'est de là que vont découler les dogmes et la morale que vous proposerez aux adeptes dignes de s'associer à vos nobles travaux.

Mais qu'est-ce que le fanatisme et la superstition ?

. . . . (1).

Les Initiés, préparés par de telles leçons, éclairés de si pures lumières,

(1) Voir, au sujet de ce passage, ce que nous avons dit à la note de la page 269 de cet ouvrage.

P.·.

reconnaîtront donc sans peine que nous ne professons point d'autre sagesse que la sagesse de tous les siècles et, par conséquent, la vraie sagesse donnée par Dieu lui-même.

Ici commence naturellement l'instruction particulière que vous pourrez présenter à vos Initiés et dont je vais faire la seconde partie de ce discours. Cette instruction sera simple; elle se déduira évidemment des principes et des exemples que je viens d'exposer : il ne s'agira que de la diviser en théorèmes ou propositions faciles à comprendre, qui ne blessent en rien les doctrines du monde et qui soient en même temps propres à satisfaire les Initiés; car, vous le savez, il en est peu qui ne s'attendent, lorsqu'ils montent en grade, à recevoir quelque lumière nouvelle sur les grandes questions de l'ordre moral, sur les dogmes et les lois qui gouvernent l'univers. « Qu'est-ce que Dieu? Où est Dieu? Est-il séparé de la nature? Est-il la nature elle-même tout entière? Pourquoi le mal existe-t-il avec un Dieu juste et bon? »

Toutefois, mes FF.·., vous ne croirez point que ce soit à des questions de cet ordre que nous nous proposions de répondre : nous renverrons toujours les nouveaux Frères aux livres qui traitent de ces matières et nous ne prendrons point la responsabilité de fixer leurs idées à cet égard. L'instruction que nous donnerons est moins embarrassante; elle est plus selon nos forces et se place plus utilement dans l'usage de la vie maçonnique; elle serait le vrai corollaire de la morale universelle. Je vais donc essayer de l'exposer succinctement et avec clarté; je réclame de nouveau votre indulgence.

Nos dogmes sont Dieu et la vertu. Nous honorons Dieu comme l'auteur de tout ce qui est bien, et la vertu comme destinée à conserver tout le bien que Dieu a fait. Nous cultivons notre raison comme le moyen le plus sûr de plaire à la divinité et d'être utiles à nos semblables. Nous cultivons la science comme le plus sûr moyen de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité et de nous sauver, par conséquent, des ravages du fanatisme et de la superstition. Nous jurons haine à la superstition et au fanatisme, parce qu'ils sont la source des plus grands maux qui puissent affli-

ger les hommes. Nous n'exigeons d'autres conditions pour être admis parmi nous que la probité et le savoir; nous recevons tout homme honnête et instruit, quels que soient sa croyance, son pays et ses lois.

Notre Maçonn.·. laisse en paix les opinions et les consciences : nous n'admettons dans nos assemblées aucune controverse religieuse, aucune discussion politique. Là où la dispute politique ou religieuse commence, notre Maçonn.·. cesse. Elle n'enseigne rien de caché, de douteux, de mystérieux, de surnaturel ; elle ne s'occupe que d'idées positives et faciles à comprendre; elle ne s'appuie que sur l'expérience, sur l'histoire et sur des faits prouvés et non contestés.

Là où le mensonge, la ruse et la violence paraissent, notre Maçonn.·. n'existe plus. Elle regarde comme mensonge tout ce qui n'est pas conforme à la raison, au bon sens et aux lois invariables de la nature ; comme violence, tout ce qui abuse de la force pour enfreindre les lois de la justice et de la raison; comme ruse, tout ce que réprouvent la franchise, la droiture et le cri de la conscience.

Pour pratiquer la vertu, il faut du courage; il en faut tous les jours, à tous les instants; car le vice, le mensonge et l'ignorance veillent sans cesse pour attaquer ce qui est vrai, détruire ce qui est bien et régner à leur place. Ainsi donc nous exigeons que nos Initiés s'instruisent, afin que la science devienne pour eux le moyen de combattre l'ignorance, le vice et le mensonge ; nous exigeons qu'ils soient attentifs, réfléchis, discrets, laborieux et qu'ils aient toujours en vue le triomphe de la justice et de la raison.

Tel est, mes FF.·., l'aperçu de l'instruction que je crois nécessaire de donner à vos Initiés. Vous lui prêterez l'expression et le sentiment d'une rédaction plus habile ; mais il est indispensable que cette instruction soit de nature à fixer leurs idées et à frapper leur esprit d'une impression solide et durable qui les rende capables d'être les coopérateurs du grand œuvre que vous entreprenez.

Il est temps, mes FF.·., que ce grand œuvre commence ; les Maç.·. le demandent avec ardeur, l'attendent avec impatience. Assez d'années, souffrez que je le dise, ont été employées en discussions stériles, en travaux de

forme et de représentation. Ce n'est pas pour offrir au monde le vain spectacle de cérémonies futiles que la Maçonn.·. existe ; ce n'est point pour nous créer des dignités oisives, pour nous couvrir d'insignes et de cordons, pour marcher la mitre en tête et le bâton augural à la main ; ce n'est pas pour servir aucune secte ancienne ou moderne, pour venger d'illustres morts ou rétablir des ordres éteints, ni pour retourner aux croisades, ni pour nous constituer les *premiers* parmi nos FF.·., que nous existons ; mais pour enseigner et pratiquer la justice, la vérité, la charité ; mais pour enseigner la sagesse, le pardon, la concorde et la confraternité générale entre les hommes.

Voilà pourquoi la Maçonn.·. existe, et pourquoi elle doit exister. Elle n'a point d'autre but, d'autre volonté ; et je pense qu'il serait difficile d'en trouver de plus nobles et de plus sacrés. Annoncez ces principes à vos Initiés, répandez-les chez tous les FF.·., et vous trouverez plus de vrais disciples que vous ne pensez. Le cœur de l'homme ne demande que justice et qu'amour. Fatigués des erreurs et des inquiétudes du monde, les profanes eux-mêmes cherchent le repos. Vous les verrez accourir auprès de vous et se réfugier dans nos Temples, comme dans un port de salut et de tranquillité. Oui, les hommes sont bons ; les mauvaises institutions seules ont fait les méchants, et c'est à la Maçonn.·. à les rendre à la vertu.

Il ne me reste plus, mes FF.·., qu'à vous parler des récompenses et des encouragements ; je souhaite que ce dernier point ne vous fasse pas oublier les deux autres. Je terminerai, si vous le permettez, par quelques observations critiques que je crois nécessaires au bien commun de la Maçonn.·.. Ne considérez pas si, dans ce discours, je conserve ou non l'unité de mon sujet ; ce n'est point une pièce d'éloquence que je viens vous offrir, mais une preuve de zèle et d'utile sincérité. Parlons d'abord des récompenses.

Il n'est pas d'institution qui, quand elle prescrit des obligations et des devoirs, n'établisse en même temps des récompenses et des encouragements ; notre faiblesse humaine le veut ainsi ; partout où il faut combattre, il faut encourager le soldat et récompenser le vainqueur. La récompense est le doux aliment du courage ; elle l'est, parce qu'elle prouve l'estime et le contentement de ceux qu'on a voulu servir. Le vainqueur montre sa couronne,

et chacun de ses compagnons, en l'applaudissant, dit : « Demain je serai peut-être aussi couronné par mes frères. »

Les Chevaliers qui veulent tenir leur serment et qui savent ce que c'est qu'un serment fait à Dieu et à la vertu ; ces Chevaliers, dis-je, ont des devoirs longs et pénibles à remplir ; ils ont des obstacles à vaincre, des erreurs à combattre, des adversaires à redouter, une guerre éternelle à soutenir contre les plus terribles de tous, l'ignorance et le fanatisme. Un digne Chevalier peut tomber dans les piéges d'un traître, sous les coups d'un délateur, d'un méchant, d'un hypocrite : il peut être la victime de trop de confiance et de générosité ; il doit s'attendre aux persécutions réservées aux zélateurs de la justice, aux ennemis du mensonge : alors n'a-t-il pas droit à la reconnaissance, aux hommages, à l'amitié, aux consolations de ses Frères ?

Il vous appartient donc de fixer par quels moyens vous honorerez ses efforts, vous couronnerez ses succès, vous proclamerez sa vertu ; par quels moyens vous consolerez ses disgrâces et soulagerez ses infortunes ; comment vous le visiterez dans ses maladies et ses infirmités, et, s'il vient à cesser d'être, comment vous répandrez des fleurs sur sa tombe et lui direz le dernier adieu.

Il importe, pour encourager sa vie, que vous assigniez aussi des récompenses à ses talents. Les talents vivent d'émulation ; il faut instituer des concours et des prix pour les ouvrages les mieux faits, les questions les mieux traitées. Par ce moyen, vous donnerez un motif à son zèle et vous augmenterez des lumières qui rejailliront sur tous les FF.·..

Mais il est encore un genre d'encouragement plus propre que tous les autres à fortifier l'âme du Chevalier, à lui donner de l'énergie ; ce serait le tableau constant du zèle et de la bonne intelligence de tous les FF.·., dirigeant leurs pensées, leurs démarches et leurs efforts vers un même but qui serait le bonheur commun, la gloire et la prospérité de l'Ordre. Un tel accord soutiendrait merveilleusement l'ardeur et le dévouement des Initiés, parce qu'il offrirait le présent comme une sûre garantie de l'avenir. Ici nous sommes obligé de nous arrêter un moment pour nous demander jusqu'à

quel point les Maçons présentent un tel spectacle à leurs FF.·., ou pour rechercher quelle cause enlève à la Maçonn.·. un attrait aussi puissant.

Cette cause est facile à trouver, et je l'ai déjà indiquée au commencement de ce discours : c'est la tiédeur, c'est la négligence et l'oubli du devoir; ce sont les petites passions qui se glissent dans nos Temples, comme si nous étions encore des profanes. Oui, mes FF.·., c'est une remarque, ou plutôt un reproche, que la plupart des Maçons ont la franchise de se faire eux-mêmes trop de fois pour qu'il ne soit pas permis de les répéter. « On vit trop sèchement, disent-ils, trop froidement chez le peuple des Maç.·.; on se porte envie, on travaille peu, on se querelle, et le bien public est oublié. Comme chez ces anciens célibataires qu'on appelait des *moines* (excusez la comparaison), on se réunit, pour ainsi dire, sans se connaître; on vit ensemble sans s'aimer et l'on se quitte sans se regretter. » Voilà ce que disent des Maç.·., et voilà véritablement ce qui enlève à la Maçonn.·. un grand nombre de prosélytes d'autant plus regrettables qu'ils étaient plus capables d'en remplir les obligations.

Cependant, mes FF.·., nous pouvons changer de situation en changeant de système. Il ne tiendrait qu'à nous de mettre dans nos rapports plus de cordialité, plus d'affabilité, plus de douceur dans nos discussions, plus d'aménité dans nos manières; la politesse seule, si elle était soutenue et active, ferait le charme de nos relations. Je voudrais que les Maç.·. se distinguassent autant par la délicatesse de leurs mœurs maçonniques que par les connaissances qu'ils possèdent; il ne leur en coûterait que d'apporter dans les Loges le savoir-vivre dont ils font un si noble usage dans le monde.

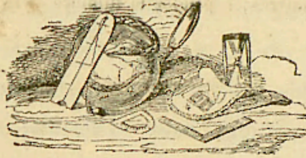
Vous le voyez, mes FF.·., je me suis fait l'écho des reproches qu'on nous adresse; il faut bien que quelqu'un nous dise nos défauts, si nous voulons nous corriger. Votre censeur, qui vous honore, compte près de trente années de campagnes maçonniques; vous pardonnerez cette liberté à ses longs services et surtout au désir ardent qu'il éprouve de voir la Maçonn.·. remplir enfin ses hautes destinées. Le temps des améliorations est arrivé, si j'en crois tout ce que je vois et tout ce que j'entends chaque jour. Le G.·. O.·. lui-même vous l'apprend en soumettant ses propres règlements à vos

méditations. Partagez, secondez ses efforts. Laissez là les disputes du cérémonial, des priviléges et de l'amour-propre : la Maçonn.·. est l'amour de la vérité et de l'humanité ; partez de ce principe, n'en ayez point d'autre ; qu'il soit la seule boussole qui dirige vos pensées. Occupez-vous de l'instruction et de la morale ; simplifiez vos emblèmes, vos rites et vos liturgies ; dépouillez-les, s'il se peut, de ce que le temps et la barbarie leur ont donné de trop discordant avec les lumières du siècle et les progrès de la civilisation ; reconnaissez ces progrès et leur empire irrésistible ; que les nuages qui les cachent quelquefois ne vous découragent point. Le soleil de la vérité dissipera les nuages : gardez-en l'espérance et marchez en avant. L'union fera votre force. Parcourez, fréquentez les Loges ; visitez vos Frères ; soyez les missionnaires de la vertu et de la vérité. Assez d'autres enseignent les ténèbres et le mensonge. Mettez la lumière sur le boisseau : ce n'est pas en restant chacun dans vos Temples qu'elle se répandra.

Exigez pour prix de vos grades des talents et de bonnes actions. Instituez des cérémonies touchantes et des pratiques vraiment instructives. Ennoblissez tout ce que vous ferez ; que le recueillement, que le silence président à vos examens, à vos réceptions ; qu'un Initié, sortant de vos mains, dise : Voilà des hommes ! j'en cherchais, j'en ai trouvé ; voilà de la science, de l'ordre, des lumières !... Qu'il soit glorieux, qu'il se sente heureux d'entrer dans un tel état de choses, et alors il aimera tous ceux qui l'y auront introduit. Son âme s'élèvera ; nos institutions auront pour lui des charmes ; il célébrera leurs bienfaits, et la Maçonn.·., victorieuse de toutes les puissances adverses, deviendra le lien fortuné qui réunira tous les hommes en un seul peuple de frères. Un si beau succès, un triomphe si doux vaut bien la peine qu'on y songe et qu'on s'occupe de l'obtenir.

Je n'irai pas plus loin, mes FF.·. ; j'ai rempli la tâche que je m'étais imposée ; je vous remercie de m'avoir écouté. Je crois avoir oublié peu d'objets importants. J'ai montré le but de la Maçonn.·. ; j'ai désiré son triomphe ; j'en ai indiqué les moyens ; j'ai rappelé nos serments, j'ai tracé nos devoirs ; j'ai fait connaître nos ennemis ; j'ai peint les maux causés par l'ignorance, le fanatisme et la superstition. Ces maux sont grands : s'ils ont

touché vos cœurs, si vous partagez l'horreur qu'ils inspirent, c'est à vous d'agir maintenant et de chercher à les diminuer. Le remède est en votre puissance; il ne s'agit que de s'aimer et de s'instruire. Vos FF.·. vous attendent; ils vous écouteront, vous chériront; l'univers entier vous applaudira, car la terre a besoin de vertu; elle a besoin de paix et de consolation : voilà trop longtemps qu'elle est malheureuse.



DISCOURS

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA MAÇONN.·. DANS L'UNIV.·.

JANVIER 1824.

« Vous n'aurez jamais que deux sortes d'ennemis, les méchants et les ignorants.

« Tâchez de les instruire, voilà tout. Faites de bonnes œuvres; répandez la lumière et la vérité. »

C'est au moment où la Maçonn.·. est calomniée, persécutée dans plusieurs contrées de l'Europe, qu'il est bon de montrer quel rôle elle joue et de quelle estime elle est environnée dans les autres parties du monde.

Je ne crois pas qu'en un jour de fête on puisse offrir aux Maç.·. un tableau plus agréable et plus propre à les consoler des outrages que le fanatisme et la mauvaise foi leur font endurer chaque jour.

Que ces contrées, que je ne nommerai pas et qui se disent civilisées, semblent renoncer à la vérité, à la raison, c'est ce qui étonne, c'est ce qui afflige; mais que des peuples lointains, que notre civilisation dédaignait, pour ainsi dire, nous tendent les bras, cherchent la vérité, embrassent nos institutions, voilà ce qui répare amplement des maux que nous méritions si peu.

Que ces mêmes pays, que je n'ai pas nommés, se trompent, il faut les plaindre : ils en souffriront les premiers, car l'erreur n'amène que désordres

et catastrophes ; mais que le reste du monde marche vers la lumière et prenne goût à la fraternité, à l'humanité, c'est un fait qui réjouit toute âme honnête et sensible, et c'est un fait qu'on ne peut contester.

Parcourez l'univers, marchez d'un pôle à l'autre, explorez l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, vous rencontrerez partout la Maçonn.·. florissante et couvrant la terre de ses bienfaits. Tous les Maç.·. qui voyagent l'attestent et tous en sont émerveillés.

En Égypte, où nous avons porté, vous vous en souvenez peut-être, nos armes, nos études et nos sciences, on la retrouve telle que nous l'avons rétablie; je dis rétablie, car vous savez que l'Égypte possédait la Maçonn.·. dès les temps les plus reculés, avec cette différence bien grande cependant, qu'elle restait entre les mains des prêtres et des rois, qui l'employaient à un usage tout contraire au nôtre, c'est-à-dire qu'ils s'en servaient pour tenir les peuples dans l'ignorance et l'esclavage, tandis qu'elle n'est pour nous qu'un moyen de bienfaisance universelle. Notre Maçonn.·. donc console l'Égypte, au lieu de l'asservir : elle ne construit point de pyramides où dorment en paix les oppresseurs; mais elle élève un édifice plus beau, plus noble, plus utile, le temple de la science et de la vertu. Elle tient une école à Alexandrie : elle a remonté le Nil, elle a pénétré dans les terres, s'est fait entendre aux farouches Bédouins, aux Mameluks ambitieux; elle a laissé des disciples au Caire, elle a passé la mer Rouge, et s'est souvenue un moment du prodige opéré *pour engloutir Pharaon et son armée;* elle a contemplé ce terrible désert où Moïse et les siens sont morts, *sans avoir pu voir la terre qui leur était promise,* et elle n'en a éprouvé que plus vivement le besoin de réunir les hommes que les croyances divisent, et d'éteindre les haines qui les font s'entr'égorger depuis tant de siècles.

Pleine d'une charité si vive et si nécessaire, elle est revenue côtoyer les plages orientales de l'Afrique, elle est entrée dans le grand Océan; elle a fondé des colonies à l'île de Bourbon, à l'île de France, et s'est établie triomphante à ce cap fameux qui, depuis qu'il la possède, croit mériter doublement le nom de cap de Bonne-Espérance.

Là elle a des temples dignes d'elle, un palais magnifique, des jardins ma-

jestueux, une artillerie qui lui appartient et au bruit de laquelle on salue, aux jours de fête, tous les Maç.·. de l'univers. Elle a des cours, des esplanades, des portiques, et, mieux que tout cela, des hôpitaux fondés pour les malheureux.

En Amérique, aux États-Unis, où toutes les religions sont libres, elle est pour ainsi dire la religion préférée. Les Maç.·. se reconnaissent et s'avouent hautement. Dans les cérémonies, dans les pompes funèbres, ils se montrent en public, parés de leurs ornements, et la considération qu'on leur porte s'augmente avec les grades qu'ils possèdent.

Au Pérou, d'où l'on a tiré tant d'or pour payer tant de crimes, elle s'emploie à réparer une partie des maux que l'or a pu faire, et prouve que le plus sûr, le plus précieux des trônes est encore la vertu.

A Rio-Janeiro, elle s'assied sur le trône avec l'empereur du Brésil; Pierre Ier a été le chef de la Maçonn.·. de son empire, et sa L.·., qui est française, a chargé un député de demander des constitutions au G.·. O.·. de France.

Non que je veuille dire que la Maçonn.·. se mêle des révolutions qui changent la face des États; mais je signale ici l'hommage éclatant rendu à nos institutions par ceux qui, voulant s'attirer les suffrages des peuples, croient qu'il n'y a pas de meilleur moyen que de se montrer partisans de la justice et de la raison.

Si nous passons en Asie, nous verrons des tableaux encore plus satisfaisants : toutes les mers de l'Inde honorent la Maçonn.·.. Les Anglais l'ont établie dans leurs principaux comptoirs; les Anglais, qui, comme tant d'autres peuples, ont tant souffert, mais qui du moins ont tiré quelque fruit de leurs malheurs, puisqu'ils ont des lois et une patrie; les Anglais, qui auraient pu faire et qui feraient encore tant de bien aux hommes, s'ils le voulaient, ont fait celui de fonder la Maçonn.·. dans une grande partie de l'univers connu. Il faut les en remercier; ils ont planté l'étendard du salut du monde.

Dire comment les Anglais ont établi la Maçonn.·. chez les étrangers, c'est laisser à juger quels hommages ils lui rendent dans leur propre pays. Aussi, chez eux, les mots honneur, vérité, fraternité et Maçonn.·. ne font

qu'un ; ils les confondent dans leur pensée et dans leurs actions. Toutes les hautes classes de la société sentent et s'expriment de même sur ce point. C'est à qui briguera la faveur d'être admis dans la grande famille : le prince même qui règne aujourd'hui était le chef de l'Ordre avant qu'il montât sur le trône; c'est lui qui présidait la L.·. dite des *Armes du roi*, et son illustre frère le duc de Sussex se fait gloire de le remplacer dans de si nobles fonctions. Les lords, les pairs, les membres du parlement et de la chambre des communes sont presque tous Maç.·.; les magistrats, les officiers de l'armée, les commandants de terre et de mer sont Maç.·.; ils connaissent le *signe sauveur des enfants de la veuve*, et sont fiers de mériter leur part dans l'héritage sacré des fils d'Hyram.

Ainsi donc les Anglais n'ont eu rien de plus à cœur que de répandre au loin des institutions qu'ils regardent comme le lien commun des hommes; ils les ont portées dans tous les climats, dans tous les pays, à Canton, à Calcutta, Madras, Chandernagor, Pondichéry; ils les ont fait connaître à la côte du Malabar, à la côte de Coromandel, et pour que la Méditerranée jouît des mêmes avantages que l'Océan, ou plutôt pour rendre la vie morale à cette ville si fameuse qui la donna jadis à l'univers, ils ont établi une L.·. à Athènes,... une L.·. dans laquelle on peut se souvenir à son aise et sans dangers, je me trompe, au milieu même des plus grands dangers, des vertus et des grands exemples de tous les héros de l'antiquité.

Mais d'autres que les Anglais ont encore mis la main à l'œuvre sainte et méritent l'hommage et la reconnaissance des gens de bien. Les princes qui gouvernent la Suède et les Pays-Bas ont montré qu'ils aimaient, qu'ils honoraient les hommes, en aimant, en honorant nos FF.·., en protégeant la lumière contre l'esprit de ténèbres qui menace d'envahir la terre.

Augmentons votre joie, mes FF.·., quittons l'Europe; transportons-nous un moment aux vastes royaumes de l'Inde, dans l'empire des Mongols, à Delhy, chez les anciens enfants de Brama et de Confucius, que le soleil enrichit de moissons éternelles, et qui n'éprouvent plus d'autres besoins, pour mieux goûter la vie, que d'apprendre et de sentir que tous les hommes sont frères : là nous verrons la Maçonn.·. adorée, pour ainsi dire, comme on se

figure qu'aux premiers âges du monde on adorait le *génie du bien*, le *principe* de toutes choses bonnes et honnêtes.

Là nos institutions s'établissent sans efforts, sans obstacles. Elles apparaissent comme un nouvel élément dont on avait besoin, comme une nouvelle lumière qu'attendaient tous les cœurs pour développer le germe de toutes les vertus.

C'est une douce satisfaction de pouvoir vous apprendre comment la Maçonn.·. a pénétré dans ces climats heureux, comment les peuples et leurs princes s'en sont laissé charmer. Si vous avez la bonté de m'écouter, mes FF.·., c'est un récit qui ne sera pas long et qui pourra vous causer quelque plaisir à vous-mêmes.

. . . . (1).

Maintenant, mes FF.·., puisque la Maçonn.·. n'a d'autre but par toute la terre que l'enseignement et la pratique de la morale la plus pure, comment se fait-il qu'elle soit éternellement exposée aux persécutions des méchants? C'est une question que chacun de vous peut se faire et à laquelle il n'est que trop facile de répondre.

Hélas! c'est dans sa pureté même, c'est dans son excellence que réside la cause de ses maux.

La Maçonn.·. ne vit que de vertus, et les vertus sont le supplice des méchants; la Maçonn.·. ne vit que de vérité, et la vérité est le supplice du mensonge; la Maçonn.·. ne vit que de science, de lumière et de tolérance, et la tolérance, la lumière, la science, sont le supplice des ignorants et des persécuteurs.

Ainsi donc, tout ce qu'il y a de fourbes, d'hypocrites, d'ignorants et de pervers, doivent être les ennemis de la Maçonn.·..

Mais il est une autre source des mépris qu'on lui prodigue, et vous l'allez reconnaître aisément. La Maçonn.·., l'austère Maçonn.·. ne distribue ni richesses ni grandeurs!... Elle ne favorise ni la vanité ni l'orgueil; elle n'en-

(1) Ici se trouve le récit déjà exposé tant dans la préface du *Véritable Lien des peuples* que dans le Ier livre de cet ouvrage. Nous croyons donc inutile de le reproduire. P.·.

courage ni l'ambition ni la cupidité!... Que si nous dispensions des emplois, des trésors, alors vous verriez, par un de ces changements magiques que vous avez vus tant de fois, vous verriez ces fiers ennemis tomber à nos pieds, ramper comme des esclaves, et faire autant de bassesses pour nous plaire qu'ils en font pour nous insulter et pour nous perdre. Et encore quel est leur aveuglement? quelle est leur imprudence? Ils se constituent nos juges, nos accusateurs!... ils nous peignent comme le fléau de la société, les ennemis des lois et des souverains.

Imprudents, pourrions-nous leur répondre, vous qui connaissez l'histoire, où trouveriez-vous la preuve de vos accusations? Cherchez, consultez vos propres annales. Est-ce donc nous qui tenons le gouvernail des empires et conduisons le vaisseau sur les écueils? Est-ce nous qui, pour parler un langage qui vous est connu, avons sacré Saül, qui l'avons fait tuer ensuite, et avons livré ses sept enfants aux Gabaonites pour les mettre en croix?...

Est-ce nous qui avons divisé en deux le royaume de Salomon et armé les frères contre les frères? Est-ce nous qui, par nos prières, avons attiré la famine et la misère sur Israël? Est-ce nous qui avons livré Jérusalem à Nabuchodonosor, et fait traîner le peuple captif à Babylone? Est-ce nous qui avons bouleversé, détruit l'empire romain, brûlé les philosophes et leurs livres, brisé les statues et les temples de la Grèce, et plongé pendant quinze siècles les arts et les sciences au tombeau? Est-ce nous qui avons inventé les croisades, institué l'inquisition, commandé la Saint-Barthélemy, opéré les dragonnades, les massacres des Cévennes et l'extermination épouvantable de douze millions d'Indiens qui peuplaient l'Amérique?

Imprudents accusateurs!... est-ce nous enfin qui avons assassiné Henri III et Henri IV, que vous faites semblant de pleurer aujourd'hui?

Nous conspirons sans cesse, dites-vous?... Singulière conspiration que celle qui ne demande que la paix et des lois, qui ne sait que gémir et se taire quand ses vœux ne sont pas exaucés! Étrange conspiration que celle qui embrasse toute la terre, que la Providence elle-même souffle au cœur de tous les humains, que partagent les bons princes, les chefs des armées, les ministres, les savants, tout ce qui a de l'âme, de l'intelligence et de la

probité! Le soleil aussi, sans doute, conspire contre les ténèbres, contre les exhalaisons pestilentielles de la terre, contre la nuit éternelle et l'anéantissement de la nature!... Ah! croyez-moi, loin de nous chercher des crimes, tâchez de faire oublier les vôtres. Les vrais perturbateurs, les ennemis des lois et des souverains, ce ne sont pas les Maç.·., mais vous, vous-mêmes, que nous reconnaissons toujours, sous quelque masque que vous vous déguisiez. Vos propres annales, les annales de tous les peuples, n'ont qu'une voix pour le prouver, pour vous confondre.

Vous voyez, mes FF.·., combien il serait facile de réfuter, d'écraser nos calomniateurs, si l'on voulait seulement employer contre eux les armes de l'histoire et de l'évidence. Mais je préfère me souvenir du précepte donné aux Indiens : « Si vous êtes persécutés, calomniés, souffrez, taisez-vous; » le silence de ceux qui souffrent est l'effroi des tyrans : c'est leur plus terrible punition. Aussi bien, mes FF.·., comment pourrions-nous répondre autrement que par le secours de la raison, et comment faire entendre la raison à ceux qui sont chargés de la détruire?

Souvenons-nous du lit de Procuste.

Ainsi donc, pardonnez si j'ai attristé un instant cette solennité par des tableaux lugubres. On cède quelquefois à l'envie de regarder son ennemi en face, de lui montrer qu'on le connaît, qu'il est des yeux qui ont vu ses iniquités, et des mains courageuses, capables d'en laisser la véritable histoire au monde.

Du reste, que nous importent les cris et les succès éphémères des méchants? Qu'ils nous persécutent, c'est un crime de plus, mais un crime inutile. Il est bien établi maintenant que la Maçonn.·. est forte et robuste, et qu'elle ne périra point sous leurs coups. Que si elle est obligée de fuir quelques climats envahis par l'ignorance et le mensonge, vous l'avez vu, mes FF.·., tout asile ne lui est pas interdit; elle trouve une délicieuse hospitalité dans les contrées les plus fortunées de l'univers. La terre est vaste, et, grâce au Dieu de lumière, au Dieu de bonté, de vérité, qui est le véritable Dieu, il y a encore de la place ici-bas pour le courage et pour la vertu.

ÉLOGE FUNÈBRE

DU

F.·. VERDIER PÈRE,

MÉDECIN ET INSTITUTEUR,

PRONONCÉ DANS LA L.·. DE L'ESPÉRANCE, O.·. DE PARIS,

Le 2 août 1820 (1).

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
(Hor.)

Un homme juste, un homme de bien a cessé de vivre. Cet homme faisait partie de la grande famille des Maçons; c'était notre frère; nous devons des regrets à sa mémoire et des hommages à ses vertus. Déjà des fleurs ont été jetées sur sa tombe; mais la perte d'un juste occupe ses amis plus d'un jour. La lampe de son sépulcre est un feu que leur douleur aime à contempler, qui échauffe et ranime leur tendresse; c'est un fanal à la lueur duquel ils peuvent mesurer à loisir les profondeurs de la mort et la distance qui s'est établie entre eux et celui qui leur fut cher.

(1) La Loge de *l'Espérance*, aujourd'hui en inactivité, était, à l'époque où l'éloge du F.·. Verdier y fut prononcé, présidée par le F.·. Verdier fils. Le Temple avait été particulièrement disposé pour cette cérémonie, à laquelle assistait un nombreux auditoire, plusieurs élèves du F.·. Verdier et un grand nombre de médecins et de gens de lettres. Il était entièrement tendu en noir : au milieu s'élevait une colonne funéraire portant le buste du F.·. Verdier couvert d'un crêpe. Au pied de la colonne, et sur une table ornée, étaient les écrits et les décorations maçonniques du F.·. dont on célébrait la commémoration. P.·.

Nous allons donc nous entretenir d'un F.·. qui fut bon, qui fut utile toute sa vie, et son ombre encore va nous instruire après sa mort.

Chez les fondateurs de la Maçonnerie, les Égyptiens, un orateur, vous le savez, suivait le char funéraire des princes et des rois décédés et leur reprochait hautement leurs vices s'ils avaient mal gouverné, ou louait leurs vertus s'ils avaient rendu les peuples heureux. Par ce moyen, la vie des rois appartenait aux peuples, au moins après leur mort, et pouvait servir d'exemple à leurs successeurs. Il était permis de dire la vérité sur leur tombe.

L'homme que nous regrettons n'a porté ni le sceptre ni la couronne ; il n'a donné des lois que dans l'empire de la morale ; il n'a droit à notre attention et à notre amour que par les excellentes qualités qui l'ont distingué pendant le cours d'une longue carrière. On a toujours pu lui dire la vérité. Il l'a enseignée et professée lui-même, et si je monte aujourd'hui derrière son char funèbre, c'est pour jouir plus longtemps avec vous de la vue de ses restes vénérables et consoler les gens de bien, qui m'entendent, en leur montrant que la vertu reçoit parmi nous sa récompense.

Je suis Maçon ; je parle à des Maçons. Loin de moi la pensée qu'il puisse se trouver dans ce Temple des hommes à qui la vérité déplaise ou qui m'accuseraient d'en avoir parlé le langage. Le F.·. Verdier était courageux et franc ; tous les Maçons doivent l'être. Je ne serais pas digne de le louer si je n'imitais son courage et sa franchise. Il habite maintenant un monde où tout est vrai, où l'on ne ment plus, où l'on ne trompe plus. Nous l'y joindrons tous un jour. Ayons donc le courage d'entendre et de dire la vérité.

Le F.·. Jean Verdier naquit à Laferté-Bernard, département de la Sarthe, en 1755, de parents honorables, exerçant l'art de guérir qu'il a professé lui-même. Il fit ses études à Paris, se signala de bonne heure par des succès et par une grande aptitude aux sciences physiques et morales. Deux choses le frappaient dans l'homme : l'esprit et le corps. Il ne pouvait embrasser davantage, car ces deux choses sont tout ce que nous sommes. C'est pour mieux suivre l'homme sous ces deux rapports qu'il se fit tout ce qu'il fut lui-même, qu'il devint le disciple d'Aristote, celui d'Hippocrate et de Quintilien, qu'il fut instituteur, médecin, homme de lettres, et finit par em-

brasser la Maçonnerie qu'il regardait comme devant être la réunion de toutes les sciences et de toutes les vertus. Tels sont les rapports sous lesquels nous allons parcourir sa vie, afin de vous offrir les traits principaux qui l'ont rendu recommandable.

L'éducation de la jeunesse, à l'époque où elle fixa son attention, lui parut pleine de vices ou plutôt soumise, par calcul et par habitude, à tous les systèmes de l'erreur et de la mauvaise foi. Nos annales, celles des nations voisines ne lui offraient aucun aspect supportable vers lequel il pût tourner ses regards. Mentir, apprendre à mentir; exister automatiquement, si je puis m'exprimer ainsi; trembler devant des institutions barbares et ridicules, et périr sur l'échafaud si l'on osait les combattre (1), était tout ce qui remplissait des siècles que l'ignorance et la flatterie ont appelés *chevaleresques*, dont elles ont vanté la *politesse* et la *gloire ;* siècles appréciés aujourd'hui par une postérité qui a payé bien cher le droit de les juger !... En effet, des rois égorgeant des rois, égorgeant leurs enfants, leur propre famille ; des enfants de rois se révoltant contre leurs pères (2); des races se détrônant, s'exterminant (3); des *grands* faisant la guerre au souverain et se la faisant entre eux ; volant, pillant sur les grands chemins (4); des croisades, des guerres étrangères, des massacres de religion, des tribunaux de sang, des querelles

(1) Dix millions d'hommes peut-être ont péri depuis Constantin jusqu'à nous pour avoir essayé de ramener l'homme à la raison et à la vérité. Voyez l'*Histoire de l'Église*, celle des *Papes*, celle des *Réformés*, des *Protestants*, etc., celle d'*Espagne*, etc., etc.

(2) Clovis fit massacrer Cararic, Ragnachaire et Sigebert, qui étaient ses proches parents, pour envahir leurs États. Clodomir fit précipiter dans un puits Sigismond, roi de Bourgogne, avec sa femme et ses enfants. Childebert, Clotaire et Thierry massacrèrent deux fils de Clodomir et s'emparèrent de leurs possessions. Clotaire Ier fit assassiner Gautier d'Yvetot, dont il avait violé la femme, et brûla vivant un de ses propres fils, avec sa femme et ses deux filles, dans la cabane d'un paysan, à laquelle il mit le feu lui-même. Chilpéric fit assassiner Sigebert, fils de Clotaire Ier et son propre frère. Chilpéric fit tuer Mérovée et Clovis, ses propres enfants; il fit étrangler avec un linceul Galsuinde, sa femme, fille du roi d'Espagne; il épousa ensuite Frédégonde, qui le fit assassiner à son tour par Landry, son amant, etc., etc. Voir toutes les histoires de France.

(3) Voir dans les mêmes histoires par quels moyens véritables la seconde race détrôna la première, et la troisième anéantit la seconde.

(4) Voir pour cet article, comme pour les suivants, toute l'histoire du moyen âge et celle des siècles qui suivirent.

entre le trône et le sacerdoce, des anathèmes contre les rois, toutes les calamités réunies sur les peuples; voilà les tableaux laissés par les historiens. Depuis l'asservissement des Gaules par les Francs, les cruautés et les abus de la conquête duraient encore sans qu'on pût dire qu'ils ne seraient pas éternels.

Si les ravages des barbares, si les incendies qui ont dévoré tant de livres et d'écrits précieux eussent anéanti de telles annales, nous ne connaîtrions pas les faits qu'elles rapportent; il nous serait permis du moins de les révoquer en doute. Mais ces annales existent; chacun peut les lire, et le F.·. Verdier les avait étudiées attentivement quand il crut, avec presque tout l'univers, que des temps meilleurs pouvaient remplacer des temps si déplorables. Il n'est point d'école qui ne présente l'histoire comme le plus sûr maître à suivre. L'histoire criait du haut de quinze siècles; comment ne pas écouter sa voix? Les méchants seuls méprisent et redoutent ses leçons.

La première pensée de notre respectable F.·. fut donc celle de tous les hommes généreux, de tenter d'apporter quelque remède aux maux qu'il voyait; mais, en vrai sage, il conçut qu'il fallait commencer par les principes, et dès lors il s'occupa de l'éducation de la jeunesse, c'est-à-dire de former des hommes, car sans éducation il n'y a point d'hommes.

Un fils, auquel il donna le jour, celui même que nous possédons parmi nous, et qui naquit entièrement débile, excita sa tendresse pour tous les enfants nés faibles comme le sien, et lui fit concevoir le projet de réparer les torts de la nature en même temps que ceux des fausses institutions. C'était une entreprise difficile, périlleuse; mais il ne se rebuta point des obstacles. Il rassembla tous ses moyens, toutes ses forces et créa une maison d'éducation sur un plan nouveau, conforme aux fins qu'il se proposait, qui étaient de dresser l'esprit, de fortifier le corps, de corriger les défauts de l'un et de l'autre, d'établir, en un mot, suivant le vœu d'Horace, un esprit sain dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*. Cette devise lui parut si bien expliquer toute sa pensée qu'il la fit graver sur le frontispice même de son gymnase et l'exposa comme une leçon aux regards des précepteurs qui voudraient l'imiter. Toute la capitale savante a vu cette instructive devise qui

devrait encore être celle de toutes les institutions modernes, mais qu'elles n'osent prendre, sans doute de peur d'être accusées d'en trop mal remplir les conditions.

C'est dans cette maison qu'il mit en œuvre tout ce que l'étude des anciens avait pu lui fournir de préceptes sur le perfectionnement de la raison et l'enseignement des belles-lettres. Des maîtres habiles, pris dans des classes particulières, élevés à l'école de l'expérience et de la méditation, l'aidèrent dans l'exécution de ses projets. Les meilleurs auteurs furent expliqués, commentés, comparés sous des rapports nouveaux. Les grandes actions, les hauts faits, les vertus publiques et privées furent journellement mis sous les yeux d'une jeunesse neuve, avide de connaître et enchantée d'apprendre de si grandes choses. Heureuse école de l'antiquité, source inépuisable du beau, du noble, du grand, du vrai, je te salue ; il te sera perpétuellement donné d'être la maîtresse du monde ! Sans toi la terre, devenue sauvage, eût succombé sous l'ignorance et la barbarie des temps modernes !

Le docteur Verdier ne devait pas se borner à la culture de l'esprit. Sa volonté était aussi d'apporter le plus grand soin à l'éducation du corps, à l'amélioration des organes, afin de bien remplir son but : *mens sana in corpore sano,* un esprit sain dans un corps sain. En vain l'esprit s'enrichirait-il des plus brillantes connaissances ; si le corps va mal, l'esprit souffre, se détériore bientôt et le but est manqué.

Un esprit sain dans un corps sain est le problème résolu d'une éducation parfaite ; c'est le chef-d'œuvre de la sagesse humaine.

En effet, mes FF.·., qu'est-ce qu'un esprit sain ? C'est un esprit juste, éclairé, exempt d'erreurs, aimant la vérité et cherchant les moyens de l'acquérir.

L'étude de l'histoire qui donne la connaissance des hommes et des gouvernements, l'étude comparée des mœurs, des systèmes politiques et religieux, l'étude de soi, celle des lois physiques, des convenances sociales, sont les moyens les plus propres à cultiver la raison et le jugement, et c'étaient ceux qu'employait le F.·. Verdier pour remplir cette première partie de sa devise : *mens sana,* un esprit sain. Il ne voulait pas que des jeunes gens, remis en

ses mains, en sortissent trompés et chargés d'opinions fausses et ridicules, qu'il fallût bientôt dépouiller et mépriser. C'était, selon lui, une erreur fatale de croire qu'il est nécessaire de tromper la jeunesse ; comme si, tôt ou tard, la vérité ne se faisait pas jour à travers les ténèbres; comme si la nature entière n'était par chargée de la révéler de la part de son auteur! Erreur malheureuse, d'où résulte cette guerre perpétuelle et intestine du mensonge soutenu par la violence, et de la vérité établie par Dieu même.

Mais quels étaient les moyens du F.·. Verdier pour joindre la santé du corps à celle de l'esprit? Ces moyens étaient simples autant que faciles : des exercices réglés, des jeux nobles, élégants, tels que les pratiquaient les Grecs; la lutte, la course, la danse, des combats figurés, des assauts de force et d'adresse, étaient mis en usage dans sa maison, et, pour que tous les organes fussent cultivés en même temps, il y joignit la déclamation, la musique et les représentations théâtrales. De cette manière il mettait en jeu tous les ressorts de l'intelligence, et donnait à ses élèves le goût, la grâce, la force, l'agilité, toutes les qualités enfin qui font le bien-être du corps et le charme de la société.

En effet, voyez le jeune homme élevé dans ces pratiques sensées, dans ces doctrines franches et sincères. Son esprit est vif, ses manières sont pleines d'aisance; son front ouvert, son œil pur, son visage épanoui, indiquent sur-le-champ une belle âme, un cœur droit et sensible. C'est un esprit sain dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*.

Voyez, au contraire, l'être que l'ambition, la politique ou l'ignorance de ses maîtres ont jeté dans les voies de l'ignorance et du mensonge, qu'elles ont condamné à l'enseignement d'une ignorance semblable. Voyez cet œil sombre et douteux, ce regard hypocrite, ce front plein de nuages, ce sourcil contracté, ce visage abject et sillonné, pour ainsi dire, de toutes les cicatrices des maladies morales; voyez cette démarche grossière, ce pied pesant, cette allure bizarre, qui le ferait prendre pour l'habitant d'un pays inconnu; et cependant, avec tout cela, on ne sait quelle hardiesse stupide qui lui fait braver la risée publique, parce qu'on lui a persuadé que ses imperfections mêmes étaient des vertus!... Voyez et dites-nous par quel déplorable ren-

versement de toutes choses, un pareil être se croit bon, quand sa folie est toute prête à troubler le monde, se croit sensé, quand il est hors d'état de comparer deux idées, se croit utile, quand son existence désorganise tout ce qui est bien. Utile!... oui, sans doute, il va l'être aujourd'hui du moins, mais à démontrer clairement toute la distance qui existe entre un esprit sain dans un corps sain et un esprit faux, corrompu, dans un corps abject et défiguré.

Mettez un instant à côté d'un tel être un jeune athlète des jeux olympiques, un Grec marchant aux Thermopyles ; mettez la statue d'Antinoüs ou l'Apollon du Belvédère, et vous aurez dans ce rapprochement toute la plénitude de ma pensée.

Oui, Dieu a créé l'homme pour la raison, pour le courage et la vérité. Je le vois en cet instant même aux nobles sentiments qui brillent dans vos yeux, qui éclatent sur vos visages.

Tel est l'effet de l'éducation, mes FF.·. : bonne, elle fait de l'homme un être excellent; mauvaise, ce n'est plus qu'une machine grossière et dangereuse.

Le docteur Verdier a donc rempli la plus honorable des tâches en s'occupant, comme il l'a fait, du perfectionnement de la jeunesse; aussi a-t-il laissé dans le monde des élèves qui lui feront toujours honneur, les uns par leurs talents, les autres par leurs vertus. Je n'en nommerai qu'un petit nombre, que vous connaissez déjà pour la plupart de réputation, et ce petit nombre suffira pour asseoir votre jugement sur le reste.

Talma, notre illustre tragédien, est sorti de son école. Voilà trente ans que Talma fait nos délices, voilà trente ans qu'il sert de modèle et n'est pas imité.

Bernard Dubuisson, auteur d'un ouvrage sur l'entendement humain, publié l'an dernier et vanté dans les feuilles périodiques.

Magimel, l'un des libraires les plus instruits de la capitale.

De Talaru, pair de France.

De Mornay, descendant du grand Mornay, contemporain et ami de Henri IV.

Le docteur Desgenettes, qui en Égypte s'est inoculé la peste pour rassurer nos malheureux frères d'armes, épouvantés de ce fléau. Les arts ont consacré ce généreux dévouement dans un tableau exposé au salon de 1806.

De Langeron, au service de Russie, actuellement gouverneur d'Odessa.

Et enfin Ducos, ce vertueux député de la Gironde à la première assemblée législative; Ducos, qui mourut avec un courage si remarquable dans les premières années de la révolution.

De tels élèves prouvent, sans contredit, l'habileté du maître et l'excellence de sa méthode.

Cependant, malgré ces avantages évidents, la méthode et le maître trouvèrent des ennemis et des contradicteurs. L'ignorance et la routine étaient deux sentinelles placées depuis longtemps pour s'opposer aux efforts du génie, aux découvertes, aux tentatives utiles. C'était l'époque où l'on faisait la guerre à l'*inoculation,* comme on l'a faite depuis à la *vaccine,* comme on la fait à l'*enseignement mutuel.* C'était encore le temps des guerres de la *bulle Unigenitus* et des *billets de confession.* Les *jansénistes* et les *molinistes* se partageaient la France, et l'on brûlait les ouvrages de Voltaire et de J.-J. Rousseau!

Toutefois, qui le croirait? le premier qui le troubla dans son entreprise et faillit la faire échouer, fut M. de Buffon, cet homme si habile lui-même dans un autre genre de science, mais qui fut, comme on sait, dur, avare, inexorable, le plus orgueilleux des hommes. Je ne dirai pas tous les chagrins qu'il a causés au docteur Verdier; l'ombre de notre ami me le défend : elle est miséricordieuse.

Si Buffon vous étonne, je vais nommer d'autres ennemis qui ne vous surprendront pas. Ceux-là du moins faisaient ce que leurs pareils appellent leur devoir. A peine la maison du docteur eut-elle jeté quelque éclat, que le *grand-chantre* (1), que l'Université, que les pédagogues subalternes formèrent une confédération et comme une *sainte-alliance* contre lui. *Mens sana*

(1) Dans ce temps-là, le *grand-chantre* de Notre-Dame avait un droit d'inspection sur les maisons d'éducation de Paris.

in corpore sano! un esprit sain dans un corps sain!... C'était une révolte complète contre les maximes du temps; c'était un crime, une rébellion. Un esprit sain!... Dieu, les lois, la monarchie étaient menacés; il y allait du salut de l'empire... Le docteur Verdier eut donc à essuyer tous les tourments, toutes les tribulations que peut inventer le génie fécond des persécuteurs. Toutefois il fit tête à l'orage et trouva de l'appui dans les gens de bien; mais de ce moment les germes de sa prospérité furent attaqués et ne portèrent plus que des fruits amers. Il combattit vingt ans. C'était bien assez. Il a fallu succomber. Aujourd'hui il se console avec Socrate et Galilée, qui furent encore plus malheureux que lui.

Comme il possédait plus d'une science, il se réfugia dans la pratique de celle qui lui avait déjà servi, lors même qu'il s'occupait de l'éducation, et qui lui était indispensable pour perfectionner le corps et guérir les maladies, je veux dire la médecine.

Il avait fait ses cours à Paris, et dès 1759 il avait reçu le grade de docteur. Dire qu'il fut l'élève et l'ami du célèbre Petit, c'est annoncer d'avance toute la considération qu'il méritait.

Aussi ceux qui l'ont connu rendent de lui ce témoignage, qu'il exerça son art avec talent, zèle et conscience, trois qualités indispensables dans un véritable médecin.

Il joignait aux connaissances générales et positives de la science l'habileté du praticien. Sa réputation, à cet égard, s'établit si bien, que Stanislas, dernier roi de Pologne, le prit au nombre de ses consultants.

Jamais il ne se reposa, il ne se mit au lit, qu'il ne sût en quel état étaient ses malades. Ses malades devenaient ses amis; c'était sa famille. Il leur portait le même intérêt, la même tendresse qu'à ses enfants. Les guérir, les sauver, était sa première satisfaction; en être aimé, sa plus douce récompense.

Avec une telle âme, comment aurait-il pu faire la médecine autrement qu'avec conscience? j'appuie sur ce mot, c'est-à-dire la certitude intime qu'a le médecin de bien connaître la maladie qu'on lui soumet et d'être assez habile pour en entreprendre la guérison. Les médecins qui m'écoutent com-

prennent l'importance de cette remarque et trouveront juste que je fasse pour le F.·. Verdier un sujet d'éloge d'une qualité qu'ils possèdent eux-mêmes à un si haut degré.

Ce n'était point les demeures de l'opulence qu'il aimait le mieux à visiter; c'était l'asile ignoré du pauvre. On l'a vu plus d'une fois, aux dépens de sa bourse, se rendre sous le toit d'un malheureux, et laisser des secours là où d'autres auraient exigé un salaire.

Aussi lui reprochait-on souvent de trop négliger la fortune. « Je serai plus riche que vous, répondait-il à ses confrères, car je sais me passer de tout ce dont vous vous faites des besoins. » Et ce n'était pas une vaine parade que cette réponse : il la mit en pratique toute sa vie.

Des qualités de bon médecin, d'habile instituteur, devait naître naturellement une troisième qualité, celle d'écrivain, d'homme de lettres, et le F.·. Verdier eut encore ce genre de mérite.

Comme il avait étudié toutes les parties systématiques de la science, son esprit, qui marchait toujours vers les applications, n'était pas toujours satisfait des théories; souvent les principes lui parurent mal fondés ou les conséquences faussement déduites, et ses observations, confirmées par des expériences, semblaient lui donner le droit de remanier plusieurs systèmes adoptés jusqu'alors. Voilà pourquoi il entreprit tant d'ouvrages, dont plusieurs furent achevés et réussirent, tandis que d'autres restèrent imparfaits. Comme il était ardent, il écrivait vite et il écrivait beaucoup, se promettant sans cesse de revoir ses ouvrages, et s'ôtant à lui-même la faculté de les corriger par les nouveaux ouvrages qu'il entreprenait sans cesse. Enfin les années s'accumulèrent avec les travaux : à quatre-vingt-cinq ans, il écrivait encore, et la mort le surprit la plume à la main, jouissant de toute la plénitude de ses facultés et de sa raison; douce récompense des efforts qu'il avait faits pour conserver aux autres leur raison et leurs facultés!

Laissez-moi vous donner la liste de ses principaux ouvrages. D'abord sur l'éducation :

Rudiments de la petite grammaire française, livre où il entre dans les plus grands détails sur les principes et les difficultés d'une langue, qu'on a besoin

d'apprendre toujours, qu'on oublie souvent, et qu'on ne sait presque jamais complétement.

Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'État.

C'est ici où nous reconnaîtrons toute la bonté, toute la candeur de notre respectable F.·., qui, dans son temps, s'imaginait que, pour les grands emplois de l'État, il fallait d'autres talents que ceux d'éblouir la multitude par un faste imposant et des mensonges hardis, d'être insensible aux misères publiques, de les cacher au prince, de les faire naître au besoin, d'en composer sa fortune, d'aggraver les impôts, de rire, au milieu des festins, aux dépens de ceux qui les paient, de leur insulter en face, et de les faire battre de verges quand ils avaient l'audace de se plaindre.

L'Art d'étudier les langues française et latine.

Du temps du F.·. Verdier, on mettait dix ans pour apprendre ces deux langues; en dix ans, on apprendrait toutes les langues de l'univers. C'était pour empêcher la perte d'années précieuses qu'il joignait tant d'autres études aux études éternelles des langues latine et française.

Traduction du Poëme séculaire d'Horace : Carmen seculare. Strophes mises en ordre et dans lesquelles la ponctuation est restituée, ce qui a toujours été le sujet de grands débats entre les commentateurs.

C'est dans cette ode qu'il avait pris la belle prière qu'il répétait souvent et qu'il apprenait à ses élèves comme la plus sûre règle de leur conduite :

« Dieux puissants, donnez à la jeunesse docile des mœurs pures; à la vieillesse un doux repos; des biens, des enfants, tous les genres de gloire à ma patrie! »

Dî, probos mores docili juventæ,
Dî, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque prolemque
Et decus omne.

Je ne connais pas, mes FF.·., de plus noble prière à faire au ciel.

Il traduisit aussi, il analysa l'*Art poétique* d'Horace, et développa avec une patience infinie tous les admirables préceptes de goût et de composition de cet admirable ouvrage.

Ses écrits sur la médecine sont pleins de recherches et de documents précieux. Les maladies de l'enfance occupent particulièrement toute sa sollicitude.

On connaît son traité sur la *Jurisprudence médicale en France*, en cinq volumes, et son *Journal de médecine populaire*. Ces écrits eurent un succès rapide. Il y parle des prisons, de leur régime vicieux, de leur insalubrité et de la cruelle insouciance des magistrats à cet égard.

Son dernier livre est sur l'*asphixie*, cet accident terrible, qui, comme la foudre, frappe et donne la mort. Il en indique parfaitement les symptômes et la présence; il fournit un grand nombre de moyens de rappeler à la vie des personnes que l'on croyait perdues pour jamais.

C'est lui qui, dans l'*Encyclopédie par ordre de matières*, fut seul chargé de la partie de la jurisprudence médicale.

Il traita aussi des sciences et de la philosophie en général. Son premier ouvrage dans ce genre fut celui intitulé : *Mémoire et Observations sur la perfectibilité de l'homme par les agents physiques et moraux*. Ce seul titre annonce l'étendue et l'importance du sujet.

« La perfectibilité humaine, dit-il dans une préface, occupe depuis des siècles les amis de l'humanité. Depuis 5800 ans que le monde est créé, il serait peut-être temps d'arriver à quelque perfection. L'imposture, les rigueurs, les châtiments n'ont produit que peu de bien : le déluge universel même n'a guère rendu les hommes meilleurs. Quand on recommencerait les exterminations générales, les croisades, les dragonnades, les tortures et l'inquisition, cela n'avancerait pas davantage; mais, puisque ces barbaries sont inutiles au bien-être du monde, il faut donc qu'il y ait de lâches mortels dont elles fassent la prospérité. » Et soudain il accusait cette espèce d'hommes qui prétendent qu'il faut que « l'homme soit ignorant, pauvre, malheureux, pour que ses maîtres vivent puissants et tranquilles. Erreur criminelle, effroyable, qui jusqu'ici a fait de la terre un théâtre continuel de misère et de carnage! Erreur, cependant, dont ne se corrigent jamais ceux qui la consacrent, quoiqu'ils y trouvent presque toujours eux-mêmes leur perte et leur châtiment. » — « Dieu du ciel! s'écrie-t-il, la perfection

était ton vœu, tu en as donné les moyens, et c'est en ton nom qu'on la bannit de la terre!... »

Les talents employés pour une mauvaise fin le fâchaient presque autant que l'ignorance ; il faut l'entendre s'expliquer à ce sujet dans un chapitre sur l'abus de la parole, sur ce qu'il appelle les perfidies de l'éloquence.

« Dans les affaires publiques, dit-il, écoutez deux orateurs opposés, parlant dans la même question; ici est le bien général, là l'intérêt particulier. La cause est évidente; la raison et la justice l'ont décidée d'avance. Eh bien! l'iniquité l'emporte. Elle a fait entendre ses accents trompeurs; la cause juste est sacrifiée! Telle est la puissance du mensonge, quand le mensonge a la puissance! »

Mes FF.·., que votre attention ne se fatigue pas; j'abrégerai: je n'énumérerai point tous les ouvrages, toutes les connaissances du F.·. Verdier; mais je ne puis passer sous sileuce ce goût exquis, cette intelligence toute particulière, qui le portèrent à traiter d'un art dont l'apparente frivolité semble ne pouvoir s'accorder avec la gravité du philosophe, je veux dire la *musique*. La musique, mes FF.·., est plus nécessaire à l'éducation, au bonheur de la vie, qu'on ne le croit communément. La musique a sur l'homme une puissance infinie. Plus que la poésie même, elle échauffe son âme, exalte son imagination, enivre ses sens; c'est une ambroisie qui fait de l'homme un héros, un demi-dieu. On chante l'amour, on chante les combats, on chante la victoire. Tyrthée conduisait les Spartiates à l'ennemi aux accents de sa voix; Orphée civilisait les peuples, apaisait les enfers, c'est-à-dire les fureurs des méchants, et nous autres Français, vous vous en souvenez, nous avons gagné des batailles en chantant la patrie!...

« On ne sait point assez, disait le F.·. Verdier, tout ce que l'on pourrait faire avec l'art divin de la musique. Nous avons connu ses miracles et ses bienfaits. Autrefois on chantait. Nous avions des *Gluck*, des *Grétry*, des *Sacchini; Antigone* et *Didon*, le *Sylvain* et *Félix* attendrissaient nos cœurs, faisaient couler nos larmes; mais ces temps sont passés. Aujourd'hui on fait des notes; on en fait plus que jamais, mais on ne fait plus de musique; l'art a tué la nature; la vérité et le sentiment ont disparu. »

Après l'homme savant, le médecin habile, l'instituteur éclairé, il me reste à montrer un instant l'homme privé. Peu de mots le feront connaître. Doux, simple, gai, studieux, humain, bon ami, bou époux, bon père, bon citoyen, voilà ce que fut le F.·. Verdier, telles sont les vertus qui lui vaudront les regrets éternels de ses disciples et de ses amis.

Ses conversations roulaient pour l'ordinaire sur les objets de ses études, la morale et la politique, et il n'était pas timide à dire sa pensée quand on l'importunait de raisonnements faux et hypocrites. Nous avons vu que la vérité était son dieu; il l'invoquait sans cesse. « La morale, disait-il, est la représentation de toutes les vérités. Les religions devraient être la vérité; il n'y a point de bon gouvernement sans vérité. Le mensonge en morale, en religion, a fait et fera toujours toutes les révolutions et tous les malheurs du globe. » Vous voyez qu'il n'avait qu'un but, qu'une pensée, vers lesquels il ramenait toujours toutes ses pensées.

Je vais bientôt terminer. J'ai compté un grand nombre de qualités du F.·. Verdier; mais il en est une encore que j'ai gardée pour la dernière, parce qu'elle nous concerne particulièrement, et qu'elle semble devoir être la récapitulation de toutes les autres, je veux dire la qualité de Maçon.

Avide de s'instruire, blessé des imperfections du monde, il devait naturellement chercher un ordre de choses plus parfait et où il pût trouver de la consolation : il crut que la *Maçonnerie* lui présenterait ces avantages. Il la vit répandue par toute la terre; il pensa qu'elle pouvait devenir un lien commun, une religion universelle, et il conçut l'espoir de cette amélioration générale qu'il désirait tant.

Ses projets à cet égard étaient sérieux et pleins de bonne foi. Nos préceptes lui paraissaient clairs, à la portée de chacun, et à l'abri des disputes qui ensanglantèrent toujours les autres religions; puis, passant à une autre considération forcée, il ne concevait pas qu'avec tant de moyens de bien faire on eût encore fait si peu de bien. Nos signes multipliés, nos cérémonies lui semblaient utiles comme appareil, comme langage emblématique, aimé de la multitude; mais il n'aurait pas voulu qu'ils occupassent tant de place dans nos travaux. Il a écrit à ce sujet quelques notes assez curieuses.

Ne vous offensez pas, mes FF.·., de ses observations; c'était son métier d'enseigner, souffrons de lui quelques leçons. « Ne battez pas tant des mains ni des pieds, dit-il quelque part dans un naïf langage; mais travaillez un peu plus de l'esprit. Ne vous coupez pas si souvent la gorge avec vos serments, mais tenez-les davantage. Si vous êtes négligents, si vous montrez peu de capacité, on désertera les loges, on rira de vous dans le monde, et le grand œuvre de la Maçonnerie ne se perfectionnera point. Les prêtres des mystères anciens étaient des hommes habiles, éloquents, connaissant le cœur humain; il faudrait que les ministres de nos temples les imitassent, car l'ignorance excite le mépris et rend le bien impossible.

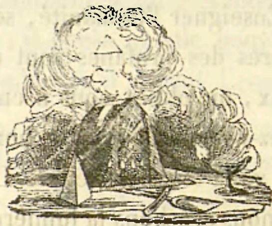
« Cependant, continue-t-il, j'ai étudié les systèmes de plusieurs religions, et j'ai vu que notre Maçonnerie leur est de beaucoup préférable. Dans la plupart des religions, le but des prêtres est de tromper les hommes, afin de garder pour eux seuls le pouvoir. J'ai vu que leur gouvernement donnait aux peuples l'ignorance et la misère en partage, et gardait pour lui le savoir et les richesses : c'était aller évidemment en sens contraire de la justice et de la volonté des dieux. Dans notre Maçonnerie, nos ministres n'ont point cette coupable ambition; le mensonge et la tromperie sont défendus; tous les frères sont égaux. Il n'y a point de trésors à gagner; notre sacerdoce ne vit point aux dépens des peuples, il ne leur coûte ni leur bonheur, ni leur raison, ni leurs trésors. Enseigner l'humanité, secourir l'infortune, voilà notre mission. Les mystères des profanes sont obscurs ou terribles; les nôtres sont simples et doux, ou plutôt nous n'en avons point. Aimez-vous les uns les autres, secourez-vous, sachez être hommes, et ne vous divisez jamais pour des opinions, voilà toute notre loi. Les profanes enseignent le mensonge et l'ignorance; nous prêchons la lumière et la vérité : la différence est grande. »

Telles étaient les fortes pensées de notre ami sur la Maçonnerie et sur les destinées qu'il la croyait appelée à remplir.

Si le F.·. Verdier demandait des vertus, nous avons vu qu'il les mettait lui-même en pratique, et nous l'allons voir encore. Le dernier trait de sa vie signala son mépris pour les préjugés et les vanités du monde. Près de

mourir, il ordonna à son fils de supprimer toute espèce de pompe à ses funérailles; il voulut que son corps fût placé, comme celui des plus simples citoyens, à côté des autres citoyens, s'embarrassant peu du faste que met l'orgueil à rendre à la terre des dépouilles qu'elle obtiendra toujours, quoi que l'orgueil invente pour les lui dérober. « Quelques-uns y perdront, dit-il, je ne suis pas venu au monde pour les enrichir. » Pourquoi le courage d'une telle résolution n'est-il pas imité? Des spéculateurs avides ne s'enrichiraient pas, comme ils le font, d'une partie de l'héritage des familles; abus cruel, scandale déplorable, qui livre le pauvre même à la rapacité de l'avarice, qui fait de la mort un commerce, et des larmes une spéculation!...

Je finis; notre ami a rendu les derniers soupirs. Comme Socrate, en mourant il instruisait encore. Vous m'avez entendu : pour faire son éloge, je n'ai eu qu'à citer sa vie. Un autre l'eût tracée avec plus d'art, plus d'éclat; mais qu'importe l'art, quand nous n'avons à faire entendre que les accents de la douleur et ceux de la vérité?



DISCOURS

PRONONCÉ

Le 26 juillet 1821

A LA POMPE FUNÈBRE CÉLÉBRÉE PAR LE G.·. CONSIST.·. DES RITES ÉTABLI AU SEIN DU G.·. O.·. DE FRANCE,

EN L'HONNEUR

DU MARÉCHAL BEURNONVILLE,

PREM.·. G.·. M.·. ADJ.·. DE L'ORDRE (1).

« Que cette épée soit agissante et victorieuse en leurs mains! Qu'elle chasse les ténèbres, et fasse reculer la hideuse ignorance. » P. 376.

Brave général BEURNONVILLE, tu fus grand-commandeur d'honneur du Suprême Consistoire des rites. Chacun des ordres composant les hauts grades de la Maçonn.·. a des devoirs à remplir envers toi. Je viens te saluer au

(1) Le 23 avril 1821, l'Ordre maçonnique en France avait éprouvé une perte irréparable; son premier G.·. M.·. adj.·., le maréchal BEURNONVILLE, venait de terminer son honorable carrière. Le 8 juin suivant, le G.·. O.·. avait rendu à la mémoire de cet Ill.·. F.·. un funèbre et solennel

nom de l'Ordre austère des chevaliers K.·.-H.·., c'est-à-dire des plus zélés défenseurs de la vraie lumière, de ceux-là dont l'épée est toujours levée contre les ennemis de la vérité et les propagateurs du mensonge.

Deux espèces d'hommes te parlent par ma voix : des citoyens et des Maç.·.. Tu commandas nos armées, tu commandas nos colonnes maçonniques : c'est un double titre qui te vaut nos hommages. Déjà des orateurs habiles t'ont payé le tribut de nos regrets (1); je n'aurai point leur talent, mais ce que je dirai trouvera grâce devant un guerrier. Que ton ombre m'entende favorablement. Un hasard qui te plaira sans doute, une circonstance que nulle intention n'a préparée, et qu'aimeront peut-être les Maçons qui m'entourent; le hasard, dis-je, fait que celui qui t'adresse la parole fut un soldat de ton armée, un simple soldat, qui, comme cent mille autres, marcha volontairement aux frontières en 1792, combattit à Valmy, à Jem-

hommage, auquel avaient concouru tous les Atel.·. de la capitale, et, présidée par le F.·. de Lacépède, G.·. administrateur général de l'Ordre, assisté du F.·. Rampon, G.·. conservateur, cette douloureuse cérémonie, entourée d'une certaine pompe, avait été digne en tout de celui auquel elle était consacrée.

Mais le maréchal Beurnonville avait été également S.·. G.·. C.·. d'honneur du G.·. Consistoire des rites établi près le G.·. O.·. de France, et, à ce titre, il avait droit à un nouvel hommage, ou plutôt à un nouveau témoignage de reconnaissance de la part de ce corps sup.·. de la Maçonn.·. écossaise. Il fut donc décidé qu'une seconde commémoration funèbre serait célébrée par le G.·. Consistoire des rites, ce qui eut lieu le 26 juillet 1821, ère vulgaire.

C'est dans cette cérémonie, également très-remarquable, que le F.·. Des Étangs prononça le discours que nous rapportons ici, et qui fut suivi du dépôt fait, sur le cénotaphe élevé dans le Temple, du glaive flamboyant de l'Ordre, signe de la puissance maçonnique. Aussi, et en raison de cette circonstance, appela-t-on discours de l'épée l'allocution de ce F.·., pour la distinguer de l'Oraison funèbre et du Discours des fleurs, qui furent prononcés dans la même séance.

Le F.·. Borie, G.·. Secrét.·. du Consist.·., en l'absence du F.·. Geneux, G.·. Orat.·., qui, peu de temps après, devait être ravi à ses FF.·., avait été chargé de prononcer l'oraison funèbre, et ce fut au F.·. Caille, Vén.·. de la L.·. les Amis constants de la vraie Lumière, qu'avait été laissé le soin de préparer l'assemblée à l'hommage des fleurs et couronnes, que tous les assistants s'empressèrent de venir répandre sur le monument funéraire.

(1) Les FF.·. Richard et Dondey-Dupré. Le premier, Orat.·. du G.·. O.·., avait, lors de la solennité du 8 juin, prononcé cette oraison funèbre, qui fut regardée par tous comme un véritable morceau d'éloquence, et le second, dans un chant poétique, souvent remarquable, avait célébré les vertus et les qualités du G.·. M.·. adj.·., considéré sous le triple point de vue de guerrier, de diplomate et de zélé défenseur de l'institution maçonnique. P.·.

mapes, et prit sa part des premiers triomphes obtenus par la cause de la liberté. Ce soldat le déclare hautement, afin de procurer à ceux de ses **FF.·.** qui sont dans ce temple, et qui ont partagé le même avantage, l'occasion de s'en glorifier comme lui ; quand on a eu le bonheur de délivrer sa patrie, il est doux d'en tirer vanité devant des chevaliers, dont le premier mérite doit être de savoir ce que c'est qu'une patrie (1).

Brave général, je ne saurais paraître devant ta tombe, ni penser à tes premiers exploits, sans éprouver je ne sais quel trouble insurmontable, sans être assailli de mille souvenirs qui me retracent tout ce que furent les Français, au moment où ils coururent aux armes, sans me rappeler ce dévouement, cet enthousiasme qui brûlaient leurs cœurs, et transformaient en géants des hommes qui, peu d'instants auparavant, savaient à peine s'ils étaient des hommes. L'ennemi s'avançait : on lui avait livré nos places fortes; il désolait nos campagnes ; il menaçait la capitale, et proclamait orgueilleusement le plan des plus horribles vengeances!... Que fallait-il faire? Nous avions conquis la liberté, et nous savions quel sort attend les peuples qui redeviennent esclaves... On ne balança point : tout Français se fit soldat. Nous précipiter sur l'ennemi, lui faire mordre la poussière, punir son orgueil, le chasser de la France, fut l'affaire de peu de jours : tant il est facile d'être libre, quand on est véritablement digne de la liberté !

Brave Beurnonville, tu fus un des généraux qui nous conduisirent alors, et les lauriers que tu cueillis avec nous sont, n'en doute pas, ceux qui brilleront le plus longtemps sur ta tête.

Ces faits que je viens de citer, et qui remplirent le monde entier d'étonnement et d'admiration, l'histoire les a déjà consacrés; elle les a livrés à la postérité dans tout leur éclat et dans toute leur grandeur; elle a dit nos travaux, nos marches, nos périls sans nombre, nos succès incroyables. Hélas ! elle a dit aussi nos malheurs!... Pouvions-nous en être exempts, quand tant d'ennemis divers, quand tant de trahisons et de lâchetés inouïes

(1) Un grand nombre de généraux, d'officiers supérieurs et d'anciens militaires, qui la plupart avaient servi sous la république, étaient présents à cette séance. P.·.

nous en préparaient...? Mais elle a dit aussi avec quelle constance nous avons surmonté tous les obstacles. En vain des mains mercenaires et sacriléges cherchent à défigurer l'histoire, à détruire la vérité; en vain la haine, la jalousie, le mensonge, blasphèment notre gloire, accumulent les ténèbres et les impostures pour la flétrir : cette gloire ne périra point, et, quelles que soient nos destinées à venir, elle fera le charme des cœurs vertueux.

Digne général, laisse-moi t'entretenir encore d'une gloire tant insultée. La lâcheté et la trahison ne pénètrent point ici; nous sommes en sûreté à l'ombre de tes lauriers : laisse-moi revenir aux doux instants de nos premières années; les guerriers qui m'entendent ne demandent pas mieux que de réchauffer leur âme au feu sacré où s'alluma leur premier courage. Dis-moi, te souviens-tu comment nous courûmes au combat; comment, quittant nos parents, nos amis, tous les plaisirs de la vie, nous partîmes au milieu des applaudissements et des bénédictions universels; comment, jeunes, sans expérience, sans pain, mal vêtus, inondés de pluies continuelles, trompés, harcelés par des terreurs répandues à dessein, nous marchions infatigables, joyeux, pleins d'espoir et d'ardeur, nous marchions en chantant, et nous obtenions la victoire?

Te souviens-tu avec quelle bonne foi nous voulions le bonheur de la France, avec quelle bonne foi nous croyions à l'honneur, à la sainteté des serments, à la patrie, à la vertu? Vous qui m'entendez, vous en souvenez-vous? Alors ces croix, ces cordons que je vois suspendus à ton mausolée n'étaient pas nécessaires pour enflammer nos courages : les seuls regards de la patrie nous suffisaient. Nous ne voulions que vaincre ou mourir. Te souviens-tu de ce refrain sacré qui précédait les batailles :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

Eh bien! mon général, soldat de mon pays, dis-nous combien de siècles se sont écoulés depuis cette époque incroyable, depuis ces temps qu'on n'avait jamais vus, et qu'on ne reverra jamais!

Dis-nous quels sentiments, quelles volontés ont succédé à des volontés, à

des sentiments si nobles! Apprends-nous par quelle terrible merveille l'amour si pur de la patrie a pu faire place à ce qu'on appelle l'amour d'un maître; et comment ce maître, sorti presque subitement des rangs de nos soldats, s'est montré tout à coup comme un dieu inconnu, armé de la foudre, et lançant la foudre sur les siens, sur des Français (1)!... Dis-nous..., mais non, garde le silence, il n'est plus,... respectons sa mémoire : il est encore sans patrie (2) ; c'est le plus cruel des tourments, et sa fin terrible, mort effrayante, doit nous montrer que, sans l'amour des peuples, les plus fiers potentats ne sont que des roseaux que la tempête peut briser en un instant.

Ce que j'ai dit, nous en avons tous été les témoins; je n'ai fait que rappeler tout haut notre histoire. Les nations souvent changent de face : il est des souvenirs utiles à conserver. C'est par de grandes leçons qu'on peut le mieux s'instruire, et je ne crois pas qu'aucun siècle en offre de plus frappantes que le nôtre. Mais enfin la France nous reste. Qu'elle soit heureuse, qu'elle soit libre, sous des lois sages et immuables; que le flambeau de l'expérience et de la philosophie dissipe les erreurs et les ténèbres du passé! La philosophie seule peut civiliser les peuples, leur donner la paix et le bonheur; son absence, tu l'as vu, n'amène que folies, bouleversements, catastrophes. Sans elle tout est mensonge et violence; les peuples ne sont plus que des sauvages, des barbares, et, ce qu'il y a de plus vil au monde, des esclaves.

Général Beurnonville, ton ombre se réjouira d'entendre quelque éloge de la philosophie, toi qui lui dois les premières couronnes dont fut orné ton char de victoire. Les hommes peuvent changer, comme les nations; mais la philosophie, comme la divinité, ne change jamais.

Adieu, brave général Beurnonville; je cède la place à des orateurs

(1) Le F∴ Des Étangs fait ici allusion à la journée du 13 vendémiaire an IV. Enthousiaste de la liberté, il avait toujours gémi sur cet acte violent, qui, en ouvrant à celui qui n'était alors que général la voie par laquelle il devait monter au trône, avait, selon lui, renversé d'un seul coup l'autel de la liberté, élevé au prix de tant de sacrifices.

P∴

(2) Napoléon venait de mourir à Sainte-Hélène quand ce discours fut prononcé.

P∴

chargés d'exposer les détails de ta vie. Ceux-là encore auront plus d'éloquence qu'un ancien soldat, mais ils n'auront pas plus de franchise ni d'amour de leur pays. Adieu, nous n'oublierons jamais que tu guidas nos bataillons à la victoire et que tu combattis pour la liberté; nous n'oublierons pas non plus qu'outre l'épée de la patrie tu portas le glaive de notre Ordre. Ce glaive aussi doit avoir sa puissance, et, plus que l'épée du guerrier, être utile au monde. On va te le représenter pour la dernière fois, et l'attacher à ton trophée comme un emblème qui trace nos devoirs : c'est l'épée de la parole et de la vérité. Tu fis la guerre aux rois nos agresseurs; les Chevaliers K.·.-H.·. ont juré de la faire aux plus cruels ennemis des hommes, le fanatisme et la superstition. Que cette épée soit agissante et victorieuse en leurs mains; qu'elle chasse les ténèbres, et qu'elle fasse reculer la hideuse ignorance, cette fille de l'imposture, dont les vœux éternels ne tendent qu'à se gorger de l'or et du sang des nations! Tu combattis avec le fer; nous combattrons avec l'arme de la science et de la philosophie. Comme grand Commandeur d'honneur, tu en avais fait le serment : ce serment, nous le renouvelons sur ta cendre, parce que nous savons tous que, si les États périssent par l'ambition, ils périssent aussi par l'ignorance et le fanatisme, et que leur plus ferme appui, c'est la justice, c'est la science, c'est la vérité.

Adieu pour la dernière fois, toi qui fus le général de la plus brave armée du monde, toi qui fus le soldat de la plus noble patrie. Les Maçons ne connaissent pas de titre plus beau à te donner, et ton âme, dégagée des faiblesses de la terre, n'en accepterait point d'autres. Adieu, tu vas rejoindre les grands hommes et les philosophes de tous les siècles; porte-leur nos hommages, salue en notre nom tous les héros qui ont défendu et qui ont éclairé leur pays; salue surtout ceux qui sont morts pour nous, pour notre chère France, et dis-leur qu'il existe encore des millions de Français qui sont dignes d'eux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE VÉRITABLE LIEN DES PEUPLES.

LIVRE PREMIER. — DES INSTITUTIONS.

Chap. VIII.

Chap. IX et dernier.

LIVRE TROISIÈME. — FÊTES ET CÉRÉMONIES.

Chapitre premier.

Chap. II.

Chap. III.

OEUVRES DIVERSES.

Chap. II.

Chap. III.

FIN DE LA TABLE.